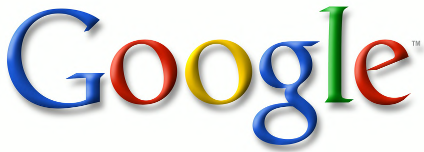




ned. 571



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. De Nat. Deor.

JUILLET 1790.

TOME LXXXIV.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR,
Se trouve
Chez CROULLEBOIS, libraire, rue des Mathurins, N°. 32.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1790.

***Maladie épidémique** qui a régné pendant environ cinq mois dans les environs de la ville d'Hesdin en Artois; par M. Lallement, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin-conseiller du Roi, correspondant de la Société royale de médecine de Paris et du collége royal des médecins de Nancy, ancien médecin des hôpitaux militaires, pensionné du Roi.*

Dans la vallée qui est à l'ouest de la ville d'Hesdin, d'où les rivières de

Canche et de Ternoise, jointes ensemble, vont se rendre à la mer, et dans l'endroit le plus étendu du bassin qu'elle forme, se trouvent à trois lieues de distance, les villages de Baurinville, Baurin-le-Château, le petit Baurin, et la Bassée. Ces quatre villages, qui ne font qu'une paroisse, représentent un quarré imparfait, dont le contour a plus d'une lieue. Ce pays, sujet par sa position aux fréquentes inondations, est rempli d'eaux stagnantes, et les pâturages, qui séparent chaque village, ne sont praticables que dans les temps de sécheresse et de fortes gelées. L'humidité du terrain, la fréquence des brouillards, y occasionnent bien des maladies endémiques, parmi lesquelles on compte les fièvres intermittentes, les affections catarrales, scorbutiques, &c. Nous avons déja fait cette observation dans notre essai sur la topographie de la ville d'Hesdin; et nous remarquerons ici, que ce canton y est exposé plus que tout autre de ses environs, parce qu'il ne réunit pas tous les avantages dont les autres jouissent pour être à l'abri d'une partie des influences de l'air. Les grands froids de l'hiver dernier,

qui ont été suivis de pluie et de brouillards, ont donné naissance à une épidemie qui a régné depuis les premiers jours du mois d'avril jusqu'à la fin d'août. Il n'y a pas un quart des habitans de ces quatre villages qui ait échappé à sa fureur; mais, heureusement, elle a été plus alarmante que meurtrière. Cependant M. *Le François*, médecin de cette ville, autant estimé et recherché par ses confrères que par ses concitoyens, et bien digne des justes regrets des uns et des autres, chargé de la part du Gouvernement du traitement de cette maladie, en a été atteint à sa huitième visite, et y a succombé le dix-septième jour de son invasion. Une jeune dame de l'endroit, qui se faisoit un devoir de visiter chaque jour les malades qui en étoient attaqués, et de leur procurer tous les secours que sa fortune lui permettoit, en a été également la victime et dans le même temps : il est vrai que cette dame, depuis près de deux mois, cessoit de nourrir, et que notre confrère étoit doué d'un tempérament bilieux, très-sensible et très-irritable; de sorte que les dispositions dans lesquelles cette maladie les a sur-

pris l'un et l'autre, ont pu la rendre plus dangereuse pour eux. J'ai ensuite été chargé d'en continuer le traitement, et cette différence que les complications, la diversité des tempéramens, les variations de l'atmosphère y apportoient chaque jour, m'a empêché d'admettre un plan général de curation. Il faut aussi convenir que, plus une maladie épidémique tend à sa fin, plus elle est susceptible de ces variétés, et que son vrai caractère ne se connoît que dans son commencement. Il y avoit plus de six semaines que celle dont est question duroit, quand j'y ai donné mes soins, et sans le mémoire suivant, fait par M. *Le François*, que m'a remis M. *Collet*, médecin qui s'étoit transporté deux fois sur les lieux pendant sa maladie, je n'aurois pas pu en donner une description si exacte. Je ne me permettrai aucun changement à ce mémoire, et je mettrai en note les variétés qui ont eu lieu depuis sa rédaction.

« Il n'est point d'année où la maladie que nous avons à combattre, n'exerce ses fureurs dans quelqu'endroit. La variété de ses symptômes, et des viscères qu'elle affecte plus par-

ticulièrement lui ont valu différentes dénominations; mais il est reconnu que c'est toujours la même maladie. En caractérisant celle qui nous occupe aujourd'hui, d'après ses symptômes apparens, nous pouvons l'appeler fièvre catarrale bilieuse inflammatoire (*a*) ».

« Elle s'annonce ordinairement quatre à cinq jours avant l'invasion de la

(*a*) Je l'ai reconnue à mes deux premières visites, telle que M. *le François* l'a désignée; mais vers le milieu du mois de mai, les variations de l'atmosphère en ont apporté dans sa marche. Les chaleurs, qu'on a éprouvées dans ce temps, ont fait disparoître les symptômes de l'inflammation, pour faire place à ceux qui désignoient la putridité la plus marquée.

Dans les premiers jours du mois de juin, c'est-à-dire, du 10 au 15, un vent du Nord-Ouest qui a soufflé pendant plus de huit jours, un brouillard épais qui en a duré quatre, ont ramené des matinées froides, et produit du changement dans la marche de notre épidémie : elle s'annonçoit pour lors brusquement, avec tous les symptômes et toutes les apparences d'une péripneumonie et d'une pleurésie bilieuse-catarrale, dont l'humeur se portoit vers le quatrième ou cinquième jour sur les secondes voies; ceux qui éprouvoient ces métastases rendoient beaucoup de vers.

fièvre, par la perte d'appétit, un mal de tête sourd, des lassitudes spontanées, &c. A ces symptômes avant-coureurs succèdent bientôt un frisson assez court, une fièvre vive, un mal de tête violent accompagné quelquefois de rougeur aux yeux, une soif ardente, des envies de vomir, du délire, des douleurs à la poitrine avec une petite toux : la langue est chargée d'un limon blanc ou jaune; et dès le second jour, il se déclare des sueurs copieuses qui obligent à changer le malade très-souvent. Cet état dure quatre à cinq jours. Communément à cette époque, les symptômes se calment, le ventre s'ouvre, et coule en diarrhée, ou bien il se météorise, ce qui est plus rare (*a*) ».

« Lorsqu'à l'époque du quatrième au cinquième jour les symptômes ne se calment pas, il se déclare une espèce d'éruption poncticulaire dont les taches

(*a*). Quand, dans le mois de juin, nous avons observé que la maladie prenoit le caractère de la pleurésie et de la péripneumonie, alors nous avons eu fièvre inflammatoire, point de côté, crachement de sang; et de la métastase dont nous avons parlé, qui se faisoit le quatriéme ou cinquième jour, provenoit le délire.

n'excèdent pas le niveau de la peau. Cette éruption ne nous a paru apporter aucun changement à l'état de la maladie. La langue alors est aride, les dents se couvrent d'une matière noire, l'haleine est fétide, les déjections sont d'une odeur insupportable, et se font à l'insçu des malades : la maladie alors est une vraie fièvre putride. Le pouls conserve toujours de la vélocité, les sueurs disparoissent, le malade délire continuellement, quelquefois il est dans une espèce d'assoupissement ».

Cet état dure jusqu'au quatorzième jour ; alors la langue commence à s'humecter, la fièvre se modère considérablement, et insensiblement s'annoncent les signes d'une future convalescence (*a*). Nous avons le bonheur de ne pouvoir énoncer encore quels sont les signes qui présagent la mort; car nous n'avons perdu aucun de ceux à

(*a*) Ceux chez qui la maladie a dégénéré en vraie fièvre putride ou vermineuse, ont eu des convalescences longues et difficiles: la moindre imprudence étoit suivie de rechute ; plusieurs même, quoique s'étant bien ménagés, ont eu des fièvres intermittentes, ou quotidiennes, ou tierces

qui nous avons donné des soins (*a*) ».

« Nous avons déja annoncé que cette maladie se communiquoit, et c'est sans doute la raison pour laquelle les personnes du sexe en sont plus fréquemment attaquées que les hommes. Nous avons aussi remarqué qu'elle se développoit presque toujours chez les femmes dans le temps de leurs règles. Ce contre-temps néanmoins ne nous a point empêchés de les traiter par la méthode ordinaire, lorsque les symptômes l'ont exigé, et l'événement a justifié notre pronostic ».

« Quant au pronostic, nous avons observé que lorsque, dès le commencement de la maladie, la langue étoit couverte d'un limon jaune très-abondant, et que les nausées étoient fréquentes, la maladie étoit très-grave.

(*a*) Nous avons également été bien récompensés de nos peines par le succès, puisque du moment où nous avons été chargés du traitement de cette maladie, nous n'avons vu succomber que deux malades, dont l'un étoit asthmatique, et l'autre plein d'obstructions, qui lui avoient occasionné une fièvre quarte six mois auparavant, et dont il n'étoit pas quitte, quand il a éprouvé les premiers symptômes de la maladie régnante.

Une langue blanche au contraire, étoit un signe plus avantageux. La diarrhée, qui survenoit vers le cinquième jour, étoit de bon augure, et faisoit présager une terminaison facile ; une sueur douce, sans être excessive, étoit également favorable ; le météorisme du ventre traînoit la maladie en longueur ».

Traitement. « Les indications n'étoient pas équivoques : une fièvre vive, un mal de tête violent indiquoient la saignée, et nous l'avons pratiquée avec succès jusqu'à trois fois. Dans les nausées, nous n'avons pas été plus embarrassés. L'ipécacuanha étoit indiqué, et on le donnoit immédiatement après la détente que la saignée avoit procurée. Nous avons cru devoir préférer l'ipécacuanha au tartre stibié, parce qu'il est moins sujet que ce dernier à agir par bas, et nous avons présumé qu'en raison de sa vertu subastringente secondaire, il seroit plus propre à remédier à la distention flatueuse des intestins ».

« Il a été quelquefois nécessaire de répéter ce remède. On le donnoit de deux jours l'un, même chez les ma-

lades attaqués de diarrhée. Une décoction de tamarins, aiguisée avec la crême de tartre, fut souvent employée. Les ſomentations toniques étoient prescrites à ceux qui avoient le ventre météorisé, et lorsqu'on a cru nécessaire de les évacuer, la base du laxatif étoit une infusion de rhubarbe».

« Eu égard aux douleurs de poitrine, et à la petite toux qui attaquoient les malades, sur-tout dans le commencement, leur boisson étoit une décoction de pomme de reinette, adoucie avec le miel et la décoction de chicorée sauvage, et lorsque ce symptôme étoit disparu, on leur donnoit l'oximel ou l'oxicrat; on y faisoit infuser un peu de fleurs de sureau, lorsque l'éruption dont nous avons parlé se montroit; quelquefois on y ajoutoit un peu de vin pour relever les forces; la nourriture étoit un bouillon de veau avec l'oseille et le cerfeuil, et ce n'a été que vers la fin que nous avons permis l'usage du bouillon de bœuf. Enfin les purgatiſs terminoient le traitement».

OBSERVATION (a)

SUR

UNE AFFECTION SQUIRRHEUSE DE L'ESTOMAC;

Suivie de l'ouverture du cadavre.

Par M. GUILLAUME LOFTIE, chirurgien à Canterbury.

Madame *G.****, âgée de quarante ans, étoit souffrante depuis deux ou trois ans. Elle se plaignoit en général de vomissemens fréquens, de douleur dans la région de l'estomac et de l'abdomen, et d'une constipation opiniâtre. D'après la couleur brune des matières qu'elle rendoit par la bouche, et la nature poisseuse des excrémens dont la teinte étoit noire, on attribuoit sa maladie à quelque affection du foie ou des vaisseaux biliaires. Tous les médicamens propres à détruire les obstructions

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, volume XI, partie I[re]. pour l'année 1790, pag. 17; trad. par M. *Assollant.*

de ces parties furent conseillés. Après un long usage de ces moyens, qui n'apporta aucun soulagement, on envoya la malade aux bains; mais elle n'y resta pas longtemps, parce qu'on s'aperçut bientôt que les eaux ne lui convenoient pas. A son retour à Londres, on lui fit prendre, entre autres choses, le mercure crud; mais n'en ayant éprouvé aucun mieux-être, elle renonça à ce remède, et s'en retourna chez elle.

A cette époque, il se manifesta, pour la première fois, une tumeur dans l'abdomen: on la prit pour un squirrhe du foie; mais, par un examen plus scrupuleux et plus attentif, je me convainquis que ce n'étoit point une affection de ce viscère. Cette tumeur se portoit davantage sur le côté gauche du nombril: elle étoit mobile et détachée, d'une forme oblongue, irrégulière et d'une substance dure. A une légère pression, elle se portoit presque dans la région de l'estomac; et quand le mal-aise, ou les envies de vomir survenoient, ils partoient de cet endroit.

Le volume de la tumeur, autant que l'on en pouvoit juger à travers les muscles, étoit d'environ quatre pouces de long, et deux ou trois d'épaisseur; elle

devenoit très-sensible quand le corps étoit à nu. L'évacuation menstruelle se fit assez bien jusqu'aux derniers mois qui précédèrent la mort. Cette femme, dans le long cours de sa maladie, étoit maigrie plus que je ne saurois dire, et qu'on ne pourroit croire ; et je puis assurer avec raison qu'elle est morte de faim, dans l'acception la plus rigoureuse de ce mot.

Voilà le détail de ce que m'ont présenté les viscères à l'ouverture du cadavre.

Après avoir ouvert l'abdomen, au premier abord nous n'aperçûmes point *l'omentum*, mais nous trouvâmes une umeur sur le côté gauche, et très-peu au dessus du nombril. En l'examinant, nous reconnûmes que c'étoit l'estomac. Le mésentère étoit squirrheux dans toute son étendue ; les glandes intestinales étoient dans le même état ; le colon avoit contracté des adhérences très-fermes avec la partie inférieure et postérieure du ventricule ; et *l'omentum*, qui étoit très-contracté, offroit une substance grenue, et en quelques endroits presque cartilagineuse, fortement attachée au même viscère : l'estomac cependant étoit le

vrai siége de la maladie; le *cardia* et la partie supérieure étoient sains; mais la partie inférieure n'étoit qu'une masse squirrheuse qui s'étendoit jusqu'à un pouce du pylore, lequel étoit dans l'état naturel. La tumeur qui, en quelques endroits, avoit un pouce et demi d'épaisseur, et dans d'autres un demi-pouce, s'opposoit presque au passage même des liquides dans le duodenum. Le foie étoit parfaitement sain : il y avoit de la bile dans la vésicule du fiel; la rate parut plus petite que de coutume; les intestins grêles offroient quelques traces d'inflammation, quoique plusieurs jours avant sa mort, la malade ne se fût pas plainte d'y éprouver de douleur; les poumons étoient adhérens à la plévre, et on y remarquoit çà et là des points squirrheux de la même nature que ceux du mésentère : il y avoit environ une chopine d'eau dans l'abdomen; les intestins affoiblis par la longue durée de la maladie, et le peu de nourriture qui y passoit, ne pouvoient aider à maintenir l'estomac dans la situation qu'il doit avoir, et le poids de ce viscère que le squirrhe avoit augmenté, étoient autant de causes qui l'avoient fait descendre, et qui don-

noient lieu à cette tumeur extraordinaire dans le bas-ventre.

Une chose qu'il est bon d'observer comme très-rare, c'est que le vomissement s'étoit arrêté quelques jours avant la mort, quoiqu'à cette époque la malade eût pris plus de nourriture. La diarrhée qui survint peut rendre compte de la cessation du vomissement; mais, sans contredit, cet accident hâta la fin de ses jours.

Bonnet (*a*) a rapporté deux ou trois observations de tumeurs squirrheuses de l'estomac, mais elles ne paroissent d'accord avec celle dont je communique les détails, ni par leur nature, ni par l'effet.

Morgagni, dans son estimable ouvrage, *de Sed. et causis morborum*, a aussi rassemblé plusieurs exemples d'affections et de déplacemens de l'estomac. Un seul semble analogue à celui que je viens de décrire. Dans la LXVe Lettre, article 2, il cite, d'après *Langguthus*, une maladie de ce genre, accompagnée de vomissemens fréquens; les membranes de l'estomac s'étoient considérablement épaissies, et

(a) *Vide* BONNET, *Sepulchret*. Tome II, pag. 773.

étoient devenues squirrheuses au point de resserrer le pylore, et de le rendre très-étroit. Dans la même Lettre, article 15, faisant encore allusion à cette observation, il ajoute que par son poids, la tumeur avoit déplacé l'estomac, et que l'orifice supérieur de ce viscère étoit distant du diaphragme d'un empan, en même temps que son fond s'étendoit au-dessous du nombril jusques dans la région hypogastrique.

OBSERVATIONS

Sur l'usage de l'émétique, de l'opium et de quelques autres substances dans le traitement des fièvres intermittentes ; par R. M. CAUSLAUD, chirurgien militaire, extraites des Medical commentaries, *Tome VIII, part. ij, p. 247, et traduites de l'anglois ; avec des remarques par M. MARTIN, membre du collége royal des médecins de Nancy, et médecin des hôpitaux militaires à Saint-Avold.*

Le nombre des soldats et des mate-

lots qui furent attaqués de fièvres intermittentes à Niagara en Canada, pendant l'année 1778, étoit si considérable, que ma provision de quinquina fut bientôt épuisée. Me trouvant dans l'impossibilité d'en avoir de nouveau, je fus obligé de chercher à remplacer cette écorce par quelque autre remède. J'essayai l'usage de l'émétique, et les succès qu'il me procura m'engagèrent bientôt à l'employer fréquemment.

Depuis cette époque jusqu'en quatre-vingt-un, j'ai guéri au moins trois cents fièvres intermittentes par cette méthode; mais comme je n'ai pas conservé de notes exactes sur le plus grand nombre des maladies, je puis seulement assurer, en général, que l'émétique a guéri les deux tiers des fiévreux auxquels je l'ai administré.

Quant à la méthode de l'employer, j'ai constamment éprouvé qu'il étoit plus efficace, quand je l'ordonnois sous forme de pilules, que quand je le faisois prendre en dissolution. Pour en former des pilules, je me servois de quelques gouttes de sirop, ou d'une petite dose d'électuaire lénitif.

A l'égard de la quantité de tartre émétique que je faisois prendre, je me

dirigeois de manière que les premières doses produisissent quelques évacuations, soit par les vomissemens, soit par les selles, et que les autres excitassent simplement des nausées, qui quelquefois faisoient vomir une fois, ou procuroient une ou deux selles.

Je ne faisois jamais prendre l'émétique avant le déjeûner, parce que de cette manière il occasionne le vomissement avec trop de facilité. Je ne le donnois non plus que plusieurs heures après le dîner, dans la crainte que les évacuations qu'il causoit ne privassent le corps de la nourriture nécessaire. Par ces motifs, j'en prescrivois la première dose deux heures avant le dîner, et la seconde, le soir au moment du coucher, excepté dans le cas où les retours des accès m'obligeoient à quelque variation. Comme je n'avois qu'une petite quantité d'émétique, je ne pouvois que rarement en donner plus de deux doses dans les vingt-quatre heures. Je crois néanmoins que l'on pourroit, avec avantage, en ajouter une troisième, que l'on feroit prendre à trois ou quatre heures du matin, ou du moins d'aussi bonne heure que le permettroit le réveil du malade.

D'aprés le registre des fiévreux, que j'ai traités avec l'émétique pendant l'automne de l'année 1780, il en a été guéri, en cinq jours, seize, qui prenoient un grain d'émétique par jour, trois qui en prenoient différentes doses, et treize qui n'en prenoient journellement qu'un demi-grain.

En dix jours, six, moyennant un grain par jour, quatre par des doses différentes, et un, moyennant un demi-grain par jour.

En quinze jours, trois, avec un grain par jour, un avec des doses variées, et deux avec un demi-grain.

En vingt jours, un malade, à un grain d'émétique par jour, et un autre à des doses variées.

J'ai guéri ainsi, en tout, cinquante-un fiévreux, sur soixante et dix-sept; quinze seulement éprouvèrent des rechutes pendant la même année. La somme des jours employés au traitement de ces cinquante-un malades, monte à deux cent quatre-vingt-six; ce qui fait pour chacun cinq jours et demi.

De cinquante-six malades auxquels je donnai l'émétique en dissolution, trente-trois furent guéris, desquels quatre seulement eurent des rechutes;

huit furent rétablis, moyennant un grain par jour, six, moyennant des doses variées, et cinq, moyennant un demi-grain par jour dans l'espace de cinq jours.

En dix jours, deux malades furent guéris avec un grain par jour, et dix avec des doses différentes; un malade le fut en quinze jours, et l'autre en vingt par des doses variées. Le traitement de ces trente-trois malades, forma la somme de cent soixante-quatorze jours; ce qui donne pour chacun environ cinq à six jours.

On voit par ces observations que l'action de l'émétique à la dose d'un grain, est plus énergique qu'à des doses inférieures, et qu'en général il est d'autant plus efficace, que l'estomac peut en supporter une plus grande quantité.

En second lieu, on remarque que le plus grand nombre des fiévreux a été guéri avant le cinquième jour.

Troisièmement, que l'émétique étoit plus utile sous forme de pilules qu'en dissolution, et paroissoit aussi avoir une action plus douce.

Je dois encore observer que parmi ceux que je regarde comme n'ayant

pas été guéris, il y a nombre de personnes chez lesquelles il y avoit de l'inconvénient à donner l'émétique, quoiqu'on ne peut pas croire que ce remède fût sans efficacité, parce qu'il leur causoit des vomissemens à un tel point, qu'on ne pouvoit l'employer que durant très-peu de jours.

Je ferai remarquer en outre, que quand on commence à administrer l'émétique, ce remède semble quelquefois changer la fièvre tierce en quotidienne, et d'autres fois en rendre les accès plus violens : l'un et l'autre effet sont cependant assez rares. Il arriva aussi que quelques malades éprouvèrent des rechutes dans le même temps qu'ils continuoient encore l'usage de l'émétique; mais cela ne seroit vraisemblablement pas arrivé, s'ils avoient observé un régime exact, et s'ils s'étoient donné de l'exercice. Enfin il y eut quelques cas dans lesquels ce remède opéra la guérison sans occasionner de vomissemens, quoique les malades en prissent des doses assez fortes, comme un grain et demi, et même deux grains à la fois.

Il faut encore que j'avertisse que les cent trente-trois fièvres dans lesquelles

je me servis de l'émétique, eurent toutes lieu pendant un été où la chaleur étoit si forte, que le thermomètre de *Fareinheit* étoit souvent au delà du 90e degré, quelquefois au 92e : il alla même un jour au 94e. J'ai quelquefois, dans d'autres circonstances, trouvé l'émétique encore plus efficace que pendant cette période ; ce que je ne puis attribuer qu'à la plus grande fraîcheur de la température. L'année 1781 fut très-fraîche, et de quatre-vingt-quinze malades auxquels je donnai l'émétique, il n'y en eut que douze qui ne guérirent pas. Ce qui fut cause que les rechutes ne furent pas moins fréquentes dans la même proportion, c'est peut-être que ces fièvres parurent au commencement de l'été.

La continuation du registre des fiévreux auxquels je donnai l'émétique, montre que de quatre-vingt-quinze malades auxquels je l'administrai en pilules, il en guérit quarante-huit en cinq jours, et qu'un seul ne fut pas guéri. Qu'en dix jours, il y en eut vingt-quatre de guéris, et cinq de non guéris; qu'en dix-sept jours, il y en eut sept de guéris, et cinq de non guéris; qu'en vingt jours, il y en eut quatre de

de guéris, et deux de non guéris : en tout quatre-vingt trois guéris, et douze non guéris. Vingt-deux éprouvèrent des rechutes. Le nombre des jours auxquels on administra l'émétique, divisé par le nombre des malades, fait à-peu-près pour chacun six jours et demi.

Il est bon d'observer que je fis prendre à vingt-neuf malades, dont la plus grande partie faisoit en même temps usage de l'émétique, dans les fièvres intermittentes, quinze gouttes de laudanum liquide, et deux scrupules de sel ammoniac cru, au commencement de chaque accès de chaleur fébrile. De ce nombre, il en guérit neuf, desquels quatre eurent des rechutes, et vingt restèrent non guéris. Je trouvai, après un grand nombre d'essais en ce genre, que les opiatiques donnés au moment de l'invasion de la chaleur, devenoient beaucoup plus efficaces par l'addition d'un sel neutre, tel que le sel ammoniac. Ce remède ôtoit presque toujours les *accidens désagréables et douloureux de la chaleur fébrile, excitoit une sueur considérable, et, en général, rendoit l'accès entier beaucoup plus court.*

Quoique je sois persuadé que de tels

effets *sont très-bons*, et méritent, en bien des circonstances, d'être favorisés par tous les moyens possibles, je suis néanmoins porté à croire que ces palliatifs ont prolongé la cure et empêché la guérison parfaite. A la vérité, je ne puis pas le soutenir avec certitude, parce que, au nombre des malades auxquels j'ai administré ces remèdes, il en avoit beaucoup qui avoient la maladie à un très-haut degré; et dans les cas où l'opiniâtreté de la fièvre étoit jointe à la violence considérable des symptômes, on accordera sans peine que le tiers au moins de ces fièvres avoit trop d'intensité pour pouvoir céder à ce médicament; malgré cela, les effets de ces palliatifs paroissent si favorables; qu'avant d'en condamner tout-à-fait l'usage, il seroit nécessaire d'en faire des essais plus nombreux et plus exacts que ceux que je viens de rapporter.

Puisque de quatre-vingt-quatre fiévreux guéris par l'émétique en pilules, dix-neuf seulement eurent des rechutes, tandis que de soixante, guéris par le quinquina, il en retomba trente-quatre; il est clair que la première méthode a moins d'inconvéniens que

la seconde. J'avertirai cependant qu'environ la moitié des malades qui prirent inutilement le quinquina, avoient déja auparavant été traités sans succès par l'émétique. Si l'on suppose que de ces trente cas il y en avoit quinze auxquels le quinquina ne convenoit pas, et quinze autres dans lesquels il a été inefficace, quoique méthodiquement employé, on aura raison de croire que ces quinze dernières fièvres étoient par leur nature trop opiniâtres pour céder à ce remède. D'un autre côté, il faut avouer que, dans le climat du Canada, presque toutes les fièvres intermittentes, à l'exception d'un petit nombre, cessent aux approches de l'hiver, et comme mes essais avec l'émétique ont été tentés pendant l'été, et au contraire ceux avec le quinquina dans la saison où ces fièvres ont coutume de cesser, mes premiers fiévreux ont été plus long-temps exposés au danger des rechutes que ceux qui furent traités par le quinquina; sur-tout par la raison, qu'aussitôt qu'un soldat n'étoit plus sur la liste des malades, il étoit exposé jour et nuit à toute l'intempérie de la saison. Outre cela, bien des soldats qui avoient

été traités par le quinquina, quittèrent bientôt après le séjour de Niagara, et n'eurent pas conséquemment le temps d'y faire des rechutes; tous ces motifs obligent d'avouer que, du moins à cette époque, l'émétique mérita, dans le traitement des fièvres intermittentes, la préférence sur le quinquina.

J'ai aussi essayé, dans quelques fièvres intermittentes, l'émétique combiné avec l'opium. Je faisois faire des pilules de deux grains d'émétique et d'un demi grain d'opium, et je donnois deux, trois et même quelquefois quatre de ces pilules dans l'espace de vingt-quatre heures. Sur treize malades que je traitai de cette manière, douze furent guéris, un seul resta non guéri, mais il y en eut neuf des premiers qui eurent des rechutes. Ce traitement duroit ordinairement environ sept jours. Quelque avantageuse que puisse paroître cette méthode, je ne crois pas cependant que l'on doive la recommander, car ce remède causoit un malaise presque continuel; et comme cet état empêchoit les malades de prendre aucune nourriture, ils s'affoiblissoient considérablement. C'est à cet affoiblissement qu'il faut attribuer le grand

nombre des rechutes ; quoique la saison ait peut-être contribué à les rendre fréquentes, ces essais, ayant été faits au commencement de l'été. J'ai de même employé le sel ammoniac cuivreux (*cuprum ammoniacum*) de la pharmacopée d'Edimbourg, et les fleurs de zinc contre quelques fièvres intermittentes. Le sel fit un bon effet dans quelques-unes, mais excita toujours des anxiétés considérables, et quelquefois même le vomissement. A l'égard du zinc, il ne parut pas avoir la moindre efficacité contre les fièvres intermittentes.

J'ai guéri différentes fièvres intermittentes en faisant prendre aux malades, environ une heure et demie avant l'accès, un bain de pieds tiède, et en leur donnant en même temps vingt-cinq gouttes de laudanum liquide avec un gros de sel ammoniac cru. Ce remède n'a cependant pas toujours réussi ; ce qui est peut-être autant provenu de la difficulté de déterminer l'instant précis de l'administrer, que de son manque d'efficacité. Il me semble avoir oui dire au docteur *Cullen* que, quand l'action stimulante d'un opiatique a cessé avant

le retour de l'accès, ce remède ne le prévient pas. En ce cas, l'usage des sédatifs, dans les fièvres intermittentes, seroit sujet à beaucoup d'inconvéniens; car il faudroit premièrement détermi-ner le temps que dure l'action stimu-lante de l'opiate, et rechercher, en second lieu, si la contraction de la surface du corps, qui a lieu lors de l'invasion d'un accès de fièvre inter-mittente, est de nature à céder à un remède de ce genre. Ces difficultés ne laisseroient pas de subsister, quand même on pourroit déterminer, à la mi-nute, le moment du retour de l'accès. En général, on a observé que quand l'opium produit la sueur, il empêche le retour du paroxysme. Cela n'est ce-pendant pas sans exception; et je crois que l'on pourroit objecter qu'alors la sueur est plutôt l'effet de l'accès qui manque, que la cause de son défaut; ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai vu s'arrêter une forte sueur, et com-mencer au même moment l'accès ré-gulier de la fièvre intermittente.

Je terminerai par quelques remarques générales, et d'abord j'observerai que tous les malades, sur lesquels j'ai fait ces essais, usoient d'une fort mauvaise nour-

riture, qui ne consistoit qu'en viande de porc salé, en pain et en thé. Il en seroit vraisemblablement guéri un plus grand nombre, et il y auroit eu moins de rechutes, si les alimens de ces fièvreux eussent été plus nourrissans et plus faciles à digérer. En second lieu, j'ai observé que, comme d'ordinaire avant l'invasion d'une fièvre intermittente on éprouve pendant plusieurs jours de la lassitude, de l'altération, de la diminution dans l'appétit et des douleurs dans les membres, l'émétique, donné dans ces circonstances, dissipe ces symptômes, et prévient la formation complette de la fièvre. Je n'ai cependant eu que rarement l'occasion de faire cette remarque, parce que les soldats ne cherchent la plupart du temps des secours que quand ils ont déja eu deux accès. Troisièmement, toutes les observations que j'ai rapportées, prouvent que l'émétique mérite la préférence sur le quinquina, en ce qu'il rend les malades moins disposés aux rechutes, qu'il leur fait moins perdre l'appétit, et qu'en général, ils se trouvent en meilleur état après son usage qu'après celui du quinquina ; et quand même l'émétique, après avoir été em-

ployé pendant cinq ou six jours n'auroit ni empêché les accès, ni diminué leur violence, on n'en auroit pas moins l'avantage de ne point avoir perdu de temps, et d'avoir par son moyen aussi bien préparé le malade à l'administration du quinquina, qu'il auroit pu l'être par celui d'un autre remède quelconque.

Il existe toutefois des fièvres intermittentes dans lesquelles on n'a que peu d'effet à attendre de l'émétique; il en est même où il seroit dangereux de l'employer. Parmi les premières, on peut compter, selon moi, ces fiévres opiniâtres qui ont duré long-temps, et où les forces sont considérablement affoiblies, et l'on doit rapporter aux dernières celles qui sont accompagnées d'une irritabilité considérable de l'estomac, des entrailles, ou peut-être de tout le systême.

Une circonstance particulière est que, bien que dans l'Amérique septentrionale les fièvres intermittentes soient très-communes aux bords des grands lacs qui sont exposés au Sud vers le quarante-cinquième degré de latitude, ni moi, ni d'autres médecins de ma connoissance, n'avons jamais vu de

fièvres quartes. Je ne puis assurer si l'émétique auroit, dans les régions marécageuses, et dans celles où règne communément la fièvre quarte, autant d'efficacité qu'il en a eu dans l'Amérique septentrionale. Une autre particularité que j'ai vue dans ces derniers climats, est que les urines n'y avoient pas ce dépôt briqueté qui est si ordinaire dans les fièvres intermittentes d'Europe. J'ai fait mes observations sur des urines rendues à la fin des accès, et par des malades qui avoient des intermissions complètes; et de cinq malades, il n'y en eut qu'un seul dont les urines déposèrent cette espèce de sédiment.

Quelques observations plus récentes m'ont prouvé qu'un régime nourrissant ne favorise pas autant la cure des fièvres intermittentes par l'émétique, et ne concourt pas autant à écarter les rechutes, que je l'avois d'abord présumé. Les simples soldats étoient guéris aussi promptement, par cette méthode, que les officiers et d'autres personnes aisées, à même de choisir leurs alimens, et de faire usage du vin. Ce qui me fait penser qu'une nourriture restaurante n'est absolument nécessaire

que dans les cas où la fièvre a déja duré long-temps. Peut-être même que le régime délayant est nécessaire pendant les premiers jours des fièvres intermittentes, lors même qu'il n'y a point de signes de disposition inflammatoire, et que les premières voies ont été nettoyées. Le défaut d'appétit, et la répugnance pour le vin qu'éprouvent alors les malades, viennent à l'appui de cette opinion. Il est facile d'apercevoir pourquoi, en pareil cas, l'émétique, qui communément termine la fièvre en six ou huit jours, n'étoit pas moins efficace au simple soldat qu'aux officiers.

D'après ce que j'ai observé, l'équitation me paroît devoir être regardée comme spécifique dans les fièvres intermittentes, plus encore que dans la phthisie, quoique par malheur l'affoiblissement du corps et de l'ame qui accompagne presque toujours ces maladies, empêche d'user de ce genre d'exercice, autant qu'il seroit à desirer qu'on le fît. Il ne faut pas aller à cheval au point de se fatiguer; mais à coup sûr, on pourra journellement prolonger sa promenade dans les pays où les fièvres intermittentes sont en-

démiques ; non-seulement l'exercice du cheval peut être regardé comme prophylactique, mais une personne accoutumée à s'en servir, a par dessus les autres l'avantage de pouvoir en user sans fatigue, bien plus long-temps que celles qui n'ont pas contracté cette habitude.

Remarques du traducteur.

L'efficacité des vomitifs, dans les fièvres intermittentes, a été connue des anciens médecins, et recommandée entre autres par *Celse* et par *Galien*. Les modernes combattent aussi ces maladies avec succès par le moyen du tartre stibié, donné seul ou combiné avec le quinquina ou d'autres fébrifuges. M. *Cullen* pense qu'il faut le donner à petites doses, répétées plusieurs fois à des intervalles courts, jusqu'à ce que les nausées, le mal-aise et le vomissement surviennent. Il remarque que ce dernier doit être léger. Ce médecin pense qu'il faut administrer les émétiques principalement aux approches des accès, et M. *Bosquillon* observe à ce sujet que, comme c'est le vomissement qui fait cesser

le froid des fièvres, et non pas la cessation du froid qui produit le vomissement, l'émétique convient au moment où la maladie commence à se former ; c'est-à-dire, au moment où viennent les accès, ou un peu avant, lorsqu'on peut le connoître avec certitude ; et comme dans les fièvres continues les redoublemens viennent ordinairement, l'un vers midi et l'autre le soir, ces temps sont les plus convenables pour donner les vomitifs.

Il paroît que la plupart des fièvres intermittentes, guéries par M. *Causland*, étoient tierces, parce qu'il dit de la rareté des fièvres quartes à Niagara, et qu'elles se sont terminées pour la plupart au quatrième accès. Il n'y en eut même qu'un très-petit nombre qui se prolongèrent jusqu'au septième.

J'ai souvent employé l'opium dans le traitement des fièvres intermitentes. Je communiquerai quelque jour au Journal de médecine mes observations à cet égard, et je pense que le moment le plus favorable pour administrer ce médicament, est celui du commencement de l'accès. Cette méthode m'a constamment réussi.

Quand je commençai à administrer l'opium comme fébrifuge, je fus étonné de voir qu'il occasionnoit des anxiétés, et même des vomissemens à plusieurs malades ; en conséquence, je ne le réitérois pas à ceux qui avoient d'abord éprouvé ces accidens. Mais dans la suite, ayant réfléchi que le vomissement accélère presque toujours la fin du paroxysme, je m'enhardis, et je continuai à prescrire le laudanum liquide de *Sydenham*, à la dose de trente gouttes, dans un véhicule approprié, au commencement de l'accès. Il me réussissoit, à tel point que, dans les fièvres quartes les plus rebelles, j'ai eu rarement besoin d'y recourir plus de trois fois. Je l'ai depuis combiné avec l'émétique, et j'en ai éprouvé des effets avantageux, même dans les cas où les fébrifuges les plus vantés avoient été vainement employés. J'ai guéri ainsi, à l'hôpital militaire de Thionville pendant l'automne de 1788, plusieurs soldats du régiment de Brie, auxquels le quinquina, joint à la magnésie, occasionnoit un mal-aise insupportable, et des efforts inutiles pour vomir, en abandonnant ce remède, et en y substituant le laudanum, à la

dose ci-dessus, dans du vin rouge, édulcoré avec du sirop de capillaires, et aiguisé de deux grains d'émétique, que je leur faisois prendre au moment où ils commençoient à sentir les approches du frisson.

Cette méthode est moins perturbatrice que celle qu'indique M. *Causland*; elle n'excite le vomissement que dans le temps où la nature tend elle-même à le déterminer; elle en seconde efficacement les efforts, et facilite ainsi la crise fébrile.

Au reste, on me permettra de remarquer que la théorie du vomissement, telle que la donnent la plupart des physiologistes, est sujette à quelques objections. Il semble, à les entendre, que l'estomac ait besoin d'être stimulé pour produire le vomissement: cela peut bien être dans plusieurs cas. Cependant les huiles, les graisses, et la plupart des miasmes sédatifs causent des défaillances et des envies de vomir (*a*), tandis que les amers, les

---

(*a*) *Note de l'Editeur.*

Les substances grasses occasionnent le vomissement, ou quand elles sont prises en

spiritueux, et plusieurs autres substances irritantes arrêtent le vomissement, et hâtent la digestion. Tout cela n'est pas aisé à expliquer ; en attendant, je crois qu'il est sage de s'en rapporter à l'expérience.

Je crois, comme M. *Causland*, qu'il ne faut pas tenir les fiévreux à un régime trop sévère, et que hors les temps du paroxysme, on peut prendre leur appétit pour guide sur la quantité d'aliment qu'on doit leur accorder, surtout lorsqu'on a débarrassé les premières voies des mauvais levains qui déterminent presque toujours les premiers accès de la fièvre. En 1786, au mois de juillet, j'arrivai à Thionville, et en moins de quinze jours je guéris plus de quarante fiévreux qui étoient

---

trop grande quantité, ou lorsque l'estomac est excessivement affoibli ; mais dans ces deux cas, les substances grasses ne déterminent-elles pas le vomissement par irritation ? et les miasmes sédatifs qui causent des défaillances, n'affoiblissent-ils pas l'estomac au point de ne pouvoir plus supporter ce qui y est contenu ? Les amers et les spiritueux doivent donc arrêter le vomissement dans les cas où il est occasionné par la foiblesse de l'estomac.

alors à l'hôpital de cette ville, par le secours du laudanum, d'une limonade faite avec la crême de tartre soluble, que je leur prescrivis pour boisson, et en leur accordant du vin et des alimens en plus grande quantité qu'on n'avoit fait jusqu'alors.

EPILEPSIE

CAUSÉE PAR UN VER PLAT;

Par M. LE COMTE, médecin à Evreux.

I. Je me trompois presque, en disant que ma première observation d'épilepsie étoit ce que je connoissois de plus terrible en ce genre. Un homme de trente-huit ans étoit venu me trouver au mois de novembre 1781. Il avoit eu quatre jours auparavant, une attaque de cette maladie. Il étoit encore à jeun, me dit-il, lorsqu'il se sentit tout-à-coup un point terrible sous le mamelon gauche, et un autre en même temps en arrière sous l'omoplate du même côté. Il n'eut que le temps de pousser un cri; et la douleur

lui coupant la respiration, il perdit la parole, la vue et la connoissance. On le mit sur un lit : une convulsion survint, sa tête étoit portée par une demi-rotation à droite et à gauche, il se frappoit la poitrine de la main droite comme quelqu'un qui étrangle, il se mordit même les doigts de cette main; les deux jambes et le bras gauche étoient sans mouvement. Cette convulsion dura assez pour que son curé, dont, à la vérité, il n'est pas éloigné, eût le temps d'arriver; car on le crut à l'agonie. Il ne put me dire si l'espèce de sommeil apoplectique, qui termine ordinairement les accès d'épilepsie, eût lieu dans celui-ci. Quoiqu'il en soit, la connoissance lui revint peu-à-peu; mais il se trouva perclus du bras gauche et des extrémités inférieures : ce bras n'avoit de mouvement que ce qu'il lui en donnoit en le prenant avec l'autre; et quoiqu'il ne parût pas s'être mordu la langue, il ne pouvoit plus parler qu'avec un bégaiement qui ne lui étoit pas ordinaire. Il but cependant quelques heures après; mais du bouillon qu'on lui présenta ne put passer, il le rendoit à mesure en toussant; et impatienté, il demanda du pain, qu'il

mangea presque sans peine. Cette paralysie au reste n'étoit pas profonde. Il éprouva presque aussitôt qu'il eut repris de la connoissance, ces picotemens, ou comme on les appelle, ces mouvemens de fourmis, qui annoncent le retour de la vie dans les membres engourdis; ils s'étendoient, pour le tronc, de la région ombilicale en bas; le bras droit en eut d'un bout à l'autre, car malgré son mouvement dans la convulsion, il avoit été un peu affecté: les doigts, pendant l'accès, en avoient été rassemblés dans la main, comme par une espèce de crampe; et après l'accès, le malade ne pouvoit rien serrer de cette main. L'autre bras, ou le plus malade, n'eut de ces fourmillemens que dans les doigts; mais à la place, une douleur cruelle sembloit déchirer l'avant-bras, depuis le pli jusque dans la paume de la main. Cet engourdissement commença à se dissiper à son tour; les fourmis semblèrent descendre de la région ombilicale, vers le pubis; parvenues là, il s'excita dans les parties naturelles, une douleur telle que si on les eût arrachées, mais qui ne dura pas. Les urines ensuite parurent mêlées de beaucoup de glaires, et peut-

être cette douleur n'étoit-elle qu'une colique de vessie, comme j'en ai vu. Ce qui tourmenta le plus long-temps le malade, c'étoient ses deux points, l'un sous le mamelon, comme je l'ai dit, l'autre sous l'omoplate; il en comparoît la douleur à celle de ces points que cause quelquefois la retenue des vents. A la fin, il découvrit une attitude dans laquelle il put tenir; mais au moindre effort que la lassitude ou quelqu'autre besoin lui faisoit faire pour en changer, sa douleur le piquoit de manière à lui arracher un petit cri. Il se leva dès le soir; mais il fallut le porter. Il ne commença à pouvoir marcher que le troisième jour; et il n'étoit pas encore assez libre du bras gauche pour s'habiller, encore moins pour se couper du pain. Je le vis, comme je l'ai dit, le quatrième jour. Il avoit encore un reste de bégaiement, et ses deux points subsistoient encore un peu à la poitrine. Il m'assura qu'il n'avoit eu de mal de tête ni avant, ni après l'accès.

II. Je cherchai la cause d'une attaque aussi singulière. Comme avec l'apparence d'une constitution d'ailleurs ro-

bouche; cet homme avoit un mauvais teint, je lui demandai s'il n'avoit point de vers. Il me dit qu'il en rendoit de tout temps, mais d'une espèce particulière, plats et articulés, dit-il, comme du chiendent; qu'ils étoient courts pour l'ordinaire, animés cependant même dans leurs plus petites portions; mais qu'une fois il en avoit rendu au moins une aune d'une seule pièce, dans l'opération d'une médecine. Je lui montrai une gravure qui représentoit le solium à épine. Ce n'est point cela, me dit-il. Je lui fis voir ensuite le ver cucurbitin; le malade le parcourant de la tête vers la queue, mit le doigt sur les dernières articulations, et me dit que c'étoit le sien.

III. Je pensai que cet hôte, étant ancien, il avoit dû marquer sa présence par d'autres désordres. J'appris que, douze ans auparavant, le malade avoit eu une attaque à peu près semblable pour s'être couché sur une couche à melons, et une autre, environ cinq ans après, encore pour s'être échauffé, d'abord par un meilleur repas que de coutume, puis en luttant avec des camarades. Ces grands accès avoient été entremê-

lés de petits, qui revenoient souvent, dans lesquels il perdoit connoissance pour un moment, mais sans être agité de couvulsions, et quelquefois sans tomber. Tous ces accès, à l'exception de celui que j'ai décrit, commençoient par une douleur aiguë dans les deux tempes. Du reste, il n'avoit qu'un appétit ordinaire, et il l'avoit à peu près égal. Il avoit souvent le ventre dérangé, le lait, le fromage, le beurre, le plus léger excès, le seul changement de boisson, lui occasionnoient ou une diarrhée ou des aigreurs. Il alloit d'ordinaire au moins deux fois à la selle en vingt-quatre heures; et le plus souvent c'étoit, me dit-il, un repas qui chassoit l'autre. Il n'avoit que de légères coliques, causées pour l'ordinaire par des vents. Il buvoit beaucoup, mais seulement à ses repas. Il crachoit copieusement, le matin surtout; ou lorsqu'il s'exerçoit à quelque travail un peu rude; ce n'étoit le plus souvent que de la salive, qui lui couloit en se baissant, me dit-il, comme si on la lui avoit versée par derrière le cou; ce qui venoit de plus loin ou de l'estomac, étoit aigre. Il n'étoit incommodé ni de maux de cœur, ni de maux

de tête, mais souvent d'étourdissemens. Il dormoit bien, et sans rêver. Il ne suoit point la nuit, mais fort aisément dans le jour, pour peu qu'il travaillât. Il étoit facile à purger. Quelque libre qu'il eût le ventre pendant le jour, il ne se relevoit jamais pendant la nuit. Ses matières étoient naturelles, mais souvent ses urines étoient blanches et troubles. Fort souvent le nez lui démangeoit, et souvent même, quoiqu'il ne prît point de tabac, il éternuoit. Il avoit continuellement un embarras ou une espèce de douleur sourde dans tout le ventre. Il n'avoit eu même aucun de ses petits accès d'épilepsie pendant la nuit. Il en avoit cependant beaucoup plus en été qu'en hiver; il n'avoit qu'à entreprendre une route à pied ou s'échauffer de quelque autre manière pour être sûr d'être pris.

IV. Je lui donnai le remède de *Morat*. Il ne vomit rien. Il prit le bol à huit heures du matin. Je le revis à midi; il avoit été au moins quinze fois dans cet intervalle; il n'avoit cependant eu qu'une seule colique un peu vive, et il avoit rendu une quantité considérable de fragmens de ver plat. Tous

étoient ceux d'un ver cucurbitin, à l'exception d'un filet de huit ou dix pouces, pareil à celui qui termine le ver solitaire représenté dans l'imprimé du Gouvernement. A huit heures du soir, dix autres selles n'avoient entraîné aucune portion de ver plat, mais deux vers strongles ordinaires, l'un de huit, l'autre de dix pouces. Je vis le lendemain matin, un autre filet long de six pouces, qui avoit échappé à ma première recherche, qui paroissoit indépendant de celui dont j'ai parlé, et qui, comme lui, avoit à sa grosse extrémité, un commencement d'anneaux bien évidens. J'ai été près de huit ans sans entendre parler de cet homme. Je le rencontrai ce mois de juin (1789). Il avoit le teint de la meilleure santé, et il me dit que depuis son traitement il s'étoit toujours très-bien porté.

Concluons au moins de cette observation comme de ma première, (*a*) que le cerveau ne devient pas aussi facilement épileptique qu'on le croit.

(*a*) Journal de médecine, tom. lxx, p. 432, et suiv.

OBSERVATION

Sur des tenia hydatigenæ, *ou hydatides ; par M.* Berthelot, *médecin à Bressuire en bas Poitou.*

Jeanne Boussiquet, veuve *Brouillard*, âgée de quarante-six ans, grande et bien faite, porte, depuis dix-huit ans des obstructions squirrheuses dans presque tous les viscères du bas-ventre. Ces obstructions sont la suite d'une couche très-pénible et très-laborieuse. Sa santé, depuis cette époque, a toujours été chancelante ; cette femme étoit pâle, et avoit souvent le visage bouffi, sans cependant aucun signe d'œdématie aux extrémités. Les règles ont constamment paru, mais en petite quantité, jusqu'au mois d'août dernier. Elle fut prise alors d'une fièvre vive, et d'un dégoût affreux. Sa langue étoit limoneuse, et elle se plaignoit de nausées fatigantes.

Je prescrivis le tartre stibié en lavage, à prendre dans la rémittence. Ce remède procura une évacuation abondante

abondante par haut et par bas. La malade rejeta, par la bouche, plusieurs vers lombricaux rouges et vivans. Elle fut purgée deux autres fois, avec de légers minoratifs, et prit pendant quelques jours, une infusion de mousse de Corse, et de semen-contra.

Ces remédes calmèrent les principaux accidens, tels que la violence de la fièvre et les nausées; mais au bout de quinze jours, la malade s'affoiblissant de plus en plus, refusa tout remède. A une petite fièvre lente hectique, qui se jugeoit imparfaitement le matin, par une légère moiteur, se joignirent des douleurs d'entrailles très-vives. Le bas-ventre se météorisa, et devint sensible, au point que la malade ne pouvoit souffrir la pression la plus légére. Je prescrivis des fomentations et des clystères émolliens, qui calmèrent les douleurs; mais la malade s'épuisoit de jour en jour, et paroissoit toucher à sa fin. Dans ce moment de crise, elle se sentit besoin d'aller à la selle. On lui passa son bassin. Quelle fut la surprise de la garde, lorsqu'elle vit que la malade avoit rendu, sans s'en être doutée, un nombre prodigieux d'hydatides entières, les unes grosses

comme des œufs de pigeons, et d'autres plus petites! En les ouvrant, on les trouvoit au deux tiers pleines d'une matière d'un blanc sale, ressemblant à du pus de mauvaise qualité, et d'une telle puanteur, qu'on en pouvoit à peine soutenir l'odeur.

Elle a ainsi continué de rendre des hydatides, pendant six semaines, au nombre de 1000 à 1200; avec cette différence, qu'après les trois premiers jours, elles s'ouvroient avant leur sortie, et l'humeur fétide qu'elles contenoient, découloit ensuite peu à peu, de sorte que sa chemise en étoit continuellement mouillée. Elle passoit quelquefois huit ou dix heures sans en rendre, mais l'expulsion de ces corps s'annonçoit constamment par un mal-être et une défaillance inquiétante. Je dois remarquer qu'ils ne sont jamais sortis avec les excrémens, mais toujours dans l'intervalle des selles.

La fièvre a cédé peu à peu, et le ventre, qui avoit acquis un volume et une dureté considérable, s'est affaissé avec le temps. Le squirrhe de la rate est diminué en proportion. La convalescence a été pénible et longue. Aujourd'hui cette femme n'a plus de fiè-

vre, mange de bon appétit, vaque à ses affaires; mais les règles n'ont pas reparu. Son teint est pâle, et il lui reste encore de la foiblesse.

A quoi doit-on attribuer l'expulsion de ces hydatides? seroit-ce aux purgatifs et aux vermifuges que la malade a pris? mais elle ne les a rendues que plus de quinze jours après avoir cessé tout remède.

Cette observation m'a paru intéressante sous deux points de vue, 1°. parce que ce cas se rencontre très-rarement dans la pratique; (je ne l'ai vu que cette seule fois, depuis vingt-deux ans que j'exerce la médecine); 2°. parce qu'elle a beaucoup de rapport avec celle insérée dans le Journal de médecine du mois de juin 1789, *tom.* lxxix, *p.* 345.

OBSERVATIONS

Sur les fractures et le décollement de la tête du fémur, traités d'après une méthode différente de celle que l'on a suivie jusqu'ici ; par M. R. J. SOUCRAMPES, ancien chirurgien aide-major des hôpitaux de l'armée françoise à Cadix, et au port Sainte-Marie, et actuellement chirurgien à Séville en Espagne.

Un garçon cordonnier, poursuivi par la justice, sauta par une fenêtre, et tomba sur ses pieds. Il pencha un peu du côté gauche, et le poids de son corps ayant porté sur le col du fémur, qui forme une ligne oblique, le fit casser. On transporta le malade à l'hôpital des blessés de Séville. Les chirurgiens l'examinèrent, mais ils ne lui trouvèrent rien. Le lendemain, après de nouvelles recherches, ils lui dirent qu'il n'avoit que la contusion qu'avoit causée

la chute. On le garda, malgré cela, un mois et quelques jours, lui fomentant la partie avec de l'eau-de-vie très-forte; enfin on le renvoya de l'hôpital avec deux béquilles.

Ce fut quinze jours après que je fus appelé pour voir ce malade. En l'examinant, je trouvai le pli de l'aine un peu plus élevé que du côté droit. Le grand trochanter formoit une éminence considérable; il étoit plus haut qu'à l'autre extrémité, et se portoit un peu en devant; le genou et le pied étoient de trois travers de doigts au moins plus élevés que les mêmes parties du côté opposé; par conséquent, le membre étoit plus court. Le pied étoit tourné en dehors; mais je pouvois le ramener en dedans, quoiqu'avec un peu de peine, à cause de la rigidité des muscles.

Après avoir reconnu l'état des parties, je dis aux personnes qui m'avoient envoyé chercher, que je reviendrois au bout de quatre ou cinq jours, et que je déciderois alors si c'étoit une luxation ou une fracture. J'ordonnai des fomentations émollientes pour relâcher les parties trop tendues. Lorsque je revis le malade, je reconnus, à n'en point

douter, que c'étoit une fracture, 1°. par la manière dont la chute s'étoit faite ; 2°. parce que je ne trouvois pas la tête du fémur sur l'os pubis, et qu'elle y eût été dans une luxation en haut et en dedans : les autres signes étoient presque les mêmes : j'indiquai tout ce qui m'étoit nécessaire pour l'opération, et j'y procédai le lendemain de la manière suivante.

Après avoir préparé l'appareil comme pour la luxation de l'os fémur avec les innominés, je fis placer le malade sur le pied du lit, du côté opposé à la fracture ; je lui passai une nappe entre les cuisses à droite ; je retirai les tégumens de la cuisse en haut, et j'appliquai un circulaire au-dessus des condiles du fémur, où je plaçai un lacs, pour faire l'extension. Je fléchis un peu la jambe et la cuisse, pour mettre les muscles dans le relâchement, puis je fis tirer peu à peu. Je sentis bientôt, avec une de mes mains qui embrassoit le haut de la cuisse, tandis que l'autre pressoit sur le grand trochanter, que la *conformation* se faisoit ; en effet, elle s'opéra sans beaucoup de difficulté ; de sorte que l'extrémité prit la même longueur, et le

haut de la cuisse, la même figure que l'autre.

La crépitation que je sentis, fut un peu sourde; mais il est aisé d'en déduire la cause de l'ancienneté de la fracture.

J'appliquai des compresses, et je fis le spica, comme pour la luxation; ensuite je fis coucher le malade sur le côté opposé à la fracture, la cuisse un peu fléchie, et le genou encore davantage. Je mis un coussin entre les genoux, pour relever un peu le malade, et mettre toute l'extrémité dans une situation telle que les pièces fracturées fussent toujours également en contact. Je le maintins dans cette position.

Au bout de dix jours, je levai l'appareil, pour voir s'il n'y avoit point eu de déplacement. Je trouvai les choses dans le même état que je les avois laissées, de manière que cette extrémité avoit la même configuration et la même longueur que l'autre. Je remis le bandage, ayant soin d'en coudre toutes les circonvolutions les unes avec les autres, afin qu'il ne se dérangeât point pendant mon absence, devant partir le lendemain pour Cadix,

où je restai trois mois. Je lui recommandai de se tenir dans le plus grand repos, de ne se lever qu'après trente jours échus (temps suffisant pour la formation du cal, vu l'ancienneté de la fracture, parce que les pièces fracturées devoient déja être ointes du suc osseux), et de ne marcher alors qu'avec des béquilles, de peur que le poids du tronc ne déplaçât les parties encore mal affermies, ce que la situation oblique du col du fémur rendoit très-possible.

Cet homme se voyant abandonné à lui-même, et maître de se diriger, se leva avant le temps prescrit. Le premier jour, il marcha avec des béquilles; mais le second jour, il les jeta pour donner à ses camarades une preuve de sa parfaite guérison, et il secoua son corps sur ses extrémités; dans les mouvemens qu'il fit, il tomba à la renverse, et se plaignit de beaucoup de douleur à la partie; il fut obligé de garder le repos, et marcha ensuite long-temps avec des béquilles.

A mon arrivée de Cadix on me raconta ce qui s'étoit passé. Dix-huit mois après, je rencontrai cet homme pour la première fois depuis mon voyage.

Je fus étonné de le voir macher si bien qu'il faisoit, sans bâton, ni rien autre chose. Je l'examinai, et je trouvai que la pointe du pied, du côté de la fracture, étoit un peu tournée en dehors. L'extrémité n'est pas restée tout à fait aussi longue que l'autre; mais la différence n'est guère que d'un demi-travers de doigt; aussi à peine s'aperçoit-on qu'il boite : ce n'est même sensible que pour ceux qui le savent. Je crois qu'il faut imputer cet inconvénient à sa chute; lorsqu'elle eut lieu, le cal n'étoit pas encore assez ferme pour résister aux secousses de son corps. Si je m'étois trouvé dans ce moment à Séville, cela ne seroit pas arrivé, parce que j'y aurois remédié avant que le cal eût été raffermi.

IIe. OBSERVATION.

Le jour de Pâques 1788, *Augustin Maureta*, âgé de cinq ans, marchant un peu vîte et de côté, eut le pied droit pris sur le bord d'une natte, le gauche glissa, et le corps s'inclinant de ce côté, l'enfant tomba. Dans cette chute se fit le décollement de la tête du fémur. L'enfant ne put se relever,

et il se plaignit beaucoup. On vint me chercher peu de temps après l'accident. Je trouvai cette extrémité gonflée et plus courte que l'autre. Je la tournois facilement de dedans en dehors, et *vice versâ*. Le grand trochanter faisoit plus de saillie, et étoit plus haut que dans l'état naturel; le choc des pièces, quand je remuois le membre, &c., enfin tous les signes qui caractérisent le décollement, se faisoient sentir. Le père s'en assura aussi bien que moi, et entendit la crépitation.

La maladie étant bien reconnue, je procédai à la cure. J'employai le même appareil que dans l'observation précédente, excepté que la bande n'étoit pas si longue. Je fis faire l'extension par le père, et tenir la jambe et la cuisse un peu ployées. La réduction et la *conformation* étant bien faites, j'appliquai l'appareil, et fis le bandage comme ci-dessus. Je couchai ensuite le malade du côté de la fracture, la cuisse sur un coussin, que je maintins au moyen de deux bandelettes, l'une à l'extrémité inférieure du tronc, et l'autre à la cuisse; la cuisse et le genou étoient un peu ployés : je préférai cette situation, parce qu'elle me

parut plus favorable pour le membre, et que le malade y restoit plus tranquille. En effet, pendant les premiers jours, je fus très-content de sa docilité.

Quoique l'enfant fût des plus robustes, je ne lui tirai point de sang, parce qu'il craignoit tellement la saignée que, chaque fois qu'ils me voyoit entrer, il pleuroit beaucoup, croyant que j'avois dessein de lui tirer du sang. Je me contentai de le tenir à une diète très-sévère pour parer aux accidens qui furent une légère fièvre, et du gonflement qui avoit un peu augmenté, quoique le bandage fût fort large. Les fomentations émollientes et résolutives, appliquées sur la partie, dissipèrent le tout en peu de jours. Je n'employai ensuite que de l'eau-de-vie, mêlée avec égale quantité d'eau tiède, dans l'endroit du décollement.

J'ai dit que je fus très-content de la docilité du malade pendant les premiers jours; je dois ajouter que, quinze jours après, il ne vouloit plus rester tranquille, et que même, le vingtième au matin, on le trouva endormi, tourné sur le ventre, et le coussin sur lequel étoit posée sa cuisse, étoit en dessus,

attaché avec ses bandelettes. Malgré cela, il ne lui arriva rien de fâcheux. Je lui fis garder le lit plus de trente jours; ensuite je voulois qu'il portât des béquilles, mais il n'en résultoit aucun avantage, parce qu'il marchoit sans s'appuyer dessus. Je le tins en repos le plus que je pus, en le faisant rester assis. Enfin cet enfant est guéri, et ne conserve aucune trace de son accident.

Tout le monde connoît la méthode ordinaire de traiter ces fractures, et la gêne extrême dans laquelle on tient les malades. En effet, quel martyre pour eux que d'être obligés de rester, quarante jours au moins, couchés sur le dos, la partie malade étendue! quelles souffrances ne doivent pas causer les liens qu'il faut passer entre les cuisses pour les attacher au chevet du lit, et ceux qu'on met aux condiles du fémur, et aux malléoles, pour les fixer au pied du lit, en ayant soin qu'ils soient bien tendus pour s'opposer à la contraction des muscles qui tendent à raccourcir le membre! Il n'est pas étonnant qu'il y ait si peu de malades qui guérissent sans plus ou moins de claudication, puisque les moyens que l'on

prend pour l'empêcher, la favorisent au contraire, en excitant la contraction des muscles.

La méthode, dont je me suis servi, outre qu'elle n'a pas cet inconvénient, a encore l'avantage de faire moins souffrir les malades, et de leur permettre de changer un peu de situation; ce qui n'est pas à dédaigner dans une cure aussi longue que celle de ces fractures.

Je dirai actuellement, à l'honneur de M. *Percival Pott*, que je n'aurois peut-être pas eu l'idée de ce traitement, si je n'avois lu auparavant ses excellentes remarques sur les fractures et les luxations; on verra que je n'ai eu qu'à appliquer, à ces fractures, ce qu'il a dit des obliques. J'ai cru que les gens de l'art me sauroient gré de leur en faire part.

J'ai lu, il y a environ trois mois, le Mémoire que M. *Sabatier* a donné dans les Mémoires de l'Académie des sciences, sur les fractures transversales de la rotule. M. *Sabatier* est parvenu à les guérir parfaitement sans bandage, par le moyen du relâchement des muscles. Il dit qu'on pourroit peut-être employer cette méthode

avec succès dans les fractures du col de l'humérus et du fémur. La dernière observation, que je viens de rapporter, appuie et confirme son idée; parce que le bandage ne servoit de rien à l'enfant, tant il étoit lâche : l'observation, ci-après dépose encore bien davantage en sa faveur.

IIIe. OBSERVATION.

Le nommé *Justoramon de Sousa*, Portugais, âgé de soixante-sept ans, patron de barque à Triana, grand faubourg de Séville, descendant un jour de sa barque, passoit sur une poutre isolée, ronde et fort longue; un de ses pieds ayant glissé, il sauta à terre pour éviter de tomber dans l'eau. La chute se fit perpendiculairement; le pied droit posa le premier à terre, par conséquent le col du fémur de ce côté eut à supporter tout le poids du corps, et il se fractura. On porta cet homme chez lui. Dans la même maison demeure un chirurgien de mes amis, M. *Joseph Laplana*, qui étoit alors absent. On fut forcé d'en appeler un autre qui ne reconnut pas la fracture. Il attribua les douleurs à la contusion; il saigna le malade, et lui or-

donna quelques fomentations. La saignée fut réitérée quatre fois. Au bout de quatre jours M. *Joseph Laplana* revint, il examina l'état des parties, et reconnut une fracture du col du fémur. Il ne voulut pas pourtant s'en rapporter à sa décision; il vint à Séville pour avoir mon avis. Je me transportai avec lui chez le malade, et le résultat de mon examen confirma le diagnostic qu'il avoit porté. Je lui communiquai l'idée de la possibilité de guérir cet homme sans bandage, et par la seule situation que j'avois donnée à l'enfant dont il est question dans l'observation précédente : il s'en rapporta entièrement à moi, et me laissa agir. Je fis faire un coussin rempli de laine sur lequel devoit être située la fracture. Le malade étoit sur un lit par terre, un lacs étoit attaché aux malléoles et à un point fixe. La veille, mon confrère avoit été obligé de faire la réduction, à cause des grandes douleurs que le malade éprouvoit; l'extension soutenue par le lacs remédia aux douleurs de la partie, mais il en souffroit de si vives au dos, qu'il ne pouvoit plus y résister, et quand le membre se raccoursissoit, on étoit obligé de le lui

tirer pour le soulager. Enfin je mis le coussin sur un lit haut, et par dessus, une grande compresse double à huit chefs. Nous plaçâmes le malade dessus, et la *conformation* étant bien faite, j'enveloppai la partie fracturée avec les chefs de la compresse. Deux bandelettes, qui étoient sous le coussin, furent ensuite passées, l'une sur la partie inférieure du tronc, l'autre vers le milieu de la cuisse. Toute cette extrémité étoit légérement fléchie, et le corps tourné un peu de ce côté. On fit des fomentations avec l'eau et l'eau-de-vie, et le malade resta dans cette situation très-commode pour lui.

Quelques jours après nous renouvelâmes l'appareil, et laissâmes le malade dans la même position. Mon confrère avoit soin de changer de temps en temps celle de la jambe, en favorisant toujours le relâchement des muscles.

Au bout de vingt jours on permit encore au malade d'autres situations pour le délasser. Enfin la cure s'est opérée assez aisément, nonobstant quelques douleurs de rhumatisme qu'il éprouva jusqu'à la veille du jour qu'il devoit se lever. Alors il fut attaqué d'une maladie cruelle et étrangère à

mon sujet. Après qu'il en fut remis, il se leva, et il n'y avoit pas la moindre inégalité dans son membre. Il a été obligé de porter long-temps des béquilles, à cause d'une douleur au genou du même côté; mais du reste il a été à merveille.

OBSERVATION

Sur une morsure au doigt annulaire, avec lésion de la gaine du tendon fléchisseur; suivie de quelques réflexions pratiques sur les blessures de ces parties. Par M. WATON, docteur en médecine en l'université de Montpellier, chirurgien-major du régiment de Languedoc infanterie.

Le 16 juin 1787, le nommé *Poussin*, appointé au régiment de Languedoc, âgé de vingt-six ans, d'une assez bonne constitution, voulant séparer à la chambre deux jeunes soldats qui étoient sur le point d'en venir aux mains, fut mordu par l'un d'entre eux au doigt

annulaire de la main droite, un peu au dessus de l'articulation des deux dernières phalanges. Il éprouva dans l'instant une douleur très-aiguë; mais qui fut de courte durée. Le 17, à peine s'apercevoit-il de sa blessure. La nuit d'ensuite il y sentit quelques élancemens; et le lendemain, il me montra son doigt: j'y vis deux coups de dent, l'un léger et superficiel vers la face dorsale; l'autre plus considérable et plus profond, vers la face palmaire. Les environs de cette dernière plaie étoient légèrement tuméfiés; il n'y avoit presque point de changement de couleur à la peau; mais la plus légère pression causoit beaucoup de douleur: les lèvres de la plaie étoient foiblement collées l'une à l'autre; je les séparai facilement avec l'extrémité d'une sonde; ce qui, en donnant issue à quelques gouttes de matière puriforme, soulagea infiniment le malade. Assuré de la lésion de la gaine, et soupçonnant celle du tendon même, je conseillai à *Poussin* de se faire saigner, d'appliquer sur la partie des résolutifs anodyns; mais il ne voulut pas, me disant que ce n'étoit rien, que je l'avois guéri.

Je ne prognostiquai que trop juste.

Le 21, la main étoit tendue, rouge et enflammée; le pouls étoit dur, la peau sèche; il y avoit de l'altération; la tête étoit un peu lourde; le malade ressentoit à l'extrémité blessée un sentiment de pesanteur considérable et des douleurs lancinantes, qui du doigt se prolongeoient à l'avant-bras. Je l'envoyai à l'hôpital; il fut mis à l'usage d'une boisson antiphlogistique et délayante. On lui fit deux saignées dans la journée; il prit un lavement qui produisit le meilleur effet: on employa les topiques émolliens et anodyns. Le pouls perdit de sa dureté; mais le gonflement de la main gagna une grande partie de l'avant-bras. Dans la nuit, les douleurs acquirent de l'intensité, sur-tout à l'endroit de la blessure. Le soir, le mal augmenta; et sans avoir précisément un délire marqué, le malade éprouva quelques absences.

La veine fut encore ouverte deux fois dans la journée du 22; les accidens se calmèrent; la nuit fut plus tranquille; et le 23, tout annonçoit un point de suppuration dans l'intérieur de la gaine. On appliqua des maturatifs, ayant toujours soin d'envelopper la main avec les herbes émollientes.

Le 24, la gaine fut incisée dans toute l'étendue de la seconde phalange; ce qui donna issue à un amas assez considérable de pus épais et sanguinolent.

L'engorgement de la main diminuoit de jour en jour; la suppuration étoit abondante et louable, les lèvres de l'incision bien dégorgées: on permettoit déja une petite soupe, lorsque ce bien-être vint à être troublé. La première nuit de février, le blessé, accoutumé à reposer, ne put fermer l'œil; il fut inquiet et agité, ressentit de nouvelles douleurs à toute la main, et sur-tout des pulsations bien marquées à la face dorsale du métacarpe entre l'intervalle des deux derniers os. Au pansement du matin, le chirurgien de l'hôpital, jugeant que ce point douloureux seroit le centre d'un nouveau foyer, dirigea ses soins de façon à en accélérer la suppuration. Le 7, il en fit l'ouverture; la main se trouvoit presque réduite à son volume ordinaire. Pour ne point surcharger inutilement la partie, on substitua aux cataplasmes des fomentations émollientes et résolutives: la première incision commençoit à s'incarner, et tout annonçoit une guérison prochaine.

Le 10, sans aucune cause apparente, les premiers accidens reparurent ; le gonflement inflammatoire, qui étoit dissipé, se renouvella avec force, gagna même jusques au coude ; le malade ressentit des douleurs aux glandes de l'aisselle. On eut de nouveau recours aux émolliens, à la diète sévère, aux antiphlogistiques. On fit une forte saignée. Tous ces symptômes perdirent de leur intensité aussi promptement qu'ils avoient reparu, et bientôt sous l'aponévrose palmaire, près du ligament annulaire, entre les tendons fléchisseurs des deux derniers doigts, se forma un troisième foyer purulent plus considérable que les deux premiers. Le 15, la fluctuation étant suffisamment prononcée, il fut ouvert dans toute sa longueur. Le gonflement céda bientôt ; le dégorgement fut prompt ; les pansemens ne présentèrent rien de particulier pendant tout le reste de la cure. On purgea le malade avec succès une couple de fois ; et le 5 mars, il sortit de l'hôpital.

Tout étoit parfaitement cicatrisé, la main dans l'état naturel, mais l'annulaire étendu absolument roide et sans le moindre mouvement ; le petit doigt

gêné dans les siens, et l'articulation du poignet éprouvèrent de légères difficultés. Les eaux de Baréges ont en partie ramené la flexibilité.

RÉFLEXIONS.

Cette observation, toute simple qu'elle est, m'a paru devoir être présentée, estimant qu'on ne sauroit trop prémunir contre des cas semblables, ceux qui entrent comme moi dans la carrière épineuse de la pratique. Une blessure légère, en apparence, entraîne quelquefois après elle des accidens très-graves. Rarement pouvons-nous venir à bout de persuader aux malades la nécessité des précautions requises, et plus d'un infortuné a payé de sa vie cette funeste sécurité. Si *Poussin* eût été docile à mes conseils la première fois que je le vis, il est à présumer qu'il auroit évité au moins une partie de ses souffrances.

M. *Tudesque* a publié une observation (*a*) sur une mort prompte, causée par la piqûre d'une pointe de crabe

(*a*) Journal de médec. tom. lxx, pag. 432 et suiv.

à la seconde phalange du doigt *index*, qu'il faut rapporter, selon lui, à la piqûre de quelque nerf, dont l'*irritation aura fait une vive impression sur le cerveau;* et il conclut que vraisemblablement *le malade a succombé à l'inflammation de ce viscère*. Regrettons avec le Rédacteur des observations des hôpitaux civils, que cette aitiologie n'ait pas été prouvée par l'ouverture du cadavre. Y a-t-il en effet dans les détails de cette observation des symptômes qui caractérisent bien évidemment l'inflammation du cerveau?

Rapportons ici un évènement dont j'ai été témoin, et qui a quelque analogie avec l'observation de M. *Tudesque*. En 1782 (j'étois alors à Brest au grand hôpital de la marine, faisant le service en qualité de prévôt dans la salle Sainte-Anne basse, sous M. *de La Poterie*, premier médecin du département.) On y apporta du quartier un soldat en délire, sans connoissance, tourmenté de violentes convulsions que rien ne put calmer; saignées, bains, lavemens, antispasmodiques à forte dose, n'opérèrent aucun soulagement, et le lendemain de son entrée à l'hôpital, le malade mourut dans l'après-midi. En le portant

à l'amphithéâtre, l'infirmier s'aperçut d'un point gangréneux sous le gros orteil. Avant de procéder à l'ouverture, j'examinai attentivement cette partie : la portion plantaire étoit livide et légèrement tuméfiée ; vers son centre, se voyoit un petit point quadrangulaire absolument noir ; c'étoit une solution de continuité, dans laquelle j'introduisis avec préaution une sonde cannelée. Je pénétrai dans la gaine ; je dirigeai mon instrument vers l'extrémité de l'orteil que j'incisai dans cette direction ; ce qui donna issue à une petite cuillerée de sanie extrêmement fétide. Je prolongeai cette incision à l'opposite jusques et par dessus la tête du premier os du métastase, et je vis que ce qui avoit fait la plaie extérieure avoit en même temps piqué et éraflé le tendon fléchisseur à la profondeur d'une ligne. Je crus même pouvoir conjecturer avec assez de fondement, que la blessure avoit été faite par un gros clou, dont la pointe étoit irrégulièrement cassée ; mais, quelques perquisitions que j'aie faites à ce sujet, ses sergens et ses camarades m'ont toujours assuré qu'ils ignoroient cet accident, et que dans la nuit qui avoit précédé le jour où on nous l'avoit apporté,

apporté, il avoit été subitement attaqué de convulsions, sans s'être plaint la veille du moindre mal. Du reste, tous les viscères, le cerveau lui-même, étoient dans l'état naturel, aussi bien que le reste de l'extrémité.

Le sujet de mon observation étoit jeune, d'une forte constitution. Le pouls a été dur et plein jusques au jour de la mort, vers les dix heures du matin, instant où il est devenu tout-à-coup petit et foible. La piqûre avoit causé une légère enflure à la partie inférieure de l'orteil seulement, la lividité y étoit circonscrite. Le reste du pied, la partie supérieure de l'orteil, étoient parfaitement sains; les viscères ne présentoient aucun vestige d'inflammation, aucun signe quelconque d'état pathologique. Le vice local (*a*), (abstraction faite du désordre du système nerveux dont il étoit sans doute cause) a-t-il suffi pour donner la mort? Je ne

---

(a) *Hinc non mirum tendines læsos, nervorum propagines cùm sint, nervis similia mala pati.* VAN-SWIETEN, in aphor. *Boerhaavii*, tom. j, *de vulneribus in genere*, pag. 218, sect. 164.

saurois le croire. L'extrême délicatesse de la texture du cerveau et des différens cordons médullaires qui en partent, cacheroit-elle à nos yeux la plus grande partie des altérations de ces organes? *Aura quasi subtilis cultrum anatomicum effugiens*. Quoi qu'il en soit, s'il est vrai, comme tout semble l'indiquer, que la lésion du tendon ait causé ces terribles symptômes, que n'a-t-on su cet accident, que ne s'en est-on aperçu? sa section auroit vraisemblablement conservé les jours du blessé.

Si par cet usage peu méthodique des bourdonnets, connu sous le nom de *tamponage*, on a vu constamment des abcès repulluler de proche en proche, des métastases fâcheuses avoir lieu, c'est sur-tout dans les suppurations des gaines des tendons où la structure facilite les fusées, où d'ailleurs les fibres sont accompagnées d'une grande quantité de petits filets nerveux très-rapprochés, et disposés à occasionner à la moindre irritation, un éréthisme, une restriction locale qui empêche l'évacuation de la matière purulente; matière qui pour lors reflue nécessairement dans le torrent de la circula-

tion (*a*), où elle fait ensuite les plus grands ravages. Ce n'est qu'en frémissant que je me rappelle l'observation suivante.

Un grenadier se blessa le doigt *medius* avec un des crochets qui, dans les boucheries, servent à suspendre les viandes; il négligea d'aller de suite à l'hôpital, et ne s'y rendit que le 17 novembre, cinquième jour de sa blessure. La gaine des fléchisseurs avoit été percée vers le milieu de la seconde phalange : la dernière fut bientôt sphacélée : on en fit l'amputation ; et pour donner issue à la sanie purulente qui abreuvoit l'intérieur de la gaine, elle fut ouverte en même temps dans une partie de sa longueur. Dans la vue de tenir béantes les lèvres de l'incision, on y introduisit à chaque pansement des bourdonnets, ou, pour mieux dire, de vrais tampons, qui, en la bouchant

(*a*) La compression seule par les dilatans tamponnés, est visiblement capable de produire ce reflux; mais l'éréthisme en est encore une cause plus générale. *Le Cat*, Mémoire sur les avantages et les inconvéniens de l'usage des tentes et autres dilatans, couronné par l'Académie de chirurgie.

artistement, empêchoient le dégorgement et la suppuration. Bientôt la main s'engorge, un abcès se déclare à la partie dorsale du métacarpe; un autre plus considérable à la paume de la main, suit de près celui-ci : on les ouvre; on tamponne encore; toute l'extrémité se tuméfie successivement; sous l'aisselle se forment des tumeurs douloureuses; survient une fièvre des plus fortes, frissons considérables, soif inextinguible, délire. Le malade meurt enfin victime infortunée d'une chirurgie meurtrière (*a*).

Dans le traitement des abcès qui ont leur siège sous les gaines des tendons, souvent ce n'est pas assez de les ouvrir dans toute leur étendue : on est quelquefois obligé, par une seconde opération, d'emporter une partie des lèvres de l'incision; manœuvre subséquente

(*a*) Il m'eût été facile de désigner l'hôpital où j'ai vu ce funeste événement; mais, comme en le publiant, je n'ai d'autre but que de rappeler aux gens de l'art une vérité connue du plus grand nombre, et nullement envie de choquer qui que ce soit, j'ai cru devoir supprimer tout ce qui pourroit faire connoître le chirurgien qui a commis une faute aussi essentielle.

qu'on évite nécessairement, en suivant le procédé recommandé par M. *David*(*a*) : il a d'ailleurs l'avantage de contribuer beaucoup à accélérer et à faciliter la cure.

La chute d'un fusil sur le doigt *medius* du nommé *Printemps*, soldat au régiment, lui fit, le 6 janvier 1789, une forte contusion. Il négligea de se plaindre, et n'entra que le 13 à l'hôpital. Toute la main étoit rouge et tendue, aussi-bien que la partie inférieure de l'avant-bras, et sur-tout le doigt contus : vers l'extrémité digitale de la seconde phalange, il y avoit une petite plaie. J'enveloppai l'extrémité d'un cataplasme émollient, et fis faire deux fortes saignées. Le lendemain à ma visite du matin, je pénétrai dans la gaine des fléchisseurs ; ce qui donna

(*a*) Tout le monde sait qu'il conseille d'emporter d'un seul coup jusqu'au tendon, jusqu'à l'os même, s'il le faut, et cela en portant son bistouri transversalement et perpendiculairement jusqu'aux tendons vers l'origine du mal supérieurement, et d'en faire couler ensuite la lame jusques vers l'extrémité du doigt. *Mémoire sur les abcès, couronné par l'Académie de chirurgie ; Ire. partie, section 3e.*

issue à un amas purulent considérable. Le 16, pour donner plus de jour, je prolongeai mon ouverture jusque vers le milieu de la première phalange; je fis en même temps quelques petites mouchetures de côté et d'autre dans toute l'étendue de l'incision; ce qui occasionna une saiguée locale assez forte. Malgré cela, les lèvres de la division se boursouflèrent au point d'en cacher absolument la trace: ces chairs fongueuses se comprimant mutuellement, ainsi que les parties voisines, faisoient l'effet d'un tampon perpétuel, et s'opposoient elles seules au dégorgement. Je les ai emportai en entier; ce qui, en mettant à nu la surface du tendon, me donna une plaie ovalaire assez large: bientôt tout changea de face; la suppuration devint abondante et louable; la main reprit son volume ordinaire; et le 15 de février, mon blessé fut entièrement guéri.

Vers la mi-août 1789, le nommé *Riou*, soldat du régiment, vint à notre infirmerie pour un panaris phlegmoneux de la troisième espèce à l'extrémité du pouce; il fut saigné plusieurs fois; j'appliquai les émolliens, et je ne tardai pas à en faire l'ouverture, selon

la méthode de M. *David ;* j'emportai par ce moyen les tégumens et la gaine qui recouvroient la dernière phalange ; les pansemens furent faits avec des onguens balsamiques et détersifs ; l'extrémité du tendon mise à découvert s'exfolia, et la guérison fut prompte.

Je pourrois citer plusieurs autres faits pour confirmer la bonté de cette pratique, mais je me hâte de finir, en demandant avec M. *Hevin* (*a*), si la pierre à cautère seroit plus efficace pour faire disparoître les symptômes menaçans d'une suppuration sous la gaine ? C'est à l'expérience seule à prononcer : *Observationes sunt vera fundamenta ex quibus in arte chirurgica veritates elici possunt.*

(*a*) Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales ; nouvelle édition, p. 158. *Voyez* aussi une observation sur l'usage du caustique dans les panaris, par M. *Pitiot.* Journal de médecine, vol. lxxvij, pag. 85.

REMARQUES SUR L'OPÉRATION DE LA CATARACTE;

Par M. MESPLET fils, docteur en médecine à Dax en Gascogne, ancien chirurgien-major des vaisseaux du Roi, correspondant de l'Académie royale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, &c.

M. *Brunner*, convaincu sans doute de l'exagération des défauts attribués à la méthode de la dépression dans l'opération de la cataracte, crut devoir faire un parallèle complet de cette manière d'opérer, et de celle de l'extraction (*a*). La connoissance qu'il avoit de tous les écrits qui avoient paru sur cette partie de l'art, dût le porter à réfléchir sur la conduite des partisans outrés de l'extraction, et ce n'est sans doute que

(*a*) Cet ouvrage de M. *Brunner*, est annoncé dans ce Journal, *tom.* lxxxij, *pag.* 134.

pour réduire leurs objections à leur juste valeur, qu'il a fait un examen des écrits publiés, pour et contre l'abaissement.

Il y a au moins deux mille ans qu'on connoît la manière de faire recouvrer la vue aux personnes attaquées de la cataracte; et j'avoue que si quelque chose m'étonne, dans un si long espace de temps, c'est de voir une foule de grands hommes se succéder dans les écoles les plus célèbres, sans presque rien changer à la méthode d'opérer qu'on avoit d'abord adoptée. Les médecins grecs, arabes et romains, toujours constans dans leurs règles, ont répété les mêmes préceptes dans leurs ouvrages; ne doit-on pas considérer cette uniformité de sentimens comme la plus forte preuve des succès qu'on a dû en recueillir pendant tant de siècles?

On doit néanmoins avouer qu'il n'a pas été possible pendant tout ce temps d'abaisser une cataracte, avec cette assurance que peut seule donner la connoissance exacte du globe de l'œil: aussi ne voyons-nous paroître des observations détaillées sur cette maladie que depuis cent ans environ. L'étude de l'anatomie, ce flambeau de la chi-

rurgie-pratique, commençant à cette époque à prendre faveur, les oculistes en profitèrent pour leur art; et ce n'est qu'après avoir acquis ces connoissances préliminaires, que les *Brisseau*, les *Maitre-Jan* et les *Saint-Yves*, obtinrent en France une si grande réputation. Leurs succès consacrés dans les Fastes de l'art, peuvent constater sans doute les avantages de la dépression, et ce ne peut être, j'ose l'avancer, que cet esprit de nouveauté qui a paru toujours entraîner la nation la plus éclairée, qui a fait oublier ces avantages pour une autre méthode, dont les suites n'ont jamais été examinées avec une parfaite impartialité.

L'extraction du cristallin causa dans le temps un enthousiasme général; on crut avoir tout gagné en ôtant le corps opaque lui-même; et cet avantage parut si grand, qu'on ne s'occupa plus que d'inventer des instrumens plus commodes pour parvenir à ce but (*a*). On trouva mille inconvéniens dans la dépression, et l'on s'efforça d'exclure tout-à-coup

(*a*) On doit néanmoins excepter Montpellier, où j'ai vu encore pratiquer l'abaissement avec succès, en 1786.

de la pratique une méthode toujours admirée jusqu'alors.

Bien qu'elle n'ait jamais été réfutée par des raisons bien solides, cependant on ne se donne presque plus la peine, dans les écoles, de parler de l'abaissement. Est-ce à cause de sa vétusté? Quelques professeurs, qui ne l'ont peut-être jamais vue pratiquer, n'en parlent que pour la déprécier, et il n'est pas étonnant que les élèves, remplis de ces principes, paroissent souvent si peu instruits à cet égard.

La plupart de ceux qui ont écrit sur la cataracte paroissent en outre n'avoir parlé de la dépression, que par forme d'introduction à leurs ouvrages. On ne manque pas d'y dénoncer les mêmes inconvéniens, sans dire presque rien de ses avantages, ou de la manière de la perfectionner. C'est ainsi (qu'on me permette la comparaison) que presque tous ceux qui ont préconisé pour guérir les maladies vénériennes, quelques remèdes différens du mercure, ont entassé toutes les objections qu'on peut faire à l'égard du mercure mal administré, sans dire un mot des avantages qu'on en retire tous les jours, lorsque l'emploi en est bien dirigé; mais on

doit avouer qu'une pareille conduite est celle d'un ignorant, ou d'un charlatan. Je regarde sous le même point de vue ces livres qui ne contiennent que des observations heureuses en faveur du sentiment qu'on a épousé, et je doute, par exemple, que tout praticien qui a vu faire beaucoup d'opérations de cataracte puisse lire de *sang-froid* un ouvrage moderne où l'on voit que, malgré les complications les plus fâcheuses, les personnes opérées finissent par recouvrer la vue.

De pareilles assertions ne peuvent en imposer, sans doute, qu'à des gens qui n'ont pas fait une étude particulière des maladies des yeux; mais je puis assurer avoir observé le plus souvent les suites les plus fâcheuses aprés l'extraction. J'ai vu des praticiens très-éclairés opérer avec toute la dextérité possible, et sur des sujets qui paroissoient d'ailleurs très-sains, sans que les succès fussent toujours constans. Il est bien plus rare, que l'abaissement soit suivi des accidens qu'on lui a prêtés; la plupart n'existent que dans l'imagination des partisans de l'extraction, qui allèguent des raisons pour lesquelles ils doivent arriver, plutôt que de citer

des observations où ils soient constatés.

L'art de guérir est, à cet égard, d'autant plus redevable à M. *Brunner*, que ce médecin a donné un parallèle qui, en prouvant l'étendue de ses connoissances, démontre à chaque page, la probité et l'impartialité qui ont dicté son ouvrage. C'est donc autant pour rendre hommage à sa mémoire (*a*), que pour engager les praticiens à réfléchir beaucoup plus sur les avantages de la dépression, que je dois avancer que ce jeune savant, après l'examen le plus réfléchi sur les deux méthodes, a fait reconnoître la bonté de l'abaissement qu'il paroît avoir mis, dans le plus grand nombre de cas, au dessus de l'extraction.

M. *Brunner*, après avoir compensé tous les avantages et les inconvéniens de chaque méthode dans toutes les espèces de cataractes, termine la seconde partie de sa dissertation par un calcul très-rapproché des succès que quelques célèbres praticiens ont obtenus des deux

(*a*) On m'assura à Paris, en 1788, que M. *Brunner* étoit mort à la fleur de son âge, quelque temps après avoir fait sa dissertation.

manières d'opérer ; les résultats sont trop essentiels pour ne pas les mettre sous les yeux de ceux qui n'auroient point l'ouvrage même où ils sont consignés. Je vais les rapporter, et pour cela j'emploierai les propres paroles de l'auteur.

« *Atque ex his omnibus sequens ratio inter extractionem et depressionem apparet :*

è 252 *extractionibus*, 149 *benè*, 24 *mediocriter*, 61 *malè ;*

è 169 *depressionibus*, 134 *benè*, *et* 35 *malè successerunt.*

» *Id quod ad centùm reductum sequentem rationem facit :*

è 100 *extractionibus*, 59 *benè*, 17 *mediocriter*, 24 *planè non ;*

è 100 *depressionibus*, 79 *benè*, 21 *planè non spei responderunt.*

Il ajoute à la suite : « *Imo affirmare audeo eam* (depressionem), *quoad successûs multitudinem, extractionem multùm antecellere, si comparatio ita fiat, ut simul in computum ducatur depressionis repetitio, quæ tam multis primâ vice non sanatis visum tandem restituit* ».

Je dois présumer, d'après un pareil tableau, que c'est par mégarde que dans la notice citée ci-dessus, on dit que l'auteur donnoit la préférence à l'extraction, et j'ai tout lieu d'espérer de l'impartialité de l'Editeur du Journal de médecine, qu'il publiera mes remarques, en ce qu'elles servent à fixer davantage l'attention des praticiens sur la dissertation de M. *Brunner*. Puisse l'expérience triompher enfin de l'habitude et du préjugé (*a*); que loin d'exclure l'une ou l'autre méthode, les chirurgiens oculistes s'étudient à déterminer les cas où l'une d'elles convient spécialement. Tel est le sentiment de MM. *Janin*, *Gleize*, *Pott*, et autres auteurs d'un mérite distingué; et tel doit être le vœu de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art de guérir.

(a) M. *Zirotti*, dans sa dissertation sur la cataracte, imprimée en 1787, nous apprend que plusieurs habiles chirurgiens qui avoient suivi pendant quelque temps la méthode de l'extraction, sont revenus à l'ancienne méthode, à la dépression.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mai 1790.

Du premier au trois, la colonne de mercure, dans le baromètre, s'est abaissée de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes. Du quatre au cinq, elle s'est relevée de 27 pouc. 11 lignes à 28 pouces 2. lignes. Du six au neuf, elle s'est abaissée de 27 pouc. 11 lignes à 27 pouces 9 lignes. Du dix au douze, elle s'est soutenue à 28 pouc. Le treize, elle a décliné de 28 pouc. à 27 pouces 11 lignes; elle s'est relevée le quatorze et le quinze à 28 pouces. Le seize et le dix-sept, elle s'est abaissée de 28 pouces à 27 pouces 10 lignes; elle s'est relevée le dix-huit à 28 pouces; elle s'est abaissée le dix-neuf de 28 pouces à 27 pouces 10 lign. Le vingt, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 9 lignes; elle s'est relevée du vingt-un au vingt-trois de 28 pouc. à 28 pouces 1 ligne; elle s'est abaissée le vingt-quatre et le vingt-cinq de 27 pouc. 11 lign. à 27 pouc. 10 lign.; elle s'est relevée du vingt-six au trente-un de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes.

La plus grande élévation a marqué

28 pouc. 3 lignes; la moindre 27 pouc. 8 lignes. Sept lignes de différence.

Dans la première quinzaine, le thermomètre a marqué, au matin, de 4 à 9, dont trois fois 8, quatre fois 5, cinq fois 7; à midi, de 9 à 17, dont deux fois 13, 15, 16, trois fois 11, 17; au soir, de 6 à 12, dont deux fois 8, trois fois 11, quatre fois 6 et 9.

Dans la seconde quinzaine il a marqué, au matin, de 5 à 12, dont deux fois 5, 7, 11, 12, trois fois 8, quatre fois 10; à midi, de 13 à 20, dont deux fois 13, 14, 16, trois fois 18, 20; au soir, de 6 à 16, dont deux fois 10, 13, trois fois 9, quatre fois 12.

Le ciel a été pur un jour, beau deux, couvert neuf, et variable trois jours dans la première quinzaine, et les vents ont soufflé N. quatre jours, N-N-E. trois jours, N-E. fort un jour, E. fort un jour, O-N-O. un jour, O. un jour, calme deux jours, variable deux jours. Il y a eu quatre jours pluie par intervalle, quatre fois pluie, dont une fois forte, et continue, deux fois averse mêlée de grêle, deux fois tonnerre et averse, petite pluie un jour, brume un jour.

Dans la seconde quinzaine, le ciel a

été beau un jour, couvert sept, et variable huit jours. Les vents ont soufflé deux jours S., dont un jour fort, deux jours S-E., un jour S-S-E., un jour S-S-O, quatre jours O., quatre jours calme, et deux jours variable. Il y a eu deux fois tonnerre et averse, quatre fois pluie par intervalle, deux fois averse, une fois pluie.

La constitution de ce mois a été très-variable, les pluies ont été fréquentes. Les vents de Nord ont régné dans la première quinzaine; ils n'ont pas conservé de ressort à l'atmosphère, qui a été très-variable. Les matinées et les nuits ont été fraîches, et le ciel en grande partie couvert ou nuageux. Dans la seconde, les vents Sud et Ouest ont dominé. Le ciel s'est conservé nébuleux; il n'y a eu que deux jours de beau, mais aucun de pur; le Sud a été fort un jour, et les pluies fréquentes. Les maladies régnantes ont été les fièvres intermittentes et les affections bilieuses. Les affections rhumatismales, catarrales, les fluxions, les courbatures, les dévoiemens séreux, soit simples, soit compliqués, ont été les affections dominantes; presque toutes ont présenté un appareil inflammatoire, et

ont, pour la plupart, exigé la saignée et l'usage des délayans diaphorétiques. La bile a eu beaucoup de peine à couler, et le relâche a été long à obtenir. La bile a coulé avec lenteur, et ne s'est manifestée qu'avec des signes de crudité. Les récidives ont été fréquentes, sur-tout lorsqu'on a négligé, ou voulu épargner les saignées. Les maladies éruptives avec ou sans fièvre, ont été communes; elles n'ont cédé qu'aux saignées et aux délayans diaphorétiques légèrement antispasmodiques et long-temps continués. Il y a eu nombre de petite vérole; elle a continué d'être bénigne. Les fluxions de poitrine bilieuses, les catarres bilieux, ont exigé le même traitement que le mois dernier; elles ont été moins communes et moins fâcheuses. Les affections qui ont paru spécialement tenir à la constitution, ce sont les ophthalmies qui ont été très-opiniâtres, et accompagnées de symptômes particuliers. Elles ont été extrêmement nombreuses; la terminaison s'est souvent faite par un dépôt aux paupières, ce que l'on peut attribuer à la négligence de faire saigner dans l'invasion. Il y en a eu d'orageuse, sur-tout celles qui avoient le caractère

érysipélateux. La plupart ont été fluxionnaires et séreuses. Les sangsues aux paupières ont produit peu d'effet salutaire. Les saignées du pied ont toujours soulagé, ainsi que les vésicatoires qu'il a fallu faire couler long-temps. Les toniques qui ont paru avoir le plus de succès, ont été la pommade avec le précipité, le collyre dans lequel entre le verdet, le sublimé, l'alun. La crise s'est faite par d'abondantes évacuations locales de sérosité et de morve; enfin des évacuatious bilieuses excitées par de légers laxatifs. On a observé, dans la plupart des maladies courantes, des affections plus ou moins prononcées de spasme, ou mélancoliques, comme dans le mois dernier. Parmi les incommodités, l'oppression ou gêne dans le diaphragme, la sécheresse de la peau, la constipation, la difficulté dans les mouvemens, un engourdissement général; enfin le concours des accidens qui accompagnent le premier degré de la mélancolie ont été, en général, les plus fréquens et les plus communs. Plusieurs de ceux qui ont été attaqués de ces incommodités ont tourné à la folie; d'autres ont paru, par quelques effets qui dérivoient de la mélancolie, affectés du

scorbut; mais les remèdes anti-mélancoliques ont eu un égal succès sur les uns et sur les autres.

Les maladies chroniques ont été orageuses, et ont parcouru avec rapidité leurs périodes. Les goutteux ont beaucoup souffert; la goutte a été régulière; l'impulsion en a été foible; ce qui a traîné en longueur les accès, et beaucoup ont eu à se plaindre d'une infinité d'accidens avant l'accès; mais les uns ont été foibles et longs. Il y a eu quelques jaunisses difficiles à guérir, et beaucoup d'affections nerveuses, que l'on peut attribuer aux circonstances politiques.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

MAI 1790.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	*Dans l'après midi.*	*Au soir.*	*Au matin.*	*Dans l'après-midi.*	*Au soir.*
	degr.	*degr.*	*degr.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*
1	5,6	17,6	9,6	27 9,9	27 8,1	27 8,3
2	7,9	9,5	6,3	27 8,7	27 9,0	27 9,7
3	5,7	10,3	9,5	27 10,2	27 11,0	28 0,0
4	7,3	14,2	8,1	28 0,5	28 1,5	28 2,0
5	4,4	13,1	6,7	28 1,6	28 1,2	27 11,1
6	5,5	11,2	6,2	27 10,8	27 10,6	27 9,8
7	5,5	11,8	6,0	27 9,6	27 9,9	27 10,5
8	6,8	11,5	9,3	27 9,8	27 9,7	27 10,0
9	8,8	15,0	11,0	27 10,0	27 11,1	27 11,6
10	8,3	13,7	7,7	28 0,2	28 0,5	28 0,4
11	7,1	17,9	11,8	28 0,0	27 11,3	28 0,1
12	9,4	16,9	11,2	28 0,3	28 0,2	28 0,4
13	7,7	16,3	12,2	27 11,2	27 11,6	28 0,2
14	8,8	17,1	8,9	28 0,4	28 0,1	28 0,6
15	7,3	15,4	9,6	28 0,5	28 0,4	28 0,2
16	7,7	18,5	12,3	27 11,8	27 11,7	27 10,5
17	10,4	17,7	6,4	27 10,0	27 10,5	28 0,0
18	5,6	14,5	7,5	28 0,6	28 1,1	28 0,1
19	5,5	16,3	11,7	27 11,8	28 0,3	27 10,8
20	8,9	15,5	9,3	27 9,8	27 11,3	27 11,3
21	7,2	13,2	9,3	28 1,9	28 2,4	28 1,9
22	8,1	14,8	10,9	28 0,5	28 0,1	27 11,9
23	10,9	18,3	13,7	28 0,9	28 0,5	28 0,0
24	11,8	20,7	16,0	27 10,7	27 11,0	27 11,5
25	12,4	19,5	14,3	27 11,0	27 11,8	27 11,6
26	11,4	18,8	12,3	28 0,2	28 1,3	28 1,3
27	10,2	20,3	13,5	28 0,7	28 0,7	28 1,0
28	10,8	20,1	12,5	28 1,1	28 0,7	28 1,4
29	12,3	17,5	17,0	28 1,8	28 2,7	28 2,6
30	9,8	16,6	12,7	28 3,0	28 3,7	28 2,2
31	8,4	12,1	9,4	28 2,7	28 2,7	28 2,0

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir.	Vents dominans dans la journée.
1	Ciel couv.	Tonn. pl.	Pluie.	Variable.
2	Pluie.	Pluie.	Couvert.	O.
3	Ciel couv.	Pluie.	Ciel couvert.	N.
4	Ciel couv.	Aff. be. te.	Ciel pur.	N.
5	Ciel couv.	Pluie con.	*De même.*	Variable.
6	Ciel couv.	Aver. grê. pluie.	Ciel couvert.	Calme.
7	Ciel couv.	Ciel couv.	Pluie contin.	Calme.
8	Pluie.	Ciel couv.	Plusi. averses.	O-N-O.
9	Aff. b. tems.	*De même.*	*De même.*	N.
10	Ciel couv.	Quelq. écl. tonn. écl.	Ciel couvert.	N-N-E.
11	Aff. b. tems.	*De même.*	*De même.*	N-N-E.
12	Ciel pur.	Couve. & obsc. alte.	*De même.*	N-E. for.
13	Pluie, nua.	Beauc. de nuages.	Ciel pur.	E. fort.
14	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	N-N-E.
15	Ciel pur, brume.	*De même.*	*De même.*	N.
16	Ci. assez b.	*De même.*	*De même.*	Calme.
17	Pluie, ton.	*De même.*	Ciel pur.	Variable.
18	Ciel alter. co. & clair.	*De même.*	*De même.*	Calme.
19	Ciel alter. co. & clair.	*De même.*	*De même.*	Calme.
20	Ciel couv.	Ciel couv.	Ciel couvert.	O.
21	Soleil par interv.	Ciel couv. averse.	Ciel éclairci.	O.
22	Ciel co. plu.	*De même.*	Ciel pur.	Calme.
23	Nuages.	*De même.*	Ciel couvert.	S-S-O.
24	Ciel aff. be.	*De même.*	Ciel couvert.	S.
25	Ciel couv.	Pet. pluie. par inter.	S'éclaircit.	S. fort.
26	Ciel couv.	*De même.*	Pluie.	Variable.
27	Ciel aff. be.	Co. pluie.	*De même.*	S-E.
28	Beauco. de nuages.	*De même.*	*De même.*	S-E.
29	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	Calme.
30	Soleil par interv.	Ciel couv.	*De même.*	O.
31	Ciel couv.	Ciel c. pl.	*De même.*	O.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 20, 7, le 24
Moindre degré de........ 4, 4, le 5

pouc. lign.

Plus gr. élév. de Mercure.... 28, 3, 7, le 30
Moindre élév. de Mercure.... 27, 8, 1, le 1

Nombre de jours de Beau... . 9
de Couvert.. 17
de Nuageux...5
de Tonnerre.. 2
de Grêle.... 1
de Pluie..... 10

Le vent a soufflé du N..... 4 fois.
N-E.....1
N-N-E.. 3
E...... 1
S....... 2
S-E.... 2
S-S-O... 1
O....... 5
O-N-O.. 1
Variable.. 4
Calme.... 7

Quantité de pluie, 1 pouce 3 lignes.
TEMPÉRATURE : humide.

OBSERVATIONS

Observations météorologiques faites à Lille, au mois de mai 1790, par M. Boucher, médecin.

Il y a eu ce mois des alternatives dans le temps, quant au sec et à l'humide; il a été pluvieux jusqu'au 10 inclusivement; ensuite, après quelques jours sereins, la pluie a repris par intervalles; mais elle n'a guère été au delà de vingt-quatre heures forte et suivie. Depuis le 1er jusqu'au 24, il y a eu des variations dans l'élévation de la liqueur du thermomètre, depuis 6 degrés au-dessus du terme de la congélation jusqu'à 16; le 24 et les cinq jours suivans, elle s'est élevée au terme de 18 degrés. Du 1er au 16, les vents ont presque toujours été *Nord* et *Nord-est*, après quoi ils ont été constamment *Sud* et *Ouest*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 18 degrés au dessus du terme de la congélation, et son plus grand abaissement a été de 6 degrés au dessus de zéro. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne,

et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
10 fois du Sud.
3 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couv. ou nuag.
16 jours de pluie.
2 jours de grêle.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une légère humidité au commencement du mois, et de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de mai 1790.

La fièvre putride-maligne ne s'est point ralentie ce mois, et elle a fait assez de ravage parmi les familles indigentes. Des personnes de tout état qui ont communiqué avec ceux qui en étoient attaqués, en ont éprouvé les atteintes. Nous n'avons point observé de différences essentielles dans les symptômes, qui étoient presque généralement les mêmes que ceux dont nous avons

fait mention ci-devant, sinon que les taches pétéchiales et l'éruption miliaire ont été moins communes; mais aussi les dépôts gangreneux dans les parties externes l'ont été davantage. La maladie dans la plupart des sujets a été prolongée jusqu'au vingt-unième jour et au delà; mais à cette époque même on n'étoit point encore sûr de son issue. Peu néanmoins ont succombé avant ce terme. C'est presque toujours par un dépôt gangreneux dans la tête ou dans la poitrine que les sujets sont morts; la plupart de ceux qui échappoient restoient hébétés assez longtemps dans la convalescence, qui dans tous a été longue, et qui l'a été davantage dans ceux en qui la maladie avoit été opiniâtre. Quelques-uns même ont été dans le cas de l'hémiplégie, qui cependant a cédé aux remèdes indiqués. L'usage du quinquina infusé dans du vin étoit nécessaire pour rétablir le ton des viscères; le lait et un peu de vin de liqueur étoient préférables dans les sujets émaciés, et dont la poitrine avoit été affectée. En faisant mention des remèdes que nous avons employés dans le courant de la maladie, nous avions omis de dire que le nitre camphré avoit paru favorable à nombre de sujets, dans le cas de chaleur fébrile, avec oppression des forces vitales.

Quelques personnes, dans le cours du mois, ont été atteintes d'esquinancie et de pleurésie, avec crachement de sang.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Memoirs of the medical Society of London : *Mémoires de la Societé médicale de Londres, instituée en* 1773. Volume II; *in*-8°. *A Londres, chez* Dilly, 1789 (*a*).

1. ARTICLE I[er]. *De l'hydrophobie*, d'après un manuscrit grec appartenant à M. *JACQ. SIMS, docteur en médecine, président de la Société de médecine de Londres, avec une traduction*, par le même.

Il paroît que ce manuscrit est du cinquième siècle. Nous ne prévoyons pas que sa publication puisse contribuer aux progrès de l'art ; car quand même on saura que du temps de l'auteur, et même auparavant, on a employé le poivre pour combattre l'hydrophobie, et que l'usage de l'huile est recommandé dans ce Mémoire contre la même maladie, personne n'entreprendra de constater les effets de ces prétendus moyens curatifs, de préférence à ceux qui sont proposés par MM. *Munch* et *Le Roux ;* savoir,

(*a*) Le premier volume des Mémoires de cette Société a été annoncé dans ce Journal, *tom.* lxxv, *pag.* 117.

la racine de belladonna et la destruction de la partie envenimée par la morsure. (*a*)

ART. II. *Observation sur un rectum squirrheux et contracté; par M. J. SHERWIN, d'Enfield, chirurgien.*

Cette observation roule sur une maladie difficile à connoître, et impossible à guérir lorsqu'elle a atteint un certain degré. Elle consiste dans un rétrécissement du rectum, à quelques pouces au-dessus du sphincter de l'anus, qui ne laisse de passage qu'à des excrémens liquides; ensorte qu'il est facile de la confondre avec un flux de ventre : cependant la difficulté d'injecter des lavemens, et leur évacuation par parties, offrent les premiers soupçons sur son existence. Lorsqu'elle a fait certains progrès, l'abdomen s'enfle, le malade souffre de violentes douleurs dans les intestins; il survient des vomissemens, et la passion iliaque qui termine la scène. L'auteur, persuadé que cette maladie est incurable, ne propose que des moyens propres à diminuer la violence des symptômes, et à obvier à des tourmens qu'il est possible d'éviter. Pour cet effet, il

(*a*) Ce n'est pas pour contribuer aux progrès de l'art, que M. *Sims* a fait connoître ce manuscrit, et qu'il a pris la peine de le traduire; sans doute il a voulu qu'on sût où en étoit l'art au cinquième siècle, sur la curation de l'hydrophobie, et montrer les progrès qu'il a faits à l'égard de cette maladie depuis 1200 ans. Sous ce point de vue, le travail de M. *Sims* n'est point inutile; il a remis dans les archives de l'art une pièce qui s'étoit égarée; on doit lui en savoir gré. J. G. E.

conseille de prendre en petite quantité les alimens les plus nourrissans, afin d'entretenir seulement la vie, et de ne pas accumuler de matières excrémentitielles.

ART. III. *Histoire de deux hydatides rénales; par* J. C. LETTSOM.

Il est difficile de concilier ces deux observations, avec l'opinion que les hydatides sont des reptiles, désignés sous le nom de *tæniæ hydatigenæ*; car dans ces deux cas-ci, elles sont venues à la suite de lésion à la région lombaire et d'urines sanguinolentes. Les premières que les malades ont rendues par l'urètre ont été plus petites que les suivantes; mais l'un et l'autre sujet a recouvré la santé.

ART. IV. *Quelques remarques sur les progrès que fait* l'atrophia lactantium, *communiquées à J. C. LETTSOM, docteur en médecine; par JOSUÉ WALKER, docteur en médecine.*

C'est aux excès en thé qu'on fait à Leeds, depuis que cette plante exotique, étant tombée de prix, est devenue plus commune, que M. *Walker* attribue la fréquence de cette maladie dans la ville où il fait sa résidence. Il peut y avoir quelque chose de réel dans cette supposition, mais avant d'y ajouter une entière confiance, il faut qu'une observation très-attentive procure des éclaircissemens ultérieurs : en attendant, il ne sera pas inutile de continuer les recherches sur les causes de cette espèce d'atrophie.

ART. V. *Expériences sur la propriété dissolvante du camphre, et mélanges, dans une lettre du docteur* PERCIVAL, *au docteur* LETTSOM.

M. *Costel*, du collége de pharmacie de Paris, a été le premier qui ait fait connoître que le camphre, mêlé aux résines, les rend solubles. Cette propriété est portée au plus haut point, lorsqu'on mêle une partie de camphre à cinq parties de résine. Les expériences du docteur *Percival*, prouvent que cette vertu s'exerce sur-tout sur la myrrhe.

Les autres objets de ce Mémoire concernent les *vertus astringentes de l'eau de la montagne de* Hartfill, *près* Moffat, décrite par le docteur *Horseburg*, dans le premier volume des *essais de physique d'Edimbourg*.

Le docteur *Percival* pense que cette eau contient du fer et de l'alun, qu'elle offre un remède puissant dans les évacuations chroniques.

Croup consécutif à la coqueluche.

L'auteur se persuade qu'une membrane semblable à celle qui, dans le croup, se forme dans la trachée artère, peut s'engendrer dans les intestins; il en cite un exemple.

Deux cas de jaunisses.

Ce qu'il y a de singulier dans ces observations, c'est que les malades voyoient les objets jaunes, bien que la teinte des yeux ne fût point considérablement altérée.

Cas singulier dans lequel les objets quarrés affectoient péniblement les yeux.

ART. VI. *Remarques sur l'*ascaris lumbricoïdes; *par* J. CURCH, *maître-ès-arts.*

Suivant l'auteur, il faut classer ce reptile parmi les ovipares. M. *Curch* a reconnu dans un individu, que les fils blancs serpentant autour du corps, sont des jeunes.

ART. VII. *Histoire d'un malade qui a rendu une poupée de la* musca cibaria; *par* GUILLAUME WHITE, *docteur en médecine*, à York, *dans une lettre au docteur* LETTSOM, *avec des observations additionnelles; par* J. CURCH, *maître-ès-arts.*

Le sujet, qui a rendu ces chrysalides, a été attaqué de jaunisse; les moyens ordinaires ont suffi pour dissiper cette maladie, et ce n'a été qu'à la suite de cette guérison, que les poupées ont été évacuées. Rien n'oblige donc à supposer avec M. *White*, que le foie ait été attaqué idiopathiquement, et encore moins, que ces insectes aient séjourné dans ce viscère.

ART. VIII. *Sur l'efficacité des applications de l'eau froide, aux extrémités inférieures dans les constipations opiniâtres, avec des remarques; par* GUILLAUME FALCONER, *docteur en médecine.*

Il y a long-temps qu'un médecin italien conseilla à un prince, attaqué d'une constipation opiniâtre, de marcher à pieds nuds sur le pavé de marbre de son appartement, qu'il fit même arroser d'eau froide, et qu'il vit réussir cet expédient. Depuis ce temps, on a quelquefois rappelé à la mémoire ce moyen, et le docteur *Stevenson*, entr'autres,

a publié dans les essais de médecine, un Mémoire sur l'utilité des applications de l'eau froide en pareils cas. M. *Falconer* disserte savamment dans cet article, sur cette pratique, sur les considérations qu'il faut y apporter lorsqu'on veut la conseiller, &c. Mais pour apprécier le mérite de ce discours, il faut le lire en entier.

ART. IX. *Sur l'efficacité du* gummi rubrum astringens gambiense, (*ou comme quelques-uns l'appellent,* gummi kino) *dans les fièvres intermittentes, et certaines évacuations vicieuses : dans une lettre au docteur* LETTSOM; *par* ANTOINE FOTHERGILL, *docteur en médecine.*

On peut conclure des détails exposés par M. *Fothergill*, que cette gomme n'a rien qui lui mérite la préférence sur les autres fébrifuges.

ART. X. *Exposé d'un tétanos traité avec succès, avec le calomelas, le quinquina, le vin et le bain froid, dans une lettre de M.* JEAN THOMAS SHOAST, *étudiant en médecine,* à Annapolis; *au docteur* BENJAMIN RUSH, à Philadelphie, *communiquée par ce dernier à J. C.* LETTSOM, *docteur en médecine.*

ART. XI. *Détails de la guérison d'un tétanos, au moyen du calomelas, du quinquina et du vin, dans une lettre du docteur* CORNEILLE CONYNHAM, de Virginie, *à l'honorable* GEORGE MASON, écuyer, membre de la convention des Etats-Unis, assemblée en 1787, communiqués par le

docteur *BENJAMIN RUSH, à J. C. LETTSOM, docteur en médecine.*

M. *Rush* a décrit, dans le premier volume de ce recueil, la méthode de traiter le tétanos, et les succès ultérieurs de cette méthode sont constatés dans ces deux articles. (*a*)

ART. XII. *Rupture de l'utérus par la force des douleurs pour accoucher; par JOSEPH HOOPER, chirurgien.*

Cette déchirure s'étendoit depuis l'orifice interne, jusqu'au milieu du corps de la matrice : il est probable qu'elle a commencé à se faire avant que les membranes fussent déchirées. Ce qu'il y a de positif, c'est que l'ouverture est devenue peu à peu assez grande pour livrer passage à l'enfant qui a été poussé dans la cavité de l'abdomen.

ART. XIII. *Vomissemens durant la gestation, traités avec succès, dans une lettre de GUILLAUME VAUGHAN, doct. en médecine, et correspondant de la Société de médecine de Londres,* à Leicester, *à J. C. LETTSOM, docteur en médecine.*

L'estomac de la femme, qui fait le sujet de cette observation, étoit irritable à un tel point qu'il rejetoit presque tout ce qu'elle prenoit ; ensorte que la pauvre malade étoit dans un état de très-grande inanition. L'observateur a remédié à cette situation très-fâcheuse, en faisant injecter, à la suite

(*a*) On trouve quelques détails sur cet objet dans notre Journal, *tom.* lxxiv, *pag.* 121.

d'un lavement laxatif de bouillon de mouton, une pinte de lait de vache récemment trait, auquel on ajoutoit vingt gouttes de laudanum liquide. Afin d'arrêter les sueurs nocturnes, il a ordonné des pédiluves avec une forte décoction de quinquina; enfin M. *Vaughan* a fait oindre la région de l'estomac avec un liniment anodyn, en même temps qu'il a défendu à la malade de prendre quoique ce soit par la bouche. Au bout de trois jours de ce traitement, les forces étoient déja considérablement revenues; le quatrième, la femme desira un peu de viande de bœuf bouillie froide: elle en mangea, et but une pinte de petite bière sans les rendre. Depuis ce temps, elle a continué de jouir d'une bonne santé jusqu'au terme de sa grossesse, qu'elle est accouchée d'un enfant bien portant.

ART. XIV. *Sur l'usage des cantharides dans les affections hydropiques; par* SAM. FARR, *docteur en médecine*, à Curry-Revel, *dans une lettre à J. C.* LETTSOM, *docteur en médecine.*

Nous regarderons toujours comme un remède suspect les cantharides administrées à l'intérieur. Il faut du moins, quand on veut s'en servir, employer en même temps d'amples boissons d'une tisane délayante, et un peu mucilagineuse; et dans ce cas, il est au moins douteux si le sel âcre des cantharides, ainsi émoussé, ne pourroit pas être remplacé avantageusement par des apéritifs qui exigent moins de précautions.

ART. XV. *Tétanos traité par l'électricité; par* JEAN HUTCHISSON, *docteur en médecine*, à Dublin, *communiqué par* JACQ. SIMS, *docteur en médecine.*

La nature de cette maladie ne permet pas de perdre le temps à des essais incertains; il seroit plutôt à desirer que les médecins ne missent en usage que des remèdes actifs, ou reconnus pour avoir déja réussi. L'électricité, dont on conteste encore les vertus médicinales dans des maladies moins violentes que le tétanos, ne devoit donc pas être tentée, dans ce cas grave, par un médecin prudent, et qui ne s'amuse pas à jouer, lorsqu'il s'agit de tirer un malade d'un danger imminent. Il n'est que trop à craindre que la réussite de M. *Hutchisson*, dans un cas dû à la foiblesse, si elle parvient à la connoissance des médecins électriseurs, ne coûte plusieurs victimes qui auroient pû être sauvées, si l'électricité n'avoit été employée que comme un remède auxiliaire, et qu'on eût en même temps administré les secours dont l'expérience a constaté les succès.

ART. XVI. *Sur la digitale pourprée dans les affections hydropiques; par* J. C. LETTSOM, *docteur en médecine.*

On ne peut qu'être affligé de voir le peu d'accord qui règne souvent entre les observateurs qui essaient les premiers un remède nouveau. Les uns le trouvent ordinairement doué d'un grand nombre de propriétés salutaires, et opèrent par son moyen, des cures admirables; les autres ne lui en re-

connoissent point, si même ils ne le rejettent parmi les poisons, et jamais ils n'ont eu le bonheur de lui voir produire des effets distingués. La digitale pourprée a paru à M. *Withering* posséder plusieurs propriétés médicinales de grande importance, et être principalement un diurétique digne de la plus grande attention dans les hydropisies. Il l'a administré à plusieurs malades avec succès; d'autres l'ont tenté à leur tour dans diverses maladies, telles que la démence, et ils n'ont eu qu'à s'en louer. M. *Lettsom* n'a pas été aussi heureux. Il nous assure au contraire que, dans les expériences auxquelles il a soumis la digitale, elle a non-seulement généralement échoué, mais que son usage a encore été accompagné de tant d'inconvéniens, lors même qu'elle a augmenté l'évacuation de l'urine, qu'ils ont plus que balancé ses bons effets. Voici comme ils s'exprime dans cet article.

« En administrant a digitale pourprée, le premier effet que j'ai observé, est qu'elle rend le pouls plus lent qu'il n'est naturellement chez le malade; ainsi les personnes, dont l'artère bat ordinairement soixante-dix fois par minute, ne compteront que cinquante-six, et même moins de pulsations. Cela a lieu dans l'espace de vingt-quatre heures, après l'administration de ce végétal; mais si on le continue à la même dose, le pouls reprend sa vitesse ordinaire au bout de deux ou trois jours; il devient même plus fréquent, mais en même temps généralement plus déprimé, et la langueur se répand dans tout le système;

les extrémités, particulièrement les mains, contractent une moiteur gluante, et sont froides au tact. Si l'on augmente la dose au point d'exciter des nausées et du mal-être, les forces du malade diminuent encore plus, et la lenteur du pouls recommence comme lors du premier jour de l'usage du médicament. Le mal-être ressemble à la maladie de mer, accompagnée de douleur et de pesanteur de tête. A ce période, le malade sent des traits de flamme qui traversent souvent ses yeux; quelquefois, il lui paroît qu'il voit des globes de feu dans la chambre. Si l'on pousse plus loin encore la dose de la digitale pourprée, il survient des vomissemens, quelquefois aussi des selles. Le malade se plaint de douleur de tête, ou plutôt de confusion d'idées et de vertiges. Au lieu de traits de flamme, presque tous les objets lui paroissent brillans, et les amis qui le visitent, entourés de rayons lumineux. Sa mémoire tombe en défaut, et lorsqu'il essaie de marcher, il bronche et chancèle comme un homme ivre. La dose, qui entraîne ces accidens, produit graduellement une vision trouble, et, à la fin, une cécité presqu'absolue J'ai vu des exemples où cet aveuglement duroit encore un mois après que ce remède avoit été suspendu. Pendant cette affection, le malade se plaint particulièrement de battemens douloureux dans le globe de l'œil, d'un sentiment de plénitude et d'augmentation de volume, comme si les globes des yeux étoient devenus trop volumineux pour les orbites, et s'avançoient

hors de leur assiette naturelle. J'ai entendu parler de deux cas dans lesquels il est survenu des tremblemens des membres, surtout des extrémités inférieures. L'un et l'autre de ces malades sont morts subitement, quelle qu'ait été la cause de cet événement qui ressembloit singulièrement à un coup d'apoplexie ».

Peut-être que le temps conciliera ces contradictions ; peut-être aussi que la digitale pourprée retombera dans l'oubli, et ne servira de nouveau qu'aux entreprises meurtrières des gens à secret. Il n'y a peut-être pas de remède actif qui n'ait subi le même sort dans le commencement, ce qui doit faire suspendre le jugement qu'on seroit tenté de porter sur l'efficacité de cette plante.

ART. XVII. *CYNANCHE PHARYNGEA: ou défaut de déglutition par le rétrécissement de l'æsophage; par* JACQ. JOHNSTONE, *docteur en médecine*, à Worcester, *dans une lettre à* J. C. LETTSOM, *docteur en médecine.*

L'auteur, après avoir longuement disserté sur l'inutilité de différens remèdes, conclut enfin que, pour espérer quelque succès dans le traitement de cette maladie, il faut appliquer les secours convenables aux vaisseaux lymphatiques qui se rendent aux glandes affectées.

ART. XVIII. *Exposé de plusieurs affections rares de la langue ; par* TH. HAYES, *chirurgien* à Hampstead, *dans une lettre à* J. C. LETTSOM, *et communiquée, par celui-ci,*

à la Société de médecine, avec des détails ultérieurs sur une affection semblable.

Dans un de ces cas, la maladie provenoit de ce que, pour appaiser la cuisson d'une éruption cutanée, la personne avoit souvent léché la partie souffrante. Les deux autres cas sont anomaux, et le dernier sur-tout paroît avoir été d'une nature spasmodique.

ART. XIX. *Observations sur la paralysie; par* GUILLAUME FALCONER, *docteur en médecine.*

Voici ce qu'il y a de plus intéressant dans ce Mémoire. L'auteur a vu deux malades qui se plaignoient d'une chaleur violente toutes les fois qu'on pressoit leurs mains avec force contre quelque corps froid.

Il s'est assuré que la paralysie n'est pas une maladie qui attaque de préférence les personnes âgées; car de cent paralysés qu'il a observés, treize étoient au-dessous de l'âge de vingt ans; quelques-uns même n'en avoient pas encore dix; douze étoient entre vingt et trente; trente-six, entre trente et quarante; vingt-un, entre quarante et cinquante; et depuis ce période jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, il n'en a compté que dix-huit.

Quant au traitement de la paralysie, M. *Falconer* assure que, dans le commencement, l'usage des stimulans modérés est préférable aux vésicatoires. Selon lui, l'électricité n'a jamais produit de bons effets.

ART. XX. Iléus, *avec des observations sur une machine hydraulique; par* JACQUES BUREAU, *chirurgien.*

ART. XXI. *Constipation inflammatoire intestins traitée avec succès ; par* JACQU. MACCATRICK ADAIR, *docteur en* ɪ*decine, dans une lettre à G.* FALCONɪ *docteur en médecine.*

La manière de traiter les constipati opiniâtres, indiquée dans ce Mémoire, n point neuve. On lit dans la gazette sa taire, année 1763, N°. 37, un article titulé : *Nouvelle méthode de guérir les co tipations opiniâtres* ; par M. le doct *Jean Widenow*, où ce médecin de Mi rapporte une observation qui constate l'e cacité d'une injection très-copieuse de quides dans le canal intestinal ; et de *Ha* a inventé une machine particuliére tr propre à cet usage. Les deux cas expo dans ces articles, confirment de nouve l'utilité de cette ressource.

ART. XXII. *Essai pour connoître forces qui concourent à l'acte du vom sement, au moyen d'expériences faites avril 1787 ; par* JEAN HAIGHTON, *c rurgien.*

Ces expériences sont cruelles, et en ap rence sans aucune utilité pratique. El prouvent que les muscles abdominaux aide beaucoup à l'expulsion des matières par vomissement, soit par leur pression i médiate, soit par le point d'appui qu prêtent lors de la contraction du di phragme.

ART. XXIII. *Élargissement extraordina de l'abdomen, dû à une tumeur charn*

enkystée; par R. PULTENEY, docteur en médecine, dans une lettre à J. C. LETTSOM.

ART. XXIV. *Obstacle singulier qui gênoit la déglutition; par DAVID BAYFORD DE LÉWES, docteur en médecine; communiqué par NATHANIEL HUME, docteur en médecine.*

A l'ouverture du cadavre, on a trouvé que l'artère sous-clavière droite partoit de la partie postérieure de l'aorte, derrière et à gauche de la sous-clavière gauche; dans sa direction vers le côté droit, elle passoit entre la trachée-artère et l'œsophage. Les suites de cette position vicieuse étoient que la déglutition fut constamment accompagnée d'angoisses extrêmes, de palpitations, d'étranglement, et presque de suffocation. Les solides, qui glissoient promptement, ne causoient pas tant d'embarras que les liquides dont la compression étoit soutenue plus long-temps. L'auteur pense que cet exemple d'un pareil écart de la nature n'est pas unique, et expose ensuite les moyens de distinguer cette maladie qu'il appelle *dysphagia lusoria*, des autres difficultés d'avaler. Voici ce qu'il dit à ce sujet.

« 1°. On trouvera qu'elle a subsisté dès l'enfance, quoiqu'à un degré foible ».

« 2°. Il y aura une augmentation progressive des symptômes, ainsi qu'une aggravation occasionnelle par la pléthore, et une diminution par l'abstinence et les évacuations ».

« 3°. L'obstacle se trouvera presque toujours, ou tout à fait au même endroit; savoir à la partie absolument supérieure du thorax ».

« 4°. Quelques fâcheux que soient les accidens qui accompagnent la déglutition, les alimens ne remonteront jamais à la gorge ».

« 5°. Et enfin la déglutition ne sera plus accompagnée de douleur ou de déchirement, mais d'une angoisse extrême, et de violentes palpitations de cœur ».

ART. XXV. *De la cure de l'ictère par un traitement particulier; par* JACQ. SIMS, *docteur en médecine.*

Il y a près de Clones en Irlande un étang dont les eaux sourdent dans un endroit marécageux : on fait asseoir dans cet étang les malades, et on les mouille par tout le corps. On leur laisse le linge mouillé sur le corps, et on les met ainsi au lit. Ils y essuient une abondante sueur universelle, qui les soulage beaucoup, si elle ne guérit pas dès la première fois. M. *Sims* avertit que le même avantage peut s'obtenir en employant d'autre eau.

ART. XXVI. *Précautions et remarques, principalement relatives aux dérangemens de la poitrine; par* THOMAS PERCIVAL, *docteur en médecine, communiquées par* J. C. LETTSOM, *docteur en médecine.*

Nous ne nous arrêterons pas à cet article, qui ne répond point à ce qu'auroit fait espérer la célébrité bien méritée du docteur *Percival.*

ART. XXVII. *Rectum squirrheux ; par J. C. LETTSOM, docteur en médecine, avec l'ouverture du cadavre ; par GUILL. NORRIS, chirurgien, et un dessin par F. POLE, chirurgien.*

Ce rectum squirrheux s'est enfin ulcéré.

ART. XXVIII. *Remarques sur la propriété dissolvante du camphre ; par GUILLAUME CAMBERLAINE, chirurgien et secrétaire de la Société de médecine de Londres.*

D'après les expériences de l'auteur, le camphre rend dissoluble le mastic, le baume de Tolu, la gomme de benjoin, la gomme gaïac, le sagapenum, le gamboge et le sang-de-dragon ; il laisse intact l'oliban, l'assa-fétida, et les gommes pures.

ART. XXIX. *Histoire d'un cas dans lequel la ciguë a été utile ; dans une lettre à M. JEAN HOOPER DE READING, chirurgien, avec deux autres morceaux,* par le même,

Il s'agit ici d'une constriction du cardia, qui causoit un mouvement rétrogradé dans l'œsophage, et faisoit rejeter tout ce que le malade prenoit ; l'usage de la ciguë a procuré du soulagement.

Les additions concernent, 1°. un enfant mal conformé ; et 2°. l'utilité du jus de limon, pris intérieurement contre l'inflammation des paupières.

ART. XXX. *Suppression d'urine occasionnée par l'élargissement de la prostate, avec quelques réflexions sur l'usage du cathéter pour hommes, tant à l'égard de la*

forme de l'instrument, que relativement à la manière de l'introduire; par JACQ. WARE, *chirurgien.*

L'observation en elle-même ne présente rien de bien curieux; mais si on considère ce que l'auteur dit concernant la manière d'introduire le catheter dans la vessie, et l'ignorance où il est resté un certain temps sur le véritable état de son malade, on peut tirer la conséquence que dans tous les cas où l'on rencontre de la difficulté d'introduire le catheter dans la vessie, il est de la prudence du chirurgien de s'assurer par l'introduction du doigt dans le fondement, du véritable état des choses.

ART. XXXI. *Œsophage squirrheux; par* *GUILLAUME FARQUHARSON*, d'Édimbourg, *docteur en médecine.*

La salivation excitée dans le sujet de cette observation, avoit d'abord procuré un soulagement considérable; mais une rechute, à la suite d'un refroidissement, est devenue intraitable et funeste.

ART. XXXII. *Histoire d'une hydropisie enkystée et de l'ouverture du cadavre; par* *AMOS WINSHIP*, de Boston.

On a trouvé dans le ventre de la jeune femme, qui fait le sujet de cette observation, trois kystes pleins d'hydatides et de matière gélatineuse. Deux de ces kystes contenoient une substance graisseuse avec des cheveux, et les parois de l'un étoient osseuses.

ART. XXXIII. *Exposé d'une affection*

spasmodique remarquable, causée par la piqûre d'une épingle, guérie par l'usage du laudanum et du vin antimonial, donnés à forte dose; par THOM. POLE, *chirurgien.*

ART. XXXIV. *Observations sur les effets du tartre émétique par absorbtion extérieure; dans une lettre à J. C.* LETTSOM, *docteur en médecine, par* JEAN SHERWIN, *chirurgien.*

L'auteur a frotté le soir la main avec cinq grains de tartre émétique, de manière que ce sel a entièrement disparu sur la peau. Une heure après, il est survenu des nausées, et le lendemain matin une transpiration abondante, puis une disposition à une décharge plus copieuse d'urine, comme aussi un très-léger degré de relâchement du bas-ventre. Neuf grains employés de la même manière, ont eu des effets plus marqués, mais de même nature.

ART. XXXV. *Observations sur les effets de l'arsenic par absorbtion extérieure; par* JEAN SHERWIN, *chirurgien, communiquées par J. C.* LETTSOM, *docteur en médecine.*

M. *Sherwin* a fait bouillir parties égales de cristaux de tartre et d'arsenic dans six fois autant d'eau; il a obtenu des cristaux dont un grain introduit dans la peau a poussé par les urines, et excité de légères nausées: un demi-grain de ces cristaux pris par la bouche a eu les mêmes effets.

ART. XXXVI. *Réfléxions sur la conduite des femmes dans certains cas de grossesse;*

par JACQUES LUCAS, *chirurgien*, *communiquées par* J. C. LETTSOM, *docteur en médecine.*

L'auteur rappelle ici les anciennes doctrines, portant que de petites saignées, et un régime sévère vers l'époque des fausses couches, peuvent garantir de ces accidens.

ART. XXXVII. *Quelques remarques sur l'*influenza *qui a paru au printemps de* 1782, *dans une lettre au docteur* LETTSOM; *par* R. HAMILTON, *docteur en médecine.*

Il a paru en 1782 une relation de cette maladie par le même auteur, M. H. joint ici à cette même relation quelques faits curieux plutôt qu'instructifs; il est persuadé que l'influenza est contagieuse.

ART. XXXVIII. *Observations sur le cancer; par* HENRI FEARON, *chirurgien.*

Dans la supposition que les cancers sont étroitement liés aux inflammations, M. *Fearon* conseille des saignées, tant générales que locales, l'usage du lait et un régime végétal.

Dans l'appendice, M. *Parkinson* rend compte des effets de la foudre sur deux hommes, dans lesquels elle avoit anéanti l'irritabilité des vaisseaux, et causé des spasmes dans quelques muscles soumis à la volonté.—D'une expérience infructueuse faite avec l'électricité, sur une personne noyée.—D'un cas singulier, concernant une personne, en apparence, aveuglée par un éclair; l'accident causé par cette lumière vive et subite, n'étoit autre chose qu'une forte con-

traction des paupières. En les ouvrant de force, et en accoutumant les yeux peu à peu à une clarté plus modérée, la vue a été rétablie.—De quelques apparences particulières que la dissection d'un fœtus femelle a présentées.—D'une hémorrhagie opiniâtre par le membre viril, en conséquence de l'état dissous du sang, à la suite de l'usage du mercure.—D'une évacuation abondante d'hydatides par les voies des urines.

BORNWELLS, &c. Hausarzt, &c. *Le médecin domestique, ou description des symptômes de toutes les maladies auxquelles le genre humain est sujet, de leurs progrès, et de leur méthode curative; par M. BORNWELL; trad. de l'anglois en allemand, et enrichi de remarques par le Traducteur; in*-8°. *A Erfort, chez* Kaiser, 1788.

2. Cet ouvrage est un de ces répertoires de l'empirisme qui se sont si excessivement multipliés de nos jours.

Considerations on bilious diseases, &c. *Considérations sur les maladies bilieuses; comme aussi sur quelques affections particulières du foie*

foie et de la vésicule du fiel; par JEAN ANDRÉE*, docteur en médecine; in-8°. de 58 pag. A Londres, chez* Lowndes, 1789.

3. M. *Andrée*, ayant été sujet pendant long-temps à des attaques d'affections bilieuses, a été déterminé à faire de ces accidens l'objet particulier de ses recherches, afin de trouver dans la connoissance de leur nature des ressources efficaces de guérison, ou du moins de soulagement.

Dans l'ouvrage qu'il vient de donner au public, on lit d'abord une courte description anatomique du foie et des parties qui y appartiennent, de la vésicule du fiel, des conduits hépatique, cystique et chodéloque: de-là M. *Andrée* passe à l'examen des causes prochaines des maladies bilieuses; il en établit de quatre espèces selon que ce récrément péche par abondance, par défaut, par déplacement ou par qualité.

L'auteur entre dans un détail très-satisfaisant sur tous ces objets, présente un grand nombre de remarques pratiques, et trace un plan curatif fondé sur sa théorie, et confirmé par l'expérience.

Descriptio rhumatismi acuti, et dilucidatio ducentorum et quinquaginta Aphorismorum Hippocratis ad rhumatismum tum acutum, tum chronicum; item ad phrenitidem, et pleuritidem, peripneumoniam et

anginam pertinentium, data à FERD. SAALMANN, D. M. *in*-4°. *de* 180 *p.* *A Munster*, 1789.

4. Rien n'est peut-être plus propre à montrer les écarts dans lesquels donnent les médecins systématiques, que la contradiction où se trouvent leurs observations pratiques avec celles d'*Hippocrate*, et à prouver que l'expérience, si elle ne conduit pas à des principes et à des méthodes d'estimer les analogies, ne peut faire éclore qu'un pur empirisme.

M. Saalmann, observateur éclairé et fidèle, avant que d'entrer en matière, prouve dans une courte introduction, par deux exemples de phrénésie et de paraphrénésie, la justesse des observations que le vieillard de Cos nous a transmises; de-là, il passe à la description du rhumatisme aigu. Cette maladie est, suivant lui, une véritable fièvre inflammatoire, avec inflammation d'un plus ou moins grand nombre de parties musculaires, même de leur totalité. Cette fièvre débute, comme la pleurésie, par un frisson violent, et suit dans sa marche le rithme de la fièvre rémittente-quotidienne, ou d'une fièvre quotidienne qui, dans ses redoublemens, imite la fièvre tierce. La douleur est d'abord restreinte aux muscles d'un ou deux membres : si la matière rhumatismale se jette sur les muscles extérieurs, il se forme un gonflement très-considérable, et la douleur devient si vive, que le malade ne peut supporter la moindre chose sur la partie

affectée, ni le plus léger attouchement. Quelquefois, sur-tout lorsque l'humeur s'est portée sur les muscles situés profondément, la tuméfaction ne se manifeste qu'après que l'inflammation a gagné les muscles extérieurs. Ce gonflement, qui ne retient pas l'impression du doigt, affecte quelquefois une nature phlegmoneuse, d'où se répandent des bandes inflammatoires. Dans les cas très-graves, l'inflammation s'étend par tout le corps; mais ceci est très-rare : la plupart du temps elle quitte tour à tour les parties qu'elle avoit occupées, et se jette sur d'autres. Le danger est extrême, lorsque la matière rhumatismale se dépose sur les parties nobles : on voit alors éclore des phrénésies, des angines, pleurésies, péripneumonies, inflammations du bas-ventre, &c. soit que l'humeur ait été déplacée des parties externes, sans avoir subi la coction, soit que dès le commencement elle ait intéressé les parties internes, aussi bien que les externes. On a vu quelquefois, au milieu du cours du rhumatisme aigu, survenir une éruption miliaire qui n'est pas sans danger. Cette maladie disparoît rarement avant le quatorzième jour; ordinairement elle dure trois semaines : elle se termine par une crise plus ou moins complette, tantôt par le pourpre, par des tumeurs et nodosités qui renferment une matière gélatineuse, par l'inflexibilité des membres; tantôt par la roideur de quelques muscles isolés, d'autres fois par des fièvres d'une nature différente, continues, rémittentes, intermittentes; ou bien elle est suivie de la gale, des dartres, &c.

Quant au traitement, l'auteur persuadé que le rhumatisme aigu tient aux mêmes causes que les maladies aiguës de poitrine, conseille la même méthode curative pour l'un et pour les autres.

Cet ouvrage est terminé par l'application des aphorismes d'*Hippocrate*, concernant les rhumatismes aigu et chronique qu'il a joints à cet ouvrage, et par l'interprétation de ceux qui accompagnent son traité sur la pleurésie. M. *Saalmann* se montre par tout très-versé dans la lecture d'*Hippocrate*, et nous paroît avoir en général très-bien interprété et commenté les sentences du père de la médecine.

Dissertatio medica de incontinentia alvi. *Par* JEAN-FRED. GLASER, *docteur en médecine. A Iena, chez* Maukian, 1788; *in*-4°. *de* 20 *pag.*

5. Les diverses affections qui attaquent les intestins, et qui produisent le relâchement, sont ici examinées avec précision.

Relazioni di due interessanti malattie, &c. *Relation de deux maladies intéressantes, guéries par le célèbre spécifique des lézards; par M. D. MATTHIEU TONDI, docteur en médecine; in*-12, *sans date.*

6. Cet opuscule offre deux lettres, dont

la première est datée de Naples, du 30 mars 1787, et l'autre du 3 mars 1788. Toutes deux contiennent la relation de maladies graves, guéries heureusement par le spécifique des lézards. M. *Tondi* les fait précéder par une préface, dans laquelle il décrit la classe, le genre et l'analyse chimique de cet animal; ensuite il raconte dans la première lettre comme on vit à Naples, pour la première fois de mémoire d'hommes, une fille attaquée de la lépre, et comment elle fut guérie par l'auteur, au moyen de l'alkali volatil de cet amphibie; la cure dura trente-cinq jours, et on lit à la fin de sa lettre un journal exact de ce qui fut fait chaque jour, et des symptômes qui parûrent jusqu'à l'entière guérison.

La seconde lettre est plus courte, et M. *Tondi* y parle de maladies plus connues, guéries par le même spécifique. Il en conclut qu'on peut l'employer également dans toutes les viscosités et les acrimonies d'humeurs.

Medicinische beobachtungen, &c. *Observations de médecine, par M. Isaac-Jérémie Warburg, médecin clinique à l'hôpital juif de Breslau, imprimées à Breslau aux dépens de l'Auteur,* 1789; *in-8°. de 76 pag.*

Cet opuscule est dédié à M. le comte de

Hoym; il contient vingt-une observations. Dans les deux premières, on voit les effets heureux de l'antimoine cru, et de l'extrait de napel dans les affections rhumatismales compliquées. M. *Warburg* donne l'extrait de napel à la dose de six grains dès le commencement; il arrive quelquefois que l'usage de cet extrait provoque des évacuations fréquentes, même sanguinolentes; alors il faut le suspendre.

La troisième observation regarde un homme de trente ans, qui, à peine convalescent d'une maladie aiguë, fut attaqué d'une fièvre lente hectique, que M. *Warburg* a heureusement guérie.

Dans la quatrième, on donne la relation de spasmes épileptiques, accompagnés de ris sardonique, contre lesquels on a opposé avec succès des remèdes actifs.

La cinquième présente une affection de la vessie, qui provenoit de la métastase d'une humeur, qui s'étoit autrefois manifestée derrière les oreilles, aux coudes et aux malléoles. Fixée sur la vessie, elle excitoit une incontinence d'urine: le soufre et le raisin d'ours ont été les principaux remèdes employés contre cette maladie.

On donne dans la sixième l'histoire d'une maladie éruptive, d'une nature particulière, qui a causé la mort.

Un délire phrénétique survenu à un homme qui avoit eu quelques années auparavant un délire mélancolique, fait le sujet de la septième observation. Les fomentations froides sur la tête et sur les parties géni-

tales, les saignées, la solution du sel végétal, selon la méthode de M. *Muzell*, ensuite le camphre et le nitre ont guéri ce malade.

Un dérangement des organes de la digestion a été rétabli par les amers; c'est l'objet de la huitième.

Dans la neuvième, M. *Warburg* rapporte un exemple de la nécessité de joindre l'usage des topiques aux médicamens internes, pour guérir le vice dartreux, la salivation n'ayant pas réussi.

La dixième observation nous apprend qu'une mixture composée avec dix grains de musc, un grain de nitre et trois onces d'eau, donnée par cuillerées, a arrêté la fièvre quarte chez un enfant de quatre ans, qui avoit essuyé en même temps des mouvemens convulsifs.

M. *Warburg* rend compte dans la onzième, des efforts infructueux qu'il a faits pour guérir une femme de quarante-huit ans, attaquée d'enflure aux jambes, d'obstructions au bas-ventre, et de fièvre qui l'ont conduite au tombeau.

La suivante, sur une femme tourmentée par des accès hystériques, ne présente pas un événement plus heureux.

La treizième donne la relation d'un malade qui tomboit en apsyxie (*apsychia*,) au milieu de ses occupations; alors il ne voyoit pas, il n'entendoit pas, il faisoit avec ses mains toutes sortes de mouvemens, et couroit d'une manière inquiète; ces attaques duroient cinq à six minutes, et étoient suivies de grands maux de tête.

Un jeune homme de vingt-cinq ans, travaillé, depuis quelques années, d'hémorrhoïdes, se mit à prendre beaucoup de remédes; il devint continuellement foible, il ressentoit des douleurs de tête, à la poitrine, il éprouvoit de fréquens accès de fièvre, accompagnée de grande chaleur, de perte d'appétit, de mauvaises digestions, d'un goût d'acide, de selles mauvaises, d'un sommeil inquiet, et au réveil, d'une augmentation de foiblesse. Il avoit l'air d'un vieillard décrépit : le pouls foible battoit à peine cinquante fois par minute; le ventre étoit tendu, douloureux, dans la région du foie, de l'estomac et de la rate. Les apéritifs, les bains, les sucs d'herbes, &c. ont guéri ce malade, qui peut vaquer à ses affaires : tel est le précis de la quatorzième observation.

La quinzième roule sur une goutte sereine, survenue après un saisissement et un refroidissement pendant les douleurs d'enfantement. Cette affection des yeux, accompagnée de douleurs de tête, tenoit à la saburre des premières voies; aussi a-t-elle cédé à l'usage des évacuans.

La seizième offre les détails d'une maladie nerveuse, arrivée à une jeune femme.

Dans la dix-septième, il est question des maladies qu'occasionnent l'abus des femmes, et les excès de table.

La dix-huitème contient une longue énumération de symptômes et de remèdes. Ce que l'on y trouve de plus singulier, c'est que le malade a rendu, à différentes fois par les urines, des morceaux de la membrane

veloutée, chargée de fibres musculaires. Il paroît que cette maladie venoit principalement d'une atonie du tube alimentaire.

Il s'agit dans la dix-neuvième d'une fièvre pourprée de mauvaise espèce.

On apprend par la vingtième, que les émétiques sont les médicamens les plus efficaces contre la coqueluche, pourvu toutefois qu'on les administre aussi souvent que le besoin l'exige.

La vingt-unième et dernière observation présente le récit abrégé de cinq coqueluches compliquées, avec la petite vérole.

STARKS, Auszuge, &c. *Extraits des journaux de l'institut clinique ducal, à Iena;* première livraison: *deuxième édition, considérablement augmentée par le docteur* JEAN-CHRÉT. STARK, *conseiller de la Cour, et médecin du duc de Saxe-Weimar; in-8°. A Iena,* 1788.

8. Cette nouvelle édition présente d'abord des tables météorologiques pour chaque mois, depuis le 1er octobre 1781, jusqu'au même jour de l'année suivante. L'auteur y indique les hauteurs moyennes du baromètre et du thermomètre; les degrés et les directions des vents; les maladies; le nombre des malades; les ouvertures des cadavres, et les particularités qu'il y a rencon-

trées. Cet exposé est suivi d'un état abrégé de la recette et de la dépense.

L'ouvrage même présente principalement des extraits du journal, dans lesquels M. *Stark* rend un compte plus détaillé de la saison de chaque mois, et donne en abrégé la description des maladies, avec son jugement et la méthode curative. Les formules des remèdes composés, dont il a été fait le plus fréquemment usage, se trouvent à la fin.

Nous ne ferons mention que de quelques-unes des principales observations pratiques.

Un malade attaqué du ténia a pris le spécifique désigné sous le nom de *clossius-waglerien*. Par l'action de ce remède, le ver a été chassé jusque dans le rectum, sans avoir été expulsé.

L'auteur a rencontré un sujet dans lequel le cœur étoit placé dans le côté droit.

Il a observé un phlegmon universel qui étoit provenu de la lésion du clitoris, et qui a conduit la malade au tombeau.

Il décrit le traitement suivi de succès, d'une plaie faite à la main droite, au thorax et au poumon.

Une autre observation roule sur une phthisie pulmonaire, accompagnée de fièvre putride, causée par l'inspiration de vapeurs arsenicales. A cette observation est joint l'exposé de l'ouverture du cadavre.

Il est question dans une autre, d'une fièvre de lait, suivie d'une secrétion de cette liqueur, qui s'est soutenue plusieurs années, et a, de temps en temps, occasionné des métastases laiteuses.

Une fièvre quarte, mal traitée, a laissé après elle, des affections arthritiques et hémorrhoïdales.

M. *Stark* parle dans la suite d'un dérangement d'estomac, survenu à un flux hémorrhoïdal supprimé. — D'une épilepsie, qui revenoit la nuit, et que l'usage des fleurs de zinc a soulagée sans la guérir radicalement. — D'une hernie inguinale étranglée, dans laquelle les fomentations froides n'ont pas eu de succès. L'auteur profite de cette occasion pour déterminer plus exactement les cas dans lesquels les topiques froids sont indiqués.

M. *Stark* attribue l'*influenza* à l'excès d'air vital dans l'atmosphère. Il communique, à ce sujet, plusieurs remarques très-intéressantes.

Suivent des détails sur une toux avec crachats chyleux et purulens, accompagnée d'accidens hystériques; les détails qu'il ajoute, relativement à l'ouverture du cadavre, sont des plus curieux.

Les autres articles, qui nous semblent mériter quelqu'attention, concernent une héméralopie qui étoit probablement un effet des vers. — La petite vérole. — Une épilepsie à la suite d'un saisissement qui a résisté aux fleurs de zinc, et a cédé à l'usage de l'ellébore blanc.

Nous aurions volontiers donné un extrait plus étendu de cette importante production de M. *Stark*, ou du moins traduit les choses vraiment intéressantes qu'il dit au sujet de l'inoculation de la variole; mais nous espérons qu'une traduction fran-

çoise mettra nos lecteurs eux-mêmes en état d'avoir recours à l'ouvrage. Cette traduction nous paroît d'autant plus à desirer, que l'utilité de pareils instituts, démontrée par cet écrit, n'est pas assez reconnue en France, et nous fait souhaiter qu'on en établisse de semblables dans ce royaume.

J. B. PALETTÆ, Adversaria chirurgica prima. *Grand in-4°. de 216 pages, avec deux planches. A Milan, 1788.*

9. Trois dissertations composent ce premier recueil. Nous allons en donner une idée.

La première est intitulée : *De claudicatione congenita*. L'auteur, dans l'exposé des causes de la claudication, cite d'abord la contraction des muscles, et les abcès dans l'articulation. Il a lui-même rencontré un cas de cette nature. De là, il passe à l'engorgement de la cavité cotyloïde des os innominés. M. *Paletta* a traité un cordonnier de seize ans, rachitique, d'une tumeur à l'articulation, et molesté de sept nodosités. L'usage de l'onguent de M. *Cyrillo*, de l'éthiops minéral et de l'extrait de ciguë a opéré la guérison de la tumeur, sans porter remède à la claudication. Viennent la sciatique, les accouchemens pénibles, les luxations et les fractures du fémur. L'auteur rend compte, dans les considérations sur les causes de ces dernières, d'un cas où il a

soupçonné une fracture du col du fémur, qui n'a pas empêché le malade de marcher, même sans fortes douleurs, bien que la jambe fût plus courte que l'autre, et qu'elle boitât. Une autre cause de la claudication est la carie des os qui forment la cavité cotyloïde. M. *Paletta* décrit quelques exemples de ce dérangement. On peut conjecturer que cette maladie existe, lorsque les enfans de onze ou dix-huit mois se panchent habituellement d'un même côté, et qu'ils ont une jambe plus courte que l'autre. On attribue ce dérangement à la mauvaise habitude des nourrices de porter exclusivement les nourrissons sur un bras; et l'on s'opiniâtre alors, mal-à-propos, à vouloir remédier à ce dérangement, à force de tirailler la jambe raccourcie, qui prête facilement, mais infructueusement à cette manœuvre. Cette doctrine est confirmée par les détails des dissections de quelques cadavres; il faut les lire dans l'ouvrage même: nous remarquerons seulement encore que M. *Paletta* confirme la remarque de *Morgagni*, que les femmes sont plus sujettes à boiter que les hommes, observant en même temps que ce vice ne nuit ni à la conception, ni à l'accouchement.

Dans le deuxième article, ayant pour titre : *Saggio di sperienze sul sangue umano caldo*, l'auteur rend compte des expériences qu'il a faites sur le sang humain chaud avec les mouches cantharides, le sénevi, le camphre, l'ail, l'euphorbe, la pyrèthre, le titimale, la renoncule âcre, l'antimoine cru, la cigüe, la jusquiame noire, la mer-

curialle annuelle, l'eau pure, le fiel, le vinaigre, le salpêtre, le sel de cuisine, l'huile de tartre, l'acide vitriolique, le mercure sublimé corrosif, l'opium, la chaux vive.

Nous allons rapporter quelques-uns des résultats de ces expériences.

Les mouches cantharides s'opposent à la formation de la couenne inflammatoire, mais hâtent la putréfaction du *cruor* (*a*). L'eau pure, l'alkali fixe, l'acide vitriolique, l'antimoine cru, l'euphorbe, la pyrethre, la renoncule, s'opposent également à la formation de la croûte inflammatoire; le vinaigre et la chaux vive ont même la propriété de la dissoudre lorsqu'elle existe déja. Le sénevi, qui, comme les cantharides facilite la putréfaction du sang, diffère de celle-ci, en ce qu'il contribue à la formation de la couenne inflammatoire. L'ail, la renonoule, l'alkali fixe, l'opium, le fiel et le vinaigre, atténuent le sang; mais l'antimoine, l'euphorbe, la pyrèthre, le titimale, le disposent à se coaguler; l'acide vitriolique et le sublimé corrosif, ont cela de particulier, que le sang auquel ils ont été mêlés, ressemble à du sang cuit. Le sel

(*a*) Selon M. *Paletta*, le sang est composé de *cruor*, de *mucus* et de *serum*: certaines maladies lui donnent une disposition plus ou moins forte de se dissoudre; d'autres le disposent à se figer, à se coaguler; ce qui explique la grande utilité qu'on peut retirer des vésicatoires dans la péripneumonie, l'angine, &c. et même dans les fièvres putrides, si l'on en sait diriger l'usage.

de cuisine favorise la putréfaction du sang à laquelle le sel de nitre et l'alkali fixe s'opposent.

Le troisième article est intitulé : *Osservazioni anatomico-pathologiche sulla cifosi paralitica.* On y lit huit observations de l'auteur lui-même, sur la paralysie des extrémités inférieures, causée par la carie des vertèbres.

Les deux planches, qui ornent cette intéressante production, se rapportent, la première, au Mémoire sur la claudication, et la seconde, à la troisième dissertation. Nous desirons que ce premier recueil soit bientôt suivi de la continuation que le titre paroît nous promettre.

Von den ursachen der viehseuche, &c.
Des causes de l'épizootie, et des moyens préservatifs qui lui sont appropriés ; avec un appendice sur la manière de ferrer les chevaux, et sur les suites qui en résultent, d'après une expérience de plusieurs années ; par ANDRÉ LORÉNZ, *maréchal vétérinaire du Prince-Evêque de Salzbourg ; in-8°. A Salzbourg, de l'imprimerie du Prince, de l'Académie et de la maison des orphelins,* 1787.

10. Ce petit ouvrage contient les conseils les plus utiles, relativement aux maladies

épizootiques. Les gens de campagne y puiseront des connoissances suffisantes pour se conduire, soit dans le traitement des bêtes malades, soit dans le choix des moyens préservatifs, à l'égard de celles qui courent les risques d'être infectées. L'appendice est également instructif, et le public ne peut que savoir gré à M. *Wolstein* d'avoir engagé l'auteur à donner ces productions à l'impression.

RAHN, über die sympathie und magnetismus, &c. *Sur la sympathie et le magnétisme, par le doct.* JEAN-HENRI RAHN : *ouvrage traduit du latin en allemand par* HENRI TABOR, *docteur en médecine. A Heidelberg*, 1789.

11. Deux dissertations composent cet ouvrage; la première roule sur la sympathie, laquelle, selon l'auteur, est cette harmonie merveilleuse qui a lieu entre le corps et l'ame, *Hippocrate*, *Galien* et d'autres anciens, ont adopté ce principe constaté par l'expérience, que plusieurs maladies ou foiblesses de l'esprit ont leur source dans le dérangement du corps, et que la manière de penser des hommes tient à leur tempérament. L'objet de M. *Rahn* est donc de rechercher, 1°. les loix d'après lesquelles le corps et l'ame sont unis ensemble, et d'a-

près lesquelles ils agissent l'un sur l'autre. 2°. Ces effets qui dépendent de la domination du corps sur l'ame. 3°. La manière dont les puissances intérieures de l'ame, l'intellect et le moral, sont liées au corps. 4°. La nature de ces maladies de l'ame, qui tirent leur source des vices du corps.

La deuxième section a pour sujet le magnétisme animal. L'auteur ne nie pas absolument la réalité du somnambulisme magnétique; il le croit même digne de l'attention des physiciens et du philosophe : il pourra, s'imagine-t-il tout bonnement, en sortir un rayon lumineux propre à éclairer la psychologie. Afin d'y contribuer pour sa part, M. *Rahn* expose fidèlement, et d'une manière concise, la théorie de ce phénomène. Nous remarquerons seulement qu'il a recours à la sympathie de l'ame avec le corps, pour expliquer les différens effets attribués au magnétisme animal; il croit appuyer sa doctrine sur les systêmes de psychologie, établis par les philosophes les plus célèbres.

Uber das verderbniss des Lufts, &c. *Sur la dépravation de l'air respirable, le détriment qu'il porte à la santé, le moyen de le corriger promptement et facilement :* Discours lu à l'Académie électorale des sciences de Bavière, par C. VON

ECKARTSHAUSEN; *in-4°. de 60 pag. A Munich*, 1788.

12. On lit d'abord, dans ce discours, un détail de toutes les causes qui rendent l'air incapable d'entretenir la vie animale, et des moyens de lui restituer sa pureté. Parmi ces moyens, M. *Van-Eckartshausen* fait particulièrement connoître l'utilité des corps pointus, tant d'après l'autorité d'un professeur de Turin, dont il n'indique pas le nom, que d'après ses propres expériences. Il a trouvé qu'une chandelle brûle plus long-temps dans de l'air gâté par la respiration d'un chat, lorsqu'il y a des pointes dans la cloche de verre, que lorsqu'il n'y en a point. Il conseille donc, afin de purifier l'air d'un appartement, de faire traverser le plafond par des verges de fer pointues, dont l'extrémité terminée en pointe est dans l'intérieur de l'appartement, et l'autre se trouve dans l'air libre. Ces verges, selon M. *Van-Eckartshausen*, remplissent les fonctions d'un conducteur de phlogistique, et le dispersent dans l'air libre.

Traité des propriétés, usages et effets de la douce-amère, ou solanum scandens, *dans le traitement de plusieurs maladies, et sur-tout des maladies dartreuses; par M.* CARRERE, *professeur royal émé-*

rite en médecine, médecin du garde-meuble de la Couronne, censeur royal, ancien inspecteur général des eaux minérales de la province du Roussillon et du comté de Foix, de la Société royale des sciences de Montpellier, de l'Académie royale des sciences de Toulouse, de celle des Curieux de la nature, de la Société royale de médecine. A Paris, chez Cailleau *père et fils, libraires-imprimeurs, rue Galande,* n°. 64, 1789, *avec approbation et privilége du Roi; in-8°. de 170 pages, et 3 feuillets pour le titre; les approbations et la table. Prix 2 liv. 8 s. broché.*

13. On a imprimé, dans le *Journal de médecine*, tome lxxxj, page 165, l'extrait d'une lettre de M. *Carrere*, dans laquelle il désavoue l'impression de ce traité comme inexacte, infidèle, incomplète, et fourmillant de fautes; avant de faire connoître l'ouvrage, nous allons en donner une courte histoire.

En septembre 1778, et en août 1779, M. *Carrere* lut, à la Société royale de médecine, un *Mémoire sur les vertus, l'usage*

et les effets de la douce-amère. Il *donna* ce Mémoire au Sieur *Cailleau*, imprimeur-libraire, rue S. Severin, qui l'imprima pour son propre compte. Cette édition in-8°. de 64 pages, parut en 1780, et fut enlevée assez rapidement. M. *Carrere*, alors augmenta beaucoup ce Mémoire, en changea le titre en celui de *traité* et le *vendit* au même Imprimeur, qui le fit paroître en 1781, aussi in-8°. de 170 pages, 8 pour le titre, l'avant-propos, et les approbations, et deux feuillets à la fin pour la table.

Cette édition fut également recherchée, quoique plus lentement, et lorsqu'elle manqua, le propriétaite crut devoir la réimprimer de nouveau, et mot pour mot sur celle de 1781, dont elle ne diffère que par le changement de demeure du libraire, par la date de 1789, par la suppression de l'avant-propos, parce que la table à la fin n'occupe que deux pages au lieu de trois, et peut-être encore par quelques fautes typographiques. Si cette réimpression est infidèle, inexacte et incomplette, ce n'est pas sans doute eu égard à l'édition de 1781, soignée et avouée par M. *Carrere*, et dont elle n'est qu'une copie; ce ne peut être qu'eu égard aux changemens, et augmentations qu'il a dans son porte feuille, et qu'il se propose de faire dans une nouvelle édition, dont M. *Cailleau* n'avoit pas connoissance, et que M. *Carrare* reste toujours libre de publier; ce qui nous paroît même devoir venir nécessairement à l'appui de sa lettre, dont, sans cela, les motifs ne paroîtroient pas équivoques au plus grand

nombre des lecteurs. Mais qu'auroit fait M. *Carrere*, si son imprimeur, à l'exemple de bien d'autres, s'étoit contenté de réimprimer son traité sous la même date et sans le moindre changement; il auroit été persuadé que son ouvrage s'étoit peu vendu; son zèle se seroit peut-être ralenti, et le public auroit été privé d'une nouvelle édition d'un ouvrage estimé.

Nous ne pouvons mieux le faire connoître que par les rapports que MM. *Geoffroy* et *Andry* ont successivement faits à la Société royale de médecine, du Mémoire et du traité.

« Dans la première partie, l'auteur rapporte un grand nombre d'observations intéressantes sur les effets de la *douce-amère*. Les succès de cette plante ont été remarqués dans les rhumatismes, dans le lait répandu, dans les ulcères qui dépendent du vice général des fluides, dans l'asthme humide, dans la jaunisse, et les obstructions des viscères du bas-ventre, dans les dartres; ce remède a aussi réussi quelquefois pour calmer la violence de quelques symptômes vénériens, et pour adoucir les accès de la goutte ».

« Dans la seconde partie, l'auteur examine la manière dont cette plante agit, et les crises qu'elle produit ordinairement pour guérir; il donne la manière dont il faut l'employer; il indique les précautions qu'il faut prendre en l'administrant; il rapporte les accidens que ce remède a produits dans certaines circonstances, et les moyens d'y remédier. La manière dont l'auteur a

rempli le plan qu'il s'étoit proposé, mérite des éloges; quoique plusieurs auteurs, cités par M. *Carrere*, aient indiqué les vertus de la *douce-amère*, aucun n'a donné avant lui une suite de faits aussi étendus sur les vertus de cette plante, sur son action, et sur la manière de la donner. Il nous paroît que ce médecin a porté beaucoup plus loin, que ceux qui ont écrit avant lui, la connoissance des vraies propriétés de cette plante, et des cas où elle convient. Cet ouvrage sera de la plus grande utilité aux médecins, en leur donnant un moyen de plus pour détruire des maladies qui sont souvent rebelles aux remèdes les mieux administrés ».

« M. *Carrere* publie, dans cette édition (de 1781), de nouvelles observations sur les effets de cette plante; on voit aussi qu'il a perfectionné la méthode de l'administrer, depuis la publication de son Mémoire. Il y a ajouté une troisième et quatriéme parties; dans la troisième, il s'occupe de l'usage extérieur de la *douce-amère*; la quatrième contient des recherches sur l'époque de la découverte de la propriété dépurative de cette plante. M. *Carrere* la fait remonter à des auteurs très-anciens; il fait voir que *Linné* s'est attribué mal-à-propos cette découverte. Il expose ensuite les changemens, et les additions qu'il a faites à la manière de l'administrer; il en résulte que, la méthode qui avoit été employée par M. *Razoux* (médecin à Nîmes), a pris entre ses mains une forme qu'on peut regarder comme nouvelle, et qui est de-

venue plus utile et plus efficace. Il règne, dans cette dernière partie, une critique judicieuse, qui, étant soutenue par tout d'un ton d'honnêteté et de décence, ne peut offenser ceux dont M. *Carrere* réfute les opinions ».

Delle facoltà del' opio, &c. *Recherches sur les effets de l'opium dans les maladies vénériennes; par G. PASTA; in-8°. A Bergame,* 1788.

14. Cette brochure contient huit observations sur des maladies vénériennes, guéries par l'usage de l'opium. L'auteur, encouragé par le soulagement que ce narcotique procuroit, a employé environ 800 grains dans l'espace de cinquante jours, et bien qu'il n'en ait pas toujours retiré les effets desirés, il n'a jamais vu qu'il ait entraîné de suites fâcheuses.

Conjectures on some of the phenomena, of the barometre, &c. *Conjectures sur quelques phénomènes du baromètre. On y a joint un Mémoire sur l'inversion des objets peints sur la rétine; par ROBERT M' CAUSLAND, docteur*

en médecine ; in-8°. Edimbourg, 1788.

15. La persuasion où l'on est que les observations météorologiques peuvent contribuer aux progrès de la médecine, ne semble-t-elle pas supposer que l'on connoît au moins les causes des variations dans les hauteurs barométriques ? Car comment expliquer la correspondance des changemens qui arrivent dans le corps humain, et des mouvemens du mercure dans le baromètre, si l'on ignore le principe qui produit ces derniers ? La tardive observation comparée, outre qu'elle est très-incertaine, pour ne pas dire arbitraire, demanderoit encore une longue suite d'années pour mettre le physicien en état d'en tirer des résultats incontestables. Cependant il ne paroît pas que jusqu'ici on soit parvenu à établir une hypothèse qui satisfasse généralement à toutes les difficultés qu'elle pourroit rencontrer dans son application. Celle de notre auteur même sera-t-elle plus heureuse ?

M. *M' Causland* prouve d'abord que les différentes élévations du mercure dans le baromètre ne sauroient être attribuées ni à l'*élasticité*, ni à la *pesanteur* de l'air. Il avance que l'élasticité ne pourroit produire cet effet que dans le cas où l'atmosphère seroit terminée par une couche solide, propre à faire rejaillir l'air comprimé contre elle. Il réfute ensuite l'opinion que les variations, dans les hauteurs barométriques sont dues à la pesanteur de l'air ; il observe que, dans

dans cette supposition, les vapeurs qui s'élèvent de la terre devroient faire monter le mercure dans le baromètre, jusqu'à ce que l'air, parfaitement saturé de ces vapeurs, les laisse retomber en pluie. Il donne enfin sa propre hypothèse, qui est que les changemens qu'on observe dans les baromètres, proviennent *des variations dans les quantités d'air;* que le résultat de certaines operations de la nature est la *diminution* de l'air, ou son changement en d'autres substances, tandis que celui de certaines autres opérations est une *nouvelle production* de cet élément; que par conséquent, selon que les puissances motrices de l'une ou de l'autre de ces opérations déploient leur énergie avec une force prépondérante, la quantité d'air sera diminuée ou augmentée, le mercure baissera ou montera dans le baromètre. La diminution de l'air peut, suivant ce physicien, être un effet d'une nouvelle addition de phlogistique, lequel non-seulement diminue le volume de l'air, mais rend encore plus légère la partie qui en reste. L'augmentation du phlogistique peut venir de la végétation, de l'action du soleil sur l'eau, et de plusieurs autres causes. Cette partie de l'ouvrage de M. *M' Causland* est terminée par des considérations sur la pluie, sur ses causes, et sur les circonstances qui l'accompagnent.

Dans la théorie de la vision droite des objets peints sur la rétine dans une positio- renversée, l'auteur établit que l'ame, en jugeant de la position des objets, n'est pa- affectée par la manière dont ils sont représ

sentés sur la rétine, mais par leur situation, relativement à la terre, et par une connexion entre le sens de la vue et celui du toucher, fondée sur l'expérience, et acquise par elle : qu'un homme, dit-il, soit droit ou qu'il soit couché horizontalement, il verra le même objet dans la même position, bien que sa figure doive être différemment tracée sur la rétine; de même s'il se tient dans une position parallèle avec un autre homme, et qu'il regarde en bas, il jugera que les jambes de l'un et de l'autre sont dressées, bien qu'elles soient peintes sur la rétine en direction opposée.

Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de clarté, de concision et de force. L'auteur marque par tout la plus grande modestie, et beaucoup de défiance dans ses propres lumières; sa manière de combattre ses adversaires est pleine de délicatesse et d'égards. Loin d'exténuer leurs argumens, il se fait un devoir de les exposer dans toute leur force, et de les mettre en opposition avec les raisons qui semblent les détruire.

Nous présumons que nos lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici la théorie d'un auteur françois, qui ne leur paroîtra peut-être pas moins ingénieuse que celle de M. *M' Causland*. Nous parlons de celle de feu M. le comte *de Tressan;* la voici telle qu'on la trouve dans le premier tome de son *essai sur le fluide électrique, considéré comme agent universel*, (page 277 et suiv.)

« *Fausse explication qu'on a donnée jusqu'ici de l'abaissement du mercure dans le tube du baromètre, par un temps d'orage.* »

Le baromètre baisse par un temps de pluie et d'orage, et cela dans le temps même que les nuages sont les plus bas, qu'ils pressent le plus l'air que nous respirons, et que l'air est le plus chargé de particules d'eau : on court alors au baromètre ; on trouve le mercure baissé considérablement dans le tube, et l'on en conclut *que l'air est très-diminué de pesanteur !* Quelle étrange conclusion ! Eh ! comment a-t-on pu la tirer contre toute espèce de vraisemblance, puisque l'eau est un corps grave ; et qu'on ne peut douter que dans un temps d'orage l'air n'en soit très-chargé. »

« L'abaissement du mercure est un fait constant ; je suis donc obligé de détruire l'explication qu'on a donnée jusqu'ici de ce phénomène. Je laisse tout homme impartial le maître de choisir entre l'explication précédente et celle que je vais donner. »

« *Explication beaucoup plus naturelle et vraisemblable.* »

« N'est-il pas vrai que de tous les conducteurs propres à transmettre l'électricité, il n'en est aucun qui le soit plus que l'eau ? Deux expériences décisives le prouvent. On sait que la soie est si électrique par elle-même, qu'elle sert efficacement à isoler les corps qu'on veut électriser, en y arrêtant ce fluide subtil ; mais si l'on mouille une corde de soie, alors cette corde imprégnée d'eau le transmettra très-facilement. »

« L'eau sert de conducteur à l'électricité avec tant de facilité, que MM. *Watson* et *Ellicott* ont fait l'expérience de la commotion de Leide, en disposant le cercle et la

chaîne de communication, de façon que deux observateurs ne se communiquoient qu'étant placés vis-à-vis l'un de l'autre sur les bords opposés de la tamise, au-dessous du pont de Westminster, en trempant chacun une verge de fer dans ce fleuve; la rapidité de l'eau, la largeur du fleuve, l'inegalité de ses bords et de son fond, ne furent point des obstacles suffisans pour arrêter ou dissiper le fluide électrique, et les deux observateurs, placés en opposition sur les deux bords du fleuve, reçurent la commotion en même temps. »

« Ces deux expériences prouvent donc que de tous les corps possibles, l'eau paroît être celui qui transmet le plus facilement l'électricité, et plusieurs autres expériences relatives le prouvent également. »

« C'est par cette raison que, lorsque l'air est humide et chargé d'eau, il absorbe presque toute l'électricité terrestre dans le segment du globe où cette espèce d'air existe. Cette même humidité qui rend l'air épais, intercepte en grande partie l'électricité solaire sur ce même segment; par conséquent l'air perd presque tout son ressort dans cette partie où *l'électricité solaire ne presse plus, où l'électricité terrestre ne jaillit plus que foiblement, où le combat réciproque cesse ou du moins diminue entre les deux électricités.* »

« Je le répète, cette espèce de combat existe : ce combat est nécessaire pour la suspension des sphères célestes; ce combat entre leurs influences est prouvé sur notre globe, par une infinité de phénomènes diffé-

rens; ce combat devient égal dans le point où l'électricité solaire et terrestre se trouvent dans un rapport proportionel de force, et où cette force se mettant en équilibre, elle suspend ces grands corps dans leurs orbites, et c'est ce que *Newton* a si bien connu, et ce qu'il a cru devoir exprimer par le mot de gravitation; par conséquent lorsque ce combat de forces jaillissantes diminue sur un des segmens de la terre, lorsque l'électricité y est absorbée par l'eau, l'élasticité de l'air grossier diminue en proportion, la surface du mercure contenu dans l'auge du baromètre est moins pressé, et la petite colonne contenue dans le tube doit baisser. »

« Nous éprouvons tous l'effet de cette perte de ressort dans l'air lorsqu'il est humide et orageux; les gens les plus forts en sont affectés, et respirent avec peine; les asthmatiques en sont presque suffoqués: ceux qui ont les nerfs sensibles sentent de la foiblesse, et même un engourdissement douloureux. Eh! pourquoi? ce ne peut être que parce que l'air humide qu'ils respirent alors est bien moins rempli de feu électrique, qu'il a bien moins de ressort, et que les poumons tamisent, et ne font passer dans le sang artériel qu'une quantité insuffisante de ce feu si nécessaire pour la formation des esprits animaux, et pour animer tous les nerfs; principes moteurs secondaires de toute l'économie animale, &c. »

Ces deux sentimens, mis en parallèle, pourront peut-être conduire à la découverte de bien de grandes vérités.

A Letter adressed to D. PRIESTLEY, &c. *Lettre adressée au doct.* PRIESTLEY, MM. CAVENDISH, LAVOISIER *et* KIRWAN, *tendant à prouver l'erreur de leurs nouvelles opinions, que l'eau est composée d'air inflammable et d'air déphlogistiqué ; comme aussi que les acides sont composés de différentes espèces d'airs ; par* ROBERT HARRINGTON, *docteur en médecine ; in-8°. de* 136 *p. A Londres,* Faulder, 1789.

16. Pour rendre justice à M. *Harrington*, nous ne saurions mieux faire que de le laisser parler lui-même. Voici comment il expose sa première observation :

« La théorie à présent reçue et adoptée sous la sanction de vos grands noms, me paroît très-éloignée d'être juste, étant directement opposée à tous les rudimens et principes établis en chimie. »

« Vos expériences vous conduisent à l'hypothèse la plus extraordinaire ; car, conformément à vos expériences et observations, vous dites : »

« 1°. Que l'air inflammable (ou le phlogistique) et l'air déphlogistiqué, forment l'eau. »

« De tous les changemens singuliers que la chimie nous a fait connoître, celui-là est le plus extraordinaire. Nous savons, il y a long temps, qu'un alkali et un acide, s'unissent et forment un corps neutre qui ne partage les propriétés ni de l'un ni de l'autre; mais nous ignorions que l'eau est formée par l'air inflammable, qui est un corps dans lequel on peut changer le charbon en entier; et par l'air déphlogistiqué dans lequel on peut principalement convertir le nitre, au point que le résidu ne pèse pas même la moitié de la quantité de ce sel qu'on a employé, et ne contient point d'acide nitreux, mais une base alkaline, comme l'a observé le docteur *Priestley*. (*Voyez* vol. iv, pag. 295.) »

« En chimie, lorsque nous connoissons les corps qui en composent un autre, nous pouvons le produire ce corps. Ainsi le soufre est formé d'acide vitriolique et dephlogistique, et le nitre, d'acide nitreux et d'un alkali. Le vitriol (qui pareillement abonde si généralement dans la nature), est composé d'acide vitriolique et de fer. Nous pouvons composer tous ces corps en chimie. »

« Ainsi conformément à cette règle, en mêlant du charbon et du nitre, nous devrions faire directement le même corps que l'eau. »

L'auteur pousse encore plus loin ce raisonnement; mais, comme il est de la dernière absurdité, nous n'en rapporterons plus rien, et nous ne nous arrêterons pas aux conséquences qu'il en déduit; tels sont néanmoins, en général, ses argumens: ils sont superficiels, et n'ont qu'un rapport quelconque

avec l'objet en considération ; par exemple, pour établir que l'eau est une partie constitutive de l'air empyrée, il croit qu'il suffit de prouver que l'atmosphère forme des dépôts d'eau, et lorsqu'il s'agit de démontrer que l'air fixe est une partie constitutive de l'air empyrée, il dit, « l'expérience la plus décisive que j'ai faite est celle-ci : J'ai pris de l'eau saturée d'air empyrée de l'atmosphère, où il n'y avoit point d'air fixe, et j'y ai mêlé une quantité égale d'eau de chaux ; après avoir laissé reposer pendant quelque temps, en excluant tout accès à l'air, ce mélange devint trouble s'étant saturé d'air fixe. Il est clair par la manière successive dont il s'est troublé, que cela vient de ce que l'air empyrée atmosphérique s'est décomposé. »

Nous croyons que nos lecteurs ne s'attendent pas après ces échantillons, que nous rapportions encore d'autres passages.

Essai sur l'histoire naturelle du Chili, par M. l'abbé MOLINA; *traduit de l'italien, et enrichi de notes, par M.* GRUVEL, *docteur en médecine. A Paris, chez* Née de la Rochelle; *et se trouve à Nanci, chez* Beaurain, *libraire*, 1789; *in*-8° *de* 351 *pages.*

17. Nous avons annoncé dans ce Jour-

nal, *tom.* lxxvij, *pag.* 335, une traduction allemande de l'ouvrage de M. l'abbé *Molina* : on peut voir la notice que nous en avons donnée.

Versuch einer mineralogischen beschreibung des Uralischen erzgeburges, &c. *Essai d'une description minéralogique de l'Erzgeburge Ural ; par C. B. F. J. HERMANN, in-8°. 1er vol. de 430 pages ; 2e volume de 464 pag. A Berlin et Stetin, chez* Nicolai, 1789.

18. Indépendamment de plusieurs notices statistiques, concernant la Russie, cet ouvrage intéressant contient une description très-satisfaisante de la nature de montagnes très-étendues. L'auteur y parle des différentes couches qui les composent, des mines qu'on exploite, ou qu'on a exploitées, de la manière qu'on suit dans leur exploitation, des droits et priviléges qui y sont annéxés ; en un mot, de tout ce qui y est relatif, en indique les défauts en même temps qu'il propose les moyens convenables d'y remédier.

A dissertation on the sexes of plants, &c. *Dissertation sur le sexe des plantes ; traduit du latin de* LINNÉ, *en anglois, par M.* JACQUES-EDOUARD SMITH. *A Londres, chez* Nicol, 1788; *in*-8°. *Prix* 2 *schellings.*

19. M. *Smith*, riche anglois, très-zèlé botaniste, a acheté, à grands frais, la bibliothèque et les manuscrits *de Linné*. Il a le projet de publier en anglois, ce que cet illustre professeur aura laissé de curieux parmi ses papiers, et d'y ajouter toutes les découvertes postérieures. Comme son système des plantes est étayé sur le sexe, M. *Smith* commence à publier cette base fondamentale de la botanique.

Theodora speciosa, ein neues pflanzen geschlecht, &c. *La Belle-Théodore, plante nouvelle, dédiée à son altesse électorale Palatine; avec le plan d'une méthode naturelle et artificielle pour la classification des plantes, et propre à former le botaniste; par M.* FRED. CASIMIR MEDICUS, *membre de l'Académie des curieux de la nature d'Al-*

lemagne, conseiller aulique. A Manheim, dans la librairie académique, 1789; in-8°. de 116 pag. et quatre planches.

20. M. *Medicus* présente d'abord des observations sur plusieurs défauts qui se rencontrent dans le système actuel; il exhorte, pour connoître avantageusement les plantes, de réunir la méthode naturelle à la méthode artificielle. Dans le règne végétal, dit-il, il n'y a point de genre naturel, mais des familles qui peuvent être divisées, en générales et en particulières. Pour établir une famille, le botaniste doit observer le port et les ressemblances nécessaires de chaque espèce. Les fondemens, que posent M. *Medicus*, sont solides, et fournissent à la science des observations propres à composer une méthode naturelle, qui apprendra à connoître les plantes.

La description exacte, l'histoire et la figure de la *Belle-Théodore*, sont ici dans tout leur jour. Cette plante portoit autrefois le faux nom de *guïac d'Afrique*, et n'a été décrite que fort obscurément. On trouve ensuite des corrections sur les genres *guaiacum*, et *guilandina*, de *Linné*. Cet opuscule est recherché dans le Nord, où il est très-estimé.

Uber einige künstliche geschlechter aus der Malven famille, &c. *De quelques genres artificiels des familles*

de la Monadelphie, et particulièrement des malvacées; avec la critique des classes et genres du chevalier DE LINNÉ; *une invitation à recueillir les capsules des fruits et des graines, afin d'apprendre à connoître les parties de la fructication de chaque plante, et à s'appliquer sur-tout à la terminologie; par M.* FRED. CASIMIR MEDICUS, *membre de l'Académie impériale des curieux de la nature d'Allemagne, conseiller aulique de l'Elect. Palatin. A Manheim, dans la librairie académique,* 1787; *in*-8°. *de* 158 *pag.*

21. Le but principal de M. *Médicus* est de démontrer que la volonté du botaniste, ne doit jamais déterminer les fondemens qui doivent établir la formation des genres; mais qu'il doit pour cela consulter la nature des plantes, afin de n'admettre exclusivement que les caractères essentiels de chaque espèce; ce qui doit constituer le genre.

Il a distribué son écrit en trois sections.

Dans la première, il présente un exemple frappant de sa réforme botanique et de ses

nouveaux principes, dans la famille des malvacées; mais il ne veut prononcer en sa faveur, qu'autant que le public approuvera son travail.

La seconde section contient trente-un genres dans la classe monadelphique.

La troisième traite des genres du chevalier de *Linné*. C'est ici que M. *Medicus* s'élève contre le botaniste suédois, avec trop de rigueur et d'amertume : il faut néanmoins rendre justice au censeur *palatin*, puisqu'il démontre plusieurs erreurs dans le *genera plantarum*.

Cet opuscule est terminé par de sages conseils aux étudians en botanique; il leur reproche fort judicieusement, de s'appliquer trop à former des herbiers, qui ne leur procurent qu'une connoissance superficielle et futile, et trop peu à s'inculquer dans la mémoire les termes et les principes de l'art.

M. *Medicus* est déja connu en botanique, par plusieurs écrits intéressans.

SÉANCE PUBLIQUE ET PRIX décernés par l'Ecole royale vétérinaire de Paris, établie à Alfort.

Le 9 mai 1790, les artistes vétérinaires établis à Paris, se rendirent, sur l'invitation de M. *Chabert*, à l'École royale vétérinaire d'Alfort, pour y assister à une Séance publique, et y procéder à la distribution des

prix. M. *Blondel*, maître des requêtes, chargé du département de l'École, présida cette Séance, à laquelle assistèrent aussi MM. *Bacher*, D. M. *Cretté de Pallael*, *De la Noue*, de la Société royale d'agriculture de Paris, et plusieurs autres personnes également distinguées par leurs connoissances.

Cette Séance, tenue par des élèves de l'École, dont les études sont finies, et qui en est, pour ainsi dire, le complément, a eu pour objet, comme celle de l'année dernière, la pratique de l'art vétérinaire.

Les concurrens répondirent, dans un premier examen, aux questions qui leur furent faites par les artistes vétérinaires appelés pour les juger, sur toutes les maladies chirurgicales et internes, qui affectent les différentes espèces d'animaux domestiques, sur leurs causes, leurs symptômes, leurs traitement, les opérations qu'elles nécessitent souvent, la manière d'y procéder, &c. Ils donnèrent des détails sur plusieurs maladies dont ils n'avoit pas été parlé dans la Séance précédente, telles que *le clou*, *le fourchet*, les maladies de poitrine, celles de la tête, des yeux, des pieds, dont la guérison est si importante pour le service de l'animal; enfin, sur les épizooties dont les ravages sont quelquefois si meurtriers, et sur les cas rédhibitoires, ou la jurisprudence de la médecine vétérinaire, encore plongée dans les ténèbres de l'empirisme et de l'ignorance.

Dans un second examen, ils mirent en pratique les préceptes qu'ils venoient de développer, et exercèrent sur des animaux

vivans toutes les opérations qui appartiennent à la chirurgie vétérinaire.

Les questions furent faites indistinctement, et au hasard par les juges; les opérations furent tirées au sort.

La manière satisfaisante dont les élèves répondirent aux questions, et les preuves de dextérité qu'ils donnèrent dans l'exécution des opérations, sont des garans certains des avantages qu'ils procureront aux provinces, et aux régimens auxquels ils sont destinés.

C'est d'après de pareils examens, qu'on resteroit parfaitement convaincu de la nécessité, et de l'utilité de l'établissement des Écoles de médecine vétérinaire, si l'on pouvoit former encore quelques doutes à cet égard.

Si on compare ces concours avec ceux qui eurent lieu dès l'établissement, on verra dans les premiers beaucoup plus de brillant, d'apparat et de publicité; mais beaucoup moins de solidité et de fond d'instruction: dans ceux-ci, au contraire, on y reconnoît le fruit de l'expérience, de l'observation, et de longues études. On a réuni dans un cabinet spacieux tous les accidens, tous les phénomènes pathologiques qui se sont présentés jusqu'à ce jour; et c'est sur ces résultats d'un grand nombre d'années, que les élèves sont journellement instruits; ils jouissent dès leur séjour à l'École, des avantages d'une longue pratique, avantages que n'ont point eu les premiers élèves, qui ont été obligés de se former, pour ainsi dire, eux mêmes à la pratique de l'art.

C'est au zèle infatigable, et au travail assidu de MM. *Chabert* et *Flandrin*, directeurs de l'École, que ces élèves sont redevables de leur instruction; la récompense la plus flateuse qu'ils désirent, est celle qui résultera pour la France, du bien qu'ils les ont mis à portée d'y répandre.

Dix-huit concurrens ont été entendus; l'Assemblée en a distingué sept, auxquels elle a décerné la médaille dans l'ordre suivant.

MM. *Gay*, de la généralité de la Rochelle.

Magne, de la généralité de Bordeaux.

L'Écuyer cadet, de la généralité de Paris.

Boutin, de celle de Besançon.

Peuchet, *Beauclain*, *Godine*, éléves militaires.

Sept ont mérité l'*Accessit.*

MM. *Clemencel* et *L'Ecuyer* l'aîné, de la généralité de Paris.

La Faye et *Faget*, de la généralité de Bordeaux.

Anginiard, *Le Brun*, *Chambe*, éléves militaires.

M. *Roudier*, de la communauté de Tarascon, l'un des concurrens, étant allé traiter une maladie épizootique, qui règne actuellement à Avrolles, près Joigny, dans

la généralité de Paris, sur les bêtes à cornes et à laine, et n'ayant pu être entendu au concours, M *Chabert* en ayant rendu un compte trés-avantageux, il a été décidé à l'unanimité, que la médaille ne lui seroit néanmoins accordée, qu'autant qu'il rapporteroit de ses travaux un compte satisfaisant, et revêtu de l'attestation de la municipalité dans laquelle il est employé.

M. *Huzard* a terminé la Séance par la lecture d'un Mémoire de M. *Chabert*, en faveur des élèves sortis des Écoles avant la distribution des médailles, et qui méritent cependant cette récompense par leurs talens, leur zèle, leur correspondance avec l'école, et par les ouvrages qu'ils ont publiés. M. *Chabert* a représenté que la plupart des manuscrits qu'il a reçus de ces élèves, renferment ou des observations sur des maladies dont les complications étoient graves, et sur des cas extraordinaires, ou des projets et des essais industrieux pour perfectionner des opérations qui laissent encore des difficultés à vaincre, ou d'excellens Mémoires sur des épizooties. L'assemblée s'est réunie à M. *Chabert*, pour proposer à M. *Blondel* de donner des médailles à ces anciens élèves, et il a été décidé que le moyen le plus assuré de n'accorder de récompense qu'au mérite, étoit de mettre tous les artistes vétérinaires à même de juger les travaux des concurrens, en faisant imprimer chaque année les manuscrits adressés à M. *Chabert*. Un tel recueil formera les *annales de la médecine vétérinaire*, et sa publication, en excitant l'émulation des artistes vétérinai-

res, ne peut aussi qu'être très-utile aux habitans de la campagne.

INSTRUCTIONS ET OBSERVATIONS *sur les maladies des animaux domestiques, et sur les moyens de les guérir et de les en préserver; avec des avis sur les soins à avoir pour les conserver en santé, ainsi que pour les multiplier et les élever avec avantage. On y a joint l'analyse raisonnée, historique et critique des ouvrages vétérinaires anciens et modernes pour tenir lieu de tout ce qui est écrit sur cette science : ouvrage destiné à faire suite à l'almanach vétérinaire, également utile aux habitans des campagnes et aux artistes. Rédigé par une Société de vétérinaires-praticiens, ann.* 1791. *A Paris, chez la veuve* Vallat-la-Chapelle, *libraire, grande salle du Palais ; vol. in-*8°. *de* 400 *pag.*

PROSPECTUS.

Dans un siècle où l'art vétérinaire jouit

d'une considération méritée par des succès de tous genres, et où les ouvrages périodiques sont multipliés à l'infini, il paroît étonnant qu'on n'ait pas encore pensé à en consacrer un, uniquement pour cette partie si précieuse de l'économie rustique, que la France a un si grand intérêt de voir croître et prospérer.

Il manque en effet aux gens de la campagne un livre d'instructions suivies, et à leur portée, une espèce de guide, non-seulement pour le traitement des maladies épizootiques, fléau aussi redoutable pour l'état que pour la fortune des particuliers, mais encore pour celui des maladies, qui sans être épizootiques, n'en sont pas moins destructives; enfin, pour l'éducation économique des bestiaux et autres animaux domestiques, pour le choix qu'on doit en faire, les soins qu'ils exigent, leur multiplication, &c.

La mauvaise construction des étables et des écuries, l'infection et la stagnation de l'air qui y séjourne, et qui ne tarde pas à acquérir des qualités nuisibles; infection causée par le trop grand nombre d'animaux qu'on y entasse, par le séjour des fumiers, par la vapeur des lampes; enfin, par les alimens et les boissons viciées, par les intempéries des saisons, ou par de mauvais soins, &c. Telles sont en général les causes les plus fréquentes et les moins soupçonnées, des maladies qui se renouvellent si souvent, et qui dévastent les campagnes. Dans l'ouvrage que nous annonçons, nous nous proposons de rendre un compte exact des

maladies qu'on aura observées, soit dans la capitale, soit dans les provinces, soit chez l'étranger, de leur nature, de leurs symptômes, de leurs progrès, ainsi que des moyens curatifs et préservatifs qui auront été employés avec le plus de succès. On y trouvera tout ce qui concerne l'éducation des chevaux, des bêtes à cornes et à laine, des chiens, des cochons, de la volaille et des autres animaux, oiseaux et insectes domestiques, les différens moyens de les entretenir en santé, de prévenir et de guérir leurs maladies, et d'en tirer le meilleur parti possible pour l'usage auquel on les destine. C'est dans ce moment où un décret de l'Assemblée Nationale, en supprimant l'administration des haras, vient d'accorder à tous les cultivateurs la liberté de faire des élèves, que notre ouvrage peut devenir réellement utile. Nous ferons connoître les abus qui règnent dans tous ces points, les moyens d'y remédier, &c.

Les Mémoires, observations, lettres, consultations, traitemens, pratiques, expériences, et procédés nouveaux, relatifs à toutes les branches de l'art vétérinaire, manuscrits ou imprimés, feront l'objet de nos recherches et la matière de notre travail. Nous y joindrons l'extrait et l'analyse raisonnée, historique et critique de tous les auteurs qui ont écrit sur cette science, pour tenir lieu de bibliothèque vétérinaire, et pour servir à l'histoire des progrès de l'art. Nous nous proposons d'enrichir tous les ans cet ouvrage, et de le rendre digne de l'approbation du public. L'accueil qu'on a fait à

l'almanach vétérinaire dont il sera la suite, nous est un sûr garant de son succès; son objet est d'une utilité trop généralement connue, pour que nous ne soyons pas dispensés d'entrer à ce sujet dans de plus grands détails. On sent qu'il doit être, quant à cette partie, le manuel des propriétaires, des curés, des maîtres de poste, fermiers, écuyers, piqueurs, maréchaux, et en général des personnes chargées de la régie des haras et des biens de campagnes, qui peuvent tout sur les paysans par leurs exemples.

Nous invitons les artistes vétérinaires, les maréchaux, et toutes les personnes instruites, à être nos coopérateurs, en nous envoyant le détail des maladies qu'ils auront traitées, et les observations qu'ils auront faites dans leur pratique; ce sera pour nous un moyen de rendre justice à leurs talens, en les faisant connoître, et cet ouvrage sera le résultat de leurs travaux.

Nous recevrons avec reconnoissance les Mémoires et observations, ainsi que les ouvrages, notices, extraits, &c. que l'on voudra bien adresser, *franc de port*, au libraire.

On n'emploiera aucune pièce qui ne soit signée par l'auteur, auquel on conservera néanmoins l'anonyme, s'il le désire.

Le volume coûtera 4 livres broché pour Paris, et 4 liv. 10 sous, *franc de port*, *par tout le royaume.*

On ne demande point de souscription; ceux qui désirent l'ouvrage pourront se faire inscrire chez le libraire, ou lui écrire en affranchissant leurs lettres, pour qu'on sache le nombre d'exemplaires à tirer.

Si on considère que le prix de l'impression est actuellement presque doublé, et que nous donnons un volume *in*-8°. de 400 pag. pour 4 liv. on sera convaincu qu'il est encore à meilleur marché que ne l'étoit l'almanach vétérinaire, puisqu'il contient trois fois plus de matières.

Comme nous avons des matériaux pour plusieurs volumes, nous en publierons un nouveau dès que nous serons convaincus que le public s'intéresse à notre entreprise; nous y joindrons des planches quand il en sera besoin.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Première partie. État de l'art vétérinaire en Europe; Histoire des écoles, réglemens, jurisprudence et cas redhibitoires.

Deuxième partie. Description et traitement des maladies épizootiques et particulières.

Troisième partie. Observations et dissertations sur toutes les parties de l'art.

Quatrième partie. Analyse raisonnée historique et critique de tous les ouvrages écrits sur l'art vétérinaire; 1°. auteurs anciens; 2°. auteurs modernes.

N°s. 1, 2, 3, 4, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 18, M. Grunwald.

5, 6, 7, 17, 19, 20, 21, M. Willemet.

13, M. Huzard.

Fautes à corriger dans le cahier de mars 1790.

Page 375, ligne 26, *au lieu* d'ouvertes, *lisez* ouvert.
Page 380, ligne 7, Bahuin, *lisez* Bauhin.
Page 468, ligne 18, on ruicksilver, *lisez* or quicksilver.
Page 498, ligne 29, fait, *lisez* sait.
Page 500, ligne 26, que, *lisez* qui.
Ibidem, ligne 32, occupant, *lisez* coupant.
Page 520, antépénultième, sussisant, *lisez* suffisant.
Page 523, ligne 8, on, *lisez* ou.

Table.

Page 523, ligne 20, 319, *lisez* 479.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1790.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1790.

SUITE DES OBSERVATIONS PRATIQUES,

*Sur le danger d'*inoculer*, avec la petite vérole, d'autres maladies, et réflexions sur les métastases. Par M.* DESGRANGES, *docteur en médecine à Lyon, membre du collége royal de chirurgie de la même ville, et de plusieurs Académies.*

IL faut convenir que, sans recourir à l'analogie ou à la correspondance qu'il

y a entre le siége de la petite vérole et celui de la diarrhée (*a*), la seule irritation des nerfs, *en un point déterminé*, suffit pour expliquer la cessation de la seconde maladie à l'apparition de la première. Cette irritation, ici très-étendue, puisqu'elle occupoit toute l'habitude extérieure du corps, en établissant un courant d'oscillation différent ; en créant un nouvel ordre de mouvemens dans les solides, a pu dériver les fluides du centre à la circonférence, du dedans au dehors, et imprimer une direction opposée à ceux qui, depuis un certain laps de temps, se rendoient habituellement, et contre l'ordre naturel vers l'émonctoire intestinal où ils acquéroient le caractère propre et constitutif du virus dyssen-

(*a*) Je le redis encore, on ne peut nier qu'il y ait entre la peau et les intestins un balancement d'actions et de réactions, une sorte d'antagonisme qui rend ces parties vicaires les unes des autres ; c'est-à-dire, qui les fait se suppléer alternativement et proportionnellement à la supériorité des forces, qu'un de ces deux grands départemens a acquis sur l'autre ; c'est à l'analogie entre les vaisseaux exhalans de la peau et ceux des instestins, que *Haller* attribue les diarrhées qui surviennent à la suppression de la transpiration.

térique, caractère qu'ils n'ont pu perdre, malgré leur déplacement ou leur translation dans un autre district, pour me servir des termes de M. *Tissot*, malgré leur mélange avec le venin varioleux et l'élaboration à laquelle ils ont été soumis ensemble. Les observations suivantes que nous avons empruntées du Journal de médecine, (cahier du mois de mai 1756, *tom.* iv, *p.* 369) et qui sont fournies par deux médecins dignes de foi, semblent justifier cette théorie.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Jean Favacho, portugais, avoit depuis trois ans un flux *dyssentérique* abondant, qu'aucun remède n'avoit pu guérir. Il reçut un coup d'épée, à l'hypocondre droit, près de l'ombilic, qui pénétra dans le bas-ventre. La fièvre, le hoquet, les vomissemens, la soif, la difficulté de respirer, qui suivirent bientôt, exigèrent des saignées répétées, des embrocations sur le ventre, et la diète la plus rigoureuse. Le trentième jour, le blessé fut parfaitement guéri du coup d'épée, et en même temps de la dyssenterie, qui n'a pas reparu depuis cette époque.

IIe. OBSERVATION.

Un officier de la Louisiane avoit un flux de ventre opiniâtre, tantôt séreux, tantôt sanguinolent, accompagné de tranchées très-vives et de déjections glaireuses, qu'il devoit à des excès de tout genre. Il reçut un coup d'épée à la région épigastrique, du côté de l'hypochondre droit, qui traversoit le bas-ventre, et sortoit à quatre doigts de distance des dernières vertèbres du dos. Le hoquet, les vomissemens, la difficulté de respirer, la fièvre, se montrèrent successivement, et furent combattus par de fréquentes saignées, une ample boisson d'eau de poulet, &c. En six semaines, la plaie fut guérie, et avec elle *le dévoiement rebelle qui existoit depuis plus de quinze ans.* La guérison n'a été radicale que pendant deux ans, au bout desquels cet officier ayant donné dans les mêmes excès, le flux de ventre a recommencé avec plus ou moins de violence, conformément au bon ou au mauvais régime qu'il suivoit.

Dans ces deux cas, il paroît hors de doute que la fièvre vive et considérable, qui s'est allumée, pour déterminer

localement une coction et une suppuration subséquente, a établi une *révulsion d'action*, ou une irritabilité morbifique, (locale) qui, suivant cet axiome si vrai des anciens, *Ubi dolor et calor, huc humor uberius affluit*, y a attiré les fluides, dont la présence et l'afflux continuel vers le canal intestinal entretenoient la diarrhée, jusqu'alors rebelle à tous les secours de l'art. Les accidens nerveux et spasmodiques qu'ont éprouvés également les deux blessés, peuvent encore aider à rendre raison de la cessation des flux de ventre, par l'entremise des nerfs, en vertu de la dimotion du stimulus qu'ils ont occasionnée. La douleur seule étoit bien capable d'opérer une espèce d'inversion des mouvemens trop concentrés dans les entrailles, et d'en détourner les humeurs. N'est-ce pas par un mécanisme semblable que les vésicatoires sont si communément utiles dans les maladies éruptives pour débarrasser les organes internes, en rappelant à l'extérieur le principe morbifique, en augmentant l'énergie des forces vitales, et dérivant une portion d'humeurs qui pourroit les suffoquer, ou compliquer d'une manière très-

désavantageuse la maladie essentielle? Il suit de ce que je viens de dire, « que l'irritation locale et mécanique des nerfs, jointe aux apprêts de la suppuration, je veux dire à cette série de phénomènes nécessaires à son établissement, ont opéré la *révulsion* sus énoncée, et mis fin à la diarrhée »... La récidive qu'a éprouvée l'officier de la Louisiane ne détruit pas cette explication; elle prouve seulement qu'il n'y a pas de guérison, tant solide qu'elle soit, qui tienne contre la crapule et les excès de tout genre.

Les miasmes diarrhéïques déplacés, ont-ils été portés en même temps à la solution de continuité? Cette question ne sauroit être aujourd'hui résolue d'une manière satisfaisante. Il auroit fallu dans le temps inoculer une plaie avec la suppuration de l'une de ces deux blessures; c'est-à-dire, transporter une portion de la matière purulente dans l'ulcère d'une autre personne, afin de pouvoir juger si elle receloit le germe de cette maladie; son émigration dans les humeurs, en la faisant éclore, nous auroit donné la certitude que la seconde maladie, purement accidentelle, n'a guéri la première (la dyssenterie)

qu'en déplaçant sa cause efficiente. Si l'on juge les choses rationnellement, on peut avancer que, la blessure dans sa durée n'ayant présenté aucun phénomène qui ait dévoilé la présence des miasmes dyssentériques et leur impression malfaisante, puisque la guérison n'a été nullement troublée, il y a tout lieu de croire que le transport des miasmes des intestins à la plaie n'a pas eu lieu.

Vandermonde, qui nous a transmis ces deux observations, rapporte à une cause commune, la terminaison de la dyssenterie; il l'attribue à la suppuration des blessures qui a envahi les fluides qui alimentoient, si je puis me servir de ce terme, la maladie des intestins, ou, si l'on veut, qui fournissoient à leur secrétion viciée. « Les blessures au bas-ventre ont ouvert une voie à la bile dépravée et aux sucs gastriques altérés dont la présence entretenoit les flux dyssentériques habituels; et la suppuration copieuse, qui a eu lieu consécutivement, en a épuisé la cause matérielle, en entraînant hors du corps tous les mauvais levains qui pouvoient infecter le reste des liqueurs, de sorte qu'il s'est fait, pour ainsi dire, un

renouvellement général des humeurs ». Cette aitiologie, *par l'épuisement de la cause matérielle*, si elle étoit admissible et conforme aux loix de la nature, établiroit une vraie métastase ou une crise succédanée ; mais si les sucs vicieux et dépravés se sont rendus à la solution de continuité, celle-ci a dû éprouver des accidens qui ont fait connoître l'altération du pus et son mauvais caractère ; et c'est ce que l'on n'a pas observé. Est-on bien fondé d'ailleurs, dans une dyssenterie chronique habituelle, de supposer dans la masse des humeurs, circulant avec elles et avec le même caractère de dépravation, tous les fluides séreux, muqueux, purulens, sanguinolens qui se précipitent au-dehors avec tant d'abondance et de fréquence? Ici, comme dans beaucoup d'entamûres suppurantes à l'extérieur, les sucs qui en découlent n'existoient point de cette sorte, avec cette malignité et cette faculté contagieuse, tant qu'ils étoient confondus dans la masse commune des humeurs, et avant d'être arrivés au siége du mal où ils acquièrent le degré d'altération et de perversion qu'on leur remarque. Cette altération et cette perversion pourroient

bien dépendre seulement du vice des solides et d'une modification contre-nature qu'à éprouvé le local affecté, soit qu'il soit un émonctoire naturel, soit qu'il en remplisse les fonctions accidentellement, &c.

Au reste, dans la circonstance dont j'ai fait mention, « une diarrhée inoculée deux fois, en même temps que la petite vérole, parce que le germe de celle-ci avoit été pris sur un sujet également infecté de l'autre », il n'est pas possible de méconnoître l'action congénére des deux virus sur le même individu, leur triage consécutif, leur apparition successive, ou le transport de chacun d'eux à l'endroit qui forme son *district*, (pour me conformer au langage du médecin de Lausane) c'est-à-dire, à l'endroit où ils pouvoient l'un et l'autre déployer tout leur effet, et se montrer avec le caractère qui leur est propre. Je ferai observer en passant, que c'est à la fin de la première période de l'inoculation, quand l'éruption locale a été décidée, que le virus dyssentérique a donné des preuves de sa communication, et que l'écoulement qui le constitue a été établi; mais que c'est quatre jours plus

tard que le venin varioleux a manifesté ses effets par une infection générale, ce qui semble décéler plus de mobilité et plus de subtilité dans le principe morbifique des dyssenteries.

Pour rendre raison de cette double insertion, et combattre le sentiment contraire des inoculateurs anglois, je n'ai pas craint de dire que, «dans le cas, *au moins*, où il y auroit une correspondance directe entre le siége de deux maladies contagieuses, on pourroit, en inoculant l'une d'elles, communiquer également l'autre, si le germe avoit été pris sur une personne infectée des deux». A côté de cette première conséquence, déduite des deux observations que j'ai rapportées en premier lieu, j'en placerai une seconde, non moins importante, dont les inoculateurs doivent faire leur profit, «c'est qu'on ne sauroit trop prendre d'informations sur le compte de la personne qui fournit le ferment variolique, et qu'il est dangereux de s'en rapporter aux parens de l'une et de l'autre famille».

Vandermonde ajoute, à la suite de son explication, «qu'il a été témoin d'un homme qui fut guéri d'une

diarrhée qu'il conservoit depuis longtemps, par le dépôt de plusieurs glandes du cou qui s'abcédèrent »... . Ce nouveau fait vient à l'appui du systême que j'ai fait valoir ci-dessus, en faveur de l'irritation des solides, comme cause occasionnelle des métastases. Ce n'est pas la première fois qu'une nouvelle indisposition a fait disparoître l'ancienne, et que deux maladies se sont remplacées l'une par l'autre. La seule irritation locale et l'appareil de la suppuration, en établissant un *stimulus* d'une force majeure, suffisent pour produire l'effet que *Vandermonde* a observé. Le déplacement de la cause irritante, ou l'établissement d'un nouveau point d'irritation, d'une activité supérieure, en fait tout le mécanisme; et c'est là le cas de beaucoup de métastases. Nous en avons des exemples journaliers dans l'exercice de la chirurgie, et le bon effet que produisent chaque jour les sétons et les cautères, met cette vérité en évidence. Mais pour que la cause efficiente, le principe réellement morbifique, soit traduit d'un endroit à un autre, *sans perdre son caractère contagieux* (*sui generis*) peut-être faut-il, comme je le pense, qu'il y ait un

rapport décidé entre le siége respectif de la maladie qui attire et qui déplace, et de celle qui cède, et se laisse entraîner. L'écoulement purulent, qui a lieu ensuite, contribue pour beaucoup à détruire et à enlever le principe matériel ou la cause humorale, quand elle n'est pas trop opiniâtrément fixée dans son siége primitif.

Ici se place naturellement une observation qu'un savant médecin, de mes amis, m'a communiquée.

« M. ***, vers l'âge de trente ans, eut quelques dartres au visage qui se dissipèrent insensiblement par le seul effet du régime. Vingt ans après, les dartres reparurent, et comme ne rien faire lui avoit réussi une fois, il se contenta d'être sage et inactif. Ses dartres une seconde fois s'éclipsèrent, mais les jambes furent assaillies d'enflure. En moins de trois semaines, et sans avoir fait aucun remède, son ventre présenta tous les signes d'obstructions déja anciennes, et il fut condamné, par plusieurs consultans, à mourir hydropique et obstrué. Son médecin étoit dans les plus vives alarmes, lorsqu'un beau matin le visage se retrouva couvert de dartres vives, et l'empâtement

du ventre, et les prétendues obstructions, qui sembloient y être entassées par la main du temps, et l'infiltration des extrémités, tout disparut. Destiné à éprouver toutes les chances d'une humeur vagabonde, une fois encore le malade vit ses dartres s'évanouir, et presque subitement survenir à leur place un engorgement très-considérable des glandes du cou, des mâchoires et des aisselles, &c. La tuméfaction fut portée au point qu'on craignit pour la suffocation. Bientôt cette nouvelle crainte fut dissipée : il survint aux deux jambes deux petites taches rouges ; quand la peau fut ouverte, et qu'il y eut ulcère *spontané*, tout l'engorgement supérieur parut se fondre. Dans la quinzaine, les deux jambes furent profondément rongées par une gangrène horrible. L'aspect hideux de ces plaies fut totalement remplacé par une belle et bonne suppuration. Mais ce fut cette suppuration même qui, par son abondance, fit périr le malade, trop peu riche en sucs pour survivre à cette énorme soustraction. Il mourut épuisé ; mais avec des plaies d'une chair vive abreuvée d'un très-bon pus ».

Voilà un exemple frappant de métastases successives d'une humeur bien délétère, qui, après avoir parcouru les trois grands départemens de l'économie animale, (le cellulaire, le glanduleux et le cutané,) (*a*) se jouant de la méditation de l'observateur, a fini par faire succomber le malade. C'étoit bien le cas de recourir aux égoûts artificiels, *tanquam ad sacram anchoram*, pour s'opposer aux *variantes*, qu'on me passe le terme, de cet âcre perfide, pour enchaîner sa fugacité et sauver ses effets pernicieux.

On est assez d'accord sur le mérite des sétons et des cautères pour attirer une humeur viciée, tant qu'elle est errante et mobile, tant que, divagant dans le tissu cellulaire, elle n'est

---

(*a*) La peau seroit-elle un démembrement du système glanduleux? Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que les glandes extérieures, celles que l'on appelle *conglobées*, sont des aboutissans de la peau, et peut-être y a-t-il entre ces parties plus qu'un *consensus*? Peut-être ne forment-elles ensemble qu'un même système? Le corps adipeux, comme moyen d'union de toutes les parties de nôtre organisation, n'auroit fait ici que se prêter à la translation du principe morbifique mis en mouvement.

fixée nulle part; mais quelle que soit la place qu'elle ait choisie pour exercer des ravages, sa fixité est-elle donc une raison pour se priver du secours des *fontaines*, ou émonctoires factices, (espèce de crise fluante) par lesquels l'art invite la nature à se dépurer et à se *mondifier*, lorsque sur-tout toutes les autres ressources ont été épuisées, et que le tempérament du malade, examiné par une longue suite de remèdes internes, ne permet plus d'y recourir encore? Une humeur quelconque, d'une nature acrimonieuse, peut avoir un siége *fixe* et déterminé, mais la douleur, qui résulte de sa présence, peut n'être pas *constante*, c'est-à-dire, ne pas se faire sentir ni avec le même degré de force, ni continuellement; elle peut se montrer seulement par accès. A quelle cause attribuer ces temps de répit? Qui assurera qu'alors l'humeur n'est pas déplacée, n'a pas quitté son siége primitif, pour circuler lentement confondue dans la masse des fluides, et traverser le tissu cellulaire ou les interstices des parties? qui nous garantira aussi qu'elle n'est pas mise comme en dépôt sur quelque organe insensible &c.? Dans

ces deux hypothèses, elle peut obéir à l'action des solides irrités et aux loix de la dérivation que l'art sait établir. L'humeur morbifique doit suivre nécessairement la loi prescrite dans les machines sensibles, celle d'obéir à l'irritation, d'aller là où elle se fait sentir, et de préférence là où elle exerce son empire avec le plus d'énergie. Tous les jours nous craignons, dans la pratique, de déplacer une humeur rhumatismale, lors même que depuis longtemps elle s'exerce *fixement* et *constamment* à l'extérieur. A la moindre indisposition, qui survient au podagre, comme au rhumatique, nous remettons sur la scène l'ancien vice dont ils sont entachés, et nos moyens curatifs sont toujours combinés de manière à ne pas l'effaroucher, et même à le rappeler, sinon dans l'endroit qu'il occupoit primordialement, au moins dans le lieu le plus voisin et le moins propre à compromettre les viscères essentiels. Ainsi donc, l'humeur ennemie, même celle réputée la plus tenace, est sujette à des déplacemens, nous inspire des craintes fondées dans la thérapeutique, et commande toute notre attention pour discerner à temps

sa métastase, &c. Ainsi les *fontaines* peuvent, dans tous les temps et contre toutes sortes de vices, offrir un secours utile, sinon pour appliquer le sceau de la santé sur les constitutions débiles et cachectiques, du moins pour les faire parcourir, *sous leur abri*, une plus longue carrière. Je connois bien des sujets dont l'existence flétrie par le virus vénérien dégénéré, ou devenu méconnoissable par son alliage avec les autres virus connus, est cependant prolongée, sous les dehors d'une santé passable, à la faveur des cautères; et compteroit-on pour rien l'avantage d'affoiblir et de diminuer la masse des humeurs qui semble vouloir obstruer tous les couloirs, et engouer le jeu des ressorts de notre frêle machine? Car pour annihiler ou expulser totalement certains hétérogènes morbifiques, ce seroit, dans bien des cas, une tentative inutile; et en recourant à ces remèdes fameux, décorés du nom d'*héroïques*, on ne fait souvent qu'avancer le terme de la vie.

L'observation, à laquelle il faut sans cesse revenir en médecine, nous apprend, il est vrai que, quelque *fixe* et *constant* que soit le siége des virus et

des divers âcres qui infectent les fluides, ils peuvent cependant être *métastasés*, et céder à la longue et suivant des circonstances (quelquefois, à la vérité, fort éventuelles) à une nouvelle détermination que l'art établiroit dans les temps d'apyréxie. C'est une voie de décharge, offerte à la nature, dont elle saura profiter tôt ou tard ; c'est un nouvel organe *excrétoire*, on pourroit même dire, à la rigueur, *secrétoire*, que l'on présente pour la mondification des liquides qui y sont appelés, et qui doivent le traverser, &c. Mais il n'en est pas moins certain que, dans les paroxysmes de souffrance, et lorsqu'il excite une émotion fébrile, (*a*) toutes les humeurs perverses ont acquis plus de mobilité, et sont bien plus susceptibles de se dévier, et d'obéir à une dérivation de l'action du principe de la vie que les irritans mécaniques font naître à volonté. Aussi est-ce souvent le seul moment à saisir pour appeler une métastase. Le succès a trop

(*a*) En disant *émotion fébrile*, on voit que je ne veux pas parler d'une fièvre vive, d'un état phlogistique, et d'irritation extrême, qui commandent une détente préalable, avant d'employer les révulsifs externes.

souvent couronné cette pratique pour qu'il soit besoin d'en faire ici l'apologie.

J'ai dit qu'il falloit quelquefois, pour délivrer comme pour mettre à l'abri les organes internes, se hâter d'établir au-dehors un foyer d'irritation d'une force supérieure, afin d'y converger les fluides, et d'opérer une inversion des mouvemens oscillatoires, &c. Cela doit s'entendre seulement des cas où il est besoin d'agir vivement, avec promptitude, et en quelque sorte instantanément; car dès qu'on veut rendre les égoûts habituels, on ne peut sans cesse les solliciter par des irritans; souvent ces derniers intercepteroient les écoulemens, au lieu de les favoriser; et, loin d'aider à exprimer cette éponge générale qui fait la trame et le lien commun de toutes nos parties, ils y occasionneroient des brides, et des étranglemens bien capables de s'opposer à l'abord de l'hétérogène malfaisant qui doit la traverser, ou qui y est disséminé. Aussi l'expérience nous a-t-elle appris qu'il faut alors exciter la suppuration par des agens doux et émolliens, sur-tout dans les constitutions délicates, sensibles et très-irritables,

et à cet égard, j'ai éprouvé que le séton mérite la préférence sur le cautère, puisque, sans le secours de la compression, et avec l'intermède d'un corps doux, on entretient aussi long-temps qu'on le veut, une suppuration qui a jour par deux ouvertures. Les pois, les boules d'iris, et les oranges avec lesquelles on fait subsister les cautères, les rendent souvent insupportables, à raison des douleurs qu'ils occasionnent, en portant sur des nerfs mis à nu, &c. C'est une erreur de réserver le séton seulement pour la nuque ; j'en ai placé aux bras, aux cuisses, au bas des fausses-côtes, &c.; je l'ai souvent substitué aux cautères, et je puis dire, avec vérité, que je n'ai jamais eu qu'à m'en applaudir.

C'est un grand art, en médecine, que de savoir établir et distribuer à propos des foyers d'irritation à des endroits, et à des distances convenables, (*a*) pour rompre la pente et

(*a*) Puisqu'il est vrai qu'il y a des cas où l'art doit solliciter une métastase, et ne rien négliger pour appeler au dehors l'hétérogène, qui, par sa présence au dedans, compromet les jours du malade, j'avois

l'habitude des humeurs à se porter de préférence vers telle ou telle partie.

---

pensé qu'il étoit possible de déterminer *à priori*, l'endroit sur lequel il falloit l'établir de préférence, à raison de son analogie, de sa correspondance, et de son rapport décidé avec le siége du mal, et que toute la doctrine des métastases, soit pour les éviter, soit pour les obtenir, reposoit sur la connoissance intime de ces liaisons sympathiques : en conséquence, j'avois ébauché un travail, autant fondé sur les affinités *consensuelles*, que sur ce que l'observation a fait voir le plus communément, qui devoit servir de guide dans ces circonstances ; mais l'observation elle-même n'a présenté que trop d'uniformité à cet égard, ou des exceptions trop nombreuses pour qu'il soit permis de rien offrir de positif, et sur-tout d'applicable à tous les cas particuliers. Tout ce dont je me suis convaincu, c'est que de même que, lorsqu'une secrétion est considérablement augmentée dans une partie, toutes les autres secrétions languissent et diminuent dans les autres parties, selon cette belle pensée d'*Hippocrate*, touchant l'accord étonnant et admirable qu'il y a entre les diverses parties et les fonctions qu'elles exécutent : *Confluxio una, conspiratio una, consentientia omnia*, (lib de alim.) de même aussi, et par le même mécanisme, l'accord des humeurs, qui suit toujours l'appel de la plus grande irritation, et leur écoulement abondant et continuel

Aussi sommes-nous dans l'usage d'ouvrir, dans les affections chroniques, des égoûts artificiels, espèces d'abou-

---

par l'endroit souffrant *ouvert*, se font toujours au profit de l'individu malade, et en déduction de la cause, tout au moins matérielle, du désordre. Tous nos organes étant liés par un principe commun de vie, et enchaînés par des rapports mutuels d'action, cette dérivation des fluides doit nécessairement avoir lieu, quand sur-tout elle est vivement et habituellement sollicitée, comme il arrive dans les cautères et les sétons. L'hétérogène morbifique le plus enraciné ne peut sans cesse y résister, principalement si, par une cause accidentelle qui doit avoir lieu vingt fois dans le jour, il vient à perdre sa fixité, et à recouvrer la faculté d'obéir au nouveau courant d'oscillations, que la science du médecin a fait éclore.... Mais, malgré cette connéxion, le *consensus* général, et cette direction constante des humeurs qui en résulte vers le centre de douleur, il n'est pas moins certain qu'il y a des fonctions qui sont plus dépendantes, plus assujetties, et dont la lésion échappe moins au dérangement des autres; conséquemment qu'il y a vraiment pour celles-là des *lieux d'élection*, relativement aux maladies du dedans, dont il faut attirer le principe au dehors, sur lesquels les moyens mécaniques doivent être dirigés; c'est toujours ce qu'on ne doit pas perdre de vue dans la pratique.

tissans par lesquels l'humeur peccante, pour parler le langage des anciens, peut s'évader. Mais que penser et qu'attendre de ces écorchures cutanées, si fort à la mode, sous le nom récent d'*exutoire*? Les cautères et les sétons, en profondant dans le tissu cellulaire, ont, à coup sûr, beaucoup plus d'effet. On en obtiendroit bien davantage si l'on pouvoit déterminer à volonté un dépôt inflammatoire, et le mener à l'abcession. Son ouverture, en frayant une issue à l'humeur accumulée, offriroit en même temps une voie d'écoulement à celle qui pervertit et infecte la masse commune des fluides. Ce moyen seroit sans doute le plus prompt et le plus assuré pour dépurer le sang.

Les deux dernières observations, que j'ai rapportées, nous autorisent à avoir une confiance exclusive dans cette voie de dépuration; elles montrent au médecin clinique l'utilité, je dirai même l'importance, de préférer les égoûts profonds aux superficiels, et l'abcession ou la suppuration *avec travail*, à celle qui s'obtient à peu de frais, et sans exciter aucun trouble ni aucune agitation dans la machine. C'est un

effort critique qu'il s'agit de provoquer; (*a*) mais, pour être complet, il doit s'opérer d'une manière sensible; autrement l'humeur perverse, *acidum hostile*, , ne sera ni invisquée, ni détournée, et si sa quantité est diminuée, elle sera bientôt réparée. La maladie n'aura donc reçu qu'un choc infructueux; on sera loin d'atteindre à une cure radicale.

Mais cette portion agissante de l'art est délicate à diriger, et il ne faut pas peu de lumière et d'expérience pour en savoir faire une juste application.

(*a*) Cette coction ou cette espèce de crise, que l'art devroit faire naître, n'est malheureusement pas toujours à sa disposition: souvent il lui est impossible de la déterminer; et le médecin qui la sollicite doit sans cesse se rappeler ce qui a été dit dans la première partie de ce Mémoire, *cahier de juin* 1790, *tom.* lxxxiij, *pag.* 404 et 405.

REMARQUES

REMARQUES

ET ADDITIONS AUX OBSERVATIONS

Sur l'usage du tartre émétique, publiées dans le Journal de médecine, cahier d'octobre 1789.

Par M. WATON, docteur en l'université de médecine de Montpellier, chirurgien-major du régiment de Languedoc infanterie, à Montauban.

J'ai lu avec le plus vif intérêt ce que M. *Archier* a publié sur le tartre émétique (*a*); j'y vais ajouter quelques observations qui me sont particulières.

Pro vomitu concitando, tartari emetici grana quatuor in librâ aquæ solvimus, cujus quartam partem singulò horæ quadrante vomituri potabant. Post singulas vomitiones

(*a*) Tome lxxxj, page 3.

aquam tepidam bibebant, quò faciliùs atque majori cum emolumento vomant. Telle est la manière dont *Stoll* (*a*) prescrivoit le tartre stibié; telle est aussi la manière la plus prudente de l'administrer. Les deux premières observations de M. *Archier* sont bonnes à connoître; elles peuvent servir à tranquilliser le médecin, et l'empêcher, en pareil cas, de porter trop promptement un prognostic fâcheux; il n'en est pas moins vrai que, lorsque le malade s'obstine à ne point boire abondamment de l'eau tiède, il se prive au moins d'une partie de l'effet qu'il devoit retirer du vomitif, s'il ne s'expose pas à des accidens fâcheux.

Vers la fin de 1788, j'eus occasion de faire prendre à une jeune personne, âgée de dix-neuf ans, presque malgré elle, deux grains de tartre stibié, en deux doses. Bientôt les envies de vomir se firent sentir; la malade rejeta d'abord quelques gorgées de bile porracée : on lui présenta de l'eau tiède; mais fâchée d'avoir été trompée, elle la refusa obstinément. Cependant les

---

(*a*) *Rationis medendi pars prima, ad paginam* 35.

nausées se succédoient ; elles amenoient toujours quelques matières épaisses et amères, mais en très-petite quantité ; les efforts de l'estomac se terminoient par des syncopes et des sueurs qui pouvoient devenir alarmantes. Cet état, souffrant, dura environ trois heures, sans qu'il y eût aucun relâche ; ni ses parens, ni les douleurs, ni moi, ne pûmes la décider à prendre la moindre chose, par l'appréhension qu'elle avoit d'une nouvelle dose. Elle sentit enfin de fortes tranchées, les envies de vomir disparurent, aussi bien que les accidens qui les accompagnoient ; il survint des selles copieuses et fétides, et la malade fut entièrement soulagée.

Le nommé *Le Merle*, soldat de recrue, compagnie *de Daleyrac*, vint à notre infirmerie, vers la fin de novembre, pour quelques accès de fièvre tierce qui n'annonçoit rien de fâcheux : les accès étoient légers et de peu de durée, sans aucune prostration de forces. L'état de la langue et de l'estomac dénotoit évidemment une surcharge gastrique ; aussi prescrivis-je l'émétique en lavage. Après en avoir pris trois grains, le malade commençoit à vomir ; mais bientôt l'eau tiède

l'ennuya, il refusa d'en avaler davantage; on ne put vaincre son entêtement. Les évacuations ne se soutinrent pas; le malade eut de fréquentes nausées, mais sans rien rejeter. Dans l'après-midi la fièvre parut, quoique ce ne fût pas le jour de l'accès, et dès ce moment, elle devint continue avec redoublemens. On administra deux lavemens qui n'entraînèrent aucune matière. Le bas-ventre se météorisa dans la nuit; je le fis porter le lendemain à l'hôpital, où son état ne s'améliora que lorsque je parvins à obtenir des évacuations que je sollicitai par de l'eau de tamarins foiblement émétisée, et des remèdes émolliens souvent répétés.

De ces deux malades, la première eut abrégé, sans contredit, et même empêché ses douleurs, si elle eût voulu boire de l'eau tiède en abondance; l'autre auroit obtenu, par le même moyen, des évacuations qui lui auroient vraisemblablement évité une maladie grave. Chez l'une, la nature s'est heureusement débarrassée par d'abondantes garde-robes; chez l'autre, au contraire, il y a tout lieu de croire, qu'à la suite des contractions répétées de l'estomac, la matière saburrale,

devenue plus mobile, plus atténuée, délayée d'ailleurs par une plus grande excrétion des sucs environnans, et trouvant dans les intestins quelque obstacle insurmontable, aura été pompée par les vaisseaux absorbans, et de là, nécessairement entraînée dans le torrent de la circulation.

Je me suis fort bien trouvé d'allier le tartre stibié à l'ipécacuanha. Pendant mon séjour à Brest, un commis aux vivres de la marine, me pria de lui donner des soins, pour le délivrer d'une fièvre quotidienne dont il avoit déja essuyé six accès. Je conseillai le tartre stibié; le malade m'assura n'en avoir jamais ressenti d'effet; quoiqu'il en eût pris plus d'une fois jusqu'à douze et quinze grains. Croyant que c'étoit répugnance de sa part, j'insistai, et après l'avoir préparé par la diète et les délayans, j'en administrai, pendant l'intermittence, jusqu'à dix grains, en cinq prises, sans que le malade en fût en aucune façon incommodé, quoique cette dose n'eût procuré ni vomissemens, ni garde-robes. Je prescrivis des lavemens, et comme le besoin de vomir étoit urgent, j'essayai le lendemain vingt-cinq grains d'ipéca-

cuanha, et deux de tartre émétique, en une seule prise, ce qui procura, au grand soulagement du malade, d'abondantes évacuations par haut et par bas. La racine du Brésil eût peut-être produit seule le même effet; j'ai cependant depuis, entendu recommander ce mélange par un savant professeur de Montpellier (M. *Vigaroux*) comme devant assurer l'effet du végétal.

Quoique certaines observations déposent en faveur de l'innocuité du tartre stibié donné à fortes doses, il faut néanmoins être toujours circonspect sur son usage; car il en est aussi plusieurs qui attestent ses effets délétères. M. *Gaterau*, mon condisciple, nous en a donné un exemple dans ce Journal (*a*); n'étant pas sûr de la quantité, il ne l'a pas assignée; il présume qu'elle étoit au plus de sept à huit grains. On lit, dans la gazette salutaire de cette année (*b*), l'état fâcheux d'une jeune

---

(*a*) Tome lxxiij, page 37; Observation sur un spasme tonique, occasionné par une trop forte dose de tartre stibié.

(*b*) N°s. 44 et 45. Récit des effets d'une forte dose de tartre émétique, avec des remarques; par le docteur *Blackburne*, traduit du *London médical Journal*.

Lady de seize ans, à qui ses parens firent prendre le soir, quinze grains de tartre émétique, au lieu de la même quantité d'ipécacuanha. Le lendemain, elle étoit extrêmement pâle, couverte d'une sueur froide et gluante. Des pincemens convulsifs affectoient successivement tous les muscles de la face; on remarquoit de fréquentes contractions spasmodiques et des soubresauts des tendons, aux extrémités supérieures; le pouls étoit vif, foible et tremblant; la langue humide et nette. L'antimoine avoit causé des vomissemens continuels, une grande partie de la nuit, ainsi que quatre selles liquides. La malade respiroit avec difficulté; toutes les fois qu'elle essayoit de remuer la tête, ce mouvement ressembloit exactement à un tremblement paralytique. La même espèce de tremblement accompagnoit chaque effort qu'elle faisoit pour lever la main; enfin, à cet état alarmant se joignirent de temps en temps des défaillances. Malgré la délicatesse de sa complexion, à la faveur des cordiaux, des antispasmodiqnes et du quinquina judicieusement administrés, la malade fut assez heureuse pour recouvrer ses for-

ces et sa santé: Des symptômes énoncés, le tremblement de tête est celui qui a subsisté le plus long-temps; la convalescence a été extrêmement longue, et accompagnée d'une foiblesse peu commune.

« L'antimoine, dit M. *Blackburne*, dans les cas où il peut être considéré comme poison, après avoir excité certains efforts pour le faire rejeter, (*a*)

(*a*) Lorsqu'après l'exhibition d'une dose quelconque de tartre stibié, les vomissemens durent trop long-temps, ou deviennent trop violens, ne pourroit-on pas faire prendre sur le champ le quinquina en substance? Le fait suivant, rapporté par M. *Hallé*, me fait présumer qu'on en retireroit le plus grand avantage. « Je fis prendre à cette malade une composition connue et éprouvée, dans laquelle le quinquina est mêlé au sel d'absynthe et au tartre stibié à grande dose. Dans l'intention de savoir si c'étoit la partie terreuse du quinquina ou le sel d'absynthe, qui ôtoit au tartre stibié sa vertu émétique, je ne fis mettre d'abord que l'extrait de quinquina. Dès le premier ou le second bol, la malade vomit avec des efforts extraordinaires; cependant elle n'avoit dû prendre, dans cette première dose, qu'à peu près un demi grain d'émétique: alors je fis amalgamer l'opiat avec le quinquina en substance, et la malade prit ainsi

arrête complétement leurs effets, en détruisant l'énergie, en suspendant l'action de la fibre motrice, et même en ôtant la vie d'une manière insidieuse, et comme furtivement ».

Le rédacteur de cette feuille intéressante, ajoute deux faits dans lesquels le tartre émétique a été funeste, et qui confirment sur-tout la dernière partie de cette assertion. Pour de légères indispositions de bas-ventre, accompagnées d'un petit dérangement et de quelques tranchées, on donna deux grains de tartre stibié à un enfant dont l'âge n'est par indiqué; les vomissemens n'eurent pas lieu. Peu de temps après survinrent des sueurs froides, l'insensibilité, des tremblemens, des convulsions, et malgré les secours de l'art les plus prompts, l'enfant mourut au bout de quelques heures. La femme d'un fermier, d'une santé robuste en apparence, âgée de trente-six ans, fut en 1781, attaquée de l'*influenza.* Les symptômes, qui accompagnoient cette

---

jusqu'à quatre et cinq grains d'émétique par jour, sans éprouver la moindre nausée». Mémoires de la Société royale de médecine, tom. V, note de la pag. 71.

espèce de rhume, ressembloient à ceux d'une pleurésie, mais ne parurent pas assez intenses pour indiquer la saignée. On appliqua un vésicatoire sur le côté, et le soir on fit avaler à la malade quatre grains de tartre émétique. Il survint de violens vomissemens et d'abondantes évacuations par les selles. Le lendemain les défaillances se succédoient ; il y eut des sueurs froides, le pouls étoit presque effacé et imperceptible ; des garde-robes liquides s'échappoient involontairement. La malade n'avaloit plus qu'avec beaucoup de peine ; elle succomba le troisième jour.

Aux différens faits que je viens de rapporter, j'ajouterai le suivant (*a*). Le régiment de Languedoc étant à Mahon, un médecin de l'armée françoise prescrivit, à un officier de ce régiment, deux verres d'apozème apéritif à prendre chaque matin, et à chacun desquels on devoit ajouter dix-huit grains

---

(*a*) Je l'ai trouvé tel que je le rapporte, dans les papiers de feu mon père, docteur en médecine, et pensionnaire du roi, à qui j'ai succédé dans le corps auquel j'ai l'honneur d'être attaché.

de tartre vitriolé. Le malade faillit être victime d'une funeste méprise. En l'absence d'un apothicaire françois, établi dans cette ville, son épouse, trompée sans doute par la conformité du nom, donna un demi-gros de tartre stibié en deux paquets. Un des deux fut mis dans le premier verre d'apozème, et bientôt après l'avoir avalé, survinrent des nausées fatigantes, et des vomissemens d'une très-petite quantité de bile jaunâtre, accompagnés de palpitations, de fortes douleurs d'estomac, et de mouvemens convulsifs des extrémités supérieures. Le médecin, appelé à l'instant, interroge le pharmacien, et ils ne tardent pas à découvrir ensemble la vraie cause du mal. Il n'y avoit point de surcharge gastrique, le malade ayant pris peu de jours auparavant un émétique, et deux purgatifs qui avoient entièrement balayé les premières voies; aussi les efforts du vomissement n'amenoient presque rien, et l'irritation de l'estomac n'en étoit que plus forte. La rougeur de la face, l'engorgement et la prominence des vaisseaux de la tête et du col, le pouls plein et véloce, indiquoient une disposition prochaine à l'état in-

flammatoire ; une ample saignée la fit disparoître. On fit prendre des potions mucilagineuses et calmantes, on mit le malade dans le bain, on lui fit boire de l'eau de poulet en abondance ; ces moyens dissipèrent une partie de l'orage, et procurèrent du repos. Aux approches de la nuit, il fut tourmenté de coliques avec borborigmes, qui se terminoient par des déjections liquides, d'une fétidité (*a*) insupportable

(*a*) Cette fétidité des déjections chez un individu qui, peu de jours auparavant, venoit d'être complettement évacué, et dans les garderobes duquel on ne l'avoit pas aperçue à cette première époque, paroît appartenir à une qualité particulière inhérente au tartre stibié. Le jalap les rend séreuses, la rhubarbe leur donne une teinte jaunâtre aussi bien qu'aux urines, la térébenthine communique à ces dernières une odeur de violette, &c.

Dans une dissertation qui a fait, en 1787, le sujet d'un acte public aux écoles de Montpellier, M. *Gesbert de Bois-Fontaine* s'étend sur cette propriété septique, qu'il établit par des observations concluantes : *De tartari emetici confectione et qualitate septicâ. Septicum definit ad sensum Galeni* (de simplicium medicamentorum facultatibus, libro v, capite xv) *id quod partes corporis animati eliquat cum fetore.*

et peu copieuses; on administra des clystères adoucissans. Le lendemain il y eut encore quelques garde-robes semblables, ainsi que le surlendemain, ce qui fit recourir à l'usage du quinquina; il y avoit foiblesse excessive, et une mobilité singulière du genre nerveux. L'estomac eut beaucoup de peine à recouvrer ses forces digestives; les restaurans, et sur-tout le vin de Malaga, ont conduit à un parfait rétablissement.

« Le médecin ne peut compter sur l'action d'un médicament, qu'autant que sa préparation est constamment la même. Si chaque pharmacien a son procédé particulier, et si ce procédé est capable d'augmenter ou de diminuer l'énergie du remède, il en résulte alors des inconvéniens très-graves pour le malade, et le médecin peut se trouver souvent exposé au blâme que mérite seule la préparation infidèle du

On trouve aussi dans cet opuscule une observation très-détaillée, qui, en prouvant l'assertion de l'auteur, offre en même temps un exemple des effets délétères de l'émétique, *fractâ dosi*.

médicament (*a*) ». Sa force et son action peuvent encore être atténuées selon le degré de pureté de l'eau qui sert à le dissoudre, ce qui regarde sur-tout ceux que l'on n'emploie qu'à une très-foible dose (*b*). Unissons en même temps nos vœux à ceux de tous les médecins (*c*) pour que cette préparation, dont l'usage est si général, soit faite par-tout d'une manière uniforme, afin qu'elle ait toujours une activité invariable et déterminée. La dernière ordonnance des hôpitaux militaires n'avoit point oublié cet objet (*d*); les gens de l'art, qui avoient coopéré à sa rédaction, en avoient bien senti toute l'importance.

Ce n'est pas pour le seul tartre stibié qu'on devroit prendre ces précautions;

(*a*) M. *Caille*; Mémoire de la Société royale de médecine, tom. iij, pag 520.

(*b*) *Voyez* la Gazette de santé, année 1789, sur l'inefficacité de quelques remèdes, par la décomposition qu'on leur fait subir en les préparant, pag. 141.

(*c*) *Voyez* la note jointe aux observations de M. *Archier*.

(*d*) Réglement sur les détails intérieurs des hôpitaux militaires, du 1[er]. septembre 1788, pag. 34.

tous les remèdes chimiques en général, et les grandes compositions galéniques l'exigeroient aussi. La Faculté de médecine de Paris, la Société royale, et le collége de pharmacie pourroient se concerter ensemble pour prescrire décidément la meilleure maniére d'exécuter ces diverses préparations; elle seroit ensuite envoyée avec ordre exprès de s'y conformer aux facultés ou colléges de médecine et de pharmacie dans chaque ville de département. Ces compagnies délégueroient chaque fois un certain nombre de commissaires pour présider et manipuler les différentes opérations qui se feroient toujours en public.

OBSERVATIONS ET REMARQUES;

Par M. JACQUINELLE, maître en chirurgie, ancien chirurgien interne de l'hôtel-dieu de Paris, chirurgien-major du régiment d'Agénois, associé correspondant de

l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres d'Orléans, correspondant de la Société royale de médecine de Paris.

Plaie faite au bras gauche par un coup de corne, donné par un bœuf en fureur, suivie d'épilepsie.— Récidives de fractures.

En 1785, au mois de novembre, je fus appelé auprès d'un homme, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin bilieux, qui venoit de recevoir un coup de corne d'un bœuf en fureur, à la partie moyenne et postérieure du bras gauche. Arrivé chez le malade, je le trouvai sans connoissance, quoiqu'il n'eût perdu que peu de sang. Après avoir examiné la plaie, je la pansai comme une plaie contuse; je mis des compresses trempées dans l'eau et de l'eau-de-vie autour du bras; je fis coucher le malade, je le saignai trois fois, et le mis à la diète. Les accidens ne furent pas graves; il n'y eut que peu de gonflement au bras. La plaie suppura beaucoup, et elle fut détergée et cica-

trisée assez promptement. Je croyois mon malade à l'abri de tous accidens consécutifs; mais quelle fut ma surprise! il devint triste, mélancolique, de gai qu'il étoit; il eut des maux de tête insupportables, et fut attaqué d'accès d'épilepsie qui devinrent de plus en plus fâcheux. Aussitôt je le saignai du pied deux fois; je lui fis prendre pour boisson une tisanne faite avec les fleurs de tilleul, les racines de valériane sauvage, de pivoine mâle, édulcorées avec le sirop de fleurs d'orange; le matin, je lui fis prendre une forte décoction de feuilles d'oranger, à la dose de quatre onces; je le fis baigner, et lui ordonnai, pour le soir, un bol fait avec deux grains de camphre, autant de musc, dans la conserve de roses; je lui appliquai deux larges vésicatoires aux cuisses, et un sur la cicatrice récemment fermée, mais inutilement; les accès, au lieu de céder, se succédèrent très-brusquement les uns aux autres. Tous les moyens que j'avois employés, ayant été sans succès, je lui fis un cautère, j'entretins la suppuration, mais je n'en obtins pas un meilleur effet. Le malade tomba dans la stupidité la plus complète, et mou-

rut huit mois après son accident, dans un accès d'épilepsie.

Cet exemple n'est pas le seul dans son genre; on lit dans *Bonet* l'observation d'un enfant blessé à l'œil gauche, et qui mourut d'épilepsie en très-peu de temps. A l'ouverture du corps, on ne trouva rien de particulier (*a*). Un jeune homme de dix-huit ans, d'un bon tempérament, et qui jouissoit de la meilleure santé, ressentit une douleur assez vive au gros orteil du pied gauche, causée par l'excroissance de l'ongle qui avoit pénétré dans les chairs, et qui y avoit produit une petite tumeur; il appela un chirurgien qui, après avoir inutilement employé différens remèdes, se détermina à faire une incision à cette partie; mais ce jeune homme tomba en foiblesse, et fut tout-à-coup saisi de mouvemens convulsifs des plus violens, dont il n'a pas cessé, depuis

---

(a) *Homo ad iram pronus cum puero gladio obtuso contendit, ab hoc sub oculo sinistro leviter vulneratur, et post aliquot dies fortissima epilepsia correptus obiit. Examinato post mortem vulnere, nulla læsio præter eam quæ exterius videbatur apparuit.* BONETI Sepulchret. obs. XXIV, p. 243.

ce moment, d'être attaqué plusieurs fois par jour (*a*).

Il n'est pas possible que l'épilepsie du malade, qui fait le sujet de l'observation, reconnoisse pour cause la résorbstion de la matière purulente, puisque ce n'est qu'après la guérison de la plaie que l'épilepsie est survenue : cette plaie d'ailleurs avoit très-bien suppuré. *Sennert* range les plaies, les ulcères au rang des causes de l'épilepsie (*b*). *David de Planis Campy* pense de même (*c*). *Simon* dit que la résorbstion du pus, par le croupissement, cause des accès d'épilepsie (*d*) ; mais il faut qui y ait une disposition particulière chez le sujet, sans quoi l'épilepsie n'arrivera pas; si cela étoit ainsi, nos malades seroient à plaindre; nous les verrions tous les jours attaqués de cette affreuse maladie. Cependant, si les fluides étoient altérés chez un sujet, et qu'il y eût

---

(*a*) Éphém. d'Allemagne, *ann.* 6 et 7, 1675 et 1676; obs. lxxvij.

(*b*) *Lib.* iv, pag. 205.

(*c*) *Lib.* 1, *part.* 2, *cap.* 31, pag. 232 tom. ij, hydre morbifique.

(*d*) Pathol. de *Simon*, art. ij, de la résolution, pag. 379.

une disposition particulière dans le genre nerveux, il pourroit très-bien se faire que l'épilepsie survînt. On lit une observation sur une épilepsie, à la suite d'une ulcération à l'aile du nez, qui jetoit, pendant trois jours, une grande quantité d'humeur très-âcre : au bout de ce temps, il se cicatrisoit, et la femme se portoit parfaitement bien. Comme cet ulcère revenoit de temps à autre, dans le temps qu'il suppuroit, elle y appliqua, par le conseil d'un charlatan, l'onguent diampompholix, qui tarit l'écoulement, et avant les vingt-quatre heures révolues, elle fut attaquée d'une douleur de tête atroce, et d'un violent accès d'épilepsie : elle en eut plusieurs autres pendant six mois, et resta, pendant tout ce temps, dans une imbécillité presque totale : elle ne fut guérie que quand on eut établi deux cautères aux jambes (*a*). On voit un fait à peu près semblable dans *Zacutus Lusitanus* (*a*).

Un jeune homme scrophuleux, ayant les glandes maxillaires en suppuration

---

(*a*) Thesaur. *Burnet*, tom. ij, pag. 463.

(*b*) *Zacutus Lusitanus*, *Prax. med. admir.* *lib.* 1, obs. 29.

depuis l'âge de trois ans jusqu'à celui de dix-huit, temps où les ulcères se cicatrisèrent, fut attaqué aussitôt d'accés d'épilepsie. On employa les saignées, les anti-spasmodiques, mais infructueusement. On se détermina à lui faire un cautère, pour suppléer aux ulcères qui venoient d'être cicatrisés; le cautère ne faisant point diminuer les accès, on lui en ouvrit un second, qui, donnant une suppuration assez considérable, guérit l'épilepsie.

La cause de l'épilepsie de mon malade ne doit-elle pas être attribuée à l'extrême frayeur qu'il eut dans l'instant qu'il reçut le coup? Le système nerveux ayant été excessivement ébranlé, tous les mouvemens qui lui ont été communiqués, lors d'une trop vive impression, se renouvellent à la plus petite cause qui conserve quelque rapport avec celle qui a excité le premier ébranlement; mais ces causes ont toujours un effet proportionné à l'état du systême nerveux, c'est-à-dire, que celle qui seroit capable de faire la plus vive impression sur une personne extrêmement délicate, ébranlera à peine celle qui jouit d'une constitution plus robuste; ainsi la trop grande mobilité du

système nerveux, est la cause prédisposante de l'épilepsie, et l'impression trop vive, communiquée par la peur, sera plus ou moins grande à raison de la peur et de l'irritabilité du sujet; c'est la raison pour laquelle les femmes et les enfans y sont plus sujets que les hommes, et parmi ces derniers, ceux qui sont d'un tempérament bilieux que ceux qui sont sanguins ou phlegmatiques. Le cautère est-il un moyen toujours sûr pour empêcher les récidives de l'épilepsie ou pour la guérir? pas toujours, puisque mon malade n'en a retiré aucun avantage. Il est des circonstances dans lesquelles il est avantageux; c'est lorsque l'épilepsie est produite par une suppression quelconque, comme dans le jeune homme scrophuleux; car dans l'épilepsie qui est causée par la suppuration supprimée d'un ulcère, qui étoit comme une espèce de couloir par lequel la nature se débarrassoit, la matière purulente, plus ou moins âcre, soit par sa nature propre, soit par son séjour dans l'ulcère, exerce tout son empire sur le genre nerveux; mais lorsque l'épilepsie a pour cause une secousse violente et inopinée communiquée aux nerfs, le

cautère produira rarement l'effet qu'on en attend, et dans ce cas, les anti-spasmodiques, les bains opéreront un effet bien plus avantageux.

J'ai dit que le cautère n'étoit pas toujours un moyen sûr pour guérir l'épilepsie; mais il devient quelquefois une ressource pour éloigner les accès de cette cruelle maladie : en voici un exemple :

Le nommé *J. S.****, d'un tempérament sanguin, à la suite d'une fracture complète et compliquée de la jambe droite, faite par un coup de feu, eut la jambe amputée à quatre doigts au dessous de la crête du tibia; le malade, dont les liqueurs étoient de bonne qualité, guérit facilement. Mais un an après son amputation, il éprouva de violens maux de tête, lesquels furent bientôt suivis d'accès d'épilepsie : il fut saigné, purgé, baigné; les anti-spasmodiques lui furent donnés avec prodigalité; on lui fit prendre, pendant long-temps, les fleurs de zinc, à la dose de deux à trois grains par jour. Le kina piton fut aussi employé, mais en vain; on prescrivit au malade l'usage des eaux de Barèges; il y fut trois années consécutives, sans en retirer

aucun avantage; las et fatigué des médicamens et de la longueur de sa maladie, il me demanda mon avis sur un cautère qu'on lui proposoit. Je l'engageai à faire usage de ce moyen, et j'avoue que je n'y fus déterminé que par l'insuffisance des autres remèdes employés jusqu'alors. Cet exutoire fut établi au bras gauche; la suppuration survint peu de jours après, parce que le cautère fut fait avec l'instrument tranchant; depuis six mois le malade jouit d'une santé parfaite; il n'éprouve plus de maux de tête, ni d'accès d'épilepsie, ce qui lui arrivoit deux ou trois fois par mois, sur-tout au printemps et dans l'automne, quelquefois l'été, mais très-rarement l'hiver.

RÉCIDIVES DE FRACTURES.

Le sujet de l'*observation sur plusieurs fractures survenues successivement*, inséré dans le cayer de novembre 1788, vol. lxxvij, page 267, vient d'avoir la cuisse droite fracturée pour la troisième fois.

A l'âge de douze ans, il s'étoit fracturé le bras droit à sa partie moyenne, en

en tombant sur les marches d'un escalier.

A l'âge de quinze ans, trois ans après le premier accident, il se fractura les deux cuisses.

A l'âge de dix-sept ans, il se fractura le bras gauche à sa partie supérieure.

Au mois de mai 1786, il se fractura la cuisse droite, à sa partie moyenne supérieure.

Au mois d'avril de cette année 1790, il se fractura la cuisse droite, à sa partie inférieure, trois ans, quatre mois, cinq jours, après sa dernière fracture de la cuisse droite, arrivée en mai 1786.

OBSERVATION

*Sur un étranglement de l'*ileum, *à la suite d'une chute; par M. MOREAU, médecin de l'hôpital de Vitry-le-François.*

Une jeune fille, âgée de neuf ans, portant, il y a environ un mois, un poids assez considérable dans une hotte, trébucha, et tomba assez vivement sur

les fesses, malgré les efforts qu'elle fit pour éviter la chute. On la releva sur le champ, et il ne se manifesta aucune lésion sensible. De retour chez ses parens, elle leur laissa ignorer cet accident, d'autant plus qu'elle ne sentoit point de mal, et que toutes ses fonctions paroissoient se faire très-bien : cependant huit jours après, elle commença à maigrir ; son ventre devint sensiblement plus volumineux, et elle éprouva de temps en temps des coliques très-vives, sur-tout quand elle vouloit aller à la selle. Huit autres jours se passèrent dans cet état, sans que ses parens y fissent beaucoup d'attention, et sans que la petite malade tînt le lit, allant et venant comme à son ordinaire. Enfin, elle eut des envies de vomir, et vomit effectivement les alimens qu'elle avoit pris. Ses parens présumant que ces vomissemens étoient occasionnés par la saburre des premières voies, lui donnèrent un grain d'émétique, qui la fit beaucoup évacuer ; ils lui firent prendre ensuite une médecine qu'elle rejeta quelque temps après, et qui ne procura aucune selle. Depuis ce moment, elle ne cessa de vomir, à des distances plus ou moins éloignées, non

seulement tout ce qu'elle prenoit, mais encore beaucoup de bile verdâtre, et d'éprouver nuit et jour, par intervalles, des coliques très-vives, précédées et accompagnées de roulemens dans le bas-ventre, qu'on auroit entendus de très-loin. Le ventre se balonna de plus en plus, et se ferma entièrement, malgré les lavemens répétés qu'on donnoit à la malade, et qu'elle rendoit à peine.

C'est à cette époque que je fus appelé; je trouvai le bas-ventre sensible, tendu et très-météorisé; le pouls fréquent, petit et foible; la maigreur extrême. J'examinai à l'extérieur s'il n'existoit point quelque hernie inguinale étranglée; il n'y en avoit pas. Je soupçonnai des vers qui picotoient quelque point du tube intestinal, le fronçoient, ou bien le bouchoient par leur nombre. Je fis prendre en conséquence des vermifuges, à la suite desquels la malade vomit plusieurs vers; mais ce symptôme n'étoit qu'illusoire; elle n'en fut pas mieux; la maladie s'aggrava, les vomissemens de matière fécale survinrent, et ne me laissèrent d'autre idée de la maladie, que celle d'un volvulus. J'insistai donc sur les lavemens émolliens, les fomentations, les demi-bains;

je donnai quelques minoratifs : tout fut sans succès ; la malade expira le quinzième jour de sa maladie, à compter de celui où elle avoit commencé à vomir, et un mois après sa chute. Jaloux de m'assurer de l'existence du volvulus, auquel j'avois attribué les accidens qu'avoit éprouvés la malade, je priai M. *Mangin*, chirurgien de l'hôpital de Vitry, avec lequel je l'avois suivie, de vouloir bien m'aider à en faire l'ouverture. Ayant ouvert le bas-ventre, il en sortit au moins une pinte de sérosité jaunâtre : nous trouvâmes les intestins grêles, dans un état de phlogose considérable, remplis de matières fécales liquides et jaunâtres, et extrêmement boursoufflés, tandis que les gros intestins étoient absolument vides, et très-resserrés sur eux-mêmes. Ne trouvant point de traces de volvulus, nous étions déja disposés à ne voir d'autre cause de la mort de la malade qu'une inflammation des intestins, lorsque nous aperçumes que l'intestin ileum se trouvoit étranglé par une bride formée par l'appendice vermiculaire du cæcum, dont l'extrémité libre avoit contracté adhérence avec le mésentère, de manière qu'il en résultoit un pont sous lequel

cet intestin s'étoit engagé presque en entier. Cette adhérence de l'extrémité, ordinairement flottante de l'appendice vermiculaire du cæcum avec le mésentère, étoit si intime, qu'elle nous parut n'être qu'une continuité de substance, et qu'en conséquence, nous la regardâmes plutôt comme l'effet d'une bisarrerie de la nature, que comme l'effet d'une union accidentelle. Nous avons pensé que l'intestin ileum ne s'étoit précipité sous l'espèce d'arcade où il se trouvoit étranglé, que depuis, et à l'occasion de la chute de la malade, puisqu'antérieurement à cette chute, elle jouissoit d'une bonne santé. Il est aisé de juger que cette maladie étoit au dessus des ressources de la médecine, et au dessus des forces de la nature. Si donc, en desirant d'en publier l'observation, je n'ai point prétendu qu'elle pût contribuer en rien aux progrès de l'art de guérir, je me suis flatté au moins que par sa rareté, puisqu'elle est peut-être unique, elle intéresseroit la curiosité des gens de l'art, et le motif suffisoit pour m'y déterminer.

EXTIRPATION

D'UNE GLANDE PAROTIDE SQUIRRHEUSE;

Par M. SOUCRAMPES, ancien chirurgien aide-major des hôpitaux de l'armée françoise à Cadix, et au port Sainte-Marie, et actuellement chirurgien à Séville en Espagne.

Don *Barthelemi de Vargas*, médecin licencié, et pensionné au bourg d'Almonte, vint à Sévile vers la fin de 1786, et consulta, un jour d'assemblée générale, la Société royale de médecine et de chirurgie de cette ville, sur une tumeur qu'il avoit entre l'angle de la mâchoire inférieure et l'apophyse mastoïde. Cette tumeur avoit alors le volume d'une moyenne châtaigne, et étoit surmontée d'une autre petite éminence. Les chirurgiens, qui étoient présens, lui conseillèrent d'en faire faire l'extirpation si elle devenoit plus grosse, ou qu'elle dégénérât en carcinome. J'eus occasion de le voir ce même jour; il me demanda mon avis; je lui ré-

pondis que j'adoptois le conseil qu'on lui avoit donné ; que l'opération pouvoit se pratiquer, mais avec quelques difficultés, et qu'il étoit prudent d'attendre qu'elle fût plus urgente.

L'année suivante, sa tumeur étoit augmentée, et il y sentoit de temps en temps des élancemens. Il étoit déja déterminé à se faire opérer, et il me fit promettre d'aller en faire l'extirpation le printemps prochain. Je lui donnai ma parole.

Vers la fin d'avril, je me rendis chez lui ; je m'y trouvai avec trois chirurgiens d'avis différens. Le malade avoit lu les observations rapportées dans *Van-Swieten*, sur l'extirpation de la parotide ; et comme il craignoit que ce ne fût cette glande qui formât la tumeur, il répugnoit à l'opération : cependant il étoit un peu rassuré par le rapport des chirurgiens de la Société royale ; il le fut sur-tout par la fermeté avec laquelle je soutins que c'étoit une loupe. Un des consultans prétendoit que c'étoit la parotide qui étoit affectée, et qu'on ne pouvoit l'emporter sans un grand danger. Le second, qui ne savoit ce que c'étoit, penchoit pour l'opération. Le troisième n'avoit pas

d'opinion assise. Enfin, le malade s'en rapporta à moi, et je fis l'extirpation (que je n'aurois peut-être pas tentée, si j'avois connu la maladie) en présence des trois chirurgiens et des parens.

Le malade me prévint qu'il pourroit se trouver mal, et me pria de lui donner chaque fois le temps de revenir à lui. Je préparai l'appareil, qui étoit seulement de l'agaric de chêne, de la charpie, des compresses, et le bandage en fronde.

Le malade fut placé devant la fenêtre, assis sur une chaise. Je fis l'incision des tégumens et du tissu cellulaire, en croix : je voulus ensuite détacher la tumeur avec les doigts, mais je la trouvai trop adhérente. C'est alors que je reconnus que je m'étois mépris, et que j'extirpois la parotide, au lieu d'une loupe. Sans en rien dire au malade, ni aux assistans, je continuai mon opération, disséquant la glande avec le bistouri, et guidant toujours l'instrument avec le doigt *index* de la main gauche, pour reconnoître la pulsation des artères, et sur-tout des carotides. Je m'armai de courage, ayant bien présent le danger que je courois.

Le malade tombant à chaque instant

en défaillance, j'étois obligé de le laisser revenir à lui : pendant ce temps, je tamponnois avec de la charpie pour arrêter le sang, qui donna beaucoup moins que je ne m'y attendois. Enfin l'opération fut longue, mais heureuse. Je rapprochai les lambeaux, et je mis seulement sur la plaie, de la charpie sèche, des compresses et la fronde.

Le malade garda le lit pendant cinq jours, observa une diète rigoureuse, et se rafraîchit par le moyen des émulsions. Je ne le saignai point, ni ne lui appliquai de fomentation. Il ne lui vint point de fièvre ; à peine le pouls éprouva-t-il quelque altération. Les douleurs furent presque nulles. La tête ne fut pas non plus embarrassée, malgré les visites qu'il reçut continuellement.

Le quatrième jour, j'humectai l'appareil avec la décoction émolliente, pour le lever ; il commençoit à se faire un peu de suintement, et les choses alloient au mieux. Je recouvris la plaie avec la charpie sèche et le bandage. Le malade mangea de la soupe. Le lendemain, je le pansai de la même manière, et il se leva. Le six, je touchai les chairs avec la pierre infernale ; et je continuai le même pansement deux

fois par jour, jusqu'au neuf : alors je m'en retournai à Séville ; et ne me fiant point au chirurgien de l'endroit, je chargeai l'épouse du malade, des pansemens, lui ayant appris à les faire. Elle s'en acquitta, à quelques petites fautes près, qui allongèrent le traitement ; mais la cure n'en fut pas moins parfaite.

Je publie cette observation pour augmenter le petit nombre de celles que nous avons sur ce sujet, et diminuer la crainte que l'extirpation de la parotide inspire généralement aux chirurgiens : d'ailleurs, elle vient à l'appui de celle de M. *Siebolt*, dont il est fait mention dans le 59e volume du Journal de médecine. L'aveu de l'erreur que j'ai commise sur la nature de la tumeur, prouvera aussi que le sacrifice de mon amour-propre ne me coûte rien, lorsqu'il peut tourner au bien de l'humanité, et au profit de l'art.

OBSERVATION

Sur une fracture de la mâchoire, compliquée de plaies. Par le même.

Le 14 mai 1788, le fils de M. *Jourdan*, fabricant d'éventails à Séville, voulut descendre d'un second étage, par une corde qu'on avoit attachée à une poutre pour monter du charbon. Pendant qu'il y étoit suspendu, la corde se dénoua, et il tomba dans la cour. Son menton porta sur un morceau de bois, et se brisa tout en petits morceaux, depuis le milieu de chaque branche de la mâchoire.

Je fus appelé sur le champ, et je trouvai le malade dans l'état que je viens de décrire. Je préparai tout ce qui m'étoit nécessaire pour le pansement; ensuite je commençai par introduire dans la bouche les deux doigts indicateurs, et les pouces; ce qui fut très-difficile à faire, parce que les quatre dents incisives inférieures qui paroissoient tenir à un lambeau d'os étoient clouées au palais, et les supérieures étoient engagées entre les infé-

rieures et la lèvre. L'arcade alvéolaire étoit aussi un peu fracassée : il y eut des dents qui sautèrent, et d'autres que j'arrangeai et remis en place, ainsi que l'arcade alvéolaire elle-même. Je retirai le menton en avant, et je fis la conformation de toutes ces pièces, le mieux qu'il me fut possible.

Il y avoit en outre deux plaies transversales ; l'une à la partie antérieure et moyenne du menton, qui n'alloit pas au-delà des tégumens, l'autre à la partie inférieure, et qui s'étendoit jusqu'aux os. La portion interne des deux peauciers et les digastriques, presqu'en entier, étoient coupés. Je ne sais si le milo-hyoïdien n'y étoit pas compris.

Il sortit par la bouche quelques petits fragmens d'os et quelques dents. J'en retirai encore une plus considérable par la plaie d'en bas ; mais ce qui me donna le plus de peine, ce fut un fragment transversal de la portion inférieure du menton, cassée en deux, qui étoit descendu en arrière et en bas, jusque sur l'os hyoïde. Cette pièce étoit tellement fixée dans cet endroit par la contraction des muscles digastriques, que je parvins très-difficilement à la remonter, et à la mettre de

niveau avec les autres : encore ne pus-je pas empêcher qu'il ne restât un espace entre lequel se trouvoit la plaie inférieure. Par les parties latérales, elle s'arcboutoit sur les deux branches de la mâchoire ; et c'est dans cet endroit qu'elle s'est réunie.

Enfin, après avoir arrangé le tout de mon mieux, n'ayant personne qui me secondât, je mis des compresses étroites et fort épaisses entre cette portion d'os et le cartilage thyroïde, ensuite d'autres qui comprenoient toutes les parties fracturées, et j'appliquai par dessus la mentonnière. J'eus soin auparavant de mettre la tête dans la flexion, pour éviter la contraction des muscles qui retiroient la portion d'os en en-bas.

Le pansement fini, je fis une copieuse saignée du bras : j'en fis encore trois autres du pied, dans les deux premiers jours. Le malade observa une diète sévère. Il ne prit point de bouillon : on ne lui donna qu'une tisane vulnéraire, beaucoup de lavemens, et autant d'eau qu'il en voulut. Je fis faire, sur la partie, des fomentations émollientes et résolutives. Tels furent les moyens que je mis en usage pour m'opposer à la gangrène que je craignois.

Le quatrième jour, je levai l'appareil pour le changer. Le 7, je fis la même chose, et je m'aperçus qu'il se présentoit un os à la partie latérale gauche de la plaie d'en-bas. Je le retirai sans éprouver de résistance, et je vis que c'étoit la dent canine du même côté. Elle étoit restée dans les interstices des os, et la suppuration qui s'établissoit l'avoit entraînée.

Je ramenai un peu sur le devant la portion d'os à laquelle étoient attachées les dents incisives inférieures ; car, comme je n'avois pas pu les assujettir, elles s'étoient trop avancées dans la bouche. Je fus obligé d'avoir plusieurs fois la même précaution, jusqu'à ce que l'os fût consolidé. Je commençai alors à donner du bouillon au malade, et ensuite d'autres alimens. Je continuai les fomentations, que je rendis un peu plus toniques, et que je fis faire aussi par la bouche.

Il s'est fait une exfoliation de plusieurs fragmens d'os; il m'a fallu aggrandir deux petites ouvertures qui restoient (une de chaque côté) pour donner passage aux esquilles. Enfin la cure a été retardée d'environ deux mois par la dent canine du côté droit

qui s'étoit enfoncée dans la substance de l'os. Dès le premier jour, ne l'ayant point aperçue, je crus qu'elle manquoit; mais, à mesure que le gonflement des gencives se dissipa, elle commença à paroître comme une dent qui va pousser. Je le croyois ainsi, malgré la surprise que cela me causoit, à cause du grand délabrement qu'il y avoit eu. Enfin, au bout de six mois et demi de traitement, voyant que cette dent ne croissoit pas, et qu'elle restoit toujours dans le même état, je soupçonnai que ce devoit être la canine qui s'étoit enfoncée, et qui, par sa présence, entretenoit la petite fistule qui se trouvoit de ce côté, au-dessous du menton. En effet, je l'ébranlai, et je m'assurai que c'étoit cette dent. Je voulus l'arracher avec le pélican, mais je n'y pus réussir, tant elle étoit enfoncée. Cependant l'ébranlement suffit pour qu'elle se détachât d'elle-même. Le lendemain elle sortit; la fistule fut fermée, et la cure parfaite.

L'enfant, qui fait le sujet de cette observation, n'est pas resté aussi défiguré que je le craignois; il ouvre presque autant la bouche qu'avant son accident.

REMARQUES

Sur l'usage de la charpie sèche dans le traitement des plaies et des ulcères, avec quelques autres considérations et observations pratiques; par J. PIERRE TERRAS, chirurgien de l'hôpital de Genève, correspondant de l'Académie roy. de chirurgie de Paris.

On ne doit jamais tenir tellement à son opinion, que l'on ne soit prêt à en faire le sacrifice, lorsque de nouvelles expériences prouvent la nécessité d'en changer, ou d'y apporter quelque modification. J'ai conseillé, et même donné pour précepte d'employer la charpie séche dans tous les cas de plaies et d'ulcères (*a*). Cependant, depuis quelques années, de nouvelles observations m'ont appris qu'il est des circonstances où la charpie sèche peut causer de l'irritation, quelque douce

(*a*) *Voyez* Mémoire sur l'usage et les propriétés de la charpie, Journal de médecine, tom. lxij, et tom. lxiv.

qu'elle soit ; par exemple, dans les ulcères occasionnés par une brûlure assez profonde, dans ceux qui sont la suite d'une escarre gangreneuse, lors sur-tout qu'elle a été produite par une cause externe ; et dans les plaies, suite de quelque opération qui laisse beaucoup de surface à découvert. Enfin, dans tous les cas de plaie et d'ulcère, dont la surface est vive et très-sensible, on doit garnir les plumaceaux de quelque onguent doux, soit cérat ou digestif, pendant quelques pansemens, jusqu'à ce que la suppuration soit bien établie, et la sensibilité diminuée ; ensuite, crainte de causer trop de relâchement, d'entretenir trop long-temps la suppuration, et, par conséquent, de retarder la guérison, on n'emploiera que la charpie séche dans les pansemens. De très-habiles praticiens ont déja fait cette observation, que la charpie sêche avoit l'inconvénient de causer trop d'irritation par son contact immédiat, sur une plaie ou un ulcère (*a*). Nous croyons cependant qu'il ne faut

(*a*) *Voyez* Essais de physiologie ; par M. *Fabre*, pag. 178, et le traité des ulcères par M. *Bell* ; traduit de l'anglois par M. *Bosquillon*, pag. 129.

pas faire une règle générale d'employer les onguens ou les digestifs. J'ai guéri nombre de plaies, suite d'opérations, et autres, ainsi que des ulcères, sans m'être servi d'aucun onguent. La plupart des praticiens suivent également, avec succès, cette méthode ; et si je conseille de se servir des onguens, ce n'est qu'une modification que j'apporte à la règle générale ; encore faut-il que ces onguens soient d'une nature douce, qu'ils ne soient point rances. Ceux que je préfére, sont le cérat de saturne de M. *Goulard*, récemment fait avec de la belle cire, et l'huile la plus fine et la plus douce : je fais ajouter quelquefois, à cet onguent, un peu de fleur de zinc, sur-tout dans le cas de brûlure ; ce qui rend le cérat plus adoucissant et plus dessiccatif (*a*). On peut aussi

(*a*) Nous ferons observer que dans l'usage du cérat de saturne, ou de la pommade, pour peu que la suppuration soit putride, on trouve au pansement les plumaceaux chargés d'une matière purulente noirâtre ; mais il ne faut pas que les jeunes praticiens s'en inquiétent, et croient que ce soit un signe de gangrène ; cet effet est produit, selon les chimistes, par la phlogistication ou révivification du plomb, qui entre dans la composition des onguens de M. *Goulard*.

garnir les plumaceaux d'un digestif plus simple qu'on fait avec le jaune d'un œuf frais, broyé avec suffisante quantité de bonne huile d'olive, ou de beurre frais. Il faut le renouveler souvent; je n'y mets point de térébenthine comme c'est l'usage, à cause de son acrimonie; je préférerois d'y ajouter quelques gouttes d'eau-de-vie. Le cérat fait simplement avec de la cire et de l'huile dans des proportions convenables, est bon, ainsi que la pommade de *Goulard*, sur-tout pour les ulcères. Chacun connoît aussi l'utilité de l'onguent *nutritum*, et du cérat de *Galien* frais; ils sont avantageux dans les plaies et les ulcères, dont les chairs sont très-sensibles, et sur-tout dans les brûlures: en pareil cas, je substitue à ces onguens celui fait avec trois parties d'huile d'olive et deux parties d'extrait de saturne, qu'on bat bien ensemble; ce qui fait un onguent très-blanc et très-doux: mais dans les brûlures légères, je me sers très-utilement d'un onguent fait avec parties égales d'eau végéto-minérale et de bonne huile d'olive, qu'on prépare comme le précédent. On en passe plusieurs fois en vingt-quatre heures sur la brûlure avec les barbes d'une

plume ; on couvre la partie d'une fine gaze, afin que les linges ne s'attachent pas; et à travers la gaze, on peut oindre la brûlure avec cet onguent, quand on le juge nécessaire. A cet égard, comme il est quelquefois très-difficile de guérir certaines brûlures, et de trouver le point où un onguent soit adoucissant, sans produire une trop grande suppuration, je dois dire qu'un habile praticien de cette ville (M. *Jurine*,) m'a assuré qu'il se sert depuis long-temps, avec tout l'avantage possible, d'un onguent fait avec la cire jaune, l'huile, la litharge d'or, et un peu d'opium (*a*), qu'on étend sur les plumaceaux, ou en manière d'emplâtre sur du linge.

(*a*) Par exemple:

Prenez, *Cire jaune*, ... } 1 once.
Huile fine d'olive, ãa . }
Litharge d'or en poudre, 1 gros.
Opium, ... un scrupule.

Faites, selon l'art, un onguent.

On peut substituer à la litharge la céruse ou la fleur de zinc. Dans l'hiver, il convient de mettre un peu plus d'huile que de cire, et quand l'ulcère n'est plus si sensible, on peut supprimer l'opium.

Quand, dans les ulcères, je remarque que les chairs sont pâles, un peu fongueuses, et avec peu ou point de sensibilité, je fais ajouter à la pommade de *Goulard* un tiers d'onguent basilicon, et quelques grains de mercure précipité rouge, comme huit à douze grains par once d'onguent avec lequel il doit être exactement mêlé; c'est un très-bon détersif qui nettoie l'ulcère, dissipe cet état d'inertie sans causer trop d'irritation. L'onguent brun est beaucoup plus actif. On ne doit employer les sels mercuriels corrosifs qu'avec bien de la prudence, soit parce qu'ils peuvent occasionner beaucoup d'irritation et de vives douleurs qui affectent même le genre nerveux soit parce qu'il peut arriver encore que quelques particules en soient absorbées et portées dans la masse des humeurs, comme des observations l'ont fait voir. Le moindre inconvénient seroit la salivation; car, lorsqu'il est question, pour brûler et détruire promptement des chairs excédentes et fongueuses, de se servir de corrosifs assez puissans et assez actifs pour former des escarres, je préfère la pierre infernale, la pierre à cautère,

ou le cautère actuel. On peut se servir très-commodément de la pierre à cautère, en la laissant tomber un peu en *deliquium*, au moyen de l'air ou de quelques gouttes d'eau. Quand elle est ainsi ramollie, je l'applique avec un pinceau; elle est encore assez forte pour détruire les chairs baveuses, et faire escarre. C'est ainsi que, sans tant d'appareil, j'emploie aussi quelquefois la pierre à cautère, pour faciliter l'ouverture de certains abcès qui sont dans l'état de maturité; je ne fais que toucher ou passer avec un pinceau une couche de pierre à cautère sur la partie de la tumeur la plus déclive et la plus disposée à s'ouvrir. Je remets le cataplasme par dessus: la douleur, que cause cette application, est très-supportable et de courte durée. Vingt-quatre ou trente-six heures après, l'abcès créve dans l'endroit de l'escarre. J'ai sur-tout plusieurs fois employé ce moyen dans le cas de bubons vénériens, dont j'obtenois ensuite bien facilement la guérison, par un traitement dirigé convenablement.

Peut-être trop timide, je redoute même les trochisques de *minium*, quoique commodes et faciles à porter

dans les endroits que l'on veut cautériser. J'ai observé que pendant leur effet, ils produisent le plus souvent une vive douleur, qui semble se propager dans tout le genre nerveux, et qui jette les malades dans un état très-inquiétant ; ce qui n'arrive pas quand on se sert de la pierre à cautère, et moins encore du feu. Un mélange d'alun brûlé et de précipité rouge, est un bon cathérétique, et même escarrotique, dont on doit aussi faire usage avec beaucoup de précaution, par les raisons rapportées ci-dessus (*a*).

(*a*) Je me rappelle que dans le commencement de ma pratique, je me servis de cette poudre, dans l'intention seulement de détruire quelques chairs baveuses, pour un ulcère assez large au genou : le malade souffrit beaucoup de l'effet de cette application. A la levée de l'appareil, je fus très-surpris de trouver une escarre très-profonde, et bien au-delà du but que je m'étois proposé, ce qui m'a appris à employer le précipité rouge avec plus de ménagement. Le cathérétique dont je me sers le plus, et très-utilement, sans inconvénient, est une poudre faite avec égales parties d'alun calciné et de sucre bien mêlés ensemble, dont on réitère tous les jours, ou tous les deux jours l'application, jusqu'à ce que les mauvaises chairs soient consumées et détruites.

Quand on a ainsi, à la faveur d'un onguent détersif, rendu le fond de l'ulcère meilleur, on peut continuer le pansement avec la charpie séche, mais vers le dernier période; si la charpie s'attache trop, et cause même encore de l'irritation, on peut vernir les plumaceaux avec quelqu'un des onguens doux et dessiccatifs indiqués ci-dessus.

Par occasion, je dirai un mot du suc gastrique de bœuf pour la guérison des ulcères, Ce remède a été employé à Genève; M. *Jurine* s'en est servi le premier, d'après les vues du savant M. *Senebier* (*a*). J'ai aussi fait quelquefois usage du suc gastrique; il est certain que, sans qu'on doive prétendre guérir avec ce remède tous les ulcères, j'ai bien remarqué, comme on l'a déja dit, qu'il est très-utile dans les ulcères, accompagnés de beaucoup de douleur et de sensibilité. Dans ceux qui ont un caractère de putridité, le suc

(*a*) *Voyez* Journal de médecine, t. lxxxiij; observations faites à Genève, avec le suc gastrique.

Voyez aussi l'ouvrage de M. *Sénebier*, sur l'usage du suc gastrique, imprimé à Genève.

gastrique

gastrique, comme puissant anti-septique, la détruit, et en corrige singulièrement l'odeur, et même cette fétidité si désagréable qui émane des ulcères cancéreux, quoique certainement le suc gastrique ne guérisse pas ces ulcères malins. Cependant, comme dit M. *Jurine*, « Il procure un adoucissement réel aux maux de ces infortunés malades ». C'est enfin une ressource et un moyen de plus dans la chirurgie, pour la guérison radicale ou palliative des ulcères, et on ne risque rien de s'en servir, puisque les malades n'ont pas à craindre les frais de ce remède, ni aucun danger de son application.

Au reste, je n'ai encore employé que le suc gastrique de bœuf; mais on sait qu'on peut également se servir de celui de mouton, de chévre, et autres animaux herbivores et carnivores; il faut avoir soin de tenir le suc gastrique au frais, et de le renouveler tous les deux ou trois jours, sur-tout en été.

Pendant que je m'occupois de ces remarques, j'ai traité avec le suc gastrique un ulcère à la jambe, suite d'une contusion, à un homme de cette ville, qui est monteur de boîtes: cet ulcère, de la largeur d'un gros écu de France,

avoit un caractère gangreneux. J'employai des cataplasmes émolliens et résolutifs pour remédier à la tension et à l'inflammation qui existoit, et pour faciliter le ramollissement et la chute de l'escarre qui s'étoit formée par la négligence et le mauvais traitement de cette contusion. Je l'emportai avec l'instrument tranchant, à mesure qu'elle se détachoit; il en résulta un ulcère, dont la chair étoit vive et très-sensible. J'en fis le pansement avec des plumaceaux garnis de cérat de saturne, mêlé avec un quart d'onguent basilicon. Il me parut que la charpie séche causoit de l'irritation, et le malade ne laissoit pas de souffrir la nuit et le jour, malgré le repos, le régime et la continuation des cataplasmes entre deux linges; et par un effet assez remarquable, pendant que l'ulcère étoit en bon état à sa partie inférieure, et tendoit même vers la guérison, la partie supérieure étoit engorgée, et produisoit une mauvaise suppuration, et la pourriture continuoit ses progrès. Je fis prendre le quinquina en décoction : du reste le malade étoit dans le meilleur état possible. Cependant, inquiet de cette marche de l'ulcère, je m'avisai de me servir

du suc gastrique, dont je connoissois déja l'efficacité. Dans l'espace de quarante-huit heures, l'effet en fut très-salutaire; l'ulcère fut nettoyé, les progrès de la pourriture arrêtés, et la guérison s'en fit du quatorze au quinzième jour.

J'ai observé dans l'usage du suc gastrique, que dans les ulcères putrides, l'effet de ce remède est prompt et merveilleux les premiers jours de son application; mais il semble qu'ayant rempli le principal but, qui est de nettoyer l'ulcère, l'effet en devient plus lent et moins énergique pour avancer la cicatrice; j'ai même remarqué que l'humidité, procurée par l'application réitérée du suc gastrique, dans la suite relâche trop le tissu cellulaire, et produit ce qu'on appelle *des chairs baveuses*, qui empêchent la cicatrice; c'est pourquoi à ce période de l'ulcère, je préfère la charpie séche, ou du moins il ne faut humecter les plumaceaux qu'une ou deux fois en vingt-quatre heures, en les renouvelant. Par ce moyen, on obtient plutôt la guérison. Il me semble que c'est ainsi que les jeunes praticiens doivent faire attention à l'effet des remèdes. Quelque efficaces qu'ils

paroissent dans certaines circonstances, il y a des modifications, ou des changemens à faire dans la suite (*a*).

J'ajouterai ici que je n'emploie pas les purgatifs, dans les cas d'ulcères, comme moyen curatif, ainsi que quelques praticiens en ont fait une règle: je purge seulement quand il y a indice de sabure, ou de pléthore bilieuse; je laisse aux organes de la digestion toutes leurs facultés et leur énergie, et je ne cherche pas à troubler la nature dans ses opérations, quand tout est bien disposé; je crois cependant l'usage fréquent des purgatifs utile pour aider la guérison de quelques anciens ulcères, chez des sujets bilieux et cachectiques: c'est dans ce cas qu'on peut aussi pratiquer un cautère.

Quelques praticiens prétendent qu'on pourroit retirer de l'eau pure, tiédie au bain-marie, les mêmes avantages que du suc gastrique: on s'en serviroit de la même manière, c'est-à-dire, en appliquant un plumaceau de charpie assez épais sur la plaie ou sur l'ulcè-

---

(*a*) Il m'a paru, d'après quelques expériences, que le suc gastrique ne convient guère aux ulcères vénériens.

re; et en l'humectant avec l'eau tiéde, au moyen d'un petit linge ou d'une éponge, on ne renouvelleroit les plumaceaux qu'une ou deux fois en vingt-quatre heures : on continueroit ainsi jusque à la guérison; et pour tenir le plumaceau plus long-temps humide, on mettroit dessus une compresse trempée dans l'eau tiède, comme quand on se sert du suc gastrique; mais il faut avoir attention, sur-tout en hiver, de couvrir assez la partie, particulièrement si l'ulcère occupe les extrémités inférieures, pour y entretenir une chaleur douce, et éviter le froid que l'humidité peut procurer. Dans l'été, on pourra humecter les plumaceaux à peu près de trois en trois heures, et plus rarement en hiver.

C'est ainsi que je crois qu'en effet on pourroit guérir aussi-bien, sur-tout les plaies et les ulcères simples avec l'eau tiède, qu'avec le suc gastrique. Il seroit aisé d'en faire l'expérience et d'en constater les effets; c'est ce que je me propose de faire, sur-tout dans l'été, comme la saison la plus favorable, en y invitant aussi les praticiens : on ne sauroit donner trop de préférence dans la cure des maladies, aux

moyens les plus simples et les plus faciles à trouver.

Dans le cas d'ulcères putrides, je conseillerai de charger l'eau d'une petite quantité de bon vinaigre; comme, une partie de cet acide végétal contre quatre ou cinq parties d'eau chaude (*a*); ce qui corrige très-bien la disposition putride, et l'odeur des matières purulentes. Dans ce cas, il est nécessaire, non-seulement d'imbiber de cet oxycrat les plumaceaux, mais aussi de les renouveler plus souvent que dans le cas d'ulcère simple pour enlever les matières purulentes; et quand l'état de putridité seroit dissipé, on en reviendroit à l'eau pure (*b*).

(*a*) Le mélange d'un peu de vinaigre avec l'infusion de fleurs de sureau, fait une très-bonne fomentation, dans les inflammations érysipélateuses. On pourroit également, dans certains cas, y ajouter un peu d'eau-de-vie : on connoît aussi l'utilité de l'oxycrat tiède, pour laver et bassiner les ulcères putrides, sur-tout dans les hôpitaux; je crois qu'il est à préférer à l'eau-de-vie camphrée en pareil cas.

(*b*) On pourroit aussi employer de cette manière, et dans les mêmes cas, les sucs des plantes savonneuses anodynes, émollientes, détersives, et même cathérétiques; on

Il est certain que l'on guérit très-bien les écorchures et les contusions, sur lesquelles on met de la charpie ou des compresses, qu'on imbibe souvent avec de l'eau fraîche en été, et un peu chaude quand il fait froid. On est assez dans l'usage d'y ajouter un peu d'eau-de-vie ou de sel marin, pour rendre l'eau plus résolutive.

En septembre 1789, un homme eut le malheur d'avoir la jambe fracturée; il se fit en même temps une blessure avec contusion à l'autre jambe. Après l'avoir pansée pendant trois ou quatre jours avec le cérat de M. *Goulard*, j'observai qu'il ne produisoit pas l'effet que j'en attendois. Je me servis de l'eau tiéde, aiguisée d'une petite quantité d'eau-de-vie; et du premier au cinquième jour de ce pansement, la plaie fut parfaitement guérie.

Qu'il me soit permis de faire remarquer ici, en passant, que dans le cas de fracture, soit simple, soit compliquée, je ne me sers que du bandage à dix-huit chefs; c'étoit ma coutume, avant

---

rempliroit ainsi les diverses indications, qui se peuvent présenter dans la cure des plaies et des ulcères.

même que j'eusse connoissance de l'excellent ouvrage de M. *Pott*. Je n'emploie jamais non plus, dans aucun cas, d'attelles, ni de cartons, il m'a toujours suffi pour la sureté des parties fracturées, d'un lit bien disposé, d'un appareil bien appliqué, ayant soin de bien garnir les vides, de linges; de laisser le talon libre, (il sera d'autant plus libre, que la jambe un peu fléchie sera placée un peu latéralement en dehors;) et d'avoir des fanons bien faits et solidement attachés, sans cependant trop serrer les liens: je regarde les fanons comme les vraies et seules attelles pour contenir le membre fracturé; c'est ainsi qu'avec un appareil aussi solide que simple, ou peut rendre les fractures compliquées simples, et empêcher que celles-ci ne deviennent compliquées, comme il n'arrive que trop souvent par un mauvais traitement; mais ce n'est pas ici le cas, ni le lieu de parler des fractures sur la cure desquelles il y auroit encore beaucoup de choses intéressantes à ajouter aux préceptes que l'on a.

Je conclus de mes remarques sur la charpie que, quoiqu'on puisse, en général, se passer des onguens, il est

cependant des cas où ils sont utiles, et qu'on ne doit jamais outrer les réformes, mais garder un juste milieu dans l'usage et dans le choix qu'on en fait, et comme l'a dit fort judicieusement l'Académie de chirurgie, n'en réformer que l'abus: voilà tout le changement que j'avois à proposer depuis la publication de mon dernier Mémoire. Du reste, je persiste dans ce que j'ai dit sur la simplicité des pansemens, sur l'utilité de la charpie séche, et sur la cure des plaies et des ulcères, et sur-tout des ulcères gangréneux : sur tous ces objets, les jeunes praticiens trouveront aussi, comme l'on sait, d'excellens préceptes et une pratique très-éclairée, dans les Mémoires qui ont remporté les prix décernés par l'Académie royale de chirurgie de Paris, sur l'abus des onguens et des emplâtres; et il ne paroît pas qu'on ait rien dit de mieux sur ce sujet en Angleterre, ni ailleurs; car, l'art de guérir ne sera sans doute jamais porté à sa perfection; c'est un édifice si vaste et si compliqué, que personne dans aucun temps, ni dans aucun lieu, n'y mettra la dernière main; mais du moins les praticiens doivent profiter du temps,

et se rappeler toujours cet axiôme du père de la médecine, si vrai et si connu : *Que l'art est long, et la vie courte.*

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juin 1790.

Le mercure, dans le baromètre, s'est soutenu, du premier au huit, de 28 pouces 2 lignes à 28 pouces 3 lignes; il s'est abaissé le neuf et le dix de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 9 lignes. Le onze, il s'est relevé de 27 pouces 11 lignes à 28 pouces 2 lignes; et il s'est soutenu du douze au trente, de 28 pouces à 28 pouc. 6 lignes; il s'est relevé à 28 pouces 6 lignes; il s'est abaissé à 27 pouces 9 lignes. Différence 9 lignes.

Dans la première quinzaine, le thermomètre a marqué, au matin, de 7 à 12, dont deux fois 7, dix fois 9; à midi, de 13 à 18, dont deux fois 17, trois fois 16, 18, et cinq fois 15; au

soir, de 8 à 14, dont deux fois 9, 11, quatre fois 12, cinq fois 10.

Le ciel a été pur un jour, beau trois, couvert cinq, et variable six jours. Il y a eu petite pluie au matin, plusieurs averses un jour, une fois aversé, une aurore boréale le quatre.

Les vents ont soufflé N. quatre jours, N-N-O. deux jours, N-O. deux jours, O. un jour, S. deux jours, S-S-O. un jour, calme deux jours, variable un jour.

Dans la seconde quinzaine, le thermomètre a marqué, au matin, de 8 à 16, dont deux fois 9, 10, trois fois 12, 14, 16; à midi, de 14 à 27, dont deux fois 17, 22, trois fois 18; au soir, de 7 à 19, dont deux fois 16, trois fois 13, 15.

Le ciel a été pur cinq jours, nuageux deux, variable deux, et couvert six jours. Il y a eu petite pluie deux fois, et par intervalle un jour.

Les vents ont soufflé N-E, un jour,

S-S-E. un jour, O. cinq jours, variable quatre, et calme quatre jours.

La constitution du mois a été chaude et séche, l'atmosphère a conservé un grand ressort; les chaleurs ont été vives, sur-tout dans la seconde quinzaine. Dans la première, elles ont été tempérées par le nord. Le ciel a été beau; il y a eu quelques nuits fraîches. Les maladies ont été rares; celles qui ont paru les plus communes sont les fièvres tierces; elles ont cédé facilement aux chicoracées, mais elles ont été sujettes à des retours de deux à trois accès. Les maladies éruptives ont continué de régner. Les fièvres érysipélateuses ont été sujettes à des métastases. Les petites véroles sont devenues plus rares, et se sont maintenues discrètes et bénignes. Les attaques d'apoplexie ont été fréquentes et fâcheuses, ou avec des dévoiemens séreux, et quelques dyssenteries inflammatoires. Les fièvres bilieuses ont été orageuses, et les séro-bilieuses

davantage. On a observé quelques catarres bilieux, et des coqueluches même aux adultes. Les maux de tête, les étourdissemens, les courbatures, ont été fréquens. Les affections hémorrhoïdaires se sont renouvelées; elles ont présenté quelques phénomènes extraordinaires qui ont cédé aux moyens indiqués.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUIN 1790.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	*Dans l'après midi.*	*Au soir.*	*Au matin.*	*Dans l'après-midi.*	*Au soir.*
	degr.	*degr.*	*degr.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*
1	9,5	15,4	12,6	28 2,4	28 2,6	28 2,4
2	11,3	16,7	11,9	28 2,2	28 2,5	28 2,3
3	9,0	17,4	14,0	28 2,4	28 2,5	28 2,6
4	12,1	16,8	10,0	28 1,9	28 2,2	28 3,0
5	9,0	14,3	9,3	28 3,5	28 3,7	28 3,7
6	9,2	15,7	9,2	28 3,1	28 3,2	28 3,2
7	9,2	15,6	10,4	28 2,6	28 2,5	28 2,2
8	9,4	18,2	12,6	28 1,5	28 0,9	27 11,5
9	10,7	18,6	10,5	27 10,2	27 9,2	27 9,0
10	8,7	16,9	10,9	27 9,8	27 10,5	27 10,9
11	9,7	18,2	11,1	27 11,5	28 2,0	28 0,5
12	9,8	17,5	11,5	28 0,6	28 0,7	28 1,5
13	7,6	13,8	8,3	28 0,2	28 2,8	28 3,7
14	7,1	15,1	10,9	28 4,2	28 4,1	28 3,9
15	9,2	16,8	12,3	28 3,7	28 3,7	28 3,2
16	10,5	18,4	13,2	28 2,7	28 2,0	28 2,0
17	11,2	22,2	15,7	28 1,6	28 1,0	28 0,7
18	12,4	18,3	13,3	28 1,1	28 1,6	28 2,6
19	14,3	23,2	16,8	28 2,9	28 3,4	28 3,8
20	14,7	22,8	15,3	28 4,6	28 5,2	28 6,0
21	16,2	24,3	18,2	28 6,2	28 6,0	28 4,8
22	16,8	27,7	19,8	28 4,2	28 3,2	28 2,3
23	16,8	26,2	15,6	28 1,9	28 1,7	28 2,1
24	12,7	21,8	16,5	28 1,6	28 1,5	28 1,5
25	14,2	18,5	12,4	28 1,1	28 1,3	28 1,5
26	10,3	15,8	12,4	28 1,1	28 1,3	28 1 5
27	8,0	14,4	8,5	28 0,8	28 1,5	28 1,9
28	9,8	17,6	13,6	28 2,2	28 2,5	28 2,2
29	19,	20,5	12,1	28 1,9	28 1,9	28 1,6
30	12,1	20,2	14,3	28 1,5	28 1,8	28 1,5

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir.*	*Vents dominans dans la journée.*
1	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	N.
2	Pet. pluie.	Ciel éclai.	Beau temps.	N-N-O.
3	Couvert en gran. part.	*De même.*	*De même.*	Calme.
4	Ciel couv.	*De même.*	Ciel pur, *Aur. bor.*	Variable.
5	Ci. nuageu.	*De même.*	Ciel pur.	N-O.
6	Ciel ass. be.	*De même.*	*De même.*	N-O.
7	Quelques gou. d'eau.	Ciel couv.	Beau temps.	O.
8	Averse.	Averse.	Assez beau ciel.	S-S-O.
9	Ciel co. en gran. part.	*De même,* averse.	Ciel couv. en partie.	S.
10	Ciel couv.	*De même.*	Ciel éclairci.	S.
11	Ass.b.tems.	*De même.*	*De même.*	Calme.
12	Ci. alt. co.	*De même.*	*De même.*	N.
13	Ciel ass. be.	*De même.*	*De même.*	N.
14	Ci. assez b.	*De même.*	*De même.*	N.
15	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	N-N-E.
16	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	N-N E.
17	Ciel couv. en gr. part.	*De même*	*De même.*	Calme.
18	Ciel couv. en gr. part.	*De même.*	*De même.*	Variable.
19	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	S-S-E.
20	C. co. en p.	Ciel pur.	*De même.*	Calme.
21	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	Calme.
22	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	Calme.
23	Ciel pur.	*De même,* pl à 8 heu.	Ciel couv. en grande partie.	Variable.
24	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	Variable.
25	Alternativ. co. & écla.	Plu. entre 6 et 7 h.	Ciel couvert.	O.
26	Plui.par interval.	*De même.*	Ciel pur.	O.
27	Alternativ. co. & éclai.	*De même.*	Beau temps.	O.
28	Beauc.de n.	*De même.*	*De même.*	O.
29	Petite plui. par interv.	Ciel couv. en gr.par.	*De même.*	S-E-S.
30	Ciel co. en gr. partie.	*De même.*	*De même.*	S-S-E.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.	27,	7,	le 22
Moindre degré de........	7,	1,	le 14

	pouc.	lign.		
Plus gr. élév. de Mercure....	28,	6,	2,	le 21
Moindre élév. de Mercure....	27,	9,	0,	le 9

Nombre de jours de Beau.... 9
de Couvert.. 18
de Nuageux...3
de Pluie..... 5

Le vent a soufflé du N..... 4 fois.
N-N-E.. 2
N-O.... 2
N-N-O.. 1
S....... 2
S-S-E... 2
S-E-S.. 1
S-S-O... 1
O....... 5
Calme.... 6
Variabl... 4

Quantité de pluie, 2 lignes $\frac{2}{10}$.
TEMPÉRATURE : chaude.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de juin 1790, par M. BOUCHER, médecin.

Le temps a été à souhait, durant tout le mois, pour les productions de la campagne: point d'orages, point de fortes pluies, comme il arrive souvent dans cette saison. La température de l'air, mitoyenne jusque vers le 20 du mois, et les jours de chaleur qui l'ont suivie, leur ont été très-favorables. Le 19, le 20 et le 21, la liqueur du thermomètre s'est élevée jusqu'au terme de 20 degrés. Le 22, elle a monté à celui de 23 degrés $\frac{1}{2}$; mais après le 23, elle n'a point passé le terme de 17 degrés. Les six derniers jours du mois ont été pluvieux.

Le mercure dans le baromètre s'est maintenu, presque tout le mois, à la hauteur de 28 pouces, ou très-près de ce terme: il faut en excepter le 9 et le 10 du mois, où il a été observé au terme de 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$, et 8 lignes; le 14 et le 20, il s'étoit élevé à la hauteur de 28 pouces 3 lig.

Le vent a presque toujours été *nord* la première moitié du mois, et ensuite *sud.*

La plus grande chaleur de ce mois, mar-

quée par le thermomètre, a été de 23 degrés ½ au dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 7 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés ½.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes ½. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes ½.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'Est.
8 fois du Sud.
6 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.
1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couv. ou nuag.
10 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de juin 1790.

La fièvre putride-maligne a été encore la maladie populaire dominante, et presque la seule maladie aiguë durant tout le mois; elle s'est même étendue à tous les quartiers de la ville, et a attaqué des gens de toute condition; mais les habitations

des pauvres, entassées les unes sur les autres, en ont été toujours infectées de préférence; un grand nombre de personnes de différens états en ont été les victimes: les éruptions cutanées, qui dans le mois précédent avoient été moins communes, l'ont été davantage dans le cours de celui-ci. Quoiqu'en général elles ne parussent pas d'une grande conséquence pour le prognostic de la maladie, on a remarqué cependant que les sujets en qui l'éruption miliaire s'est maintenue jusqu'à son déclin, guérissoient plus surement que ceux auxquels elle disparoisssoit au bout de quelques jours. Ceux néanmoins auxquels ce genre d'éruption étoit d'une couleur rembrunie, couroient les plus grands risques; c'étoit le signe d'une dissolution gangréneuse dans la masse du sang. Après l'emploi des émétiques généralement indiqués dans le début de la maladie, les aigrelets, tant du règne minéral que du végétal, étoient indiqués jusqu'à son déclin, et sur-tout l'acide du vinaigre dans une infusion de scordium et de fleurs de sureau.

Les variations dans la température de l'atmosphère ont causé beaucoup d'affections catarrheuses, portant sur-tout à la poitrine. La fièvre tierce et double-tierce commençoit à devenir commune, et nombre de personnes ont essuyé la diarrhée bilieuse.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

ACADÉMIE.

Memorie de matematica è fisica della Societa italiana, &c. *Mémoires de mathématiques et de physique de la Société italienne, Tome IV. A Vérone*, 1788; *in*-8°. *de* 595 *p.*

1. Ce volume contient un grand nombre d'articles relatifs à l'histoire naturelle et à la physique générale; mais comme un simple énoncé des intitulés de ces Mémoires, ne pourroit guère donner une idée satisfaisante de leur mérite, et qu'un exposé plus détaillé nous meneroit trop loin, nous ne nous arrêterons qu'aux articles qui concernent directement l'objet de ce Journal. Nous trouvons dans ce nombre:

1°. Une dissertation de M. *Michel Girardi*, sur les organes de la respiration des oiseaux, d'après des observations anatomiques faites sur le perroquet, (*psitt. aestiv.* LIN.) et sur un jeune canard.

2°. Un quatrième Mémoire de M. *Malecarne*, sur les cerveaux des oiseaux. Il y est question du cervelet, de la moëlle alongée, et de la glande pituitaire.

3°. Une observation, par M. *Jean-Antoine Marino*, sur une tumeur enkystée in-

terne; c'étoit un stéatôme énorme, placé dans la vessie urinaire d'un sujet avancé en âge, ayant été rachitique dans sa jeunesse. Cette tumeur, après avoir causé pendant long temps les plus grandes difficultés d'uriner, étoit enfin devenue un obstacle insurmontable pour les évacuations alvines.

4°. Le même M. *Marino* rapporte ensuite le cas d'une jeune fille morte en peu de temps d'une violente céphalalgie, accompagnée de vertiges. A l'ouverture du cadavrè, on a rencontré deux vers dans le nez; le ventricule droit du cerveau contenoit un stéatôme rond, volumineux et très-dur; l'estomac renfermoit une pelotte énorme de vers.

5°. Le D. *Jean de Zeviani* rend compte de la guérison d'un phthisique, opérée par la ciguë. Cette phthisie étoit un effet du virus vénérien; le malade portoit en plusieurs endroits de son corps des ulcères et des duretés: outre le mercure, il avoit déja fait usage d'une foule de remèdes. M. *Zeviani* lui fit prendre l'extrait de ciguë, d'abord à la dose de cinq grains, et au bout de vingt jours, après avoir consommé une once d'extrait, les accidens étoient déja considérablement diminués.

6°. Les détails exposés dans une lettre de M. *L. Turga*, à M. *Ant. Caldani*, concernant un ileus mortel. Cette maladie étoit survenue à un homme de quarante-deux ans, après s'être refroidi pendant la nuit. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé une pierre dans le bassinet d'un des reins. M. *Turga* cite encore un cas de cette nature, qui a enlevé

une femme de quatre-vingts ans, sujette depuis long-temps à des flux de ventre, toutes les fois qu'elle s'étoit laissée avoir froid. La dissection a fait voir les intestins grêles attaqués de gangrène.

7°. Un Mémoire de M. le docteur *Joseph Baronio*, sur la reproduction des parties dans les animaux à sang chaud, et dans l'homme. Ce savant a constaté par ses propres expériences, que la fibre musculaire reproduite possède l'irritabilité au degré des autres, et que les nerfs, aussi bien que le cerveau, se régénèrent. Selon M. *Baconio*, plus les parties sont molles, plus leur reproduction se fait promptement.

8°. M. *M. Girardi* communique dans un Mémoire ses observations et considérations, sur la tunique vaginale des testicules. Il y confirme en partie ce qu'en a dit M. *Brugnone*; de qui il diffère néanmoins en bien des points, ainsi que des assertions de M. *Caldani*.

Praxis medica systematice exposita selectis diarii Nosocomii Fridericiani illustrata, auct. FRED. LUD. BANG: D. M. &c. *In-8°. de 596 pag. A Copenhague, chez* Simmelkiær, 1789.

2. Quatre points principaux ont fixé l'attention de M. *Bang*, dans la composition de cet ouvrage; savoir, de mettre beaucoup

d'*ordre* dans l'ensemble, de rendre son travail aussi *clair* et aussi *concis* qu'il est possible; et enfin de l'étayer sur des *preuves convaincantes*. L'ordre, dit-il, est évidemment nécessaire dans l'enseignement d'une science, où il s'agit d'acquérir la connoissance d'un grand nombre de faits, où il faut réunir avec soin les circonstances qui se rapprochent par leur nature, et séparer celles qui sont dissemblables; où il est essentiel de distinguer des vérités générales et universelles, de celles qui ne sont que partielles ou casuelles.

M. *Bang* a divisé toutes les maladies en cinq classes: savoir, 1°. fièvres; 2°. douleurs sans fièvre; 3°. lésions dans les fonctions du cerveau et des nerfs; 4°. vices dans les fonctions; 5°. les cachexies. La plupart des noms, il les a empruntés de *Sauvage*, et il observe qu'il ne faut point admettre de division de maladies, qui ne soit fondée sur la différence dans le traitement.

Comme l'objet de cette production est de servir en même temps de guide aux jeunes médecins, et de manuel pour ceux qui sont déja rompus dans l'exercice de cet art, M. *Bang* a pensé que son ouvrage devroit présenter ces détails d'instruction, qui mettent l'élève en état non-seulement de connoître les maladies, mais encore de tracer un plan curatif; que par conséquent, il ne suffiroit pas de marquer en termes génériques les indications et les remèdes, mais qu'il faudroit encore désigner les doses convenables, la composition des médicamens, les effets qui résultent d'un alliage judicieux

de différens remèdes ; de considérer de plus le moment favorable de leur administration, ainsi que la durée de leur usage.

Afin d'être le plus concis possible, l'auteur a écarté toutes les hypothèses, tout ce qui est contesté ; il a même négligé de faire mention des contradictions des auteurs, et des sentimens opposés aux siens.

Enfin, il a satisfait à la dernière considération en établissant ses doctrines sur des cas tirés de sa pratique ; ensorte que son système repose sur la base d'une expérience de douze ans, et qu'il est le résultat de plus de vingt mille observations

Dissertatio medica de typo morborum. *Par M. Fr. Jacq. Duncker, de Pyrmont, docteur en médecine. A Gottingue, chez* Grape, 1789; *in*-4°. *de* 24 *pag.*

3. M. *Duncker* expose très-bien le type de diverses maladies, mais sur-tout le type des fièvres, de l'épilepsie, et des affections chroniques ; il essaie d'expliquer la cause qui établit la périodicité du mal caduc.

Descriptio pleuritidis, peripneumoniæ, pleuro-peripneumoniæ et anginæ, earumque curatio, proposita à Ferd. Saalmann, M. D.; *in*-4°. *de* 106 *p. A Munster*, 1789.

4. Après avoir donné une description exacte de la pleurésie, de la péripneumonie, de

la

la pleuro-péripneumonie et de l'angine, l'auteur expose son opinion sur la couenne inflammatoire, qui recouvre principalement le sang tiré des veines d'une personne attaquée de quelqu'une des quatre maladies; il pense qu'elle n'est ni du serum coagulé, ni le cruor, mais plutôt un amas contre-naturel de la partie glutineuse du sang, amas qui se fait aussi bien avant la maladie, que pendant son cours. Il avance cette opinion en conséquence des considérations sur la diète animale, qui a précédé l'invasion; et remarque à ce sujet, 1°. que les individus qui doivent être attaqués de ces maladies, se trouvent non-seulement un appétit beaucoup plus grand que d'ordinaire, mais encore une avidité particulière pour les alimens tirés du règne animal; 2°. que les convalescens essuient très-facilement des rechutes, lorsqu'ils se livrent inconsidérément à ce goût aussi perfide qu'il est pressant. M. *Saalmann* suppose encore que cette matière coagulable ne se forme pas probablement dans toute la masse du sang à la fois, mais qu'elle s'engendre d'abord dans les premières voies, d'où elle passe dans le sang; que là, elle est augmentée en quantité par le mouvement fébrile, et disposée à former cette concrétion plus ou moins long-temps après que le sang a été exposé à l'air. C'est en conséquence de cette supposition, qu'il explique pourquoi cette couenne ne se trouve pas toujours sur le sang tiré durant les premiers jours de ces maladies; bien que le point de côté ou l'inflammation de poitrine fassent des progrès,

et que peut-être le sang contienne déja tous les principes nécessaires pour sa formation. Il rend encore compte de quelques autres phénomènes qu'on remarque à cet égard; et observe qu'une partie des diversités qu'on y rencontre, vient quelquefois de ce que l'ouverture de la veine a été trop petite.

En conséquence de cette aitiologie, M. *Saalmann* établit que la méthode curative doit consister dans l'emploi des purgatifs, afin d'expulser des premières voies l'humeur glutineuse; dans celui des saignées, toutes les fois que la douleur ou l'oppression sont considérables; enfin, dans celui des boissons et remèdes rafraîchissans.

Cette production est terminée par cent vingt-neuf aphorismes d'*Hippocrate*, qui ont trait aux maladies de poitrine. Nous ne pensons pas que les médecins observateurs soient en tout point d'accord avec l'auteur.

Plenck doctrina de morbis venereis, editio secunda emendata. *A Vienne; et se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1787; *in-8°. Prix 2 liv.*

5. M. *Joseph-Jacques Plenck*, docteur en chirurgie, chirurgien anatomiste, professeur impérial et royal en chirurgie, et de l'art des accouchemens en l'université de Bude, est avantageusement connu par plusieurs écrits medico-chirurgiques. C'est à lui que nous devons la méthode de guérir les maladies vénériennes par le moyen du

mercure gommeux : ouvrage utile qui a été traduit en françois par M. *Laflize*, chef du collége de chirurgie de Nancy, 1768; *in*-12, et qui a été annoncé dans ce Journal, *t.* XXX, *pag.* 191.

Méthode nouvelle de traiter les maladies vénériennes, par les gâteaux toniques mercuriels, sans clôture, et parmi les troupes, sans séjour d'hôpital, éprouvée dans les ports du Roi: ouvrage dans lequel on donne la composition desdits gâteaux, ainsi que celle d'une pommade particulière: on y rend compte de quelques expériences eudiométriques; par M. BRU, *maître en chirurgie, ancien chirurgien d'armée et d'infanterie, chirurgien-major de la marine, directeur des établissemens de santé dans tous les ports et arsenaux du Roi, sous lieutenant de la Garde nationale Parisienne, fait et publié par ordre du Gouvernement, dédié à M. le comte de la Luzerne, ministre de la ma-*

rine ; approuvé par l'Académie royale de chirurgie ; 2 volumes. A Paris, chez Croullebois, *libr. rue des Mathurins*, 1789; *in*-8°.

6. L'ouvrage entier est composé de trois parties, divisées en chapitres et sections.

La PREMIÈRE PARTIE contient une méthode générale propre à traiter les maladies vénériennes, dans laquelle M. *Bru* explique la nature, l'action combinée des forces physiques et morales de l'homme, de quelle manière l'art doit venir au secours de la nature, lorsqu'il s'agit de guérir. Il traite ensuite de la constitution naturelle de l'homme, du virus vénérien, s'il est possible de l'inoculer, du mercure et de ses propriétés chimiques et médicinales, de sa préparation pour la composition des gâteaux toniques, dit sel *régalin*.

On trouve dans la SECONDE PARTIE des observations diverses, relatives au traitement des maladies vénériennes, qui sont, suivant l'auteur, des espèces mixtes, entre les maladies aiguës et les chroniques. Un traitement local bien dirigé, dans lequel on fait entrer les topiques mercuriels, est ordinairement suffisant ; l'exercice, la vie active sont essentiels au traitement de la vérole, l'air épais des hôpitaux y est nuisible : on traite des signes, du prognostic de cette maladie, de la méthode d'administrer les gâteaux toniques mercuriels. M. *Bru* parle de la vérole, lorsqu'elle est compliquée avec

le scorbut ou d'autres vices, des diverses gonorrhées, ainsi que des accidens qui les accompagnent, des chancres, des bubons, phimosis, paraphimosis, &c. des exostoses, ankyloses, et de la goutte vénérienne.

La TROISIÈME PARTIE renferme l'examen sommaire des diverses méthodes employées dans le traitement des maladies vénériennes; savoir, les frictions mercurielles, les fumigations, le sublimé corrosif, les préparations insolubles du mercure, les pilules de *Belloste*, les dragées de *Keyser*, les sudorifiques, le rob antisiphilitique du sieur *Laffecteur*, la méthode mixte d'absorption de M. *Clare*. Aucune de ces méthodes, aux yeux de M. *Bru*, n'offre les avantages de celle des gâteaux.

L'auteur donne un plan d'établissement de santé, propre à traiter les soldats et les matelots, sans les tenir enfermés dans un hôpital; la manière de guérir les maladies vénériennes à bord des vaisseaux; celle de préparer les gâteaux toniques. Ce livre est terminé par des essais physiques faits à Toulon et à Brest, sur l'air des hôpitaux, comparé à celui de l'atmosphère.

M. *Bru* a fait diverses épreuves, qui constatent que l'inoculation de la vérole ne peut avoir lieu. Il faut lire dans son ouvrage, le travail exact qu'il a fait pour s'en assurer.

Mémoire qui a remporté le prix, en 1789, *au jugement de la Société royale de médecine de Paris, sur*

la question proposée en ces termes : Déterminer, par l'observation, quelles sont les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes, et des pays marécageux, soit pour ceux qui habitent dans les environs, soit pour ceux qui travaillent à leur desséchement, et quels sont les moyens de les prévenir et d'y remédier ; *par M. BAUMES, docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé au collége des médecins de Nîmes, médecin de l'hospice de charité de la même ville, associé régnicole de la Société royale de médecine, &c. &c. A Nîmes, chez* Belle, *imprimeur du Roi, rue des Fourbisseurs ; et se vend à Paris, chez* Théophile Barrois le jeune, *libraire, quai des Augustins ; chez* Méquignon, *rue des Cordeliers*, 1789, *in*-8°. *de* 290 *pages. Prix broché,* 4 *liv.*

7. M. *Baumes* n'est point étonné que la

Société royale de médecine ait mis en question des vérités déja établies sur les effets des effluves marécageux, sur l'économie animale. Il pense que, quoiqu'elles aient été solidement démontrées par les observations de plusieurs médecins d'un grand poids, elles méritent par leur importance, d'être de temps en temps soumises à la discussion, pour y réunir des faits nouveaux, qui peuvent leur donner une nouvelle force, et écarter les objections qui tendroient à répandre sur elles des nuages.

Cet auteur commence par déterminer ce qu'on doit entendre par le mot *palus*, ou lieu marécageux, et il comprend dans sa définition, les lacs, les étangs, les marais, les marécages, les mares, qui ne différent entre eux que par le volume des eaux, la masse de la vase qui s'y accumule, et l'aptitude qu'ils ont à se dessécher naturellement. Les qualités dangereuses de leurs émanations, sont proportionnées à l'activité de la chaleur de l'atmosphère; de sorte que dans les contrées du Nord, les *palus* ont moins de virulence, et influent d'une manière moins pernicieuse sur la santé, que les *palus* situés dans les pays tempérés ou méridionaux.

Les *palus*, selon M. *Baumes*, nuisent moins par la masse d'eau qu'ils contiennent, que par le dépôt plus ou moins considérable que la retraite ou l'évaporation des eaux laisse lors d'un desséchement incomplet. Les exhalaisons qui s'en élévent varient selon les saisons, leur nature et leur quantité. Lorsque les feux de la canicule

ont fait évaporer la plus grande partie d'une masse d'eau, une belle nappe argentée se change en un marécage hideux, où croupit une eau dormante et putréfiée, où meurent et se consument les larves ou les dépouilles des insectes qui s'y multiplioient auparavant. Une odeur fétide annonce la virulence de ces émanations, et le danger de ceux qui en éprouvent les impressions. Pendant le jour, sa surface est couverte de filets soyeux, que le soleil fait briller. Pendant la nuit, on y voit éclater quelquefois une lumière phosphorique; et des bulles d'air qui s'en élèvent sans cesse, donnent à cette eau une apparence de bouillonnement qui atteste ce mouvement de fermentation putride, à laquelle tous les corps organisés sont soumis.

Ce sont ces débris des corps organisés en putréfaction, qui rendent redoutables les effluves des *palus* incomplettement desséchés; car dans le temps de leur inondation, ou de leur desséchement parfait, dit M. *Baumes*, l'instrument qui mesure les divers degrés de bonté respective de l'air, c'est-à-dire, l'eudiomètre, n'annonce aucune altération sensible. Les principes, qui composent l'atmosphère des lieux marécageux, sont une portion de gaz hydrogène, une autre de gaz azotique, et une troisième de gaz acide carbonique, auxquelles se joint sans doute une portion de gaz ammoniacal, c'est-à-dire de ce principe odorant, qui provient de la décomposition putride des matières organisées. Ce mixte, ou cette agrégation étant d'une pesanteur spécifique plus

grande que celle de l'air commun, forme une atmosphère peu étendue, mais qui cède à l'action des vents, qui la transportent d'une région dans une autre, et avec elle les germes des maladies qui en proviennent.

Cette faculté que M. *Baumes* attribue aux vents, de disséminer les exhalaisons marécageuses, doit cependant avoir certaines bornes; s'il en étoit autrement, aucune contrée ne seroit à l'abri de leur funeste influence: on a lieu de croire que ces effluves éprouvent, dans leur transport, des décompositions, ou des recompositions qui les dénaturent, et enchaînent leur pernicieuse énergie.

M. *Baumes* pense que si l'examen seul des principes qui forment les exhalaisons des lieux marécageux, prouve leurs qualités malfaisantes, et le danger de leur influence; leurs effets sont encore mieux démontrés par l'état habituel des personnes dont les habitations avoisinent les *palus*, et par l'énumération des pays dévastés par cette espèce de fléau. L'observation et le calcul font voir que la durée de la vie moyenne est moins longue dans les contrées marécageuses. La constitution physique et morale de leurs habitans y présente l'empreinte de la dégradation; l'espèce humaine y semble flétrie par un poison qui la mine; l'homme y est moins beau, sa stature plus petite, sa figure blême, son ventre gros et bouffi, son œil morne, sa respiration courte; ce qui annonce une certaine foiblesse de la poitrine; enfin, tout y annonce que sa constitution est affectée d'un vice radical, qui non-seulement dégrade ses facultés corpo-

relles, mais ôte encore à son ame toute son énergie, dont le défaut se manifeste par une indétermination et une nonchalance, dont toutes ses actions portent le caractère.

M. *Baumes*, sans considérer si l'effet primordial des émanations marécageuses porte sur les solides, d'où l'altération qui en résulte passe ensuite aux fluides, ou sur ceux-ci, qui communiquant aux autres l'impression délétère qu'ils ont reçue, s'attache à faire voir l'action profonde de cette cause dans les dérangemens des uns et des autres; dérangemens qui se manifestent de différentes manières, suivant les circonstances et les saisons. Par exemple, dit M. *Baumes*, si l'année est humide et froide, l'atonie des solides étant alors plus considérable, et les humeurs subissant une dégénération pituiteuse, il en résulte des fièvres intermittentes ou rémittentes, d'un caractère pituiteux, compliquées de vers et de congestions muqueuses; au contraire, si l'année est sèche et chaude, les humeurs dépouillées de leur sérosité, éprouvent une altération bilieuse, qui donne lieu aux fièvres intermittentes et aux fièvres rémittentes qui portent ce caractère, aux engorgemens inflammatoires, auxquels se joignent la diarrhée, la dyssenterie, des hémorrhagies, des exanthêmes, &c. Cette dernière dégénération, ainsi que la dégénération putride ou scorbutique, sont les dispositions les plus propres aux climats marécageux; l'engouement des viscères épigastriques est aussi un des accidens les plus remarquables et les plus constans, opérés par le miasme des marais. M. *Baumes* expose

rapidement la longue chaîne d'affections morbifiques, qui suivent cet engoûment des viscères épigastriques. Il met aussi au rang des maux endémiques, dans les lieux marécageux, une foule d'affections qui tiennent aux vices de la transpiration; les maladies catarrhales, qui sont une suite assez ordinaire de ces vices, tiennent encore aux effets des émanations marécageuses, par le mauvais état des organes de la digestion auquel elles donnent lieu. Selon M. *Baumes*, l'air agissant encore plus sur les poumons que sur la peau, puisqu'il se décompose dans l'organe même de la respiration, les impressions réitérées d'un air mal-sain sur cet organe, plusieurs affections de poitrine doivent être nécessairement communes dans les lieux marécageux; aussi l'asthme, la toux chronique, l'hydropisie de poitrine, la phthisie, y sont-elles plus fréquentes et plus dangereuses que dans les autres endroits.

Telles sont, selon M. *Baumes*, les dispositions générales qu'imprime l'influence habituelle des effluves marécageux; mais pour remplir les vues spéciales de la Société royale de médecine, il fait voir ensuite quelles sont les espèces particulières de maladies qui dérivent immédiatement du miasme des marais. Son opinion est que, lorsque dans le mixte qui constitue ce miasme, le gaz hydrogène domine, les résultats de son action, sont des érysipèles, des suffocations, des morts subites. La prédominance du gaz azotique donne lieu aux langueurs, aux maux de tête, aux anxiétés précordiales, aux foiblesses, aux asphyxies;

M vj

enfin, il pense que le gaz ammoniacal produit des fièvres putrides-malignes pétéchiales, des dyssenteries, des charbons, des ulcères sordides, et des affections gangreneuses; et il penche à croire qne c'est d'une combinaison inconnue de ces divers principes, que résultent les fièvres, soit intermittentes, soit rémittentes. Toutes ces affections différentes sont évidemment le produit des effluves marécageux; mais il n'est pas bien certain qu'on puisse déterminer que telle ou telle de ces affections, dépende précisément de tel ou de tel des principes chimiques, qui composent ces effluves. La distribution que fait à cet égard M. *Baumes*, pourra paroître hypothétique, jusqu'à ce qu'on ait des observations assez détaillées pour en constater la vérité.

Un autre principe de M. *Baumes*, mais qui lui est commun avec plusieurs auteurs, c'est que les maladies qu'il attribue à l'action délétère des exhalaisons marécageuses, ne sauroient jamais être rapportées aux autres causes ordinaires, telles que les mauvais alimens, les passions de l'ame, les dérangemens des excrétions. Il est bien probable que ces causes sont rarement assez puissantes pour produire une fièvre maligne, ou une dyssenterie. Cependant si l'action de ces causes est portée au point d'affoiblir considérablement les pouvoirs moteurs de l'économie animale, on conçoit que les solides doivent tomber dans l'atonie, que les fluides, privés de leur influence conservatrice, s'altéreront nécessairement, et que par conséquent les symptômes qui accom-

pagnent les maladies, occasionnées par le miasme marécageux, se développeront dans toute leur violence ; aussi ne doutons-nous point que certaines fièvres putrides et malignes, qui attaquent quelques individus au sein des villes ou des autres habitations éloignées des exhalaisons marécageuses, ne soient indépendantes de cette dernière cause. L'action de cette cause s'exerce ordinairement sur un grand nombre d'individus à la fois, et lorsqu'une maladie grave règne épidémiquement, il n'est pas douteux qu'on ne doive l'attribuer à quelque principe général, tel que les émanations des lieux marécageux, le miasme qui émane du corps humain, et le dérangement que les vicissitudes des saisons apportent dans l'économie animale. C'est une acquisition bien importante, pour la médecine et pour l'humanité, que la notion moderne de l'influence des effluves marécageux ; mais on a à se garantir du penchant qu'a naturellement l'esprit humain à trop généraliser les causes.

Après avoir démontré l'existence des miasmes marécageux, et l'influence qu'ils ont dans la production des fièvres intermittentes et rémittentes, M. *Baumes* s'attache à faire voir ; 1°. jusqu'à quel point peut aller cette influence ; 2°. quelles sont les causes favorables ou contraires à leur développement ; 3°. de combien de temps ces miasmes ont besoin pour produire une fièvre intermittente ; 4°. de quelle manière ils s'introduisent dans l'économie vivante ; enfin quel est le caractère des fièvres marécageuses qui résultent de leur action. Quant à l'étendue

de l'influence des miasmes marécageux, elle affecte tous les âges, tous les sexes, tous les pays, tous les tempéramens. L'habitude affoiblit l'impression du miasme des marais ; c'est un avantage de notre organisation de devenir, par l'effet de la coutume, capable de résister aux causes qui tendent le plus à nous détruire; mais par cela même, les individus qui éprouvent pour la première fois l'action de ces causes, en sont plus gravement affectés : des saisons, des habitations mal-saines, un mauvais régime, ou de mauvais alimens, &c. favorisent les miasmes marécageux ; des circonstances contraires enchaînent leur activité, leur énergie s'accroît avec les chaleurs de l'été, et les effluves des marais ne sont point dangereux en hiver. Si la chaleur augmente la quantité et le danger des émanations marécageuses, la fraîcheur des nuits du printemps et de l'automne dispose les corps à les absorber; ce qui explique pourquoi les fiévres régnent principalement dans le temps des équinoxes. Le mauvais régime, des alimens mal-sains, les passions de l'ame, et toutes les causes capables d'augmenter la foiblesse radicale du systême vivant, sont propres à donner un plus grand degré d'intensité à l'action des effluves marécageux.

Relativement au temps que les miasmes mettent à produire leurs effets, M. *Baumes* regarde la question comme très-difficile à résoudre. Cependant d'après les cas connus, il croit pouvoir avancer que les miasmes excitent d'autant plus vîte une fiévre intermittente ou rémittente, que les marais dont

ils émanent, répandent une odeur plus infecte, et que la fraîcheur du soir contraste plus avec la chaleur du jour. Il pense que les observations qui lui sont propres, l'autorisent à assurer que l'action du miasme délétère se développe dans les quinze premiers jours. Il regarde la peau, l'œsophage et les poumons, comme les trois routes par lesquels les miasmes s'insinuent dans le corps. Les levains putrides étant opposés à la nature des puissances motrices de l'économie vivante, ils exercent un pouvoir sédatif sur les forces vivantes, et leur action se porte principalement sur le cerveau et l'estomac.

De cette manière d'agir des miasmes marécageux, M. *Baumes* conclut que les maladies qui en sont le produit, doivent porter l'empreinte de la diathèse propre aux pays où ils se trouvent; diathèse qui consiste dans la cachexie, le sorbut, et un certain degré d'atonie, sur lesquels sont fondés toutes les fièvres et tous les maux produits par les effluves marécageux; ainsi la bouffissure, les obstructions, l'hydropisie, l'ictère, l'anasarque, l'affection scorbutique, et l'altération plus ou moins profonde des humeurs, manifestent par-tout où règnent les miasmes des marais, la cachexie qui en est l'effet, l'air infecté par les exhalaisons marécageuses, disposant les humeurs du corps à une dégénération putride. Les fièvres dans les lieux palustres dégénérent promptement, et prennent un caractère funeste; les plaies y deviennent incurables, et après avoir été cicatrisées, se r'ouvrent quelquefois tout-à-

coup, et donnent des signes d'une grande putréfaction.

Il est, selon M. *Baumes*, trois moyens généraux de changer l'atmosphère des pays marécageux, et de dissiper les maux qui en dérivent ; le premier consiste à dessécher les marais ; le second à les tenir submergés ; et le troisième, à opposer aux causes locales d'insalubrité, les secours qui peuvent en détruire les effets. Il indique aussi trois grandes vues à remplir pour empêcher les hommes d'être les victimes des effluves marécageux ; la première est relative aux habitans des lieux mal-sains ; la seconde regarde ceux qui voyagent à travers les marais ; et la troisième, les travailleurs qu'une cruelle nécessité ramène tous les jours vers ces foyers de maladies. M. *Baumes* donne sur tous ces différens points, les détails les plus satisfaisans et les plus lumineux ; et s'il péche par quelque endroit, c'est par une certaine redondance et un défaut de concision, qui sont peut-être plus excusables ici que dans toute autre matière. Quant à la manière de guérir les maladies qui tirent leur origine de l'influence des effluves marécageux, si M. *Baumes* ne présente point à cet égard de nouvelles vues pratiques, tout ce qu'il dit sur les moyens curatifs, déja connus, est du moins propre à leur donner un nouveau poids, et à leur concilier un nouveau degré de confiance.

Unterricht für wundaertze. &c. *Instructions sur les maladies vénériennes en faveur des chirurgiens, avec une nouvelle préparation mercurielle ; par M.* SAMUEL HAHNEMANN*, docteur en médecine. A Leipsick, chez* Crusius; *et se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, *libr.* 1789; *in-8°. de 292 p.*

8. Le Journal de médecine a déja fait mention de plusieurs ouvrages instructifs, publiés par M. *Hahnemann;* celui-ci est destiné aux chirurgiens, qui, en Allemagne, sont infiniment moins instruits qu'en France, surtout relativement aux maladies vénériennes. Le vice de la gonorrhée virulente, suivant ce médecin, est de même nature que celui du mal vénérien; il prétend que des parens, mais sans virus local, ne sont pas en état de donner le jour à des enfans sains; il tâche de prouver que l'onguent mercuriel ne guérit point les maladies vénériennes, par sa pesanteur spécifique, et par sa forme métallique, mais parce qu'il est réduit en une sorte de chaux, par l'acide de l'axonge.

Le nouveau médicament que propose M. *Hahnemann*, pour traiter les maladies vénériennes, consiste en un précipité de mercure grisâtre et soluble, qui se prépare par la dissolution de ce demi-métal dans l'acide nitreux, dont la précipitation s'opère

par le moyen de l'eau de chaux de coquilles d'œufs calcinées.

WEBERS auszuge verschiedener arzney wissenschaftlicher abhandlungen, &c. *Divers traités de médecine, tirés des annonces hebdomadaires de Halle; deux volumes, contenant les années depuis* 1761, *jusqu'en* 1784; *in*-8°. *d'un alphabeth* 8 *feuilles et demie. A Halle, chez* Renger, 1788 *et* 1789.

9. Sans insister sur l'utilité de ces sortes de recueils, lorsqu'ils sont bien faits, nous présenterons à nos lecteurs le titre des Mémoires qu'on lit dans ces deux volumes. L'éditeur les a distribués en huit classes; savoir, 1°. histoire de la médecine; 2°. chimie; 3° psychologie; 4°. physiologie; 5°. pathologie; 6°. diététique; 7°. thérapie; 8°. médecine politique.

Les morceaux rassemblés dans le PREMIER VOLUME sont intitulés, 1°. des soins de la santé à l'approche de l'hiver, et pendant cette saison; 2°. de l'union du corps et de l'ame; 3°. réponse à une question concernant un empoisonnement suivi de mort; 4°. sur les cris des nouveau-nés, 5°. éclaircissemens juridiques sur les prérogatives et priviléges que les loix accordent aux médecins, et particulièrement aux archiâtres

6°. sur le remède lithontriptique de Mad. *Stephens* ; 7°. sur les moyens d'étendre et de confirmer les connoissances médicinales, par le secours tiré des expériences, auxquelles il faut que les médecins donnent les ordres ou les permissions ; 8°. recherches sur la question, savoir, si le séjour de Halle est mal-sain ; 9°. sur les causes de la grande mortalité de l'année 1732. L'auteur en accuse un vice de l'air. Les vents d'ouest, sud-ouest, et nord-ouest, ont presque constamment régné pendant deux cents trente-deux jours, et il y a eu des variations très-extraordinaires dans la pesanteur et la température de l'atmosphère ; 10°. diète des gens de guerre ; 11°. sur la salubrité et l'insalubrité de certaines saisons ; 12°. sur la conduite qu'il faut tenir durant les saisons malsaines, pour se garantir des maladies qui en sont la suite ; 13°. l'immortalité de l'ame prouvée par des argumens ; 14°. de l'essence et des opérations de l'ame humaine ; 15°. preuve que la santé du corps est essentielle pour la santé de l'ame ; 16°. la connoissance de la nature est un principe fondamental de la vraie philosophie et de la saine théologie ; 17°. sur la propagation des hommes, des brutes et des végétaux ; 18°. de l'influence du soleil sur l'accroissement et la vie des créatures ; 19°. des effets de l'imagination sur le corps humain ; 20°. preuves que les dérangemens de l'ame sont la principale cause de plusieurs maladies graves, et de la mort prématurée ; 21°. instructions sur les inclinations naturelles, les passions, les desirs, les habitudes, les mœurs, les vices

et sur leur origine ; 22°. sur l'abus très-préjudiciable des plaisirs de l'amour pour la santé et la vie ; 23°. recherches sur les raisons pour lesquelles certaines saisons amènent préférablement des maladies particulières, et des morts plus nombreuses. L'auteur porte sur-tout ses considérations sur les hivers de 1740, 1741 et 1742. 24°. Preuve que le théologien, dans la direction des ames qui lui sont confiées, doit suivre la même méthode et le même ordre qu'observe le médecin dans le traitement des maladies ; 25°. sur les nouvelles expériences pour rappeler à la vie les noyés ; 26°. l'art de rendre à la vie les noyés ; 27°. sur l'électricité, sur quelques expériences électriques, et sur leur utilité dans la médecine ; 28°. l'usage habituel de l'eau contribue-t-il à la santé et à la longevité ; 29°. instruction sur la conduite que doivent tenir les juges et les parties, relativement aux délinquans attaqués de mélancolie, ou feignant de l'être ; 30°. sur les causes de la phthisie, fausse ou véritable chez les jeunes étudians ; 31°. justification contre les imputations d'insalubrité de la bière de Halle appelée *Cuff* ; 32°. sur les causes de la fermentation vineuse et acéteuse ; 33°. sur l'appréhension de tomber en apoplexie ; 34°. instruction médicale sur la conservation de la santé des prêtres ; 35°. sur les maladies épidémiques du printemps, et sur les remèdes préservatifs qu'on doit leur opposer ; 36°. sur la guérison de la goutte ; 37°. sur l'utilité de l'antimoine dans le catarrhe suffocant ; 38°. sur les saignées dans

les fièvres continues; 39°. sur l'usage des bains chez les anciens; 40°. sur les remédes préservatifs et curatifs pendant les épizooties; 41°. sur les principes constitutifs, les effets et l'usage des eaux de Lauchstordt; 42°. de la maniere de rendre le camphre complètement soluble dans l'eau; 43°. sur le mérite des remèdes familiers; 44°. de l'influence du café sur la miliaire; 45°. sur le traitement médicinal et juridique des sourds et muets; 46°. des préservatifs contre l'apoplexie à la suite des remèdes externes; 47°. examen des substances qui attirent le venin, et en particulier de la pierre des serpens; 48°. des fâcheux effets des vins frelatés avec la litharge; 49°. sur l'usage discret qu'il faut faire des outils et ustensiles de table et cuisine métalliques, et principalement d'étain; 50°. sur l'usage très-resserré, et en partie incertain de l'électricité en médecine; 51°. du danger de la vapeur du charbon, et des meilleurs moyens d'y remédier; 52°. des vents coulis, et de leurs effets nuisibles sur le corps humain.

Le DEUXIÈME VOLUME contient les traités suivans: 1°. sur l'utilité aussi bien que sur l'insuffisance des traitemens prophylactiques en général, et en particulier lors des maladies contagieuses; 2°. de l'utilité des inquiétudes dans les maladies; 3°. de la force vitale du corps humain; 4°. des années climatériques; 5°. notice des plantes qui croissent spontanément dans les environs de Halle; 6°. sur l'extirpation de la petite vérole nouvellement proposée; 7°. préjugés et erreurs dans l'usage de la saignée;

8°. de la dyssenterie ; 9°. des traitemens infructueux des maladies ; 10°. précautions qu'il faut apporter dans l'usage des remèdes qui sont censés purifier le sang ; 11°. recherches sur les causes de la plus grande mortalité des enfans que des personnes faites ; 12°. sur l'usage de la cigue ; 13°. du détriment des remèdes échauffans dans les fièvres intermittentes ; 14°. de la vertu et des effets de l'eau froide employée extérieurement.

A treatise on cancers, &c. *Traité sur les cancers, avec l'exposé d'une nouvelle méthode heureuse de les opérer, principalement les cancers aux seins et aux testicules, au moyen de laquelle les malades souffrent considérablement moins ; on abrège beaucoup la guérison, et l'on évite la difformité ; par* HEN. FEARON, *chirurgien du dispensaire de Surrey ; troisième édition, considérablement augmentée et enrichie ds nouvelles observations ; in-8°. de 230 pag. A Londres, chez* Johnson, 1790.

10. On trouve une notice de la première édition de cet ouvrage (1784, *in-8°.*) dans

le *tom.* lxv de ce Journal, *pag.* 315. Cette troisième édition prouve l'empressement avec lequel le public anglois l'a accueilli; ce qui n'étonnera pas, si l'on fait attention que la méthode proposée par l'auteur, et à présent justifiée par un grand nombre de succès, est conforme aux principes si généralement suivis en Angleterre dans les grandes opérations; savoir de procurer la guérison des plaies, autant que faire se peut, au moyen de l'inflammation adhésive, ou comme les Anglois disent, on ne sait pas pourquoi, de *première intention.* Cette manière de recouvrer les parties dénudées de la peau, ou de réunir les bords des incisions faites aux tégumens, a été appliquée à l'amputation des extrémités, par M. *Alanson*, et à la trépanation, par M. *Minor.* Les succès de la méthode de M. *Alanson* se soutiennent, et M. *Jacques Lucas*, un des chirurgiens de l'infirmerie à Leeds, et membre du corps des chirurgiens de Londres, déclare, dans le Journal de médecine de Londres, année 1788, partie 3[e]., page 226, qu'autant que l'amputation à lambeau étoit en horreur aux malades dans le temps que l'on retardoit l'application du lambeau, et le pansoit séparément pendant un certain temps, autant on la voit demander avec instance par les infortunés qu'il faut nécessairement mutiler, depuis qu'on applique incontinent, après l'opération, la portion de chair et de peau qu'on a conservées.

La méthode d'opérer les cancers, adoptée par M. *Fearon*, est de faire une inci-

sion longitudinale suffisante aux tégumens, pour pouvoir enlever sans détruire la peau, le corps altéré; ensuite de réunir les lèvres de la plaie, sans perdre de temps, au moyen de quelques points de suture, et de diriger son traitement vers la plus prompte coalition possible des parties désunies.

Generali pratici ammaestramenti intorno ai parti, &c. *Introductions pratiques générales sur les accouchemens, &c. par* JEAN BERTOLAZZI, *chirurgien. A Vérone,* 1789, *in-8°.*

11. M. *Bertolazzi* a divisé cet ouvrage en trois parties, dont chacune comprend une suite de chapitres, subdivisés en sections.

Dans la *première partie*, on traite des organes féminins, servant à la génération; du fœtus; des parties du fœtus même; de l'accouchement en général, et des différentes manières de faire la visite des accouchées.

La *seconde partie* roule sur les accouchemens naturels faciles et difficiles; et la *troisième*, sur les accouchemens contre nature.

M. *Bertolazzi* a dédié son ouvrage à l'Office de santé de Vérone, dont il a mérité un prix distingué, et un décret honorable qui atteste le mérite de ces instructions.

Physiologorum

Physiologorum atque pathologorum de systemate absorbente recentissima quædam decreta : *Premier Mémoire ; par M. CHRISTIAN-FRÉDÉRIC LUDWIG, substitut du professeur public ordinaire de pathologie à l'université électorale de Leipsick. A Leipsick, chez* Sommer, 1789, *in*-4°. *de* 44 *pages*.

12. Ce Mémoire est divisé en trois parties. Dans la *première*, M. *Ludwig* explique son nouveau système et l'anatomie des vaisseaux absorbans ; dans la *seconde*, la physiologie de ce système ; et dans la *troisième*, la pathologie.

Il faut absolument lire tout cet écrit pour en saisir toutes les vues nouvelles sur l'action, les fonctions, et l'usage des vaisseaux absorbans.

Derarzt für liebhaberinnen der schœnheit, &c. *Le médecin pour les femmes qui aiment la beauté ; par CH. A. ZWIERLEIN, conseiller de la cour du prince de Fulde : nouvelle édition, entièrement refondue ; in*-8°. *de* 266 *pag.*

avec deux planches gravées. A Heidelberg, chez les frères Pfæhler, 1789.

13. La beauté tenant essentiellement à à la santé, M. *Zwierlein*, pour ajouter un motif de plus à ceux qui sont puisés dans les considérations des avantages de cet état, afin de faire observer les préceptes diététiques exposés dans son ouvrage, les a présentés dans le titre sous un point de vue qui se rapporte à l'objet de l'ambition de toutes les femmes.

Il ne leur fait envisager que la beauté; cependant son véritable but est de les rendre attentives aux instructions sur les moyens de travailler pour la santé. C'est une ruse innocente pour les engager seulement à ouvrir un livre qu'elles n'auroient peut-être pas regardé, s'il eût eu pour titre : *Préceptes pour procurer et conserver la santé*. Dans la conviction où sont les femmes que les doctrines de l'*hygiène* ne peuvent que contrarier leurs goûts, et craignant d'empoisonner leurs jours (qu'elles sont décidées à consacrer aux jouissances) si elles se mettoient dans le cas de se faire à chaque instant des reproches sur le genre de vie qu'elles suivent, elles auroient été détournées de cette lecture, sans les attraits puissans que le seul nom de la beauté a pour elles; tandis que les ayant séduites par les apparences, M. *Zwierlein* s'est flatté de fixer leur attention par sa manière, et les agrémens de la diction. Il suffit souvent de donner la

première impulsion pour faire poursuivre le même mouvement. Ainsi, les femmes qui auront ouvert ce livre sur la foi du titre, pourront très-bien continuer à le lire, quand ce ne seroit que par désœuvrement. D'un autre côté, M. *Zwierlein* a tout fait qour répandre de l'intérêt dans son ouvrage; c'est une production très-agréable à lire, enrichie de plusieurs anecdotes et de traits piquans.

Neuf sections, que nous allons indiquer, composent cet écrit.

La *première* concerne la beauté en général.

La *seconde* roule sur les moyens de faciliter le développement du corps humain. L'auteur y cite l'exemple d'un enfant de cinq ans qui portoit toutes les marques de la consomption. On fut long-temps à chercher la cause à laquelle on devoit attribuer le délabrement de sa santé, et cela d'autant plus que l'enfant auparavant bien portant étoit gai, recevoit de bons alimens, et en apparence tous les soins que son âge pouvoit exiger. Enfin on réfléchit sur l'habitude où étoit ce jeune sujet de coucher dans un même lit avec sa sœur aînée, fortement attaquée d'étisie. On fit cesser cette habitude, et la santé revint bientôt à l'enfant.

La *troisième section* est intitulée *de la peau.*

Voici une anecdote qui fait supposer que les *Hoff-Fræulein* (demoiselles de la cour)

de nos jours sont bien éloignées de ressembler à celles du temps de *Henri VIII* d'Angleterre. Dans ce temps on donnoit à chaque demoiselle d'honneur de la reine tous les jours pour son déjeûner un pain entier, une pinte de bière, un pain mollet, et un morceau de bouilli. Pour dissiper un pareil déjeûner avant dîner, il faut avoir l'organe extérieur très-vigoureux. L'auteur s'étend, dans cette section, sur les maladies éruptives, leurs causes et leurs remèdes. Parmi ces derniers, il préconise surtout les eaux de Wernay comme très-propres à guérir les maladies de la peau.

Après avoir observé, dans la section précédente, quels inconvéniens peuvent résulter de l'usage indiscret des cheveux empruntés, M. *Zwierlein* traite dans la *quatrième* des cheveux en particulier. Il s'y occupe de leurs maladies, et des remèdes qui y conviennent; il avertit qu'il faut prendre garde au choix des poudres à poudrer dont on se sert; celles qui contiennent un mélange de chaux rongent et font tomber les cheveux.

Les sections suivantes concernent les *yeux*, le *nez*, la *bouche*, l'*haleine-forte*, les *dents*, le *cou*, la *poitrine* et la *taille*. L'auteur, en parlant de la taille, fait mention d'une femme dont le bassin avoit été tellement rétréci par l'abus meurtrier des corps à baleines dans son enfance et dans son adolescence, que, dès sa première grossesse, on a été obligé de lui faire l'opération césarienne qui l'a conduite au tombeau.

La *neuvième* section porte pour titre,

des *ongles*, des *jambes droites*, et des *petits pieds*. M. *Zwierlein* y discute plusieurs sujets intéressans, sur lesquels toutefois nous ne sommes pas toujours de son avis. Ce qui n'empêche pas qu'en général, nous n'estimions la lecture de cet ouvrage, très-instructive et très-utile. Ce qu'il dit, concernant les secours mécaniques, nous a paru sur-tout très-bien vu, et mériter l'attention des personnes chargées de la première éducation des enfans.

A short appendix to D. MONRO's, treatise on medical et pharmaceutical chemestry,&c. *Court appendice, ou Traité sur la chimie médicale et pharmaceutique, et sur la matière médicale, par le D. MONRO. On y a joint une réponse aux remarques du critical REVIEW pour le mois d'octobre* 1788, *sur le premier volume de cet ouvrage; in*-8°. *de* 50 *pag. A Londres, chez* Cadell, 1789.

14. Nous ne nous arrêterons pas à la réponse aux remarques du *critical Review*; nous observerons seulement que les additions présentées dans cet appendix sont; 1°. quelques observations sur les principes

constitutifs des acides; 2°. une méthode pour se procurer l'acide du tartre; 3°. l'exposé des vertus médicinales de l'acide aérien. Les autres additions roulent sur la soude phosphorée (*soda phosphorata*) (*a*) sur l'esquine, le porreau, l'éponge, le tussilage, et la valériane.

Auserlesene bereitungs-arten pharmaceutische chimische arzneyen für apothecker, &c. *Procédés choisis pour préparer les remèdes chimico-pharmaceutiques à l'usage des apothicaires; par* G. H. PIEPENBRING; *in-8°. de* 78 *pages. A Gottingue, chez* Dieterich, 1788.

15. Comme il est impossible que tous les apothicaires de l'Allemagne puisent, dans les sources mêmes, les connoissances relatives à l'exercice éclairé de leur profession, il est du plus grand avantage de leur présenter un manuel capable de les instruire. Tel est l'opuscule de M. *Piepenbring*, dans lequel on trouve un choix de procédés em-

(*a*) M. *George Pearson*, docteur en médecine, membre du collége royal de médecine de Londres, médecin de l'hôpital S. George, professeur en médecine et en chimie, a décrit la manière de préparer la soude phosphorée, dans un Mémoire inséré dans le Journal de physique, pour le mois d'août 1788.

-primtés de *Dollfus*, *Dehne*, *Heyer*, *Westrumb*, *Bergman*, *Schiller*, *Bindheim*, *Hofmann*, *Lorenzen*, *Liphardt*, *Von der Ballen*, *Bonz*, *Wiegler*, *Remler*, *Thorspecken*, *Martius*, *Fiedler et Meyer*.

Systematisches handbuch der chimie, &c. *Manuel systématique de chimie, à l'usage des leçons académiques; par* FRÉDÉRIC-ALBERT-CHARLES GREN, *docteur et professeur en médecine de l'université de Halle*; seconde partie. *A Halle; et se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, *libraire*, 1789; *in-8°. de 476 pages.*

16. Nous avons annoncé la première partie de ce manuel de chimie, dans le Journal de médecine, *tom.* lxxiv, *p.* 370; et *tom.* lxxv, *pag.* 543. M. *Gren*, dans cette seconde partie, traite avec beaucoup de clarté et de précision, des principes constitutifs des animaux et des végétaux, des différentes opérations par lesquelles ces principes se manifestent; savoir, par la distillation, la solution, l'extraction, la fermentation, &c. Il donne en outre des notions très-satisfaisantes sur la génération du salpêtre, sur les diverses espèces d'air, sur le phosphore, &c.

Farbe materialien, &c. *Recueil de dissertations et d'expériences en faveur des artistes et des fabricans qui se servent de couleurs; par* J. H. PFINGSTEN; *in-8°. A Berlin, chez* Himbourg, 1789.

17. Les couleurs étant en grande partie des productions obtenues par des procédés chimiques, l'art du teinturier ne peut se perfectionner que par les travaux des chimistes : plusieurs savans se sont attachés à cultiver cette branche intéressante de l'art spagirique, et l'auteur lui-même s'y est exercé avec succès. Il en donne des preuves dans cet ouvrage, et joint à ses propres recherches celles des plus célèbres chimistes qui l'ont précédé dans cette carrière. Nous aurions seulement souhaité qu'il eût apporté plus de soin à indiquer les sources dans lesquelles il a puisé les articles empruntés, afin qu'on eût la facilité de les vérifier; car il paroît qu'il s'est glissé de temps en temps des erreurs dans l'exposé des procédés transcrits d'autres auteurs.

A comparative view of the phlogistic and antiphlogistic theories, &c. *Tableau comparatif des théories phlogistique et antiphlogistique,*

avec des inductions. On y a joint une analyse du calcul humain, avec des observations sur son origine, &c. Par GUILL. HIGGINS, *du collége de Pembroke à Oxford; in-8°. de* 330 *pages. A Londres, chez* Murray, 1789.

18. A en croire ce zélé *antiphlogisticien*, *Stahl* est le *Descartes* des chimistes, et M. *Lavoisier* leur *Newton*. « *Descartes*, dit-il, fonda son hypothèse sur un seul phénomène, le mouvement des différentes planètes de l'Ouest vers l'Est, et de la même manière, *Becher* et *Stahl*, établirent leur doctrine sur le seul phénomène de la combustion. Selon M. *Higgins*, l'hypothèse de *Stahl* est aussi mal-fondée que celle de *Descartes*, et doit enfin avoir le même sort. Il ajoute ensuite :

« Bien que *M. Lavoisier* n'ait pas encore eu les mêmes succès que les grands adversaires de *Descartes*, toutefois les efforts de M. *Lavoisier* et ceux de ses contemporains, semblent promettre une théorie aussi sure et aussi durable que celle de *Newton*. Et puisqu'on a combattu celle-ci, est-il étonnant que la doctrine antiphlogistique trouve des adversaires ? »

L'ouvrage de M. *Higgins* est divisé en six sections, dont voici les titres, 1°. *de la décomposition de l'eau* ; 2°. *composition des acides* ; 3°. *acide vitriolique* ; 4°. *acide*

nitreux ; 5°. acide marin ; 6°. calcination des métaux, via sicca ; 7°. *calcination des métaux par la vapeur, et la décomposition de l'eau ; 8°. réduction des chaux métalliques par le charbon et la formation de l'air fixe ; 9°. solubilité des métaux ; 10°. précipitation des métaux, les uns par les autres.* Il nous est impossible d'entrer dans le détail de ces différentes sections ; mais afin de mettre nos lecteurs à même d'apprécier la solidité des raisonnemens de l'auteur, nous traduirons la fin de la première section.

« Le docteur *Priestley*, dit-il, suppose que l'eau, produite par la condensation de l'air inflammable et de l'air déphlogistiqué, a été suspendue et attachée à ces airs, lorsqu'ils étoient dans leur état élastique, et que leurs particules gravitantes respectives forment un corps différent, savoir de l'acide nitreux. Pour s'en assurer, il renferma ces airs sous du mercure, avec de l'alkali fixe, afin d'en absorber le plus d'eau que faire se pourroit. Ayant ainsi préparé ces airs, il a trouvé après leur combustion que la quantité d'eau, qui avoit été produite, étoit bien au-dessous du poids des deux airs ; et il a observé, après chaque explosion, une vapeur qui se condensoit promptement, et adhéroit sous forme solide aux parois du vaisseau ; ces vapeurs condensées étoient de l'acide nitreux, comme il s'en est convaincu depuis. Quoique je ne révoque pas en doute les faits de ce philosophe infatigable, je demande pourtant la permission de différer de lui dans les conclu-

sions. Je pense que les faits qu'il expose sont, non seulement insuffisans pour établir son hypothèse, mais encore qu'ils n'ont pas même la moindre tendance à contredire la doctrine de M. *Cavendish*, concernant l'eau et l'acide nitreux. Supposons que quatre onces (*mesure*) de mélange d'airs, tels qu'ils sont ordinairement, produisent par la combustion un grain d'eau, et que le même volume d'airs, en les exposant à la chaux ou à l'alkali, soit dépouillé d'un demi-grain, ensorte, qu'après leur condensation, la quantité d'eau qui en provient ne pèse pas au-delà d'un demi-grain, peut-on conclure de là qu'il ne s'est pas produit d'eau? D'ailleurs, il faut considérer que la gravité spécifique de l'air est altérée en proportion de la quantité d'eau qui a été absorbée. Par conséquent il faudroit déterminer au juste le poids des deux airs après qu'ils ont été dépouillés de l'eau, avant de conclure que le poids de l'eau obtenue, est au-dessous de celui des airs employés ».

« J'ai souvent enflammé plusieurs pouces cubiques d'air inflammable léger et d'air déphlogistiqué; et je n'ai jamais reconnu, même par les épreuves les plus délicates, la présence d'un acide, lorsque les airs, que j'ai fait brûler, étoient purs, et que l'air inflammable dominoit. Mais quand j'ai renversé la proportion, j'ai toujours obtenu de l'acide nitreux, même par une seule explosion. Lorsque l'air déphlogistiqué contenoit un huitième d'air phlogistiqué, j'obtins de l'air nitreux en grande abondance; d'où j'infère que, si nous pouvions nous

procurer de l'air déphlogistiqué sans aucun mélange d'air phlogistiqué, il ne se produiroit pas une parcelle d'un acide quelconque ».

« Si l'acide nitreux doit être le résultat d'une union d'air inflammable léger et d'air déphlogistiqué, pourquoi cet acide n'est-il pas formé pendant la combustion lente ? »

« Tout le monde sait que tous les fluides élastiques tiennent une quantité considérable d'eau en dissolution; mais il ne faut point inférer de là, que l'eau en est un ingrédient nécessaire, et qu'elle est chimiquement unie à la matière réellement gravitante des différens airs, particulièrement lorsque nous sommes en état d'en extraire la plus grande partie ».

Par conséquent je ne vois pas comment on peut dire, avec le docteur *Priestley*, que l'air inflammable consiste en air inflammable et en eau. Nous pourrions dire aussi bien que la terre siliceuse (attendu qu'on peut en dégager de l'eau) est de la terre siliceuse et de l'eau, et que le soufre est du soufre et de l'eau, et ainsi de toutes les autres substances ».

« Si la plus grande partie de l'air déphlogistiqué étoit de l'eau, et si le fer étoit calciné, en conséquence de son union avec l'eau, comme le docteur *Priestley* le suppose, je demanderois pourquoi il ne se produit pas de l'air inflammable durant sa calcination dans l'air déphlogistiqué, de même que lorsqu'il est calciné par la vapeur de l'eau ? Mais d'après lui-même, on ne trouve

qu'un treizième d'once (*mesure*) d'air fixe dans le résidu de sept onces (*mesure*) d'air déphlogistiqué, absorbé par le fer. Or, sept onces (*mesure*) d'air déphlogistiqué suffisent pour former cinq onces, ou au moins quatre onces et demie (*mesure*) d'air fixe. Je demande donc ce que devient cet air déphlogistiqué, ou pourquoi il ne s'est pas formé d'acide nitreux ? »

Geschichte der mission der evangelischen Bruder, &c. *Histoire des missions des Frères évangéliques parmi les Indiens de l'Amérique septentrionale ; par* GEORGE-HENRI LOSKIEL. *Grand in*-8°. *de* 783 *pag. A Barby*, 1789.

19. Cet ouvrage contient plusieurs détails, dont la connoissance fera surement plaisir à nos lecteurs. Nous ne nous arrêterons pas aux cinq premières sections, qui ne présentent rien de relatif à l'objet de ce Journal. Mais avant d'aller plus loin, remarquons que la plupart des matériaux, qui composent ce volume, ont été recueillis par le missionnaire *David Zeisberger*, lequel a fait un séjour de quarante ans dans l'Amérique septentrionale, et qu'ils ont été présentés à M. l'évêque *Spangenberg* qui a passé également plusieurs années dans ces contrées.

Les sujets de la sixième section, sont les alimens, l'agriculture et l'éducation des bestiaux. Parmi les fromentacés, en usage chez les Iroquois ou six nations, et parmi les Delawares, ou Indiens des frontières de la Pensylvanie, le Zea Mays tient le premier rang; ils le plantent à l'époque de la fleuraison du coudrier; et, quoiqu'ils ne répandent pas de fumier sur la terre à laquelle ils le confient, il n'en végète pas moins, quelquefois d'une manière si étonnante, que sa tige acquiert une hauteur de huit pieds sur un pouce de diamètre. Les légumes qu'ils cultivent sont, les *arachis hypogæa*, *phaseolus vulgaris*, *solanum tuberosum*, *cucurbita pepo cucumis melo*, *pastinacea sativa*. On compte au nombre des arbres forestiers, les *prunus padus*, *fagus castanea amara*, *castanea pumila*, *nux juglans*. Le bois de l'érable sucré est d'une dureté si considérable, que les Delawares appellent cet arbre *bois-caillou.*

Quelques Indiens commencent à s'attacher à l'éducation des bestiaux. Il y en a peu qui tiennent des bêtes à cornes; mais les chevaux, les chiens et les cochons sont très-communs. L'herbe des prés pousse dans les plaines fertiles avec tant de vigueur qu'un homme à cheval ne sauroit atteindre avec la main le bout ou l'extrémité supérieure. Le bétail y est friand des champignons, et pendant l'hiver, on le nourrit avec les rameaux du *laurus sassafras*, ou bien avec une espèce de mousse verte qui vient aux arbres, et ressemble au foin: on croit que c'est la *tillandia* LIN.

Dans la septième section, on traite de

la chasse et de la pêche. Les animaux sauvages, qu'on trouve dans ces contrées sont, le *cervus elaphus*, le *cervus alces*, et une autre espèce de cerf appelé le *musethier*, qui a beaucoup d'analogie avec le dernier, le *bos bison*, l'*ursus arctos niger*, le castor, le *felis discolor*, SCHREB; le *felis concolor*, SCHREB; le *felis catus ferus*, SCHREB; le *canis lupus*, le renard, le sanglier, le *racoon ursus lotor*, la loutre du Canada, la *mustella lutris*, SCHREB; l'*hystrix cristata*, le *beutelthier*, le *coati viverra nasua*, SCHREB; l'*ursus meles*, le *viverra putorius*, l'écureuil, le marte, le lièvre, l'*ondathra*, le *castor zibethicus*. Les ennemis les plus terribles des cerfs et des sangliers sont les différentes espèces de chats. La loutre du Canada attaque même les hommes et les chiens, lorsqu'elle est poursuivie de trop près, et avec trop d'ardeur. Un chirurgien des troupes auxiliaires a ramené dans le Bayreuth sa patrie, un *racoon ursus lotor* qui, au bout d'un temps assez considérable, a disparu sans qu'on ait jamais pu en avoir de nouvelles. L'*hystrix cristata* loge dans les arbres creux, et y grimpe avec beaucoup de facilité. Le *coati viverra nasua*, SCHREB; et l'*ursus meles*, qui rumine, fournissent, l'un dans la saison des noix, et l'autre en tout temps, un aliment agréable. On tire du *viverra putorius* un excellent anti-hystérique.

Parmi les différentes espèces de serpens qui habitent ce pays, l'auteur décrit entre autres le serpent à sonnette, et la *springschlange*, (serpent sauteur,) Ce dernier

reptile n'est que d'environ trois quarts d'aune de long ; il a une force élastique étonnante, au point que, si en s'élançant contre son ennemi, il rencontre en chemin un arbre, il s'y creuse un enfoncement, dans lequel il reste engagé sans pouvoir se tirer de là. Il ne paroît pas qu'on ait aucune description de cette espèce de serpent.

Passons aux oiseaux. Les premiers, dont il est question dans cet ouvrage, sont les poules d'Inde : on les voit en automne par bandes de cent et davantage ; elles sont plus grosses que les nôtres, et se perchent sur les arbres les plus élevés, en sorte qu'on ne peut les atteindre qu'avec des balles. Nous ferons encore mention du *turdus polyglottus* qu'on appelle aussi *Mocking Bird*, et qui est très commun dans ces régions.

Parmi les poissons on distingue le *salmo salar*, et le *gymnotus electricus*. Aucune autre espèce de poisson n'ose approcher de cette anguille; il n'y a que quelques espèces d'écrevisses, dit l'auteur, qui peuvent le faire impunément. Si cette observation est juste, il seroit, si non important, du moins curieux de connoître les causes auxquelles tient cette impunité.

Nous ne nous arrêterons pas à la huitième section dont les sujets sont le commerce, les voyages, les danses et les jeux des Indiens ; nous remarquerons seulement que l'auteur insiste sur le préjudice que porte aux Indiens le commerce de rum ; il assure, qu'une fois habitué à cette boisson, rien ne leur coûte pour s'en procurer.

La neuvième section est consacrée aux maladies, aux remèdes, et aux pratiques des Indiens à l'égard des cadavres. On y voit la réfutation d'un des mille et un préjugés concernant le bonheur et les priviléges de l'état sauvage de l'homme, dont nos sophistes inondent la société civile; savoir, la preuve la plus convainquante que les individus des hordes sauvages ne jouissent pas d'une meilleure santé que ceux des nations civilisées ; que par conséquent la civilisation ne se fait point aux dépens de la constitution. Les Sauvages sont même, selon notre auteur, sujets à un nombre de maladies plus considérable que les Européens ; ce qui vient de leur genre de vie, des fatigues extrêmes, des jeûnes forcés, et quelquefois prolongés ; enfin, des excès en tout genre auxquels ils se livrent en brutes, lorsque l'occasion s'en présente.

Les Européens leur ont apporté deux espèces de maladies très-fâcheuses, le mal vénérien et la variole. Le premier se répand considérablement parmi les Indiens; mais il n'est pas si meurtrier que la petite vérole. Cette dernière est cause que les Indiens conservent toujours une espèce d'aversion pour les Européens, et aussitôt qu'elle se déclare chez quelqu'un, le désespoir s'empare du malade, et le découragement se saisit de toutes les personnes qui en sont averties. La malheureuse victime est abandonnée, et succombe souvent plutôt par faute de secours, qu'à cause de la gravité essentielle de la maladie.

Le moyen curatif de prédilection contre

toutes sortes de maladies, est la sueur. Chaque village est pourvu d'un four à suer, éloigné de quelque distance des habitations; ce four est construit avec des palissades ou des planches recouvertes de terre; ou bien il est creusé dans une colline. Lorsque quelqu'un veut se faire suer, il s'y fourre tout nu; on y place ensuite quelques pierres rouges, et on ferme la porte. La chaleur fait bientôt ruisseler l'eau de tout le corps, et lorsque les malades estiment qu'ils ont trop chaud, ils sortent du four, et se jettent dans l'eau courante la plus proche, où ils restent environ une minute. De là, ils retournent au four, et répètent ce manège trois ou quatre fois de suite. Quelquefois, pour se faire suer davantage, ils font jeter de temps en temps sur les pierres chauffées de l'eau, qui étant réduite en vapeurs, augmente l'activité de la chaleur. Plusieurs Indiens sont dans l'usage de se faire ainsi suer une ou deux fois par semaine, par précaution, et pour se rafraîchir; d'autres, pour se disposer à quelque occupation qui demande beaucoup de réflexions et de sagacité.

Il y a parmi eux un très-grand nombre de médecins des deux sexes. Ce sont surtout les vieillards incapables de vivre de leur chasse qui exercent la médecine. Ils ont grand soin de tenir leurs connoissances secrettes, et ils ne les communiquent à leurs familles que lorsqu'ils s'attendent à mourir. A l'emploi des remèdes physiques, ils joignent certaines cérémonies, et n'administrent leurs secours aux malades que lors-

qu'ils ont touché le salaire qu'ils demandent. Ils sont plus versés dans le traitement des maladies chirurgicales que dans celles qui sont du ressort de la médecine interne, à laquelle ils entendent fort peu de chose.

On assure qu'ils sont très-adroits à réduire les fractures et les luxations. Il est rare parmi eux de rencontrer des fractures; mais les luxations sont beaucoup plus fréquentes. Un Indien seul dans un bois, qui se démettroit un pied ou le genou, ne seroit pas embarrassé jusqu'à un certain point; il se traîneroit vers le premier arbre à portée, et après avoir lié sa bretelle autour du pied blessé, il l'y attacheroit avec l'autre bout, ensuite il se coucheroit sur le dos, et feroit l'extension nécessaire pour remettre le membre luxé en place.

Ils se servent, avec beaucoup de succès, d'une décoction de feuilles de hêtre pour guérir les brûlures ou les engelures. Leurs cataplasmes émolliens sont faits avec de la farine de maïs. Sujets comme les Européens aux maux de dents, ils les souffrent aussi impatiemment que ceux-ci; mais étant moins pourvus d'instrumens propres, la première tenaille qui leur tombe sous la main, leur sert de pélican ou de davier.

L'écorce de *juglans alba* est employée chez eux comme un cautérisant; elle est fort âcre, et appliquée sur la peau, elle cause, au bout de quelque temps, une douleur mordante, et brûle la peau. On en applique aux tempes contre la céphalalgie, et aux joues pour dissiper les maux de dents. Cette même écorce pulvérisée,

bouillie, et appliquée tiède sur les blessures récentes, arrête le sang, et prévient l'engorgement. Après deux jours d'usage de ce remède, on le remplace par la racine de salse-pareille.

Les Indiens sont sur-tout très-au fait du traitement des morsures des serpens, et ils prétendent que chaque espèce de ces reptiles vénimeux exige son propre remède. Par exemple, le *polygala senega* est le spécifique contre les morsures des serpens à sonnettes, et on assure qu'on trouve ce végétal en abondance par-tout où il y a de ces animaux. Il y a plus, c'est dans le temps où leur morsure est le plus à craindre, que cette plante est précisément dans toute sa perfection. Les Indiens sont si persuadés de la propriété infaillible de ce remède, que plusieurs d'entr'eux, afin de gagner un verre d'eau-de-vie, se laissent mordre par un de ces serpens. Ils mâchent les feuilles du polygala avant que d'en couvrir la morsure; ils font aussi avaler au blessé un peu du suc de ce végétal, ou bien de quelque graisse, même du beurre. Il faut s'abstenir de toute boisson pendant quelque temps, bien que les malades souffrent de la soif. On vante encore, comme un spécifique topique, la racine d'*aristolochia serpentaria* mâchée, et, à l'intérieur, une décoction des bourgeons ou de l'écorce du *fraxinus caroliana* Enfin, depuis peu, on s'est assuré que le sel commun est aussi efficace qu'aucun autre remède; on en applique sur la plaie, ou on la lave avec une forte solution de ce sel, et on prétend qu'il

n'y a plus rien à craindre. Les animaux mordus sont traités comme les hommes, et leur guérison est même plus prompte.

Plusieurs Indiens substituent au quinquina l'écorce du *cornus florida*, ou bien, ils font prendre une décoction du bois et des bourgeons du *sambucus Canadiensis*, dont d'autres se servent encore pour combattre toute sorte d'inflammations.

Un des remèdes les plus usités parmi les Indiens, est la pétrole qui sourd le plus communément de la terre avec l'eau. On raconte qu'un Indien attaqué de la variole, voulant se rafraîchir, fut se coucher dans un marais, et guérit. Ce fut à cette occasion qu'on découvrit dans ce marais une source de pétrole, et depuis on en a rencontré plusieurs dans le pays des Delawares et des Iroquois. Il y en a dans les eaux courantes, aussi bien que dans les eaux stagnantes et les marais. La forte odeur qu'elle répand autour de sa source, la fait facilement trouver Cette odeur est si forte et si tenace, que l'eau des ruisseaux et des rivières en est encore imprégnée à la distance de 4 ou 500 pas. Il ne paroît pas que cette pétrole vienne du charbon de terre; au contraire, on peut compter que, là où on rencontre l'une, l'autre ne se trouvera surement pas. Cette pétrole est d'une couleur brune; les Indiens en frottent les parties douloureuses, dans les maux de tête, les douleurs de dents, les tumeurs, les parties affectées de rhumatismes, les membres luxés, &c.

Toute fille Delaware qui, pour la pre-

mière fois aperçoit sur elle les marques de puberté, est obligée de se tenir hors du village dans une hutte séparée : elle y passe douze jours, la tête enveloppée, et sans voir personne ; on lui donne des vomitifs, on la tient au régime, et on l'empêche de travailler. Au bout de ce temps, on la lave et on l'habille en neuf; mais il faut qu'elle passe encore deux mois sans voir personne. Toutes ces cérémonies finies, on la déclare nubile.

Tant qu'il est possible on enlève à tous les ennemis vaincus le cuir chevelu. Pour cet effet, on jette son homme à terre, on lui met le pied sur la gorge ; de la main gauche on le saisit par les cheveux, on les tire à soi; par là on tend la calotte, on y fait une incision circulaire avec un couteau bien tranchant, après quoi on l'arrache. Il faut à peine une minute pour cette manœuvre à un Indien exercé. Si le péricrâne ne se sépare pas de l'os, un homme ainsi mutilé peut conserver la vie, comme le prouvent plusieurs exemples cités dans l'ouvrage. Un de ces malheureux fut exposé à des douleurs rhumatismales à la tête, depuis qu'il avoit subi cette opération, et ces douleurs étoient d'une telle violence, qu'il perdit ses sens.

Nous ne suivrons pas plus loin cette histoire curieuse; ceux qui desireront des détails plus étendus, les trouveront dans l'ouvrage même, auquel nous les renvoyons.

Vollstændige theoretische und practische geschichte der erfindungen, &c. *Histoire complète théorique et pratique des découvertes, ou pensées sur les sujets des trois règnes de la nature qui ont contribué dans la vie humaine, tant à l'occupation corporelle, qu'à celle de l'ame*; trois volumes. *A Basle, chez* Flick, 1789.

20. Cette histoire est très-intéressante, mais il s'en faut beaucoup qu'on puisse l'appeler complette. On y lit des précis fort instructifs, tirés de plusieurs ouvrages très-dispendieux, ainsi que l'histoire des sujets naturels, ou de l'art.

Magazin für allgemeine natur und thier geschichte : *Magasin pour l'histoire naturelle et les animaux ; par M. F. A. MULLER. A Gottingue ; et à Leipsick, chez* Brose ; *in*-8°. *de* 112 *pag.* Vol. 1er ; partie première.

21. L'intention de M. *Muller* est de mettre l'étude de l'histoire naturelle à la portée de tout le monde. Il promet de publier chaque année un volume de son magasin, composé

de deux parties, qui paroîtront tous les six mois. Le premier volume est consacré à l'histoire des animaux. L'on y trouve la description d'une espèce de chacal, (*canis aureus*,) du bouquetin (*capra ibex*,) du chamois (*antilope rupicapra*,) et de la chèvre.

L'auteur joint des commentaires sur ce qu'ont écrit de ces animaux, MM. *Van Berchem* et *Guldenstaedt*; suivent des anecdotes agréables concernant le chien, l'histoire de la salamandre. M. *Muller* termine ce premier semestre, par un article intéressant sur la rumination, et sur les organes de la digestion des animaux ruminans.

Stirpes cryptogamicæ, &c. *Les plantes cryptogamiques nouvelles ou douteuses, avec les figures enluminées, et enrichies de leur histoire analytique ; par* JEAN HEDWIG, *docteur en médecine. Fascicule III. A Leipsick, chez* Muller; *et à Strasbourg, chez* Kœnig, *et dans la librairie académique de la même ville*, 1787; *in-fol. Prix* 18 *liv.*

22. Cette troisième livraison contient la description, la représentation, et l'histoire analytique des mousses suivantes : *meesia longiseta ; barbula unguiculata ; barbula fallax ;*

fallax; barbula rigida; duranum heteromallum; trichostomum pusillum; gymnostomum pennatum; gymnostomum BEIMII.

L'exécution répond à celle des deux livraisons précédentes, que nous avons fait connoître dans le Journal de médecine, *tom.* lxvj, *pag.* 383; et dans le *tom.* lxviij, *pag.* 573.

Ce troisième Fascicule a été retardé par la mort de l'imprimeur *Muller*; mais ses héritiers viennent de prendre les précautions nécessaires, pour ne point retarder la continuation de ce recueil.

Osservazioni botaniche, &c. *Observations botaniques, avec un essai de supplément à la Flore piémontoise, sur quelques plantes rapportées dans la topographie médicale de Chambéry. A Turin, chez* Prato, 1788; *in-8°. de 64 p.*

23. Ces observations contiennent des découvertes intéressantes, et une quantité de plantes, non mentionnées dans la Flore piémontoise.

ALBERTI GUILIELMI ROTHII, medicinæ doctoris, physici provincialis ducatûs Bremensis, societatis Halensis naturæ curiosorum sodalis tentamen Floræ Germanicæ: *Essai d'une Flore*

d'Allemagne ; par M. ALBERT GUILLAUME ROTH, *&c. Tom. I; contenant le dénombrement des plantes qui croissent naturellement en Allemagne. A Leipsick, chez* Muller; *et se trouve à Strasbourg, chez* Am. Kœnig, *libraire,* 1788; *in-8°. de 560 p. Prix 6 liv.*

24. M *Roth* fait hommage de son travail à ses maîtres, MM. *Schreber* et *Oeder.* Le premier volume de cette Flore n'offre strictement que les plantes qui naissent spontanément en Allemagne, que M. *Roth* a observées lui-même, ou que d'autres botanistes ont rencontrées. Elles sont rangées suivant le systême de *Linné.*

Chaque classe commence par l'indication des genres, avec leurs caractères les plus tranchans, suivant les espèces désignées par le nom et la phrase de *Linné*, leurs variétés, les endroits où elles se trouvent, le temps de leur durée ; souvent M. *Roth* donne de nouvelles phrases caractéristiques.

Catalogue alphabétique des arbres et arbrisseaux, qui croissent naturellement dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, arrangés selon le systême de LINNÉ *; contenant les caractéres*

particuliers qui distinguent les genres auxquels ils sont rapportés, avec des descriptions claires et familières de leur manière de croître, de leur forme extérieure, &c. et leurs différentes espèces et variétés : on y fait aussi mention de leurs usages en médecine, et de leur emploi dans les teintures et dans l'économie domestique ; traduit de l'anglois de M. HUMPHRY MARSHALL, *avec des notes et observations sur la culture. Par M.* LEZERMES, *adjoint à la direction des pépinières du Roi. A Paris, chez* Cuchet ; *et se trouve à Nanci, chez* Beaurain, *libraire*, 1788 ; *in-8°. de 278 pag.*

25. Cette traduction françoise est dédiée à M. d'*Angiviller*. Dans un temps où le goût pour les plantations d'arbres et arbrisseaux exotiques est presque général, ce catalogue doit être accueilli ; l'on y trouve non-seulement ceux qui sont connus dans l'Amérique septentrionale, mais encore plusieurs espèces nouvelles et vraiment intéressantes. M. *Marshall* n'ayant pas toujours indiqué le sol et l'exposition qui convien-

nent à chacune des espèces, le traducteur a tâché d'y suppléer; il a de plus ajouté un précis de leur culture, et le moyen le plus expéditif pour les faire reproduire.

Ce catalogue contient les noms triviaux et génériques du chevalier de *Linné*, et quelques nouveaux, donnés aux plantes qui n'en avoient point; de plus, les noms anglois les plus généralement reçus, ainsi que les noms françois, les caractères particuliers qui distinguent chaque genre, une description simple et familière de la plante, sa manière de croître, et ses différentes espèces.

Comme les termes particuliers à la science se présentent fréquemment, on a jugé nécessaire, pour rendre l'ouvrage plus complet et plus utile, de donner une explication générale du systême sexuel, et celle des termes scientifiques.

Voici quelques plantes dont on ne sera point fâché de savoir les vertus.

1°. La busserole ou raisin d'ours, (*Arbutus uva ursi.*)

On l'emploie en Amérique avec succès, dit-on, contre le calcul.

2°. Le chionante de Virginie, ou arbre de neige, (*Chionanthus Virginica.*)

L'écorce de la racine de cet arbrisseau, broyée et appliquée sur les blessures nouvelles, est regardée, par les naturels du pays, comme un spécifique pour les guérir sans suppuration.

3°. L'argousier ou rhamnoïde de Canada, (*Hippophax Canadensis.*)

Les baies passent pour être purgatives.

4°. Le sassafras, (*Laurus sassafras.*)

Les racines et le bois de cet arbre ont été long-temps employés comme sudorifiques ; mais l'écorce de la racine a beaucoup plus de vertu : mise en poudre et unie à d'autres fébrifuges, elle a été donnée avec succès dans les fièvres intermittentes : elle fournit une grande quantité d'huile aromatique.

5°. Le laurier benjoin, (*Laurus benzoin.*)

Cet arbrisseau ne donne pas le véritable benjoin, il en a seulement l'odeur. Dans quelques parties de l'Amérique septentrionale, le peuple se sert des graines de ce laurier contre les coliques venteuses. On dit que le suc exprimé de son écorce est un antidote contre le poison des serpens à sonnettes.

6°. M. *Marshall*, à l'article *Aristoloche en arbre*, dit que ses racines ont une saveur aromatique pénétrante, que leur propriété médicinale passe pour être la même que celle de la petite racine employée contre la morsure du serpent, sur quoi M. *Lezermes* reproche à M. *Marshall* de nous laisser ignorer le nom d'une plante aussi précieuse. Nous allons éclaircir ce point, en assurant que la petite racine est celle de serpentaire de Virginie, nommée par *Linné Aristolochia serpentaria.*

M. *Humphry Marshall*, du comté de Chester en Pensylvanie, annonce que l'on trouvera à se pourvoir chez lui, à un prix raisonnable, de toutes les graines et plantes d'arbres et arbrisseaux, qui croissent dans les États-Unis. Il faut s'adresser au docteur *Thomas Parke*, à Philadelphie, qui fera passer exactement les commissions.

GEORGII FORSTER, medic. doctor. sereniss. Poloniæ regis à consiliis intimis, &c. de plantis esculentis insularum Oceani Australis commentatio botanica: *Mémoire botanique sur les plantes esculentes des îles de la mer Australe; par* GEORGE FORSTER, *doct. en médecine, &c. A Berlin; et se trouve à Strasbourg, chez* Am. Kœnig, *libraire*, 1786; *in*-8°. *de* 80 *pag. Prix* 1 *liv.*

26. Cet opuscule est dédié à M. *Jean-André Murray*, professeur de botanique, intendant du Jardin royal des plantes de Gottingue.

L'auteur, dans la préface, fait connoître les mœurs, les coutumes, les habitudes, les productions, sols, climats, et la manière de vivre des insulaires de la mer australe. L'ouvrage contient l'énumération de cinquante-quatre plantes comestibles de ces îles, dont vingt-six étoient inconnues avant son voyage : ce sont des fruits, des noix, des racines, des herbes potagères, des succédanés, et des boissons, dont il traite en autant d'articles.

A des descriptions complètes, très-étendues de chaque végétal, M. *Forster* joint la phrase et le nom individuel imposé par son père ou par le chevalier de *Linné*, ou

par lui-même, les variétés qu'il offre, l'usage alimentaire que les insulaires en font; s'il faut l'assaisonner, le faire cuire, ou le manger cru.

Les principales plantes esculentes dont il est parlé dans ce Mémoire, sont le céleri, le cresson de jardin, la boerhaave, le laitron, la morelle verte, le pourpier jaune, l'avicenne, la guimauve-tilleule, la larme de Job, le polypode moelleux, le poivre, le sucre, le turbith, et le diagrède des prés. Les fruits du bananier, du monbin, du jambolier, du solanon des oiseaux, du randan sarmenteux, les figues, les oranges, et la poire à odeur d'ail; les noix de cocos, les racines de patates, de l'*é-frum* esculent, et du *macrorhizon*, de serpentaire dragon.

Collectio opusculorum selectorum ad medicinam forensem spectantium, curante D. J. CHRIST. TRAUGOLT SCHLEGEL, cels. comit. regn. de Schoenburg-Waldenburg, cons. et archiatro dynastiarum Waldenburg et Lichtenstein phys. ord. vol. IV (*a*): *in*-8°. *de* 18 *feuilles. A Leipsick*, *chez* Schneider, 1789.

27. Voici les titres des 12 opuscules in-

(*a*) Le premier volume de cette collection a été annoncé, *tom.* lxiv de ce Journal, *pag.* 491.
Le second, *tom.* lxxiv, *pag.* 376.
Le troisième, *tom.* lxxxj, *pag.* 327.

sérés dans ce volume, et dont les numéros suivent ceux du volume précédent.

19°. D. BOSE, Programma *de diagnosi veneni ingesti et sponte in corpore geniti*, 1774.

20°. D. METZGER, Progr. *de veneficio caute dijudicando*, 1785.

21°. D. BOSE, Dissertatio *de vulnere per se lethali homicidam non excusante*, 1758.

22 D. BOSE, Progr. *de suggillatione in foro caute dijudicanda*, 1773.

23°. D. FABRICII, Progr. *quo causæ infrequentiæ vulnerum lethalium præ minus lethiferis ex fabrica corporis humani anatomica et situ partium præcipue eruuntur*, 1753.

24°. D. HEBENSTREIT, Progr. *de corpore delicti medici secantis culpâ incerto*, 1773.

25°. D. GRUNER, dissertatio *de causis melancholiæ et maniæ dubiis in medicinâ forensi caute admittendis*, 1783.

26°. D. MAUCHART, Dissert. *de lethalitate per accidens*, 1750.

27°. D. WERNER, Dissertatio *qua evincitur medicinam forensem præter differentiam vulnera inabsolute lethalia et per accidens distinguentem, nullam prorsus agnoscere*, 1750.

28°. D. TORKOS, Dissertatio *de renunciatione lethalitatis vulnerum ad certum tempus haud astringenda*, 1756.

29°. D. SCHNOBEL, Dissertatio *de partu*

serotino in medicinâ forensi temere nec affirmando nec negando, 1786.

30°. D. PLAZ, Programma *de sostris*, 1768.

Almanach für aerzte und nichtærzte auf das Jahr, 1789, &c. *Almanach pour les médecins, et pour ceux qui ne le sont pas, pour l'année* 1789, *publié par le doct.* CHRÉTIEN-GOTTFRIED GRUNER; *in-8°. de* 288. *A Iena, chez les héritiers* Cuno, 1789.

28. Ce volume est orné du portrait de M. *Marc Herz*. On y trouve vingt-quatre articles, dont le premier est un tableau abrégé de la littérature médicinale depuis la foire de la S. Michel 1787, jusqu'à celle de Pâques 1788, inclusivement. Il a paru dans cet intervalle de temps, en Allemagne, cent trente-sept ouvrages originaux dans les différentes branches de la médecine; quarante-une traductions; quarante-huit continuations d'ouvrages commencés précédemment, et vingt-sept nouvelles éditions.

Parmi les autres articles qui composent cette brochure, sans nous arrêter aux facéties, nous distinguons le septième *sur le baptême des avortons et des monstres*. L'auteur paroît s'attacher avec une grande prédilection aux réformes à faire dans certaines

cérémonies de l'Eglise, et il nous semble combattre avec force et avec raison les abus qui se commettent quelquefois à l'égard des soins qu'on porte aux embryons, afin de leur procurer le baptême, au détriment des mères qui mériteroient une attention bien plus pressante.

Le huitième article, intitulé *Le grand et le petit cours*, fait connoître les avantages qu'il y auroit d'établir un cours, dans lequel on n'enseigneroit que les notions les plus essentielles des sciences théoriques, et les parties les plus nécessaires des connoissances pratiques, comme aussi un choix de substances de la matière médicale, dont les propriétés seroient le plus constatées, afin de former des médecins suffisamment instruits pour l'exercice journalier de l'art de guérir : et des cours plus étendus, pour avoir des officiers de santé versés dans toutes les branches des connoissances médicinales. Les premiers exerceroient dans les campagnes et dans les villes peu considérables où les difficultés ne sont pas si grandes, ni les complications si multipliées; les seconds seroient employés dans les grandes villes, et à l'enseignement.

Dans le dixième article, M. *Gruner* relève les abus qui se commettent à l'égard des *parere*, qu'on demande aux Facultés de médecine; il apprécie l'utilité dont ils pourroient être, indique de quelle manière on devroit procéder pour les digérer et les rédiger, et remarque enfin que de la manière dont on s'y prend aujourd'hui pour les délivrer, il vaudroit peut-être mieux

s'adresser à des médecins particuliers instruits, et d'une sagesse reconnue.

Le treizième article a pour titre : *Que faut-il faire des barbiers et de leurs boutiques, des baigneurs et de leurs boutiques?* Il présente l'histoire ancienne de la chirurgie, et fait voir les avantages qu'avoit l'usage tombé en désuétude, depuis que pour la commodité des toilettes, on a réuni la profession de barbier à celle de perruquier. Il reste néanmoins des regrets de ce que les bains ne subsistent plus, et peut-être la Société a-t-elle plus perdu que gagné à la suppression des barbiers et des baigneurs. Il est au moins très-douteux que les maîtres en chirurgie d'aujourd'hui remplacent avantageusement et les *chirurgi physici* des siècles précédens, et les *chirurgi vulgares* de ce temps passé.

Police médicinale dans les universités. Tel est le sujet du quatorzième article. L'auteur y donne un tableau général de la police médicinale et de son utilité, en entrant en même temps dans plusieurs détails, relativement aux objets qu'elle cherche à faire remplir dans les universités.

L'article *biographie* renferme des notices sur la vie de *Pierre de Abano*, et sur *Fernel*. M. *Gruner* discute fort au long dans les dernières le problême, si *Fernel* a guéri ou non la stérilité de *Cathérine de Médicis* (a).

(a) Cet article de *Fernel*, est extrait des *Mémoires littéraires* de M. GOULIN, 1775, *in*-4°. dans lesquels il est démontré que ce célèbre médecin est mort âgé de 61 ans accomplis, et par conséquent dans sa soixante-deuxième année.

Dans l'article dix septième sont exposés plusieurs travaux littéraires de médecine, qu'il seroit utile d'entreprendre pour l'utilité du public : il est intitulé, *Choses qu'on demande.*

Article dix-neuvième. *La Faculté peut-elle créer des docteurs en chirurgie ?* Nous traduirons une partie de cet article, pour donner un échantillon de la manière de M. *Gruner*, avec l'espoir que ces recherches historiques feront plaisir à nos lecteurs.

« Le nom le plus ancien et qui étoit générique, est celui de médecin (artz) qui désigne le médecin, proprement dit, de nos jours, et le chirurgien. Cette dénomination subsista jusqu'au temps qu'on introduisit les degrés académiques : alors, c'est-à-dire, au douzième siècle, celui de *physicus* prit sa place (Rothii de *nomin. vocab. quibus medicos appell. Germani, disqu.* pag. 151, et Du Cange *Gloss.* pag. 287, tom. v,) et comme ceux qui prétendoient à ce nom devoient avoir étudié en forme, on vit alors paroître des *magistri in physica*, c'est-à-dire, en médecine (voyez *Oetter*, p. 96.) Ce fut en ce sens, que dans ce temps on prit ce titre, comme les anglois font encore aujourd'hui, conservant le nom de *physician*, pour désigner un médecin. L'introduction du titre de *doctor* et des degrés subalternes, *Bachelier* et *Licencié*, tombe dans le treizième siècle. (*Conring. antiqu. Acad diss.* iv, p. 139 ; et *supplem.* p. 357, ed. Gott.) Le titre de *magister* est plus ancien ; (le médecin en Allemagne, dans les âges ancien et moyen, par *Oetter*, pag. 48

79, en allemand) ; celui de *doctor* est

plus moderne ; l'un et l'autre sont des témoignages d'érudition, et les *insignia doctoralia* sont, pour la plupart, empruntés du clergé, (*Conring.* pag. 357); car tous les *magistri* et *doctores* étoient originairement *clerici*. Les juristes (*Hist. univers., Paris. aut. Bulæo*, Paris, 1665, tom. xj, pag. 681), prirent les premiers (en 1150, ou plutôt en 1231), le titre de docteur, et jetèrent par là le fondement, à la différence entre les *magistri* et les *doctores*; cela est encore probablement la cause de ce que dans les universités qui ont conservé les anciens usages; par exemple, à Leipsick, les patentes publiques portent *nos rector, magistri doctores et professores, &c.* Vers le même temps (1260) est aussi, pour la première fois, fait mention des doyens. Pour cet effet, le pape *Gregoire IX* (en 1233,) et ensuite le pape *Nicolas IV* (en 1289,) accorda aux *magistri* de toutes les Facultés (*ut quicumque magister ibi examinatus et approbatus fuerit in qualibet Facultate*,) le droit d'exercer par-tout leurs prérogatives, sans subir aucune autre épreuve (*Bulæus*, l. c. pag. 150, et 449, 488; tom. iij, et pag. 184; tom. iv, *Conring*, l. c. pag. 139). C'est pour cela qu'on trouve dans les signatures savantes et juridiques de ces siècles, les noms de *magister in physica. Albertus physicus, magister H. de Frankenstein physicus, magister Conradus, physicus et clericus, physicus excellens. Hugo, physicus Salernitanus qui erat ad curam Conradi, mag. Gerardus physicus, Petrus, archiepiscopus qui fuerat quondam in philosophia et medicina magister, &c.*; et ce

n'est que dans les temps postérieurs que quelques-uns signèrent *medicus physicus*, pour indiquer leur emploi de médecin pensionné.

Il n'est pas douteux que l'empereur *Friedrich II* n'ait posé par ses ordonnances positives (en 1237) et par ses institutions, les fondemens de la Faculté de médecine de Salerne, où la médecine et la chirurgie étoient formellement enseignées et exercées par des personnes instruites. En conséquence de ces ordonnances, (*Bulæus* l. c. pag. 158, tom. iij; et *Conring*, l. c. p. 106; *Moehsen*, Hist. des sciences. liv. j, pag 297, en allemand,) personne ne pouvoit étudier la médecine, qu'il n'eût employé trois ans à la logique. Cinq ans étoient ensuite consacrés à la médecine théorique et pratique, et à la chirurgie (*chirurgia quæ est pars medicinæ*,) et ce ne fut qu'après cela, et après un examen public, qu'on pouvoit obtenir par des docteurs (*magistri*) délégués, les diplomes de créance (*cum testimonialibus litteris*,) et que l'on pouvoit exercer; et encore falloit-il que ce fût la première année sous un ancien médecin expérimenté. L'exercice frauduleux étoit puni par la confiscation des biens et l'emprisonnement d'un an. D'après les mêmes ordonnances, aucun chirurgien ne pouvoit pratiquer, s'il n'avoit pas ses certificats de la Faculté (*nisi testimoniales litteras offerat* magistrorum in medicinali Facultate *legentium*) qu'il avoit étudié au moins un an l'anatomie et la chirurgie. Il est encore ordonné que les facultistes de Salerne (*ma-*

gistri in physica) approuveront les apothicaires; qu'à l'exception de Salerne et de Naples, on ne donnera nulle part des leçons de médecine et de chirurgie (*in medicina vel chirurgia legat*,) que personne ne prendra le titre de docteur, (*ne magistri nomen assumat*,) s'il n'a pas été convenablement éprouvé par ces Facultés, (*nisi diligenter examinatus in præsentia nostrorum officialium et magistrorum artis ejusdem.*) Depuis on rencontre dans l'histoire des treizième et quatorzième siècles, *magistros in chirurgia*, (Schol. Salernitan. Oetter, l. c. pag. 47,) qui avoient obtenu cette décoration de la Faculté de Salerne; (car suivant les ordonnances mentionnées, on ne peut supposer aucun collége particulier de chirurgie:) ceux-ci exerçoient ordinairement en même temps la médecine externe et la médecine interne. Dans la suite, on créoit à l'instar de l'université de Salerne, dans tous les endroits où il y avoit des Facultés de médecine, par exemple, à Bologne, Paris, Padoue, Salamanque, &c. des *magistri in physica*. A Paris les chirurgiens étoient depuis 1252 sous la tutèle de la Faculté et des chirurgiens du roi. Les Facultés de médecine de Paris et de Bologne se distinguèrent sur-tout au quatorzième siècle, à l'égard de la chirurgie. Il y eut des professeurs particuliers de chirurgie, qui avoient obtenu de la république, sous la confirmation de l'empereur (*Moehsen*, l. c. pag. 298,) le droit d'examiner les chirurgiens qui s'en retourneroient, et de les pourvoir de certificats. L'examen se faisoit en

langue latine, par les trois plus anciens professeurs, dont l'un devoit être professeur de chirurgie, en présence du *prosyndicus*, et du *prorector* de la nation. Les lettres patentes étoient signées par tous. On qualifia dans ces lettres le candidat *in arte chirurgiæ licentiatus*, *et approbatus chirurgus*, comme aussi de *magister chirurgiæ*. Je ne déciderai pas si c'est à bon droit ou par usurpation : il conste néanmoins que la Faculté a exercé, à l'égard des chirurgiens, toutes ces prérogatives, qu'elle leur a donné des titres honorifiques, et la permission d'exercer : cependant ce dernier titre étoit plus familier aux *chirurgi physici*, qu'aux *chirurgi vulgares;* car *Guido de Chauliac* (1463) cite nommément plusieurs chirurgiens; par exemple, *magister Bonetus*, *Guill. de Saliceto*, *valens homo in physica et chirurgia : mag. Petr. de Argentaria : mag. Petr. de Arelate*, *&c.* et s'appelle lui-même (pag 2, ed. Venet. 1498.) *Guido de Cauliaco cyrurgus*, *magister in medicina*, (pag. 3,) *medicus et capellanus commensalis papæ.* Ensuite (pag. 147,) on trouve *magister Rolandus*, *magister Lanfrancus de Mediolano*, (p. 166;) et à la fin (pag. 210, b.) *explicuit cyrurgia magistri Lanfranci de Mediolano completa qualis qualis medici generalis totius orbis Magister Rogerius.* Pag. 233, on trouve aussi *doctor magister Leonardus Bertapalia*, qui fait mention nommément en 1430, à l'occasion d'une section de cadavre, de *doctorem magistrum Vigonem de senis ordinarie ad lecturam deputatum*, et du *magistrum*

Leonardum deputatum ad lecturam cyrurgiæ, pag. 265, *verso*. col. j. Il faut donc bien croire que ce nom étoit un titre honorifique de l'art. Quand les chirurgiens instruits (*chirurgiphysici*,) vouloient enseigner et exercer la chirurgie, il falloit qu'ils se fissent auparavant *magistri in physica*, comme le prouve l'exemple de *Franc. de Orlandis*, 1498.»

M. *Gruner* expose ensuite les époques où se sont introduits des changemens, et où les medecins ont pris les titres, tantôt de *artium*, ou *philosophiæ et medicinæ doctores*, tantôt ceux de *magistri in artibus et chirurgia*, *doctores medicinæ et chirurgiæ*, *medicinæ utriusque*, ou *medicinarum de medico chirurgus*, &c. et déduit de tous les faits recueillis avec beaucoup d'érudition, que la Faculté a droit de créer des *doctores in chirurgia*.

Nous n'entrerons pas dans des détails ultérieurs sur cette production de M. *Gruner*, qui vraisemblablement sera aussi favorablement accueillie que les précédentes.

ANNONCES DE PRIX.

La Société royale des sciences de Gottingue adjugera, au mois de novembre (*)

(*) Quoique l'annonce de ce prix nous soit parvenue un peu tard, nous avons cru devoir l'insérer dans notre Journal, parce que le problême est intéressant, et qu'elle préviendra au moins que la solution, pouvant en être donnée, il peut être important à plusieurs de nos lecteurs d'en être instruit.

de cette année, un prix au Mémoire qui contiendra une solution satisfaisante du problême proposé en ces termes : — *Quum plantarum vigorem et incrementa variis, quibus aer alluens scatet, effluviis multum adjuvari, item aliquando imminui et retardari compertum sit, quæritur* « anne artificiali quodam aeris generis auxilio vegetatio stirpium promoveri possit, sive istud per aquam, qua rigantur, sive per atmospheram, in qua versantur admittatur » ? *Quod si affirmetur, desiderantur experimenta quæ rem evincant, per partes proposita eaque satis crebro et in justa specierum varietate repetita. Ejusmodi auxilio etiam si stirpibus sub dio crescentibus ægrius subveniri posse videatur : multum saltem commodi illud promittit stirpibus in hypocausto hortorum vel vaporario servatis cultisque, et spes affulget fore, ut exoticarum variarum flores in hypocaustis alias vel plane non, vel nonnisi post longas moras, comparantes evolvantur, et ut esculentæ variæ cultæ in vaporariis tam extra tempus consuetum suppetant, quam sapidiores et alendo corpori nostro magis idoneæ. Practici igitur usûs rationem in quæstione solvenda esse habendam intelligetur.*

Le même programme ajoute que pour l'année 1793 : *Desiderat regia societas, ut experimentis sollicite institutis et cum fide enarratis eruatur ac demonstretur, quodnam intercedat, si indolem partium utramque constituentium, et rationem, qua inter se mistæ sunt, spectes, inter bilem cysticam et hepaticam vulgo sic dictam, dis-*

crimen? An eadem sit bilis indoles ex mammatibus, quæ ex avibus, amphibiis, vel piscibus petitæ? An eadem bilis carnivororum quæ phytiphagorum et omnivororum? An eadem animalium ruminantium quæ non ruminantium bilis indoles? Si non sit eadem, quæ discrepantia, si ad partes constituentes respicias? Et quæ exinde dum consectaria in explicanda bilis functione et vi salutari, tum quæ cautelæ in applicandis his cum bile animalium captis ad corpus humanum experimentis, fluant?

Le prix est de 50 ducats, et il faut que les Mémoires soient arrivés avant la fin de septembre des années respectives.

AVIS.

Etablissement de bains chauds d'eau de mer, sur le quai du Petit Paradis, à Boulogne-sur-Mer, en vertu de lettres-patentes confirmatives de la délibération de MM. les Officiers municipaux de cette ville.

Les avantages des bains d'eau de mer sont généralement reconnus; mais l'usage en est incommode à cause de la publicité du rivage, de la variation continuelle des marées, et de la crainte d'en être surpris. D'ailleurs, quand l'eau est trop froide,

les personnes délicates ou infirmes ne peuvent s'y baigner sans beaucoup d'inconvéniens.

« *Hippocrate*, le flambeau de la médecine, a fortement recommandé les bains chauds. *Platon* vouloit qu'on portât une loi expresse pour l'établissement des bains chauds publics ; et *Pline* dit que, pendant six cents ans, on ne connut à Rome d'autre médecine que l'usage des bains (*). »

Les bains chauds d'eau de mer conviennent à tout âge ; aux tempéramens ardens, bilieux, mélancoliques ; aux femmes maigres et nerveuses ; à celles qui ont la peau sèche et tendue, qui éprouvent des spasmes, des suppressions, &c..... Ils sont très-utiles dans les maux de nerfs, les rhumatismes et sciatiques, dans les maladies secrètes, et dans les maladies cutanées. M. *Courtin*, médecin à Boulogne sur mer, les a fait prendre avec un succès étonnant à des enfans attaqués du rachitisme.

« Il est peu de bains préférables à ceux d'eau de mer pris au 25e degré de chaleur, qui est à peu près la chaleur naturelle. Les substances qui s'y rencontrent portent avec l'eau, dans le tissu de la peau, une action plus apéritive et plus tonique que ne le peut l'eau ordinaire. L'usage de ces bains peut être regardé comme un des

---

(*) Extrait de l'ouvrage de M. *Macquart*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, imprimé en 1783, chez *Nyon* l'aîné, à Paris sous le privilége de la Société royale de médecine.

moyens les plus sûrs de rétablir la santé (*). »

Au sortir du bain, un verre d'eau de mer, bue tiède, est un bon purgatif.

L'établissement des bains chauds d'eau de mer à Boulogne, est le premier et le seul de ce genre en France. Il a été commencé en 1785, continué sans relâche, et fini en 1790. Le bâtiment a cent pieds de façade : il est composé de trois principales voûtes, placées l'une sur l'autre, auxquelles le jour se communique. La retenue d'eau de mer dans les réservoirs est, à chaque grande marée, d'environ neuf mille pieds cubes. Cette eau, toujours renouvelée, est de la plus grande limpidité : on lui donne tel degré de chaleur qu'on juge à propos.

Sous la voûte du rez-de-chaussée se trouvent des baignoires d'une seule pierre polie comme le marbre qui en recouvre les bords.

Sous la seconde voûte sont d'autres baignoires mobiles et suspendues, où on réunit au plaisir de se baigner celui d'être balancé par le mouvement qu'on imprime soi-même à la baignoire.

Il y a des baignoires plus grandes, dont l'eau, par l'effet du balancement, produit des ondulations bienfaisantes, semblables à celles des vagues de la mer dans un temps calme.

Les baignoires sont placées dans des cabinets séparés. Deux escaliers pour les hommes, et deux pour les femmes, conduisent aux cabinets des bains, sans aucune communication des deux sexes.

(*) Extrait de l'ouvrage de M. *Macquart*.

Une sentinelle veillera à la sureté et à la décence de cet établissement, qui sera ouvert au public, le premier août 1790.

Le prix des bains est de 30 sous pour les baignoires fixes, de 3 liv. pour les baignoires mobiles de la seconde classe, et de 6 liv. pour celles de la troisième. En s'abonnant pour un mois, les prix diminueront de moitié ; et d'un tiers, si on s'abonne pour quinze jours.

NOTA. Le port de Boulogne est le plus avantageusement situé pour passer en Angleterre avec la même marée dans l'espace de trois à quatre heures. Six diligences, dont trois de Paris à Londres, et trois de Londres à Paris, arrivent chaque semaine à Boulogne. On y trouve des hôtels anglois et françois, et d'excellens vins. La salubrité de l'air et la position de cette ville y attire les étrangers; plusieurs Anglois, après avoir long-temps voyagé pour leur santé, l'y ont recouvrée. Il y a, près de Boulogne, une source d'eau minérale, dont les effets salutaires sont bien éprouvés.

Nous soussignés, médecins-docteurs établis à Boulogne-sur-mer, certifions que l'établissement de bains chauds de mer en cette ville, est un service important rendu à l'humanité.

Signés, SOUQUET, COURTIN, BUTOR, DE CAMUS D'HONAC.

N°s. 1, 2, 4, 9, 10, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 27, 28, M. GRUNWALD.
3, 5, 6, 8, 11, 12, 16, 21, 22, 23, 24, 25, 26, M. WILLEMET.
7, M. ROUSSEL.

Fautes à corriger dans le cahier d'avril 1790.

Page 3, ligne 27, *au lieu* de pont communique, *lisez* faubourg communique.
Page 88, ligne 27, schmne, *lisez* schmut.
Page 109, ligne 12, Hansloane, *lisez* Han Sloane.
Ibidem, ligne 16, Salptrirée, *lisez* Salpétrière.
Page 140, ligne 23, terminons, *lisez* terminerons.
Page 162, ligne 26, historia, *lisez* historica.
Page 163, ligne 25, souffrent, *lisez* souffre.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1790.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1790.

OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS;

Par M. BALME, D. M. M. correspondant de la Société royale de médecine, et médecin au Puy, département de la haute Loire.

Prudens, futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus;
Ridetque, si mortalis ultrà
Fas trepidat. HORAT. *Od.* 23, *lib.* 3.

PERSONNE ne voudroit plus que moi contribuer au soulagement de

l'humanité souffrante ; personne ne desire plus vivement que l'art de guérir soit porté au plus haut point de perfection.

Cependant ce n'est point par des succès étonnans, ou par une pratique brillante et toujours heureuse, moins encore par des découvertes particulières et prônées avec éclat, que je suis parvenu à ce degré de persuasion intime, et que je crois nécessaire et indispensable à tout médecin clinique. Ce sont les malheurs au contraire qui m'ont instruit ; c'est l'insuffisance des lumières acquises qui m'a persuadé ; c'est la réflexion, c'est la méditation sur les événemens passés qui m'ont convaincu ; c'est l'étude et une expérience de vingt-sept ans qui m'ont éclairé ; en un mot, c'est dans la pratique de la médecine que j'ai trouvé les preuves de l'excellence de l'art, de la multiplicité de ses succès, et de la possibilité de ses progrès.

J'avoue que j'ai toujours ambitionné d'être du nombre de ces heureux praticiens, qui remplissent les Journaux ou leurs ouvrages du détail soutenu de leurs succès ; et, autant que je l'ai pu, j'ai écarté l'idée que l'imagination avoit

augmenté le nombre et la grandeur des obstacles qu'ils avoient su vaincre. Mon bonheur n'a pas été tel dans l'exercice de ma pratique ; il semble que, par une fatalité qui m'est propre, les maladies les plus extraordinaires, celles qui sont le plus compliquées d'accidens inattendus, celles dont l'issue ou la terminaison est la plus douteuse, la plus difficile, celles dont les résultats sont si étonnans et le plus souvent funestes, me soient réservées en particulier, ou conjointement avec quelque confrère.

FIEVRE HECTIQUE LAITEUSE,

Pendant laquelle furent rendues des hydatides par les selles et par le vomissement.

Madame *de L****, âgée d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament bilieux, d'une stature maigre et délicate en apparence, après plusieurs accouchemens très-laborieux, eut une grossesse dont elle redoutoit le terme. L'accouchement fut cependant facile et heureux ; la fièvre de lait fut marquée, quoique le lait ne se portât

point aux seins, ainsi que cela lui étoit ordinaire ; les autres évacuations eurent lieu en quantité et qualité convenables.

Quinze jours environ aprés l'accouchement, elle eut une vivacité, presqu'un emportement, qui dura quelques instans, et dont le sentiment se renouvela dans la journée. Les lochies furent supprimées, ainsi que toute autre évacuation analogue. Elle compta si peu sur le danger qu'elle couroit, que le lendemain elle s'exposa à l'air froid toute la journée, et à manier du linge, peut-être encore humide.

Le jour suivant, elle fut prise d'un frisson, de dégoût, d'envies de vomir, suivies de chaleur ; on lui donna un vomitif et deux ou trois purgatifs. Ces remèdes produisirent les effets qu'on attendoit.

Cependant la malade n'avoit point d'appétit ; elle avoit peu de forces, la fièvre n'étoit point développée ; on demanda des conseils qui se bornèrent à prescrire quelqu'autre purgatif, quelques apozèmes amers qui ne furent d'aucun effet ; le quinquina ne produisit que quelques échauffemens : le dégoût augmenta, la malade se lassa des re-

mèdes, elle se décida pour la diète, et compta sur le temps, l'exercice, et la bonté de son tempérament ; elle lutta ainsi pendant un mois ou à peu près ; mais la foiblesse et le dégoût augmentoient sensiblement. Enfin, après un léger repas, elle fut prise d'un mal-aise qui approchoit de la syncope. Je fus appelé à cette époque, le 2 janvier de cette année, environ deux mois après sa couche.

Je trouvai la malade dans un état de maigreur avec de la fièvre et des spasmes qui s'étendoient par tout le corps ; elle n'éprouvoit plus aucune évacuation laiteuse, et les lochies n'avoient point reparu depuis la suppression occasionnée par la vivacité ; elle avoit un dégoût extrême et quelques envies de vomir, et elle se sentoit une lassitude douloureuse avec une grande foiblesse ; les selles étoient rares, échauffées, les urines fréquentes et claires. Il se faisoit, par intervalle, ressentir une douleur dans le flanc gauche sans tumeur ni rougeur, et même sans grande sensibilité à l'application de la main. Cette douleur s'étoit manifestée bien antérieurement ; on l'avoit calmée par des cataplasmes avec le lait

et le cerfeuil ; enfin cette douleur, qui changeoit de place, qui disparoissoit et se renouveloit, ne se présenta jamais de manière à faire présumer un dépôt : je permis l'application du même remède.

Un reste d'humeur laiteuse me paroît être la cause de tous les accidens; je m'arrange sur les indications ; je m'applique à calmer les spasmes, à résoudre cette humeur laiteuse que je ne crois point encore propre à l'expulsion ; je fonde mes espérances sur l'effet des purgatifs, des légers emménaguoges et des diaphorétiques, lorsque par le temps la nature m'aura appris à connoître et à mieux seconder ses mouvemens et son intention.

Dans la même soirée, des symptômes vaporeux se montrèrent de manière à m'inquiéter; les calmans opérèrent bien ; j'ai été forcé dans la suite à les employer plus que je ne voulois; car j'ai observé le plus souvent que l'action de ces remèdes dérangeoit les effets de la nature.

Le bon effet de quelques lavemens, les envies de vomir se soutenant, la douleur du côté changeant de place, et se portant au dos ou aux lombes,

me déterminèrent à prescrire un émé-to-cathartique. L'humeur évacuée *suprà et infrà* étoit évidemment bilieuse ; on crut voir dans les selles quelques marques de lait. Cependant, malgré ces évacuations, la malade ne fut pas mieux ; la fièvre continuoit sans relâche, mais sans aucun frisson, sans aucun redoublement marqué ; le dégoût se soutenoit aussi ; je n'étois occupé qu'à calmer des accidens vaporeux, et à épier la nature qui se couvroit d'un voile impénétrable.

Je voulus tenter un laxatif, mais il fut rejeté par le vomissement ; ce qui me fit croire à un foyer bilieux considérable, que je soupçonnois dans l'estomac ; j'ordonnai, deux jours après, une prise d'ipécacuanha, qui, aux premiers efforts, fit rendre une matière bilieuse assez épaisse, et d'une odeur forte ; dans la suite de l'effet du remède, et environ trois ou quatre heures après, la malade rendit, sans grands efforts, et comme spontanément, une foule de corps ronds ou ovales, qui se déchiroient, ou au passage de l'œsophage, ou en tombant dans le vase. La matière, dont ils étoient remplis, étoit une humeur bilieuse,

si altérée, qu'on fut obligé bien vîte d'ouvrir les fenêtres pour se soustraire à la puanteur.

Je ne fus pas peu surpris de reconnoître cette quantité de corps, dont la figure, le volume et la texture étoient aussi marqués. J'en retirai au nombre de vingt-trois; ils étoient tous vides et déchirés; il y en avoit trois ou quatre de la figure et grosseur d'un œuf de poule, autant à peu près du même volume, mais de figure sphérique; les autres alloient en diminuant jusqu'à la grosseur d'une cerise, ou d'un œuf de serin, et avec la même variété.

La texture de ces kistes me parut ferme; après les avoir lavés et dépouillés de l'humeur contenue qui leur donnoit une teinte jaune, ils se montrèrent composés d'une membrane assez consistante et transparente; il y en avoit deux ou trois dont la texture plus épaisse, ressembloit à de la glaire d'œuf cuite; conservés dans une assiette, ils ne parurent plus au bout de sept à huit jours que sous la forme de colle desséchée, sans avoir diminué en apparence de volume. Dans la soirée, la malade rendit par les selles,

trois ou quatre de ces même kistes, mais des plus gros. Ils avoient la même consistance, la même texture, ils contenoient la même humeur, et paroissoient venir du même foyer.

La malade eut à peine éprouvé cette évacuation, qu'elle se sentit soulagée; elle dormit bien tranquillement la nuit suivante. Je me laissai aller à la persuasion, ainsi qu'elle, que la cause de la maladie étoit expulsée, d'autant plus qu'elle parut desirer des alimens dans la soirée; et quoique je pusse soupçonner que le foyer n'étoit pas entièrement détruit, j'espérois que les remèdes ultérieurs en viendroient aisément à bout. La malade cependant eut dès le lendemain des envies de vomir; elle rejeta encore de ces kistes; la diarrhée et quelques symptômes nerveux se manifestèrent immédiatement après, assez vivement pour me forcer aux narcotiques, les calmans étant insuffisans.

La fièvre se soutint dans toute sa force et avec la même uniformité, sans redoublement, sans frisson, sans sueur, tout au plus avec quelques inquiétudes plus marquées pendant certaines nuits, sans avoir rien de réglé; mais la ma-

ladie prit dès lors une marche que rien ne put faire changer, ni arrêter; le vomissement succédoit à la diarrhée, et celle-ci paroissoit aussitôt qu'on étoit parvenu à arrêter le vomissement ; il n'y eut jamais que quelques intervalles tranquilles , et comme lucides , qui étoient dûs à l'effet des calmans ou des adoucissans , comme nous le verrons ci-après. Les apéritifs, les diurétiques, les légers sudorifiques étoient absolument inutiles ; les toniques , les acides , en supprimant une évacuation , favorisoient l'autre en apparence. Les selles laiteuses furent fréquentes ; on en espéroit du bien , on les favorisa par de doux laxatifs , mais vainement ; dans une de ces selles , la malade rendit un des kistes les plus gros , rempli d'une matière laiteuse, sans aucune altération apparente; le fluide contenu étoit blanc et bien lié. Cet état de doute et d'espérance dura plus de quinze jours ou environ ; j'étois fort inquiet, la malade s'affoiblissoit , je demandai du conseil.

Il fut décidé d'employer de légers toniques , combinés avec l'usage des adoucissans , et suivant les indications qui se montreroient, de faire usage de

quelques purgatifs un peu toniques. Mais rien ne fut utile, rien ne put changer le mode de la fièvre, ni la marche des évacuations. La douleur dans le flanc reparut vivement quelques instans; j'eus les vésicatoires en vue, mais la douleur s'étendit aussitôt après vers les lombes, et dans la nuit suivante, elle occupa le tronc et les extrémités; j'en augurois un bien, j'insistai sur de légers sudorifiques: une moiteur ou une legère sueur trop hâtive firent cesser cet état douloureux avec trop de succès, et sans améliorer l'état de la fièvre et de la maladie.

Deux ou trois jours après, il parut y avoir quelques signes qu'il se préparoit un travail dans la poitrine; la toux fatigua la malade pendant quelques jours; mais les béchiques et adoucissans avec quelques calmans, firent cesser dans peu ce symptôme, auquel j'avois attaché d'abord beaucoup d'importance.

L'état de la malade empiroit insensiblement; aucun remède ne réussissoit; la diarrhée et le vomissement se soutenoient à peu près à l'alternative; la foiblesse étoit grande, le dégoût au plus haut point; quelques symptômes

devinrent plus vifs, les idées furent confuses, il succéda un délire assez violent qui dura trois jours, et qui ne changea rien aux évacuations; il cessa à ce terme, que je croyois être le dernier pour la malade; mais la fièvre et tous les autres accidens reprirent leur cours ordinaire.

La malade n'étoit point dans un état de souffrance, autre que par quelques écorchures au *sacrum*, qui guérissoient, et se renouveloient facilement, sans jamais menacer d'aucun dépôt. Quelquefois le ventre se boursoufloit un peu, mais sans tension douloureuse, ni aucun indice d'inflammation ou d'empâtement. Des selles, qui survenoient, dissipoient le gonflement du ventre. Il n'y avoit point de douleur de tête, jamais d'oppression, aucune espèce de colique, la langue étoit peu sale, et toujours humide, il n'y avoit jamais d'altération, que d'une manière passagère; mais l'ennui et le dégoût, que rien ne put vaincre, étoient à leur comble; les nuits étoient assez bonnes; à leur défaut, le sommeil, dans la matinée, y suppléoit. La maigreur paroissoit être le seul signe défavorable; la physionomie et les urines

annonçoient le renouvellement des évacuations ; à leur approche, le visage devenoit terreux et olivâtre, les dents et les lèvres se couvroient d'un limon sale, comme dans les fièvres putrides. Les urines belles et naturelles dans les intervalles, lucides et tranquilles, devenoient rouges, et déposoient un sédiment briqueté, sur lequel on remarquoit un dépôt glaireux. On étoit dès lors prévenu d'un orage ou par le vomissement, ou par la diarrhée ; en dernier lieu, le vomissement étoit peu considérable, et ne donnoit que quelques glaires, et comme par irritation ; la diarrhée de même ne montroit qu'une eau bilieuse sans matière. Le calme revenant, la physionomie reprenoit un état naturel, ainsi que les urines ; et quoique la malade ne mangeât rien de solide, elle faisoit sans effort quelques selles d'une matière travaillée, et qui avoit de la consistance ; leur fréquence, malgré leur solidité, faisoit pressentir le renouvellement de la diarrhée, qui n'eut jamais de fétidité extrême.

Je flottois ainsi depuis plus d'un mois entre quelqu'espérance et beaucoup de crainte ; je ne voyois aucun bien réel

de l'effet des remèdes employés; la maigreur étoit étonnante, je me décidai en faveur des adoucissans absolus, même des invisquans, puisque les stomachiques, les astringens, les toniques d'aucune espèce ne réussissoient sous aucune forme. Je prescrivis le look blanc de la pharmacopée de Paris, pour toute nourriture. L'effet utile fut marqué pendant trois jours, mais voyant qu'il devenoit insuffisant, et ayant appris le goût décidé de la malade pour le lait, j'en ordonnai l'usage, coupé avec le thé, l'orge, &c. La malade l'appétoit; il fut soutenu, continué, mais ce rayon d'espoir s'évanouit, en ne donnant aucun indice de la diminution de la fièvre, de son caractère, ni de sa terminaison. Je perdis dès-lors toute espérance; je portai mon prognostic fatal, et absolu. Quoiqu'on pût le soupçonner, quoiqu'on s'y attendît, il surprit: et le peu de souffrance apparente de la malade, son air de vie, son desir et ses espérances à un rétablissement prochain, déterminèrent à joindre à moi un des médecins déja consultés.

On voulut revenir sur l'usage des toniques, des stomachiques, des for-

tifians, et du bouillon de viande, donnés avec tant de ménagement, qu'on n'eût rien à craindre du renouvellement des évacuations; mais les urines ne tardèrent pas à devenir rouges, le visage changea, le limon sur les dents et les lèvres se renouvela, les nuits furent inquiettes, les selles solides se montrèrent fréquentes, la diarrhée parut; enfin il fallut de force revenir sur ses pas. Le lait de chèvre conseillé, n'eut pas un effet plus marqué que celui de vache; il calma de même les accidens, mais sans autre espoir. Enfin, après trois semaines ou environ d'une alternative de mal et de plus mal, les forces absolument perdues, tout remède devenant inutile, la malade périt, après une agonie peu longue et peu douloureuse, quatre mois après son accouchement, et au terme de deux mois et demi, depuis que je lui donnois mes soins.

A l'époque, où j'avois perdu tout espoir, j'avois demandé l'ouverture du cadavre: elle fut promise, mais elle n'a pas eu lieu. Depuis un mois avant la mort, la maigreur étoit au dernier point; une momie a autant de volume; mais à peu près depuis ce temps, on

ne s'apercevoit plus d'aucune diminution malgré les pertes continuelles, parce qu'un œdème léger étoit répandu sur la figure, et qu'il s'étoit manifesté des enflures aux extrémités inférieures et supérieures.

RÉFLEXIONS.

Que d'objets à considérer dans cette observation? quel champ pour un théoricien? que de réflexions pour le médecin clinique? nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus essentiel à remarquer, et nous en laisserons le jugement au lecteur; car tel est son droit dans les observations qu'on lui présente.

Je réduis à trois chefs le sujet de ces réflexions: la déviation du lait par la suppression des lochies; la formation et l'évacuation de ces hydatides de différentes grosseurs; les procédés curatifs employés, et ceux qu'on pouvoit ajouter, ou substituer: *Vera loquor, sanctè affirmo;* c'est ma devise.

La suppression de toute évacuation laiteuse est suivie des accidens les plus graves et les plus variés. Les affections,

qui en sont le produit, se montrent sous toute sorte de formes; les médecins y ont été long-temps trompés; ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a fait des découvertes précieuses sur cet objet important. *Puzos* fixa l'attention sur les dépôts laiteux; ceux qui sont venus après, en multipliant les observations, ont donné des préceptes de la plus grande utilité sur la déviation du lait et ses suites dangeureuses. Nous voyons dans ce moment des discussions très-utiles, non-seulement sur le caractère de la fièvre puerpérale, mais encore sur sa cause, et sur le choix des moyens curatifs; ce procès, bien loin d'être jugé, n'est peut-être pas encore assez instruit; les observations, produites de part et d'autre, ont un mode isolé qui empêche l'application générale. Chacun croit avoir raison d'après les faits dont il a été témoin. Le temps seul, c'est-à-dire, une longue suite d'expériences et d'observations bien faites, résoudront le problême.

Il me semble que, jusqu'à présent, on n'a pas assez considéré le tempérament du sujet affecté, son idiosyncrasie, et sa disposition actuelle dans

les déviations du lait, pour pouvoir pressentir s'il se feroit des dépôts particuliers dans les diverses poches du tissu cellulaire, ou des irruptions sur certains viscères, ou si la matière laiteuse, en restant dans la masse humorale, doit y produire une telle altération, qu'elle deviendra une cause certaine d'évacuations si nécessaires, qu'elles ne se terminent que par l'extinction du principe vital.

Chez notre malade on ne put jamais remarquer la disposition à aucun dépôt. La douleur, dans le flanc, ne fut jamais assez soutenue pour le faire soupçonner. Aucune des cavités principales, la tête, la poitrine et le ventre ne furent jamais affectés de manière à persuader qu'il s'étoit fait sur aucun des viscères une irruption de l'humeur laiteuse; en ce cas, les symptômes eussent été bien différens; l'estomac, et le canal intestinal par où se sont évacués ces kistes extraordinaires, auroient été affectés de manière à ne pas se méprendre sur le caractère de l'humeur laiteuse qui se seroit jetée sur des viscères aussi sensibles. L'estomac et les intestins n'ont jamais paru participer à l'évacuation, que par forme de ré-

servoir où se déposoit peu à peu, et par manière de transsudation, la portion des humeurs parvenues au dernier degré de dépravation.

Il est donc fort à présumer que la cause de cette maladie et de la mort, n'étoit autre que la matière laiteuse restée dans la masse générale des humeurs, dont le séjour a déterminé l'altération progressive, qui, déposée peu à peu dans l'estomac et dans les intestins, sollicitoit des évacuations qui ne pouvoient jamais être utiles, et qui n'annonçoient rien que de funeste. C'est d'après cette considération qu'on trouve raison de cette fièvre continue et sans redoublemens marqués, qui ne montroit aucun mouvement salutaire de la nature, mais bien l'effet d'une irritation toujours subsistante; enfin le vrai caractère d'une *fièvre hectique*, et qu'à raison de sa cause et de ses effets, j'appelle *laiteuse*.

Je ne proposerai aucune hypothèse sur la formation et l'excrétion de ces kistes de divers volumes, et de différentes formes; nous nous contenterons de faire remarquer ce qu'il y a de singulier et d'extraordinaire dans cette excrétion, à la suite d'un lait répandu,

ou dévié. Je n'ignore point que de pareilles excrétions ont été observées par plusieurs médecins, mais dans des maladies bien différentes. *Lambsma*, qui a traité des diverses espèces de cours de ventre, nous cite plusieurs auteurs qui ont vu de pareils kistes rendus par les selles; (*Ventris fluxus multip.*) mais dans presque toutes les observations citées, l'hydropisie étoit la maladie principale, et le foie étoit le principal foyer du mal. Chez notre malade, la région épigastrique et toute la région du foie ne furent jamais vivement affectées? Quel étoit le siège de ces hydatides? je n'ai pu en être instruit. Comment se sont-elles formées? je l'ignore encore : et j'avoue avoir peu d'espoir de parvenir à ce degré de connoissance; et quelle que soit la décision de cette question, ainsi que nous l'assure *Cullen*, d'après l'existence d'un ver auteur de ces vésicules, je ne puis me laisser convaincre à ce genre de preuve. (*Elémens de médecine pratique*, § 1661).

On a pu porter un jugement sur les moyens curatifs que j'ai employés ; je ne cherche point à en faire l'apologie; j'avoue de bonne-foi que je n'ai pu

mieux faire, et qu'en agissant autrement, je doute si j'aurois réussi. J'ai cherché dans tous les momens à découvrir l'intention et le vœu de la nature; elle s'est enveloppée d'un voile que je n'ai su, ou que je n'ai pu déchirer. L'inflammation locale ne s'est jamais montrée de manière à exiger la moindre saignée. La putridité des premières voies n'a jamais produit des signes ou des symptômes à exiger un emploi plus fréquent ou plus précipité des évacuans; et l'effet de ces remèdes n'a jamais produit un bien réel dans aucun temps; tous les altérans ont été inutiles; les toniques ont toujours nui; les calmans ont seuls soulagé dans les momens pressans; et les adoucissans, comme l'eau de poulet, le lait, &c., n'ont présenté qu'un bien apparent.

Mais aurois-je dû tenter une autre méthode? Pourquoi ne pas employer d'autres remèdes? c'est la réflexion la plus naturelle qui se présente, et qui succéde d'ordinaire aux accidens funestes dans la pratique de la médecine. J'avoue que s'il peut me rester quelque regret, c'est de n'avoir pas employé deux remèdes principaux. Les vésica-

toires, dans le commencement, auroient pu appeler l'humeur nuisible, et procurer un dépôt heureux. Mais comment m'y déterminer dans le premier temps, le seul temps, peut-être, utile pour prévenir les effets ultérieurs? Il fut un moment où je me proposois ce remède, mais je n'en vis pas assez la nécessité. Dans la consultation, il n'en fut pas question. Les bains, après l'évacuation des kistes ou des hydatides, auroient peut-être réussi à calmer plus décidément le spasme universel, à rendre la fièvre plus uniforme, et à fournir, à cette humeur délétère, un véhicule qui l'eût adoucie, et rendue plus propre à être élaborée. Mais les bains pouvoient-ils être un remède prophylactique, ou un simple palliatif? La maladie étoit-elle incurable de sa nature? Le terme de l'art étoit-il marqué pour cet individu?...

PALPITATION

TERMINÉE PAR LA MORT.

Je suis appelé en consultation pour M. *G****, jeune homme de vingt-cinq ans, d'un tempérament maigre,

sec, comme exténué, ayant depuis long-temps des palpitations, sur-tout au moindre exercice, et lorsqu'il avoit mangé beaucoup plus qu'à son ordinaire; mais il n'en faisoit aucun cas. Il étoit attaqué depuis quelques jours d'une sorte de fièvre putride, avec des douleurs vagues dans tout le corps. On en étoit moins surpris, d'autant qu'il avoit éprouvé dans le bas-âge un rhumatisme qui fut très-long et fort douloureux. Il avoit encore essuyé, l'année précédente, une fièvre catarrhale, qui avoit aussi renouvelé partie de ses douleurs. Sa longue convalescence l'obligea de me consulter sur le voyage de Bagnols, dont il se trouva bien.

L'état du malade ne parut point alarmant par les symptômes ou signes fébriles; mais la palpitation étoit un accident qui méritoit toute notre attention; le pouls, dans le bras gauche, n'étoit du tout point sensible; dans le bras droit, il étoit fort, réglé, fébrile, avec un caractère de constriction. La palpitation étoit forte, on la voyoit très-sensiblement dans le côté gauche, entre la sixième et cinquième des vraies côtes; l'application de la main faisoit ressentir un tressaillement du cœur, et

un état de convulsion des plus violens; en mettant le doigt sur le point le plus saillant entre les côtes, il paroissoit que la pointe du cœur n'étoit séparée du doigt que par la peau fort amincie, et par un liquide intermédiaire; cette dernière observation fit présumer une hydropisie du péricarde.

Le malade toussoit; il étoit d'autant plus oppressé, que la palpitation augmentoit aussi au moindre mouvement; il se plaignoit d'une pesanteur et d'une douleur fixe au creux de l'estomac; il avoit craché du sang à quelques reprises, il en avoit mouché. Il avoit du goût, et desiroit les alimens; sa physionomie étoit bonne, naturelle, cependant un peu rouge, un peu trop animée, eu égard à l'état ordinaire; la palpitation et l'oppression étoient les seuls accidens inquiétans pour le malade, et pour les médecins.

Dans la consultation, il fut décidé qu'on s'occuperoit peu de la fièvre putride, à raison des symptômes peu graves; qu'il y avoit un vice organique dans le cœur; qu'on devoit présumer qu'il existoit un déplacement du viscère déjeté dans la partie gauche, parce que la pulsation se faisoit ressentir

ressentir dans une autre partie fort déclive, et qu'une augmentation considérable, dans quelqu'un des ventricules, peut-être de tous les deux, devoit avoir lieu. Nous crûmes encore, ainsi que je l'ai dit, à une hydropisie du péricarde. Nous ne soupçonnâmes aucun polype, et ne vîmes aucun signe d'anévrisme dans les gros vaisseaux; le pouls n'étoit point intermittent; les pulsations dans le bras droit, ni dans les carotides, étoient uniformes. La position presque naturelle du malade, dans son lit, éloigna l'idée d'une hydropisie de poitrine; quoiqu'il ne lui fût libre de se coucher sur aucun côté.

On se borna à prescrire une saignée, avec le projet de la renouveler suivant son effet, et suivant le besoin; on décida qu'on feroit usage des calmans et des adoucissans, et que les remèdes propres à la fièvre putride se succéderoient en raison des indications ultérieures; ne pouvant porter un prognostic certain pour la durée de la vie, on se contenta de recommander les plus grands ménagemens pour prévenir une mort subite. Il fut conclu de demander avec instance l'ouverture du corps, le cas échéant. On avoit raison de faire cette

demande, la mère du jeune homme actuellement vivante, étoit aussi dans le cas de n'avoir point de pulsation marquée dans le bras gauche. J'ignore si elle est sujette à l'oppression ou à des palpitations.

Le malade fut saigné, mais avec si peu de profit, qu'on craignit que ce remède n'eût été très-nuisible par l'augmentation du mal, qui s'ensuivit d'abord; cependant le mieux se montra quelques jours après, et de manière à rassurer sur l'état du malade; mais ce ne fut, ce semble, que pour hâter l'apparition des symptômes les plus graves. L'oppression, la palpitation augmentèrent; quelques enflures se manifestèrent au visage et aux extrémités; le malade perdit peu-à-peu ses forces, et mourut avec toute sa connoissance, douze jours après la consultation.

OUVERTURE DU CORPS.

Le cadavre mis sur une table horizontale, présentoit la poitrine singulièrement aplatie; on y reconnoissoit un vice de conformation très-évident, puisque dans une telle position elle au-

roit dû être proéminente. La section des tégumens, des parties molles, et des vaisseaux externes, pour enlever le sternum, donna beaucoup de sang, quoiqu'il se fût écoulé près de dix-huit heures depuis la mort.

A l'ouverture de la poitrine, on trouva un épanchement considérable de sérosité dans chacune des cavités qu'elle renferme ; mais il étoit plus abondant dans le côté gauche. Dans la section du médiastin, on découvrit le cœur, qui parut d'un volume très-grand ; on en étoit moins étonné, puisqu'on soupçonnoit une hydropisie du péricarde. Les poumons étoient dans l'état le plus naturel, sans aucun engorgement, sans aucune adhérence. On remarqua l'état des gros vaisseaux qui n'avoient rien d'altéré, aucune marque d'anévrisme, leur ouverture ne montra rien que de naturel : on n'y trouva aucune trace de polype. L'examen propre et particulier du cœur intéressoit le plus.

L'adhérence du péricarde à la partie aponévrotique du diaphragme, se trouva très-forte ; on fit la section du péricarde. C'est alors que l'étonnement fut grand de ne pouvoir en faire la séparation. Il étoit implanté dans toute

la surface du cœur, et faisoit corps avec lui : il fallut le séparer par une dissection attentive; on trouva encore, entre le péricarde et le cœur, une humeur gélatineuse, et presque transparente, contenue dans un tissu cellulaire serré et compacte, qui n'étoit, sans doute, qu'une partie de l'adhérence du péricarde avec le cœur. Il fallut encore disséquer cette sorte de gelée tenace, pour mettre le cœur à nu, avec la même difficulté et le même soin qu'on avoit eu pour enlever le péricarde. Après cette opération, et malgré tout ce qu'on venoit d'enlever d'adhérent au cœur, ce viscère fut trouvé très-volumineux.

Le ventricule droit étoit fort grand, et beaucoup plus aminci que dans l'état naturel. On y découvrit un polype disposé en trois ou quatre branches, et de la grandeur environ de deux à trois pouces. Il étoit de nature très-solide et charnu. Dans le ventricule gauche, on trouva un sang noir et figé, qui le remplissoit en entier. L'une et l'autre oreillette étoient à peu près dans l'état naturel, mais plus molles, plus lâches qu'elles ne sont ordinairement. Par ces différentes découvertes,

on crut trouver assez de désordres pour reconnoître les causes des palpitations et de la mort ; on ne fit aucune recherche dans les autres cavités.

RÉFLEXIONS.

Nous n'entrerons pas dans beaucoup de discussions sur cette dernière observation, quoiqu'elle pût en fournir le sujet le plus étendu. Cette maladie est de la classe de celles que j'ai nommées dans une autre occasion, *désespérantes pour le médecin et pour la médecine. Il est impossible de les prévoir ; il est impossible de les connoître ; il est impossible de les guérir.* (*Journ. de med.* tom. lxvj, fév.)

Nous avons dans le *Traité du cœur de Senac* des observations fort multipliées sur les maladies du péricarde, sur ses adhérences diverses au cœur, sur l'inflammation de ce viscère et de son enveloppe ; mais les signes propres et caractéristiques des différentes affections qui en résultent, restent dans une nuit profonde. Les travaux de cet auteur illustre sont inappréciables ; il emploie toute sa sagacité, toute son érudition, toutes ses lumières, pour

faire une collection de signes certains et évidens de ces diverses sortes de maladies; mais le détail vrai et circonstancié des observations qu'il cite, montre l'insuffisance de son zèle et de ses projets. Avons-nous droit encore à quelque espoir? La médecine pourra-t-elle se flatter un jour de *prévoir, connoître et guérir ces maladies désespérantes?* « *Futuri temporis exitum, caliginosâ nocte premit Deus...* » Serons-nous toujours bornés dans ces cas malheureux, à en détailler tout le merveilleux, et à faire parade de notre justification, pour prouver l'insuffisance, ou le défaut de l'art?...

Quelle peut être la cause de cette adhérence du péricarde au cœur chez notre malade? D'où peut provenir la solidité de cette humeur gélatineuse intermédiaire, qui auroit dû être fluide pour entretenir la facilité et la souplesse des mouvemens du cœur? Tout cela est-il le produit d'une inflammation locale? il n'y a eu aucun signe antérieur et postérieur de ce genre d'affection. L'attaque rhumatismale que M. *G.* a essuyée dans sa grande jeunesse, pourroit-elle être accusée de l'ancienneté des palpitations? et le transport

de l'humeur morbifique sur le cœur et ses dépendances, étoit-il la cause de l'état morbifique de ce viscère? Je serois assez disposé à le croire, si j'avois une connoissance de l'état de souffrance que dut éprouver le malade à cette époque; mais l'intervalle de cette première maladie à la dernière, ne fortifie point cette présomption.

Le malade étoit sujet à des palpitations; mais sa santé n'en étoit point altérée, du moins en apparence; il a éprouvé, l'année passée, une fièvre catarrhale longue à se juger, il a bu les eaux de Bagnols, et sa santé s'étoit rétablie; on n'a jamais fait attention à ces palpitations; le médecin n'en fut instruit que pendant sa dernière maladie; mais d'où vient cette absence du pouls dans le bras gauche? La mère qui, quoique avancée en âge, se porte bien, l'éprouve également. Pourquoi avec une palpitation aussi forte, et l'existence d'un polype dans le ventricule droit, le pouls n'avoit-t-il point d'intermittence marquée. Cette fièvre, putride en apparence, ne pouvoit-elle pas être l'effet du mouvement de la nature, qui ex-

pliquoit son angoisse et sa prochaine destruction? mais à quels signes, par quels moyens distinguer ces sortes de fièvres? j'en ai observé, j'ai cru les deviner; mais j'avoue que je ne saurois m'expliquer sur ce qui me déterminoit pour lors à porter ce jugement. C'est l'habitude de voir des malades, c'est ce coup-d'œil réservé au praticien, dont souvent il ne peut se rendre raison à lui-même.

Je produis mon opinion sur cette maladie, et sans aucune prétention: on en jugera comme on voudra. Je crois que le vice organique existoit *ab ovo*, dans le cœur et ses dépendances; qu'il s'est accru avec l'âge; que tant que le corps n'étoit point parvenu à son dernier degré de perfection et d'accroissement, les mouvemens ont pu s'exécuter; mais que la fibre ayant acquis toute sa solidité, et la rigidité de l'âge adulte, la caisse osseuse de la poitrine ne s'est plus prêtée à une plus ample dilatation, que sa conformation viciée gênoit encore singulièrement; le péricarde s'est opposé de plus en plus aux mouvemens du cœur; l'humeur péricardine n'a pu être renouvelée, elle a acquis une consistance nuisible;

les mouvemens du cœur ont été plus difficiles; le séjour forcé du sang, dans un ventricule plus large, a donné lieu à une végétation; le polype s'est formé peu à peu, sa solidité empêche de croire qu'il se soit formé dans les derniers instans. La nature, avertie de tous ces obstacles, a augmenté ses mouvemens, afin de les forcer par une fièvre qui n'étoit que l'explication de sa détresse; mais les obstacles étoient invincibles; ils étoient ignorés; et quand même ils eussent été connus, l'art n'en auroit pas moins été inutile.

MÉTHODE
DE TRAITER
LES MALADIES INFLAMMATOIRES,
AVEC LE MERCURE ET L'OPIUM;

Par M. ROBERT HAMILTON, docteur en médecine. Extrait du Tome IX, pag. 191, *des* Medical commentaries; *et traduit par M. MARTIN, D. M., avec quelques remarques.*

La méthode de traiter les maladies inflammatoires que je vais décrire, je

l'ai communiquée au docteur *Gardiner* vers l'année 1775, et je l'ai fait connoître en 1776 au docteur *Pringle*, mais je ne crois pas que ce dernier, qui cependant ne la désaprouvoit pas, l'ait jamais mise en usage.

Voici les circonstances qui me déterminèrent à l'employer.

En 1764, un chirurgien, qui revenoit des Indes orientales, me donna des renseignemens sur la méthode que l'on avoit coutume d'y suivre dans le traitement des inflammations du foie auxquelles les Européens sont particulièrement sujets dans ces climats, et sur l'usage que l'on faisoit du mercure dans ce traitement (*a*). Après avoir fait saigner le malade, on a coutume de lui faire une forte friction d'onguent mercuriel sur la région du foie, et de lui administrer intérieurement le calo-

(*a*) Cette méthode de traiter les maladies inflammatoires du foie a été déja décrite dans le *medical museum* en 1764. *Lind* en fait mention dans son traité des maladies des Européens, qui voyagent dans les pays chauds. Le docteur *Clark*, et quelques autres médecins anglois, en ont également parlé.

mélas ou le mercure alcalisé, ou bien les pilules mercurielles ordinaires, jusqu'à ce que la salivation s'établisse, ou que l'inflammation se dissipe. La guérison est d'autant plus prompte, qu'une salivation modérée tarde moins à s'établir; et ce traitement guérit ordinairement la maladie, quand on le met de bonne heure en usage : mais si on néglige de l'employer, le foie, qui, dans cette maladie est tellement tuméfié, que l'on s'en aperçoit au tact, passe bientôt à la suppuration : quelquefois les dépôts, que cette suppuration occasionne, s'ouvrent extérieurement, et les malades se rétablissent; mais bien plus souvent ils périssent de consomption.

Comme la situation de *Lynn-Regis*, où je pratique la médecine est très-basse et extrêmement marécageuse; que ce climat a beaucoup de rapport avec celui des Indes orientales, et qu'on y voit beaucoup de fièvres rémittentes-bilieuses et de dangereuses inflammations du foie, j'ai essayé l'usage du mercure dans ces dernières maladies. Je me servis d'abord simplement de l'onguent mercuriel, et je ne fis point prendre intérieurement d'autre préparation de ce genre que le calomélas, mais je

m'aperçus bientôt que, pour en obtenir plus de succès, il étoit bon de les combiner avec l'opium, qui me rendit aussi de très-grands services.

Ces heureux effets me conduisirent aux réflexions suivantes. On connoît depuis long-tems l'efficacité du mercure dans les inflammations des yeux (*a*),

(*a*) Les onguens mercuriaux dans lesquels la térébenthine n'entre point, sont très-utiles dans l'ophtalmie des membranes et dans celle du tarse. On les applique le soir sur les cils, sur-tout lorsque la maladie est entretenue par l'érosion, et vient d'une affection des glandes sébacées. Quelques médecins rejettent les onguens dans ce cas; cependant l'expérience prouve qu'on peut s'en servir avec avantage. Le mercure, dit M. *Bosquillon*, est un *astringent* très-utile; rien n'est au dessus de ce médicament. Plusieurs médecins ont employé le calomélas et le précipité rouge, mais on doit rejeter ces moyens parce qu'ils sont trop stimulans. (*Voyez* les élémens de médecine de *Cullen*, édition de M. *Bosquillon*, pag. 225). Tout le monde connoît avec quelle efficacité l'onguent mercuriel opère la résolution des panaris, lorsqu'on l'emploie à temps. Je l'ai vu résoudre aussi très-promptement des engorgemens laiteux assez considérables, et déja formés depuis quelques jours dans les glandes mammaires. On conseille quelquefois les frictions mercurielles dans les inflam-

ainsi que dans les inflammations symptomatiques, causées par les maladies vénériennes. L'usage considérable que l'on fait du mercure dans la nouvelle méthode de traiter la petite-vérole inoculée, prouve aussi que ce minéral a la propriété de diminuer l'inflammation; ce qui est confirmé, et par l'usage que l'on en fait aux Indes orientales dans le traitement des inflammations du foie, et par ma propre expérience. Comme la cause commune de toutes les inflammations doit être la même, la diversité de leur siége quelle qu'elle soit, ne doit apporter que peu ou point de variétés dans le traitement général des maladies inflammatoires. Je me confirmai dans l'opinion que le mercure seroit également utile dans les différentes sortes d'inflammations, et je me déterminai à l'essayer dans les diverses espèces de maladies de cette classe que j'aurois à traiter (*a*).

---

mations rhumatismales; il y a cependant des médecins qui pensent qu'on ne doit les employer que dans les rhumatismes chroniques.

(*a*) On doit, principalement dans les maladies inflammatoires, se proposer de remplir deux objets, 1°. de diminuer la densité

Ce fut dans une inflammation des poumons que j'eus, pour la première

---

inflammatoire des humeurs; 2°. de calmer l'irritabilité excessive des organes vers lesquels ces humeurs forment leur congestion. La première de ces indications ne peut manquer d'être remplie par une substance métallique qui, comme le mercure, possède au suprême degré la puissance de résoudre les engorgemens lymphatiques, et les stases des humeurs. La seconde indication ne peut de même être secondée plus puissamment que par l'action d'un sédatif, tel que l'opium qui assoupit les douleurs, calme l'irritation nerveuse, et en empêche la propagation. On redoute peut-être trop l'action stimulante du mercure dans les maladies aiguës. La manière d'agir des antimoniaux n'est pas exempte des inconvéniens que l'on craint de la part des préparations mercurielles; cependant on se sert avec avantage du kermès, et même de l'émétique dans plusieurs maladies inflammatoires de la poitrine. Les combinaisons de l'opium avec l'antimoine dans les points de côté sont fortement recommandées par le docteur *Sarconé*, qui s'en est servi avec le plus grand succès pendant l'épidémie qui régna à Naples en 1764. On verra d'ailleurs, dans les observations de M. *Lind* sur le même sujet, que la plupart du temps l'effet du mercure dans les maladies, est plutôt sédatif, qu'irritant; ce que prouvent particulièrement ses effets antispasmodiques qui lui sont communs avec

fois, occasion de faire usage du mercure combiné avec l'opium, et je suis obligé d'avouer que je fus étonné moi-même des heureux succès de ce remède ; il me réussit également dans un grand nombre de cas, et dans beaucoup de circonstances différentes. J'eus la satisfaction d'arracher en quelque sorte des bras de la mort, avec le secours du calomélas et de l'opium, des femmes enceintes et très-avancées dans leur grossesse, attaquées d'inflammation du poumon, qui avoit résisté à tous les autres remèdes, et de les voir accoucher heureusement d'enfans très-bien constitués.

J'ai aussi sauvé la vie par les mêmes moyens à plusieurs personnes attaquées d'inflammations symptomatiques des poumons, dans la rougeole et dans la petite-vérole, et je n'ai jamais connu de remèdes plus prompts, ni plus assurés dans les toux sèches et catarrhales les plus opiniâtres, particulièrement lorsqu'on en continuoit assez long-

---

d'autres substances minérales, telles que les fleurs de zinc, &c. et l'affoiblissement qu'éprouvent les personnes qui ont subi un traitement mercuriel.

temps l'usage, pour qu'ils donnassent lieu à un commencement de salivation. Ils ne m'ont pas été moins utiles dans les pleurésies; mais dans aucun cas, je n'ai vu le mercure uni à l'opium agir avec une plus prompte efficacité que dans la phrénésie et dans la paraphrénésie; j'en ai éprouvé l'utilité à plusieurs reprises sur un grand nombre de malades. J'ai vu aussi d'autres inflammations des intestins et des viscères du bas-ventre, céder en peu de temps à ce traitement. J'ai fait mention dans le lxvj[e] volume des Transactions philosophiques, en parlant d'une ouverture de la vessie dans le rectum, à l'occasion d'une suppression des urines, du soulagement qu'avoient procuré, dans ce cas, l'opium et le calomélas. J'en ai de même vu d'excellens effets dans les fièvres puerpérales, accompagnées de violens symptômes inflammatoires. Dans les esquinancies inflammatoires, le calomélas, mêlé à la teinture thébaïque et au miel, et appliqué sur la racine de la langue afin que les malades puissent l'avaler peu à peu, m'a souvent rendu de très-grands services (*a*).

(*a*) Pendant l'hiver de 1784, étant mé-

Ayant acquis ainsi des preuves certaines de l'efficacité de ce remède dans les inflammations locales, je dirigeai

---

decin de l'hôpital militaire de Bitche, je guéris par le moyen du mercure une dame de cette ville attaquée d'un mal de gorge des plus dangereux. Cette dame avoit été prise de fièvre avec inflammation douloureuse des amygdales; les remèdes généraux calmèrent la fièvre; les douleurs et les autres symptômes d'inflammation se dissipèrent au bout de cinq à six jours; mais il resta une impossibilité absolue d'avaler aucun aliment, soit liquide, soit solide; ensorte que pendant huit jours, la malade ne subsista que de lavemens nourrissans. L'affoiblissement étoit extrême, la saignée des ranines, les bains de pieds, l'application des vésicatoires aux jambes, et même celle des synapismes autour du col, n'avoient apporté aucun changement favorable. Dans ces circonstances urgentes, je me décidai à appliquer autour du cou un emplâtre de *Vigo cum mercurio*, et à faire prendre le mercure gommeux de *Plenk*, que je présumai pouvoir franchir les obstacles à cause de sa pesanteur. Ces moyens réussirent au delà de mon attente; la déglutition se rétablit peu à peu, et sans salivation, ni autre excrétion extraordinaire; cette dame recouvra en moins de quinze jours une santé parfaite, de laquelle elle a depuis constamment joui.

A cette époque, je ne connoissois pas

mes essais vers les maladies inflammatoires universelles, telles que le rhumatisme, et j'eus la satisfaction de voir cette maladie céder en peu de temps à ma méthode. J'en ai vu aussi de très-bons effets dans la goutte inflammatoire. J'en ai fait l'épreuve sur moi-même, et sur plusieurs de mes amis à divers reprises et en différentes années, contre les attaques de cette maladie.

Ces remèdes n'ont pas été moins avantageux dans les inflammations provenues de causes externes, que dans celles qui naissoient de causes internes, soit qu'elles attaquassent la tête, la poitrine, ou le bas-ventre.

Après avoir fait l'énumération des maladies dans lesquelles mes observations et celles de mes amis, ont prouvé l'utilité de l'opium uni au calomélas, je vais décrire la méthode suivant laquelle il a été mis en usage, tant dans

---

les observations de MM. *Hamilton* et *Lind*; j'administrai le mercure, comptant beaucoup sur sa puissance résolutive : peut-être, dans ce cas, n'a-t-il pas moins agi comme antispasmodique que comme désobstruant ; quoiqu'il en soit, il a guéri.

cette ville que dans ses environs, dans toutes les maladies inflammatoires, tant internes, qu'externes.

Dans le commencement de ces maladies, on tiroit aux malades une quantité de sang proportionnée à leur âge, à leur constitution et à l'intensité des symptômes inflammatoires : on nettoyoit ensuite les intestins, soit par les lavemens, soit par un laxatif doux. Après cela, on donnoit toutes les six ou toutes les douze heures, selon que le degré de l'inflammation et la violence de la maladie l'exigeoient, un mélange de calomelas depuis un grain jusqu'à cinq; et d'opium, depuis un quart de grain jusqu'à un grain, incorporés dans quantité suffisante d'un extrait approprié pour en faire un bol. On recommandoit en même temps de boire abondamment de l'eau d'orge, ou toute autre boisson tiède. Le malade éprouvoit d'ordinaire un soulagement considérable, quand il avoit pris trois ou quatre de ces bols en vingt-quatre heures, et la maladie se dissipoit la plupart du temps dans les vingt-quatre heures suivantes, ou se terminoit bientôt complétement.

Mais quand dans les premières

vingt-quatre heures on n'éprouvoit aucun soulagement ; quand les accidens inflammatoires ne diminuoient pas, il falloit recourir de nouveau à la saignée, et donner le mélange ci-dessus à des doses encore plus considérables, jusqu'à ce que la maladie se jugeât par la sueur ou par les selles, ou ce qui étoit encore plus ordinaire par l'une ou par l'autre de ces voies conjointement, ou jusqu'à ce que la salivation survînt. Elle avoit rarement lieu quand le malade avoit des sueurs ou des évacuations du bas-ventre ; mais elle survenoit facilement dans le cas contraire, et soulageoit considérablement : quelquefois l'excrétion des urines étoit seulement augmentée par l'action de ce remède, que j'ai donné par fois à des doses très-hautes, sans que son action se soit portée vers la bouche ; il agissoit vraisemblablement aussi par la voie de la transpiration insensible. Quoi qu'il en soit, il est certain que quand on employoit cette méthode à temps, les malades se rétablissoient bientôt de quelque manière que le mercure opérât ; mais si on tardoit à s'en servir, son effet étoit bien plus incertain et la convalescence beaucoup plus tardive, quoi-

qu'en général, elle eût lieu d'autant plutôt, que les glandes salivaires tardoient moins à être attaquées.

Lorsque la fièvre étoit forte et la peau aride et ridée, j'ajoutois encore le camphre et l'émétique à l'opium et au calomélas. Je n'ai jamais connu de remède, soit simple, soit composé, qui relâchât plus efficacement la peau, et qui produisît des sueurs plus abondantes. Cette dernière combinaison a en outre l'avantage d'augmenter sensiblement les urines et les selles, et paroît favoriser, en général, toutes les excrétions des glandes.

Dans des cas où j'étois appelé, lorsque la maladie inflammatoire étoit déja fort avancée, je me suis vu souvent obligé de seconder l'action des remèdes internes par des vésicatoires. Selon la nature, le siège et l'intensité du mal, je les faisois appliquer tantôt sur les côtés, tantôt sur la région du foie, tantôt aux extrémités, mais bien rarement sur la tête, parce que des expériences multipliées m'avoient appris que l'inflammation de la peau, et la suppuration qu'y produisent les vésicatoires, quand on les applique aux jambes dans quantité de maladies in-

flammatoires, mais particulièrement dans la phrénésie et dans la paraphrénésie, procurent un soulagement bien plus manifeste, que quand on les applique sur la tête; mais quand on avoit employé de bonne heure l'opium et le calomélas, les vésicatoires étoient rarement nécessaires, et seulement dans les cas les plus dangereux.

Lorsque l'inflammation commençoit à s'affoiblir, et que la maladie paroissoit diminuer, je prescrivois avec beaucoup d'avantage, particulièrement dans le rhumatisme aigu, le quinquina en poudre et en décoction, et je permettois l'usage d'un peu de vin pour boisson avec une nourriture convenable, dans la vue de rendre des forces au corps affoibli. Il n'est presque pas besoin d'avertir que, lorsque pendant tout le cours du traitement, les mercuriaux ne produisent pas des évacuations suffisantes, il faut les déterminer par le moyen de doux laxatifs. On doit, par des raisons faciles à sentir, s'abstenir des acides pendant l'usage de ces remèdes.

Comme l'on a pu voir que souvent j'associois au calomélas d'autres remèdes très-efficaces, quelques médecins ont pensé que le succès de mes traite-

mens devoit être attribué à ces remèdes, plutôt qu'au mercure. J'avoue franchement qu'il m'a toujours semblé que l'opium me rendoit de très-grands services, en calmant les douleurs; il m'a paru aussi que l'émétique et le camphre avoient contribué à la guérison dans certaines circonstances, mais je dois dire, par égard pour la vérité, que j'ai rencontré très-souvent des cas où l'émétique, le camphre, l'opium et les remèdes salins, dont on a coutume de se servir dans les cas inflammatoires, avoient été mis en usage sans le moindre succès, et que néanmoins, quoique la maladie eût fait assez de progrès pour que le danger fût imminent, elle cédoit en peu de temps, dès que l'on avoit associé le calomélas à ces remèdes.

Son efficacité est encore confirmée par l'observation connue dans nos pays, que depuis les premiers momens où l'on commença à traiter les maladies inflammatoires par le moyen du calomélas, combiné avec l'opium, jusqu'actuellement, plusieurs de ces maladies ont été guéries par le simple usage de ces deux remèdes, sans qu'on les combinât avec d'autres substances, et que,

lors même qu'on leur ajoutoit quelques-uns de ceux que j'ai cités ci-dessus, plusieurs maladies inflammatoires étoient si opiniâtres, qu'il ne paroissoit aucun signe de mieux-être avant que les glandes salivaires fussent attaquées; alors la maladie diminuoit en même proportion que la salivation devenoit plus considérable ; ce qui, selon moi, suffit pour prouver que c'étoit le mercure qui opéroit la guérison. Dans ces sortes de cas, l'on regarde toujours l'établissement de la salivation comme étant d'un augure favorable.

Quoique cette méthode de traiter les inflammations du foie soit connue depuis long-temps aux Indes, cependant ni les auteurs qui l'ont décrite, ni aucun autre médecin que je sache, n'ont jamais essayé de l'appliquer aux inflammations des autres viscères. Je dois avertir que ce que j'ai dit de ses avantages ne doit pas être regardé comme une conclusion tirée au hazard d'un petit nombre d'expériences, mais bien d'une pratique de près de dix-huit ans, qui a constamment été heureuse, et dont les succès peuvent être attestés par nombre de médecins qui habitent *Lynn-Regis*, et les environs.

OPÉRATION

OPÉRATION

DE L'EMPYÊME,

A la suite d'une affection de poitrine inflammatoire;

Par MM. BAUDOT, médecin, et VILLETTE, chirurgien de l'hôpital de Charolles en Bourgogne.

Pierre Berger, maçon limousin, âgé de 18 ans, fut affecté, pendant les grands froids de décembre 1788, d'une inflammation de poitrine considérable et singulière, qui occupoit tout le côté droit, sans paroître s'étendre en aucune manière du côté opposé. Comme les premiers symptômes de cette maladie se déclarèrent dans une campagne éloignée de deux lieues de Charolles, il y fut d'abord traité suivant l'usage des paysans de cette province, lequel consiste à faire boire du vin chaud à tous les malades, sans distinction de maladie. Il en but donc amplement; et le cinq de sa maladie, il entra à l'hôpital de

cette ville avec tous les signes d'une inflammation violente ; le pouls étoit dur, fréquent et plein ; la respiration laborieuse, le visage enflammé, les yeux étincelans, la langue sèche, les urines rouges et la peau rude. Cette fâcheuse situation étoit aggravée par une première douleur fixe dans l'intérieur de la poitrine, et une seconde à l'extérieur sur le muscle grand pectoral, avec beaucoup de tension, et un centre de chaleur qui ne s'étendoit pas au-delà du médiastin ; ensorte qu'il y avoit visiblement deux points inflammatoires, l'un interne, l'autre externe, comme la suite nous en a pleinement convaincus. La chaleur centrale que nous avons observée sur le côté malade, paroissoit n'exister qu'aux dépens de celle de l'autre côté, lequel étoit sensiblement plus froid que dans l'état de santé.

D'après l'ensemble de ces phénomènes non équivoques, le malade fut saigné jusqu'à trois fois dans la nuit, et le lendemain il le fut encore une fois. Le sang étoit noir, et si épais, qu'il ne sortoit qu'avec peine par l'ouverture de la lancette. Cette consistance du sang nous détermina à n'en plus tirer. Le malade ne prit que de l'eau d'orge pour

boisson ; un peu de croûte de pain rapé dans des bouillons maigres, pour nourriture. On appliqua sur l'étendue des muscles affectés un large cataplasme de mie de pain et de lait, avec recommandation de le renouveler souvent. Pour le surplus, le malade fut remis aux soins de la nature.

Ce régime observé rigoureusement, sembla produire en peu de temps de très-bons effets ; l'inflammation étoit moins sensible, le pouls plus régulier, la peau plus souple, la chaleur animale mieux distribuée ; en un mot, cinq jours après, (le dixième de la maladie,) le malade prenoit des forces, et crut se trouver bien, mais la respiration étoit toujours difficile, et il survenoit de temps à autre de légers frissons.

Il s'étoit donc formé un abcès à la partie supérieure du muscle grand pectoral, presque sous la clavicule. Il étoit clair que l'inflammation extérieure se terminoit par ce dépôt critique ; mais la gêne de la respiration et les légers frissons qui se faisoient ressentir, ainsi que nous venons de le dire, ne devoit point nous rassurer sur ce qui pouvoit arriver dans l'intérieur de la poitrine : aussi, lorsque nous nous disposions à

faire prendre un minoratif au malade, et à le mettre à l'usage du quinquina pour augmenter la chaleur naturelle, et rétablir les forces organiques, après quelques efforts pour cracher, le dix-huitième jour, qui étoit le 13[e] de son entrée à l'hôpital, il rendit, et tout-à-coup, par la bouche, une grande quantité de pus. Deux heures après cette déjection, le pouls étoit déja foible et misérable, les sons de la voix mal articulés, la respiration entrecoupée, les extrémités froides, et le pus présentoit une petite saillie entre les fausses côtes. Au premier instant, nous crûmes que l'abcès extérieur avoit pénétré dans la cavité de la poitrine; mais, après avoir introduit la sonde, n'ayant reconnu aucune ouverture, nous fûmes persuadés que l'inflammation interne avoit formé une vomique. Il nous parut alors que la seule ressource qui pût donner l'espérance de conserver la vie au malade, étoit l'empyême. Cette opération fut donc pratiquée sur le champ par M. *Villette*, chirurgien en chef de l'hôpital, avec le bistouri simple, suivant la méthode ordinaire, entre la troisième et quatrième des fausses côtes, en comptant de bas en haut. A peine l'instru-

ment eut-il pénétré dans la poitrine, que le pus sortit par jet, et en si grande quantité, que nous négligeâmes de reconnoître si la plévre étoit adhérente, pour ne pas trop fatiguer le malade: d'ailleurs cette pratique, quoique recommandée par des auteurs d'un grand mérite, n'offre aucun avantage lorsque le pus sort avec facilité; et dans tous les cas, elle n'est pas sans inconvénient.

La plaie fut pansée avec une tente de charpie sèche, *sans aucune injection.* Outre que la vertu des vulnéraires n'est rien moins que prouvée, (*voyez* CULLEN, *Matière medicale, trad. de* BOSQUILLON, *tom. I, pag.* 148 *et* 187,) il n'est pas sûr, qu'en leur supposant cette qualité dans les contusions musculaires, ils eussent le même effet sur la substance ulcérée du poumon (*a*).

(*a*) Pourroit-on croire que dans le cas dont nous parlons, un aussi grand maître qu'*Heister* prescrit les injections d'*esprit de vin simple, avec le soufre d'antimoine, soit pour déterger, soit pour consolider la plaie. Instit. de chir. p.* 102, *in-*4°. *T. II.* Ce conseil n'est certainement pas donné d'après l'expérience; car il n'est pas rare de voir les symptômes les plus alarmans, succéder

Quoi qu'il en soit, l'abcès de la clavicule s'est cicatrisé promptement; mais le pus est sorti par l'empyême pendant plus de deux mois, en même temps que le malade en rendoit encore souvent par la bouche; et malgré le succès de l'opération, nous avons cru long-temps qu'il périroit dans le marasme. Cependant peu à peu les forces se sont augmentées, la plaie s'est fermée, et il a guéri sans prendre d'autres remèdes que de légères décoctions de pruneaux pour se purger de temps en temps, et des bouillons de cresson coupés avec le lait de vache. Sa nourriture a toujours été légère et substantielle; et enfin, il est sorti de l'hôpital en mai 1789, avec assez de courage, pour entreprendre à pied une route de soixante lieues en pays de montagnes.

La marche et le traitement de cette

à la plus petite quantité de liqueur spiritueuse, introduite dans le poumon par la trachée-artère. L'année dernière, une jeune fille de Charolles, s'étant mise à rire, dans le moment qu'elle avoit la bouche pleine de liqueur, fut à l'instant suffoquée, perdit l'usage des sens, devint livide, et fut plus de douze heures sans qu'on pût la rappeler à la vie.

maladie offrent plusieurs réflexions, que nous allons exposer avec cette défiance philosophique, si nécessaire en médecine, qui ne permet que de proposer, sans rien affirmer. Quelques-unes même ne sont peut-être pas neuves, mais (les ressources littéraires étant presque nulles dans les petites villes,) on nous permettra de les répéter, en supposant que nous ayons été prévenus par ceux qui ont traité ce sujet avant nous.

1°. Lorsqu'il existe des inflammations, qui ont plusieurs centres ou foyers, si le premier se termine par suppuration, il est à présumer que les autres suivront la même marche. Cette manière de voir, si conforme à la simplicité de la nature, nous avoit échappé dans l'observation précédente, parce que nous n'avions pas alors un assez grand nombre de faits pour prononcer hardiment sur cette régularité; mais nous l'avons observée plusieurs fois depuis, dans les maladies du printemps, et avec assez de précision, pour regarder comme *cas extraordinaire*, les suites des maladies inflammatoires qui n'auroient pas la même identité.

2°. Le danger des injections dans les

plaies internes a été si bien discuté par *Magatus*, *La Motte*, *Sharp*, et sur-tout dans les prix de l'Académie de chirurgie, tom. III, pag. 547, qu'il seroit inutile d'y revenir. Mais plus les raisonnemens de ces auteurs sont victorieux et leurs preuves démonstratives, plus il est surprenant de trouver encore les injections recommandées, dans ces cas, par les auteurs de nos jours, même les plus estimables, comme MM. *Chopart* et *Desault*. Bien plus, si nous examinons la qualité des remèdes que tous les auteurs emploient après l'opération de l'empyême, et le ton embarrassant et timide qu'ils prennent, en parlant du prognostic, nous sommes fondés à croire qu'il ne faut attendre de succès, en pareille circonstance, qu'en proscrivant tout ce déluge pharmaceutique, qui semble redoubler à mesure que les plaies pénètrent plus avant. On peut dire des remèdes, ce qu'*Hippocrate* disoit des médecins, *Famâ et nomine multi, re autem et opere pauci.*

3°. Voici une expérience qui peut éclaircir l'histoire pathologique du poumon, mais qui exige des preuves plus multipliées, pour en tirer des conséquences thérapeutiques. Nous la don-

nons comme *isolée;* c'est dire en même temps, peu probante.

Nous avons donc observé que l'air sorti de la poitrine de notre malade par l'expiration, étoit infiniment moins vicié que celui des personnes qui respirent avec toute l'aisance naturelle. Il a soufflé à plusieurs reprises dans un tube recourbé, plongé dans la machine hydro-pneumatique, et correspondant à un vase plein d'eau, suivant le procédé ordinaire. L'air, qui en est résulté, a constamment entretenu plus longtemps la flamme d'une bougie, qu'une pareille masse provenue d'une personne saine, et d'autant plus de temps, que la respiration étoit plus laborieuse. La vie d'un moineau s'y est soutenue aussi librement que dans l'air atmosphérique, tandis qu'elle n'a pas tardé à finir dans celui d'un autre homme, dont la poitrine étoit large et bien conformée. Cette expérience n'a d'abord point été faite à dessein; c'est en faisant quelques observations sur l'air des phthisiques, que nous l'avons aperçue et reconnue. Répétée plusieurs fois, elle a donné les mêmes résultats; ce qui nous porte à croire que les mixtes de l'air atmosphérique se décomposent dans le poumon,

et se digèrent comme les alimens dans l'estomac; que les obstructions et autres lésions pulmonaires s'opposent à la digestion aérienne, comme celles du ventricule empêchent la digestion alimentaire : on explique par-là pourquoi les pulmoniques se trouvent si bien de l'air vital, c'est pour eux une substance toute digérée; pourquoi ils sont si *émaciés*; pourquoi, &c.

Ne nous livrons pas plus long-temps aux conjectures : c'est un dangereux souvenir dans la pratique; d'ailleurs *Hippocrate* commence par dire, *Experientia fallax*.

DÉTAILS (*a*) ULTÉRIEURS

Sur une nouvelle manière de traiter les maladies des articulations du genou et du coude; par M. H. Park, chirurgien de l'hôpital de Liverpool.

En 1783, je publiai une petite brochure sur le traitement de quelques affections des grandes articulations, par une méthode que je croyois alors n'avoir encore été tentée par aucun praticien. J'ajouterai aujourd'hui à l'histoire de la maladie de *Hector M' Caghen*, qui y est rapportée; que depuis, cet homme a fait plusieurs voyages sur mer, dans lesquels il s'est trouvé en état de monter avec beaucoup d'agilité, et de faire toutes les fonctions d'un marin; qu'il a échoué deux fois, et supporté beaucoup de fatigues et de peines, sans éprouver aucune douleur au membre qui avoit été opéré;

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. xj, première partie, pour l'année 1790, pag. 22; trad. par M. *Assollant*.

mais enfin il a été malheureusement submergé dans le fleuve *Mersey*.

Cependant, comme on ne peut se déterminer à adopter un traitement que lorsque plusieurs expériences en attestent l'efficacité, je sens que je dois communiquer au public le résultat de mon second essai, quoiqu'il ait été aussi malheureux que le succès du premier a été complet.

Charles Harrison, âgé de 30 ans, charron de son métier, homme fort et robuste, en apparence, mais qui sortoit, comme je l'ai appris ensuite, d'une famille fortement entachée du vice scrophuleux, a été le sujet de cette seconde opération.

Son genou, dont l'affection existoit depuis environ trois ans, étoit plus gros que celui d'Hector M' *Caghen*; la maladie s'étendoit davantage dans les parties molles, et il s'étoit formé un abcès considérable qui alloit à quelques pouces au-dessous de l'articulation en dehors, mais qui n'étoit pas encore ouvert.

L'opération se fit conformément au vœu du malade, le 22 juin, à-peu-près de la même manière que je l'avois déja pratiquée, et d'après le même procédé,

excepté que je commençai par ouvrir l'abcès, autant dans la vue de procurer un égout, que pour avoir la facilité d'examiner le péroné qui se trouva sain.

Après m'être rendu maître de deux petites artères, je remplis la cavité de charpie. Je prescrivis une potion anodyne, immédiatement après l'opération : néanmoins le malade ne laissa pas de souffrir beaucoup ce jour-là ; mais au moyen de l'opiat que l'on répéta le soir, il eut une assez bonne nuit.

Je laissai la plaie dans cet état jusqu'au 27. A cette époque, les bandages et l'appareil incommodant le malade, je les levai, et je lui fis changer de lit. Le genou paroissoit volumineux, mais la jambe et la cuisse étoient presque sans tension, la suppuration peu abondante et de bonne qualité, venant en grande partie de l'ouverture que j'avois faite. En général cet homme paroissoit aller très-bien.

Je laissai l'appareil jusqu'au premier juillet; alors toute la surface de la plaie étoit belle; les bourgeons étoient en si grande abondance, que les bords des os en étoient couverts, et la cavité, en grande partie remplie.

Le 8 juillet, la suppuration étoit considérablement diminuée, et il n'en sortoit que très-peu par l'ouverture.

Le 20, les parties avoient commencé à se réunir. Le volume du genou et l'étendue de l'ulcère, étoient diminués sensiblement : cependant, en pressant les bourgeons, on en faisoit sortir un peu de pus, comme on exprime de l'eau d'une éponge.

Le 24, le malade avoit eu la diarrhée les deux jours précédens; il s'étoit écoulé un peu de pus à travers la cicatrice d'une ancienne ouverture au-dessous de la partie interne du genou, mais il n'en sortoit plus des bourgeons par la pression; la réunion sembloit s'affermir.

Le 31 juillet, les choses étoient en mauvais état; la réunion, qui s'étoit déja faite, étoit, en grande partie, détruite, et la suppuration plus abondante; le volume de la partie affectée, et l'étendue de l'ulcère, étoient diminués; la diarrhée avoit disparu, mais le malade avoit eu des sueurs la nuit; il avoit mauvaise mine; il étoit foible, et se plaignoit de douleurs très-vives à l'autre jambe, qui étoit enflée et œdémateuse.

Le 10 août, ce dernier accident étoit presque entièrement dissipé.

Le 21, les sueurs avoient cessé, et les forces étoient bien revenues; la suppuration étoit peu abondante, et la réunion plus solide, en apparence, qu'elle ne l'avoit encore été : c'est alors qu'il commença à se lever.

Le 26, il se plaignit de souffrir davantage; il y avoit de l'enflure; l'ulcère étoit en plus mauvais état; la réunion moins avancée, et la suppuration plus considérable; mais, en général, il paroissoit aller assez bien : c'est alors que j'appris que sa famille étoit attaquée du vice scrophuleux à un très-haut degré.

Le 7 septembre, l'écoulement étoit encore abondant; le malade s'étoit senti foible, et avoit eu peu d'appétit les jours précédens : cependant il étoit mieux portant ce jour-là.

Le 14, la suppuration s'étoit encore modérée, la réunion et la guérison de l'ulcère s'avançoient.

Le 30, il eut une diarrhée inquiétante.

Le 3 octobre, il fut attaqué de vomissemens et de dévoiement bilieux continuels, accompagnés de coliques violentes, d'une grande chaleur inté-

rieure, et d'aphthes de mauvaise nature. Par ces complications, le malade fut tout-à-coup réduit à un état qui éloignoit toute idée de faire l'amputation du membre. En effet, nous n'avions jamais eu moins de raisons d'espérer détruire toute la maladie par cette opération. Il resta dans cet état jusqu'au 13 octobre, et mourut ce jour-là, malgré tous nos efforts.

Peu de temps après la publication de mon petit ouvrage, feu M. *Filkin* de Northwich, informa le doct. *Binns*, qu'il avoit pratiqué la même opération que moi, il y avoit environ vingt ans, et avec succès. Ce médecin, à ma sollicitation, pria M. *Filkin* de lui donner les détails de cette observation; mais l'évènement trompa son attente, M. *Filkin* ayant été attaqué de paralysie qui affoiblit considérablement ses facultés, et le conduisit enfin au tombeau: cependant j'ai reçu depuis, de son fils, actuellement chirurgien à Northwich, une lettre dont je donne ici l'extrait.

« Je crains que vous ne me regardiez comme très-négligent d'avoir été si long-temps à vous faire réponse; mais, comme dans les notes que mon père a

laissées, je n'ai pas trouvé une description, aussi complète que je l'aurois desiré, de l'opération sur laquelle vous me demandez des détails, j'ai attendu que j'eusse occasion de voir l'homme qui en a été le sujet, pour apprendre de lui ce qu'il sait là-dessus. Quoique tout ce que j'ai pu recueillir soit borné, je prends la liberté de vous instruire de ce peu que j'ai pu savoir ».

« Le malade est d'une constitution scrophuleuse; il portoit depuis plusieurs années une tumeur au genou, qui grossissoit graduellement, et pour laquelle on avoit fait usage de plusieurs topiques, qui n'avoient eu aucun succès. Cet homme étant tombé de cheval, eut la rotule fracturée, et il sortit par une plaie qu'il se fit, environ une demi-livre d'un pus fétide, et de mauvaise couleur. On proposa l'amputation sur le champ; mais les parens n'y ayant pas consenti, mon père fut appelé. Comme il pensoit que cette opération pourroit réussir, et qu'il l'avoit déja pratiquée une fois sur le cadavre, il la conseilla, quoique la circonstance ne fût pas très-favorable, la santé du malade étant en général très-altérée. Les parens se décidèrent, et on fixa un jour pour

l'opération, qui fut faite le 23 août 1762. Les ligamens étoient dans un très-mauvais état de suppuration ; les cartilages beaucoup endommagés, et les têtes des os très-malades, particulièrement celle du tibia. On emporta la rotule, la tête du fémur, et une portion du tibia. Il vint une bonne suppuration. On tint le membre tendu ; et le 21 novembre, le malade alloit si bien, qu'il n'eut plus besoin d'aucun secours.»

«Je suis bien fâché de ne pouvoir vous en dire davantage ; et j'ai beaucoup de regret que mon père, avant sa mort, n'ait pas donné à vous, ou à votre ami, le docteur *Binns*, une histoire étendue de cette observation. La personne, qui a subi l'opération, vit encore ; elle va quelquefois à Liverpool ; et si vous voulez me le permettre, je vous l'enverrai ».

A cette lettre, j'en joindrai une autre que j'ai reçue de M. *Trye* de Gloucester, et qu'il m'a obligeamment permis de rendre publique.

« J'ai assisté, il y a quatre ou cinq ans, feu M. *Justamond*, dans une opération où il emporta l'olécrane et deux pouces du cubitus, à un homme qui avoit une maladie de l'articulation du

coude, et je vis dernièrement un enfant auquel un accident a séparé l'humérus de son articulation avec les os de l'avant-bras, et l'a forcé, dépouillé de son périoste, à travers les tégumens. J'ai scié environ deux pouces et demi de cet os, y compris les condyles. Ces deux opérations ont complètement réussi ».

« M. *Trye* dans une seconde lettre, par laquelle il m'a donné les nouveaux détails que je l'avois prié de m'envoyer sur la première observation, s'exprime ainsi : »

« Le malade avoit à l'extrémité supérieure du coude une carie, qui n'étoit pas tout-à-fait de nature scrophuleuse ; les ligamens n'étoient pas autant affectés qu'ils le sont communément dans les tumeurs blanches qui ont suppuré, et se sont ulcérées. Nous emportâmes l'olécrane et deux pouces du cubitus, pour séparer plus aisément, cet os, de l'humérus avec lequel il s'articule : nous commençâmes par enlever une portion de l'olécrane ; nous dégorgeâmes le cubitus des parties molles ; nous le sciâmes ensuite. La surface articulaire de l'humérus ne fut ni emportée, ni même attaquée. Le radius fut autant ménagé qu'il étoit possible : nous n'ôtâmes de

la capsule ligamenteuse, que ce qui devoit suivre nécessairement la portion du cubitus que nous retranchâmes ; de sorte que nous ne détruisîmes pas l'articulation du coude, mais seulement l'extrémité d'un des os dont elle est composée. Le malade se rétablit sans qu'il survînt aucun fâcheux symptôme, et conserva un bras dont il pouvoit se servir utilement. Les mouvemens de flexion et d'extension, comme il est aisé de le sentir, furent presque perdus; mais la rotation de la main subsista aprés la guérison ».

Le rédacteur du Journal de médecine de Londres, termine le compte qu'il a rendu de mon ouvrage par dire que depuis que je l'ai publié, l'opération que j'y décris a été répétée avec succès à l'articulation du coude, par un chirurgien de mérite, d'un des hôpitaux de Londres. Ne seroit-ce pas l'observation de M. *Justamond* (*a*) qu'il a voulu désigner? Quoi qu'il en soit, si

---

(*a*) M. *Park* ne se trompe pas dans ses conjectures; c'est effectivement de l'opération pratiquée par M. *Justamond* que nous voulions parler. *Voyez* vol. iv de ce Journal, pag. 282, *note de l'Editeur du Journal de médecine de Londres.*

l'opération de M. *Justamond* n'est pas une amputation complète de l'articulation, elle n'en est pas moins digne d'éloges, soit par la difficulté qu'il y a eu à la pratiquer, soit par ses heureuses suites.

OBSERVATION

SUR UNE FRACTURE DU PARIÉTAL DROIT;

Accompagnée d'enfoncement de cet os.

Par M. VIVES, maître en chirurgie de la ville de Limoux en Languedoc.

Le fils de M. *Gorguos*, procureur, âgé de douze ans, tomba du haut d'un arbre, le 12 juillet 1789. Sa tête porta sur une pierre, et il perdit aussitôt connoissance pendant l'espace de demi-heure. On le porta chez lui tout couvert de sang. Le chirurgien, qui fut appelé, remarqua plusieurs contusions sur différentes parties du corps, mais aucunes ne paroissoient être de grande conséquence ; il trouva ensuite une

plaie à la partie postérieure et externe du pariétal droit, immédiatement au-dessous de la bosse pariétale; il la sonda, et crut d'abord qu'il n'y avoit point de fracture; ce qui fit qu'il la pansa comme une plaie simple. Une heure après, le jeune malade étant tombé dans un assoupissement léthargique, et le sang ayant traversé l'appareil, les parens en furent alarmés; ils envoyerent chercher au plus vîte leur chirurgien, qui leva l'appareil, et examina la plaie avec plus d'attention; il découvrit alors avec la sonde, une fracture considérable; le soir même, il dilata la plaie pour mettre la fracture à découvert, et pansa à sec. Le lendemain, le malade fut saigné du bras et du pied, mais inutilement; car les accidens persistèrent toujours, à cause de la compression que les pièces osseuses exerçoient sur le cerveau. Le même jour, on s'aperçut, du côté de la plaie, d'une tumeur formée par du sang pur qui venoit de quelque branche de l'artère temporale. Cette tumeur ayant été ouverte, il en sortit quantité de sang; mais on arrêta facilement cette hémorragie : on remarqua encore le même jour une échymose très-

considérable sur l'œil du même côté, tant sur le globe, que sur la paupière. Le troisième jour, les parens voyant que l'état de leur enfant n'avoit éprouvé aucun changement avantageux, furent d'avis de faire faire une consultation ; je fus appelé avec deux de mes confrères. Le jeune malade, qui étoit dans son lit, nous présenta d'abord une face cadavéreuse ; le pouls étoit petit et concentré, les extrémités très-froides ; en un mot, les symptômes nous parurent presque mortels. Après que mes confrères eurent examiné le malade, je visitai à mon tour la plaie et la fracture, et je reconnus avec mon doigt qu'il partoit de l'endroit de la fracture une fente assez considérable pour permettre au liquide épanché sur le cerveau, de passer au travers. Après avoir délibéré avec mes confrères et le chirurgien ordinaire, sur le parti qu'il y avoit à prendre, nous fûmes tous d'avis de diviser les tégumens et la coiffe aponévrotique dans tout le trajet de cette fente qui nous conduisit jusqu'à la suture coronale, sans que néanmoins nous en eussions trouvé la fin. Ayant donc commencé les incisions au-dessous de la bosse pariétale, et la fracture ayant

été mise à découvert, nous appliquâmes à la partie supérieure de la fracture une couronne de trépan qui comprenoit le bord de la fracture. Il sortit à la faveur de cette ouverture une petite quantité de sang épanché sur la duremère. Nous essayâmes de relever les pièces enfoncées, et de les mettre au niveau du crâne; mais nous n'y pûmes pas parvenir. En conséquence, nous nous déterminâmes à soutenir une des pièces avec l'élévatoire, et à la percer au moyen du trépan perforatif; ce qui nous permit de la relever et de l'extraire avec le tire-fond. Une seconde pièce qui se trouvoit détachée de son tout, fut encore emportée. La première étoit de la longueur d'environ un pouce, sur-à-peu-près un demi-pouce de largeur vers son fond, affectant en quelque sorte la figure triangulaire. La seconde étoit à-peu-près la moitié de l'autre. Le cinquième jour de la chute, les accidens commencèrent à diminuer; et le huitième, l'enfant recouvra l'usage de ses sens. Le traitement chirurgical et le régime ont été appropriés aux circonstances. Nous ajouterons que la circonférence de l'ouverture, tant des pièces emportées, que de

de celle de la couronne (ne faisant qu'une seule et même ouverture,) a présenté l'exfoliation au bout de deux mois ou environ; et nous pouvons affirmer que l'enfant jouit aujourd'hui de la meilleure santé.

OBSERVATIONS

Sur la faculté d'absorber que conserve le systême des vaisseaux lymphatiques après la mort des animaux, présentées et lues à la Société royale des sciences de Montpellier, dans sa Séance du 22 avril 1790; par M. DES GENETTES, docteur en médecine, membre de plusieurs Académies.

Lorsque, pour le commun des hommes, un animal semble mort, souvent il ne l'est point aux yeux des physiologistes; il existe encore chez lui des forces, des mouvemens et des fonctions, qui prouvent que son organisation n'est point encore détruite, et qu'ainsi, dans un sens rigoureux, l'animal n'est point complétement mort.

Il est sur-tout une force remarquable, inhérente à la fibre charnue ou musculaire, qui survit long-temps au reste de la machine : on voit facilement que je veux parler de l'irritabilité. On sait que plusieurs heures après la mort, pour parler le langage ordinaire, en irritant le cœur, cet organe musculeux par excellence, on y excite des mouvemens de contraction. L'étude du systême absorbant ou des vaisseaux lymphatiques a présenté également une continuité dans ses fonctions, qui subsiste long-temps après que la fibre charnue n'est plus irritable. Il a même semblé d'après cela, que c'étoit le dernier système des forces qui existât dans l'animal, puisque, lorsque la pulpe des nerfs ne sentoit plus, et que le mouvement étoit anéanti dans la fibre musculaire, il continuoit encore jusqu'à un certain point les fonctions qu'il remplissoit pendant la vie.

L'objet des observations que j'ai l'honneur de présenter à la Société royale des sciences, et de soumettre à son jugement, est 1°. de prouver que la faculté d'absorber après la mort, a été circonscrite à un temps trop limité ; 2°. qu'il est une force qui survit à celle

du système absorbant, et à laquelle l'absorption elle-même est due.

En répétant plusieurs fois l'expérience par laquelle on injecte, par une très-petite ouverture, de l'eau chaude, colorée avec de l'encre dans diverses cavités pour en rendre les vaisseaux lymphatiques sensibles, j'ai obtenu, à peu de choses près, les mêmes résultats qu'a donnés M. *Mascagni*. J'ai vu en effet comme lui, qu'on remplissoit aisément les vaisseaux lymphatiques des cadavres des enfans, avec plus de peine ceux des adultes, et très-difficilement ceux des vieillards. J'ai trouvé également que les lymphatiques dans les enfans absorbent encore, plus de quarante et quelques heures après la mort; six à huit heures dans les adultes, et un temps plus limité dans les vieillards sur lesquels j'ai fait moins de recherches. En réfléchissant sur les propriétés astringentes de la matière employée à colorer ces injections, je me persuadai qu'il n'étoit pas possible que l'encre n'agît pas comme astringent sur les extrémités capillaires des vaisseaux lymphatiques, et ainsi ne s'opposât jusqu'à un certain point à l'absorption. En effet, tout le monde sait que l'encre

formée par la combinaison du fer, de l'acide de la noix de galle et de la gomme arabique, est un astringent puissant; et l'usage journalier qu'on en fait pour arrêter les hémorrhagies nasales le démontre d'ailleurs assez. J'imaginai donc de changer cette substance; mais, comme il y a de très-grands avantages à avoir une injection fortement colorée en noir, je cherchai à me procurer une substance qui me donnât cette couleur, et ne fût point astringente. L'encre de la Chine s'offrit d'abord à mon esprit; mais, comme j'avois besoin d'une grande quantité de cette substance, qui d'ailleurs est chère, je pensai à y substituer la liqueur noire de la *sèche*, que quelques artistes emploient aujourd'hui avec le plus grand avantage, au lieu de l'encre de la Chine. Cette humeur excrémentielle de la *sèche* est peut-être la base de l'encre des Chinois? Il y a même tout lieu de le soupçonner d'après la comparaison des effets que produisent dans les arts ces deux substances. Dans un grand nombre d'injections que j'ai faites, particulièrement sur les enfans, je me suis servi de l'eau chaude colorée par l'encre de la *sèche*, et j'ai eu des résultats

différens de ceux que j'avois d'abord obtenus, en répétant exactement le procédé de ceux qui ont employé l'eau chaude colorée par l'encre ordinaire. D'après un calcul moyen, résultat de différentes expériences, j'ai conclu que l'absorption dans les cadavres des enfans se portoit jusqu'à cinquante-cinq heures, et plus; et dans les adultes, douze heures et plus. On sent qu'il est impossible de fixer ce terme avec une précision rigoureuse; mais les faits que j'avance suffisent pour prouver la vérité que je me suis proposé d'établir; savoir, que le faculté d'absorber après la mort a été circonscrite à un temps trop limité.

Il me reste à prouver qu'il est une force qui survit à celle du systême absorbant, et à laquelle l'absorption elle-même est due en grande partie.

Pendant la vie, les vaisseaux lymphatiques jouissent d'une force contractile qui leur est propre, et qui produit la circulation de la lymphe. Outre cette force particulière, ils sont encore puissamment aidés et mus par les mouvemens des veines dont ils sont si voisins, par les oscillations des artères, et enfin par la force tonique généralement

imprimée à tous les solides de la machine animale. C'est cette force tonique, résidant particulièrement dans le tissu cellulaire, que je considère comme produisant les derniers mouvemens du systême absorbant. Il n'est point inutile de remarquer que les physiologistes avoient attribué jusqu'à nos jours, au tissu cellulaire, la plupart des fonctions qui appartiennent aux vaisseaux lymphatiques. Les auteurs à leur tour, qui ont avancé nos connoissances sur ce dernier systême, ont peut-être trop perdu de vue le tissu cellulaire, tant il est difficile en tout de garder un juste milieu : il ne semble pourtant faire qu'un tout avec le systême absorbant, et il y a surement beaucoup à gagner pour la physiologie et la pathologie, en ne les séparant pas; mais cette considération de la plus grande importance m'entraîneroit loin de mon sujet. Il me suffit de remarquer que les lymphatiques, naissant des surfaces des aréoles du tissu cellulaire, ces deux systêmes sont intimement unis; que le dernier sert de base au premier, et qu'ainsi on ne doit jamais les considérer d'une manière isolée. Guidé dans mes recherches par ces principes, dans les injections que

j'ai faites, j'ai porté la plus grande attention sur l'état du tissu cellulaire; je l'ai souvent comprimé dans les parties où il est le plus rassemblé, comme dans l'interstice de certains muscles; et tant que l'absorption duroit, j'y observois une force tonique qui diminuoit à mesure que la faculté *absorptive* diminuoit aussi. Les veines et les artères ne donnant plus de signes de mouvement, on ne peut attribuer ceux qui se passent dans les lymphatiques qu'à la contraction de leurs tuniques, et au reste de ton du tissu cellulaire qui les soutient. Enfin, toute absorption sensible complétement finie, lors même que les viscères épigastriques corrompus communiquoient aux tégumens de cette région la putréfaction qui se manifeste par une couleur verdâtre assez connue des anatomistes, j'ai vu le tissu cellulaire, en le comprimant, conserver encore une force tonique, à la vérité bien foible, mais pourtant sensible. J'ai conclu d'après cela, que le dernier système qui se désorganisoit dans l'homme étoit le tissu cellulaire, et que les mouvemens sensibles dont il étoit long-temps susceptible, conservoient,

en grande partie, aux lymphatiques faculté d'absorber après la mort.

Extrait des registres de la Société royale des Sciences.

DU 6 MARS 1790.

Nous soussignés, nommés Commissaires par la Société royale des sciences pour lui rendre compte d'un Mémoire présenté par M. *Des Genettes*, sous le titre suivant : *Observations sur la faculté d'absorber, que conserve le système des vaisseaux lymphatiques après la mort des animaux ;* en avons porté le jugement qui suit (*a*).

M. *Des Genettes* étoit déja connu de notre Société par des observations qui annonçoient le talent de l'observateur, et l'art si important et si rare de présenter ses découvertes avec ordre, clarté et modestie. Les nouvelles observations qu'il nous présente ne peuvent que confirmer le jugement que la Société avoit porté sur cet auteur,

---

(*a*) MM. les Commissaires font l'analyse du Mémoire. Nous avons cru pouvoir nous dispenser de le rapporter.

et elle doit voir avec plaisir et avec reconnoissance que M. *Des Genettes*, après avoir donné l'éveil dans notre ville sur une des parties les plus intéressantes de l'anatomie, après avoir fourni les moyens d'injecter et de démontrer les vaisseaux lymphatiques, vienne déposer dans notre sein le fruit de ses travaux, et nous faire hommage de ses principales découvertes.

A Montpellier, le 6 mai 1790.

Signé BROUSSONET, LABORIE, CHAPTAL.

Je soussigné certifie le présent extrait conforme à son original, et au jugement de la Compagnie.

A Montpellier, le 6 mai 1790.

DE RATTE, secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1790.

La colonne de mercure, dans le baromètre, est baissée, le premier, de 28 pouces à 27 pouces 11 lignes, et du deux au six, de 27 pouces 11 lign. à 27 pouc. 7 lignes; elle s'est relevée du sept au dix de 28 pouc. à 28 pouces 3 lign. Du onze au quatorze, elle s'est abaissée de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes. Le quinze, elle s'est relevée de 27 pouc. 11 lignes à 28 pouces 1 ligne. Du seize au vingt-sept, elle s'est soutenue de 28 pouces à 28 pouc. 3 lignes; elle s'est abaissée le vingt-huit de 28 pouces 2 lignes à 27 pouces 11 lignes; et du vingt-neuf au trente-un, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes.

Le thermomètre, dans la première quinzaine, à marqué, au matin, de 8 à 14, dont deux fois 8, 9, 12, trois fois 11, cinq fois 10; à midi, de 12 à 19, dont deux fois 12 et 14, quatre fois 15 et 16; au soir, de 9 à 13, dont deux fois 11 et 13, trois fois 9. Du seize au trente-un, le thermomètre a marqué, au matin, de 8 à 16, dont trois fois 10

et 14, six fois 12; à midi, de 13 à 22, dont trois fois 19 et 20, quatre fois 15; au soir, de 10 à 15, dont deux fois 13, 14, trois fois 10, 11, six fois, 15.

Dans la première quinzaine, les vents ont soufflé O. six jours, dont trois fort; S-O., quatre jours, dont trois fort; S-S-O., un jour, et fort; S., un jour fort; N., un jour fort; N-O. un jour; variable, un jour. Dans la seconde quinzaine, O., cinq jours; S., deux jours, dont un fort; N-O., deux jours; calme, six jours; variable, un jour. Du premier au quinze, le ciel a été couvert huit jours; nuageux six, et variable deux jours. Il y a eu deux fois pluie abondante, une fois forte, avec coup de vent, une fois à diverses reprises; deux orages, cinq jours averses fréquentes, et quelques coups de tonnerre; petite pluie un jour, et une fois averse. Du seize au trente-un, le ciel a été pur trois jours, couvert six, et variable sept jours. Il y a eu un jour petite pluie, à plusieurs reprises un jour, fort nuageux trois jours; violent orage, mêlé de grêle toute la nuit du 28 au 29; deux jours averse par intervalle, trois fois tonnerre.

La constitution du mois a été très-

pluvieuse; les vents S. et O. ont régné; ils ont été souvent forts, et quelquefois violens. L'atmosphère, presque toujours orageuse, a procuré beaucoup de coups de tonnerre. Il y a eu un orage violent, qui a duré toute la nuit du 28 au 29, mêlé de grêle et de coups de vent. Dans la première quinzaine, les chaleurs ont été modérées, sur-tout du 8 au 15. Dans la seconde, elles ont été fortes, et le thermomètre a marqué de 19 à 20. L'orage du 29 les a modérées par le retour des pluies, ou averses par intervalles.

Pendant cette constitution, on a vu de fréquentes fluxions, sur-tout à la gorge, aux yeux, aux glandes du cou; elles se sont terminées, pour la plupart, par la suppuration. Il y a eu quelques rhumes, les coqueluches ont régné chez les enfans. Les affections rhumatismales ont continué à se manifester avec leur caractère inflammatoire. Les affections bilieuses ont pris le caractère d'éruption; il y a eu des érysipèles, avec ou sans fièvre. Celles qui ont avorté, ont dégénéré en dépôt, et ont exigé un traitement particulier. La plupart n'ont pris cette fausse route, que parce qu'on avoit négligé, dans l'invasion, les

moyens indiqués, les saignées, les émétiques, &c. Les convalescences ont été longues dans ces circonstances. Les fièvres rouges ont été bénignes. Les fièvres intermittentes sont devenues rares. Les synoques ont été, pour la plupart, éphémères; et si elles ont dégénéré en fiévre continue, c'est par incurie dans leur invasion; car, en provoquant et en entretenant la moiteur et les sueurs, elles cédoient facilement. Les jaunisses ont été communes, et les hémiplégies nombreuses: celles-ci ont cédé au traitement méthodique avec facilité. Les affections de colique d'estomac ont été très-communes. Les sueurs ont fait disparoître les symptômes. Il y a eu peu de dévoiement et de dyssenteries; celles-ci ont été bénignes.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
JUILLET 1790.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	Dans l'après-midi.	Au soir.	Au matin.	Dans l'après-midi.	Au soir.
	degr.	degr.	degr.	pouc. lig.	pouc. lig.	pouc. lig.
1	14,1	19,7	13,1	28 0,8	28 0,9	27 11,7
2	12,7	15,0	10,3	27 10,9	27 11,5	27 11,0
3	10,5	16,9	12,5	27 11,0	27 10,6	27 10,3
4	11,2	17,9	13,2	27 10,4	27 9,0	27 8,4
5	11,3	16,9	10,5	27 8,2	27 7,5	27 7,7
6	11,4	14,6	10,8	27 7,7	27 8,5	27 10,5
7	10,5	15,7	10,6	28 0,2	28 1,9	28 3,2
8	8,6	16,0	11,1	28 3,5	28 3,7	28 3,4
9	12,6	16,0	11,3	28 2,5	28 3,0	28 1,0
10	10,2	15,9	10,2	28 1,0	28 0,5	27 10,3
11	8,8	14,2	9,5	27 7,8	27 8,9	27 10,0
12	10,2	13,6	10,2	27 10,4	27 10,6	27 10,7
13	10,4	15,1	10,3	27 10,5	27 10,1	27 8,8
14	9,7	12,3	9,8	27 8,9	27 10,0	27 10,5
15	10,0	15,7	10,9	27 11,0	28 0,3	28 0,3
16	10,2	15,9	11,1	28 1,1	28 2,2	28 3,0
17	10,0	17,4	13,5	28 3,5	28 3,7	28 3,3
18	14,2	19,8	15,2	28 2,0	28 2,5	28 1,7
19	14,2	20,4	15,2	28 2,0	28 2,6	28 2,3
20	12,4	18,8	15,0	28 1,5	28 1,0	28 0,3
21	12,2	15,5	10,8	28 1,0	28 1,5	28 2,5
22	12,2	15,5	14,5	28 1,0	28 1,8	28 2,5
23	11,4	19,2	14,5	28 2,2	28 1,9	28 1,7
24	12,4	20,6	14,4	28 1,8	28 2,2	28 2,7
25	10,2	19,4	15,3	28 3,9	28 3,6	28 3,0
26	14,2	22,6	15,9	28 3,5	28 3,5	28 2,2
27	16,4	20,5	11,7	28 3,5	28 3,7	28 2,7
28	12,5	21,5	15,0	28 2,0	28 1,0	27 11,2
29	12,2	15,1	10,7	27 8,0	27 8,7	27 9,2
30	8,4	13,9	10,7	27 9,0	27 10,7	27 11,2
31	9,5	16,5	13,0	27 10,9	27 11,1	27 11,5

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir.	Vents dominans dans la journée.
1	Ciel couv.	Plu. vers les 5 heur.	Pluie.	S-S-O. fo.
2	Ciel couv.	Pluie.	Ciel un peu éclairci.	O.
3	Ciel couv. pluie.	*De même.*	*De même.*	O.
4	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	S-O.
5	Ciel couv.	Ora. à 3 h. à 7 heures.	Ciel couvert.	S-O. fort.
6	Ciel couv. Averſe.	*De même.* tonner.	Ciel couvert.	Variable.
7	C. nuag.	C. de ve.	Ciel pur.	N. fort.
8	Ciel couv. petite plu.	Ciel couv.	Ciel pur.	N-O.
9	Temps pl.	*De même.*	*De même.*	S. fort.
10	Ciel couv.	*De même.*	Pluie abond.	Variable.
11	Ci. co. av.	*De même.*	*De même.*	O.
12	Ci. co. av.	*De même.*	*De même.*	O. fort.
13	Temps pl.	*De même.*	*De même.*	S-O. fort.
14	Gr. averſ.	*De même.*	Ciel couvert.	S-O. fort.
15	Ciel couv.	Averſ. à 4 he. & de.	Ciel couvert.	O.
16	Ciel couv.	S'éclaircit.	Ciel pur, *Aur. bor.*	O.
17	Ciel co. plu.	*De même.*	*De même.*	Calme.
18	Ciel nuag.	*De même.*	*De même.*	Calme.
19	Nuages.	*De même.*	Ciel pur.	Variable.
20	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	S. fort.
21	Nuages.	Ciel éclai.	Ciel aſſez beau.	O.
22	Co. en par.	*De même.*	Ciel pur.	O. foible.
23	Ciel pur.	*De même.*	Nuages.	Calme.
24	Ciel co. en partie.	*De même.*	*De même.*	O.
25	C. co. en p.	Ciel pur.	Ciel pur.	Calme.
26	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	Calme.
27	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	O-N-O.
28	Vapeurs.	Alternati. cl. & co.	Orage, éclair, tonnerre.	Calme.
29	Ciel couv.	Pet. pluie.	Ciel couvert.	N-O.
30	Ciel couv.	Pluſ. av. t.	Ciel couvert.	O.
31	Ciel couv. averſ.	Aver. ton.	Ciel couvert.	S.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 22, 6, le 26
Moindre degré de. . . . . . . 8, 4, le 30

pouc. lign.

Plus gr. élév. de Mercure. . . . 28, 3, 9, le 25
Moindre élév. de Mercure. . . . 27, 7, 5, le 30

Nombre de jours de Beau. . . . 3
de Couvert. . 22
de Nuageux. . . 4
de Tonnerre. . 3
de Pluie. 17

Le vent a soufflé du N. . . . . 1 fois.
N-O. . . . 2
S. 3
S-O. 4
S-S-O. . . 1
O. 10
O-N-O. . 1
Variable. . 3
Calme. . . . 6

Quantité de pluie, 3 pouces 2 lignes.
TEMPÉRATURE : modérée et humide.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de juillet 1790; *par M.* BOUCHER, *méd.*

Les vents ayant été, durant presque tout le mois, fixés entre le *sud* et *l'ouest*, le tems a toujours été nuageux et pluvieux; la pluie a cessé depuis le 21 jusqu'au 28, mais un orage survenu ce dernier jour, l'a ramenée.

Il n'y a pas eu de grandes chaleurs dans le cours de ce mois; la liqueur du thermomètre ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 19 degrés, et ce n'est que le 23 et le 25 qu'elle a été observée à cette hauteur.

Le mercure dans le baromètre a varié depuis le terme de 27 pouces 6 lignes, jusqu'à celui de 28 pouces 1 ligne.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent à soufflé 5 fois du Nord.
1 fois du Nord vers l'Est.
6 fois du Sud.
14 fois du Sud vers l'Ouest.
13 fois de l'Ouest.
3 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 29 jours de temps couv. ou nuag.
18 jours de pluie.
4 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.
1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué une légère séchéresse durant tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de juillet 1790.

La fièvre maligne n'a pas été moins répandue ce mois dans la ville, que dans les mois précédens. Elle avoit aussi gagné plusieurs cantons de la campagne, et sur-tout ceux du côté de l'*est* et du *sud-est*; elle s'étoit étendue jusqu'au voisinage des villes situées de ce côté, Douai et Orchies; néanmoins, il nous a paru qu'elle y étoit moins meurtrière que dans notre ville. Les parotides étoient, en général, plus communes que ci-devant. Un homme refugié dans un de nos hôpitaux de charité, en a essuyé une

énorme, qui a suppuré pendant quinze jours, et a fourni une quantité prodigieuse de pus. Quelques-uns, en qui elles n'ont point suppuré, n'en sont pas moins guéris. Plusieurs sont tombés dans le *tétanos*; ce symptôme a paru moins formidable que ci-devant. Seroit-ce par la vertu du nitre camphré, dont on a fait un usage abondant, non-seulement dans ce cas, mais encore lorsque les malades ont été menacés de symptômes alarmans, tels que les mouvemens convulsifs des différentes parties du corps, le délire, &c? Nous y avons joint l'application des épipastiques, et des vésicatoires aux extrémités inférieures. Des indices de vers vivans, qui avoient échappé à l'action des émétiques, nous ont décidé à recourir au mercure doux, qui a procuré l'effet souhaité, sans qu'il s'en ensuivit d'inconvéniens. Enfin, dans un grand nombre de sujets, la maladie s'est terminée heureusement par des crachats purulens.

Les autres maladies régnantes ont été presque bornées à la fièvre tierce et à la double-tierce.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Vorlesungen, &c. *Préleçons de la Société physico-économique électorale palatine de Heidelberg,* 1785-1789; *quatre volumes in-8°. A Manheim, dans la nouvelle librairie de la Cour et de l'Académie.*

1. La Société des sciences camérales de Lautern, a été changée depuis quelques années en société électorale palatine pour la physique et l'économie à Heidelberg. L'électeur Palatin lui a assigné un revenu annuel, et un hôtel dans lequel se trouve réuni, 1°. une bibliothèque publique; 2°. un cabinet d'instrumens de physique et de mathématiques; 3°. un autre qui renferme les minéraux; 4°. une collection de modèles; 5°. un laboratoire de chimie.

La bibliothéque est composée d'ouvrages sur les mathématiques, l'architecture, l'histoire naturelle, la physique, la chimie, l'économie rurale, la science forestière, l'art vétérinaire, les mines, la métallurgie, la jurisprudence et la police de l'exploitation des mines, le commerce, &c... On y trouve encore des livres d'histoire et de littérature, &c.., et il y a des fonds pour

l'enrichir, sur-tout de livres rares; elle est ouverte tous les mercredis en hiver, depuis dix-heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à quatre de l'aprés-dîner; en été on l'ouvre le matin à neuf heures. On en fait la revision au mois de mai, sans que pour cela l'accès en soit interdit. C'est M. *Succow* qui en est le bibliothécaire, et M. *Semer*, curateur; les livres sont inscrits sur trois registres. Il est actuellement décidé que cette société électorale palatine tiendra annuellement six assemblées publiques; les Mémoires qu'on y lira seront imprimés et feront suite à la collection.

Comme il seroit trop long d'indiquer tous les articles de cette collection, nous croyons devoir nous restreindre aux pièces renfermées dans le volume qui vient de paroître. Elles sont au nombre de quatre.

La première est une espèce de traité sur le rang que les Russes occupent dans le commerce; par le docteur *Ch. Guillaume J. Gatterer.*

La seconde présente l'abrégé d'une description systématique des enveloppes multiformes des graines; par *J. Casimir Medicus.*

La troisième contient deux maniéres de planter les semences à distances égales; par *A. G. Kaestner.*

La quatrième pièce ou dissertation présente une histoire de la société électorale palatine d'économie politique; par le docteur *G. A. Succow.* Nous nous arrêterons

un instant sur le Mémoire de M. *Medicus*.

« La principale occupation du philosophe, dit ce savant, est de disséquer toutes les parties des organes de la fructification de chaque plante; sans l'anatomie exacte de ces parties, il seroit impossible de découvrir une voie certaine pour parvenir à une parfaite connoissance du règne végétal. *Tournefort* et *Dillen* s'étoient principalement attachés à cet objet; et si l'on avoit suivi la marche que ces deux hommes célèbres avoient tracée, la botanique ne seroit point investie de tant d'incertitudes.

L'abrégé systématique de M. *Medicus* est composé de trois parties. Il est question, dans la première, des enveloppes propres des semences; la seconde rassemble les fructifications dont l'enveloppe est sujette aux changemens; et la troisième contient deux sections où il est traité des familles naturelles; savoir, des fleurs cruciformes tétradynamiques et papillonnacées. Cet ouvrage de M. *Medicus*, et celui de M. *Kaestner*, répandent beaucoup de lumières sur l'anatomie des plantes, et par conséquent sur la construction des fruits et des semences.

Saggi scientifici, &c. *Essais scientifiques de l'Académie de Padoue, Tome II. A Padoue*, 1789; *in* 4°. *avec figures*.

2. Nous avons indiqué les articles, relatifs au Journal de médecine, du premier

volume de ces Mémoires, *tome* lxxv, *page* 315.

Le second contient : 1°. Dissertation sur les inégalités de l'urètre, et sur la nutrition du fœtus; par M. *Léopold Coldani.*

2°. Dissertation sur la fonction de la membrane du tympan, et sur la structure particulière du péritoine. Par *le même.*

3°. Mémoire sur le mécanisme de l'accouchement; par feu M. *Louis Calza.*

4°. Sur l'opinion assez commune qu'on ne peut guérir sans danger les vieilles plaies, et que dans quelques œdèmes des jambes on ne doit point employer les bandages; par M. *Camille Bonioni.*

5°. Sur l'acide glacial; par M. le comte *Marc Carburi.*

6°. Sur le genre des plantes avénacées qui peuvent servir d'aliment et de fourrage; par M. *Pierre Arduin.*

7°. Sur l'influence des variations de l'atmosphère sur les plaies; par M. l'abbé *Joseph Toaldo.*

8°. Sur l'état actuel du val, du lac et de la mouffette d'*Ansanto;* par M. l'abbé *Albert Fortis.*

9°. Essai de lithologie; par M. le marquis *Antoine-Charles Dondi Orologio.*

10°. Observations météorologiques; par MM. *Joseph Toaldo*, et *Vincent Chiminello.*

Geschichte der ruhr und des faulfiebers, &c. *Histoire de la dyssenterie, et de la fièvre putride qui ont régné sur le Mein, et sur la maladie qui a été épidémique dans la Souabe; par J. A. WEBER; in-8°. de 176 pag. A Tubinge, chez* Heerbrandt, 1789.

3. L'épidémie, décrite dans la première section de cette brochure, commença au mois d'août 1781, dans le comté de Wied, fit des progrès rapides, et dura jusqu'au mois de novembre. Le Comte régnant demanda aux médecins de sa résidence un *parere*, et M. *Weber*, passant l'été dans cette ville, composa également un Mémoire sur cette épidémie. Il a conservé cette consultation dans son porte-feuille, et ne l'auroit probablement pas encore donnée au public, s'il n'avoit pas observé en 1788, dans le lieu de sa résidence, des indices d'une bile abondante et corrompue, et à peu près les mêmes intempéries de l'air qu'en 1781, ce qui lui fit craindre une épidémie dyssentérique. Il se décida en conséquence, à mettre au jour son opuscule, afin de communiquer les lumières qu'il avoit acquises aux jeunes médecins, qui n'avoient pas encore pu s'instruire au lit des malades, comme aussi pour arrêter les ravages de l'empirisme,

risme, en éclairant ses concitoyens sur la nature de cette maladie.

La seconde épidémie dont l'auteur s'occupe dans cet ouvrage, étoit une fièvre bilieuse catarrhale, qui n'affectoit pas toujours la même marche; elle se déclaroit quelquefois avec une péripneumonie fausse, d'autres fois elle étoit accompagnée d'un point de côté véritablement inflammatoire. M. *Weber* a augmenté par cette production le nombre des bons ouvrages sur les maladies épidémiques.

Beytrag zur geschichte epidemischer gallenfieber, &c. *Additions à l'histoire des fièvres bilieuses épidémiques; par le D. CHARL. CHRIST. ECKNER, médecin-physicien de la ville et du pays de Schwarzbourg-Rudolstadt, médecin de la garnison, membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature; in-4°. de 92 pag. A Leipsick, chez* Bœhme, 1790.

4. La fièvre bilieuse épidémique, dont il est question dans cette brochure, a régné dans un village appelé *Kumbach*, près de Rudolstadt, en 1789. Il paroît que le nombre des malades, eu égard à celui des habitans, a été très-considérable, que la nature de la maladie a été très-fâcheuse, et que

néanmoins le traitement de M. *Eckner* a eu les plus grands succès.

L'auteur expose d'abord l'idée qu'il s'est formée du miasme, et observe que dans la constitution qu'il décrit, l'estomac des malades étoit chargé d'une humeur aigre, et d'une bile corrompue, d'un vert très-foncé. Aprés avoir ensuite donné la description de la marche de la maladie, il insiste sur les preuves par lesquelles il conste que les miasmes n'ont de prise sur les sujets, qu'autant que ceux-ci ont une certaine *susceptibilité* d'en recevoir les impressions. C'est sur les argumens exposés à cette occasion, qu'il se fonde pour exciter le courage des médecins et des assistans, comme un moyen tendant à augmenter leur utilité pour les malades, et à les garantir de la contagion.

Quant à la méthode curative, M. *Eckner* a eu rarement recours à la saignée, évacuation en général d'autant plus préjudiciable chez les gens de la campagne, que leur genre de vie ne les met pas dans le cas d'avoir souvent besoin du moyen curatif le plus affoiblissant, et qu'elle ne manque jamais chez eux de rendre les convalescences d'autant plus longues et plus difficiles, qu'elle a été plus abondante ou plus souvent répétée. L'auteur s'est contenté de vider l'estomac des humeurs nuisibles, à l'aide des vomitifs, d'administrer des digestifs, des acides végétaux de préférence aux acides minéraux, de permettre l'usage des fruits bien mûrs, d'appliquer des sinapismes à la plante des pieds, ou bien quelquefois des vésica-

toires au gras des jambes; comme aussi au front des linges trempés dans de l'eau et du vinaigre. Dans les cas d'affections à la poitrine, il a prescrit les béchiques avec du miel, même les cathartiques; et lorsque la maladie a voulu dégénérer en fièvre lente, il a ordonné les remèdes viscéraux.

Dissertatio de exanthemate miliari: *Dissertation sur l'exanthême miliaire; par M. CHARLES-HENRI GROSSMAN, docteur en médecine. A Leipsick*, *chez* Saalbach, 1789. *In*-4°. *de* 28 *pag.*

5. M. *Grossman*, après avoir donné une définition claire et vraie de l'exanthême miliaire, rapporte le sentiment des meilleurs auteurs sur cette maladie éruptive. Il en présente exactement le prognostic et la méthode curative. Dans les sujets pléthoriques, quand le pouls est dur et élevé, la saignée est indiquée au commencement, ainsi que les lavemens, les vomitifs et les purgatifs; lorsque l'éruption s'établit, l'usage des antiphlogistiques doit être employé; le nitre, le sel ammoniac purifié, l'oxymel simple, l'eau de fleur de sureau, sont de cette classe. Pour prévenir et empêcher la putridité, l'emploi du quinquina, de l'acide vitriolique, de la serpentaire de Virginie, du camphre, des vésicatoires, sont d'un grand secours. Si le délire, la phrénésie et des cardialgies atroces, arrivent par la résorption des exan-

thèmes, il faut recourir alors aux épispastiques et aux sinapismes, qu'on fait appliquer sur l'occiput rasé. Cet opuscule renferme de bons aperçus sur cette maladie assez commune.

A treatise on the diseases of children, &c. *Traité sur les maladies les plus communes aux enfans, et sur leur traitement depuis leur naissance; par* MIC. UNDERWOOD, *docteur en médecine, membre du collége royal des médecins de Londres, et médecin de l'hôpital britannique, fondé pour les accouchemens. A Londres, chez* Matthews, 1789; *nouvelle édition, revue et corrigée; deux volumes, petit in-8°.*

6. La première édition de cet excellent traité a été annoncée dans le Journal de médecine, *tom* lxvij, *pag.* 340, et sa traduction françoise, dans le *tom.* lxx, *pag.* 151.

Cette nouvelle édition renferme tout ce qu'il est important de connoître sur les maladies des enfans.

HUFELANDS, &c. Bemerkungen über die naturlichen und kunstlichen blattern; &c. *Observations sur la*

variole naturelle et artificielle à Weimar, pendant l'année 1788; *par le docteur* CHRIST. GUILL. HUFELAND, *médecin de la Cour du duc de Weimar; in*-8°. *de* 200 *pag. A Leipsick, chez* Goeschen, 1789.

7. Cette production est divisée en trois chapitres. Le premier est intitulé, *Histoire de la maladie, de l'état de la santé en général, et des variations de l'atmosphère durant l'épidémie.*

Il y a eu six cent cinquante enfans d'attaqués de la variole : cinquante d'entre eux sont morts; savoir, dix-huit garçons et trente-deux filles, ce qui fait un malade sur treize. Une particularité assez curieuse, est que parmi les morts, on ne trouve pas un seul enfant au-dessous de trois mois, ni aucun qui soit mort dans la huitième année de son âge. On observe encore que, quelque fâcheuse qu'ait été cette épidémie vers son milieu, elle n'a pas fait néanmoins de ravages aussi furieux que quelques-autres, qui ont enlevé le cinquième, et même le quatrième des malades. La constitution, qui l'a précédée, étoit catarrhale et rhumatismale : on rencontroit des malades affectés d'obstructions dans les glandes; les solides étoient en général dans un état de relâchement, le genre nerveux très-irritable, le bas-ventre chargé d'impuretés glaireuses et de vers.

On lit dans le deuxième chapitre *la description et le traitement de la petite vérole inoculée*.

Les jeunes princes, fils du duc de Weimar ont été inoculés au mois d'avril. Leur exemple et le succès de cette opération ont déterminé plusieurs pères de famille à soumettre leurs enfans à l'inoculation. Comme la petite vérole étoit épidémique, M. *Hufeland* a jugé qu'il convenoit d'y préparer les sujets par les bains tièdes, les mercuriaux, les vermifuges; et les enfans délicats, par l'usage d'une infusion de quinquina, de l'air libre, et d'un bon régime. Les mercuriaux paroissent avoir eu des effets marqués. M. *Hufeland* en a fait prendre à neuf enfans, pendant plusieurs mois, une fois tous les huit jours, et la variole naturelle qu'ils ont contractée a été très-bénigne chez tous. Dans une famille où, de cinq enfans, quatre ont seulement pris des mercuriaux, ceux-ci ont essuyé une petite vérole discrète et très-bénigne, tandis que le cinquième, qui n'a pas fait usage du mercure, a eu une variole très-abondante et maligne, bien que tous les cinq enfans aient été attaqués en même temps et réunis dans la même chambre.

La méthode d'inoculer que l'auteur a suivie, étoit tantôt celle des piqûres, tantôt celle des vésicatoires; il est particulièrement partisan de cette dernière, et croit avoir des raisons suffisantes pour la regarder comme plus immanquable que les autres: au reste il a également réussi, soit qu'il ait pris du pus des pustules varioleuses, soit

qu'il ait employé celui des plaies, pourvu que la suppuration ait été bien établie, et la matière en maturité. Il a même donné cette maladie à un enfant, qui ne vouloit pas se laisser inoculer d'aucune autre manière, en lui frottant simplement les endroits ordinaires avec de la matière purulente.

L'inoculation a eu des succès constans jusque vers le milieu de mai, que la grippe s'est manifestée; alors elle a tout au plus produit des marques extérieures d'infection, qui se sont dissipées aussitôt que la fièvre catarrhale s'est fait sentir. Cette fièvre a eu pour symptômes des sueurs abondantes fétides, quelquefois des dévoiemens; l'une et l'autre tenant de la variole. Les malades guérissoient ordinairement dans l'espace de sept jours, sans toutefois être à l'abri d'une nouvelle infection. Dans les sujets mêmes qui ont essuyé une éruption varioleuse, celle-ci s'est faite avec lenteur et irrégularité, ensorte qu'il a fallu la seconder par des remèdes, ainsi que la suppuration des pustules; les boutons, malgré cela, ont été aqueux, et quelques précautions qu'on ait pu prendre, il est survenu des abcès ou d'autres accidens consécutifs à la petite vérole naturelle.

M. *Hufeland* a inoculé indistinctement tous les sujets, depuis l'âge de six semaines jusqu'à celui de douze ans, et l'expérience l'a convaincu, que les premiers quatre mois sont les plus favorables pour la réussite de cette pratique, parce que le travail de la dentition ne commence pas encore; qu'il n'y a que rarement des affections vermineu-

ses, des acrimonies, &c. qui puissent la compliquer. L'auteur remarque que la présence des vers, le travail de la dentition, l'atrophie et les écrouelles ont eu une influence fâcheuse sur la marche de la petite vérole, et que les obstructions des glandes du mésentère, ont souvent déterminé des abcès dans les os.

Dans le traitement de la variole inoculée, l'auteur a évité également les deux extrêmes; il est persuadé qu'à force de rafraîchir, on détruit le levain variolique, on arrête son activité; que de-là naissent de petites véroles avortées qui ne garantissent pas de la récidive, et que c'est peut-être à cette méthode poussée trop loin, qu'il faut attribuer une partie des deuxièmes varioles, citées par des médecins aussi respectables par leur savoir, que par leur franchise. (Nous mettrons dans cette classe M. *Coste*, actuellement maire de Versailles.)

M. *Hufeland* expose dans les termes suivans le principe qui le dirige dans le traitement de cette maladie : *Il faut rafraîchir et fortifier, le plus qu'il est possible, les poumons et la surface du corps, comme siége propre de la crise ; mais il faut en même temps avoir soin de ne pas trop dépouiller le corps en général de son phlogistique.*

Description et traitement de la petite vérole naturelle. Tel est le titre du troisième chapitre.

L'épidémie, qui s'est déclarée au mois de mai a été très-bénigne dans le commen-

cement, jusqu'au mois d'août : alors elle est devenue tout-à-coup maligne, et a continué de l'être jusqu'au mois de décembre. Voici la marche qu'elle suivoit alors : Il se formoit subitement une éruption irrégulière de pustules petites, angulaires, groupées, en même temps que les malades étoient travaillés de convulsions, de délire. Plusieurs d'entre eux avoient la peau rouge comme de l'écarlate, la fièvre se soutenoit même après l'éruption, il s'y joignoit le dévoiement; un assez grand nombre de malades se plaignoient d'une douleur vive aux lombes; les urines étoient claires et décolorées. Le troisième jour après l'éruption, les boutons varioleux s'élargissoient; il s'y formoit des vésicules bleuâtres avec des enfoncemens, des taches d'un gris foncé; les bords pâles tiroient sur le bleu : le dévoiement se soutenoit; il survenoit des sueurs gluantes, le nez se bouchoit, les yeux devenoient rouges et chassieux, la voix s'enrouoit; il y avoit des toussaillemens et des éternumens extrêmement fréquens. Le quatriéme ou cinquième jour, les pustules étoient confluentes, l'épiderme se détachoit facilement, et les malades souffroient des cuissons très-fatigantes, le visage devenoit pâle, bouffi, la salivation ne s'établissoit point, le dévoiement continuoit, quelquefois même les selles étoient sanguinolentes. Les malades tourmentés d'une envie perpétuelle de lâcher de l'eau, rendoient des urines pâles; ils souffroient de plus en plus d'affections catarrhales, de convulsions, de tremblemens qui leur faisoient jeter les hauts

cris. La fièvre faisant toujours des progrès, avoit tous les jours deux redoublemens. Du six au sept, les boutons varioleux devenoient jaunâtres, sans s'élever; la bouffissure du visage, absolument décoloré, se dissipoit; les pustules blanches alors comme la craie, formoient des croûtes en différens endroits. Les mains n'enfloient point; les boutons varioleux restoient comprimés, vides; quelquefois ils se chargeoient de taches noires. Dès lors, les malades craquoient des dents d'une manière effroyable; ils étoient agités de mouvemens épileptiques, de convulsions dans les yeux, d'angoisses inexprimables; la respiration étoit entrecoupée; la soif dévorante, en même temps que chaque goutte de liquide qu'ils avaloient, réveilloit une toux férine; la voix étoit rauque ou absolument sourde (ce qui étoit un signe assuré d'une mort prochaine); il s'y joignoit des aphthes à la gorge, le hoquet, une strangurie très-douloureuse, des selles colliquatives d'une puanteur insupportable, une fréquence dans les pulsations, qui portoit le nombre des battemens de l'artère à cent quatre-vingt, à deux cents, et même au-delà, par minute. Cet état duroit un, deux, ou tout au plus trois jours. La chaleur des extrémités se perdoit; la respiration étoit tantôt fréquente, tantôt lente, tantôt entrecoupée; toute l'habitude extérieure des malades étoit couverte d'une croûte dure, avec des plaques gangréneuses aux extrémités. La tête restoit néanmoins libre; mais la dysphagie alloit à un tel point, qu'elle excitoit une espèce d'horreur pour les liquides

enfin, les lipothymies, les paralysies partielles étoient les précurseurs de la mort, qui le sept, huit ou neuf, terminoient la maladie, et les souffrances des malades, dont la parfaite connoissance se soutenoit jusqu'au dernier moment.

Nous avons rapporté ce tableau afin que les réflexions qu'il peut faire naître, donnent un nouveau poids aux raisons qui militent en faveur de l'inoculation. Nous ne suivrons pas M. *Hufeland* dans les détails du traitement qu'il a adopté; nous ne ferons mention que des effets particuliers de quelques remèdes qu'il a administrés avec un succès distingué : tels sont les fleurs de zinc, l'opium et le mercure.

Dans le période de l'éruption, les fleurs de zinc ont été presque un moyen spécifique; elles ont agi comme antispasmodiques et calmantes, décidé l'abord des humeurs vers la peau, remédié aux accidens causés par les vers, entretenu la liberté du ventre. L'auteur en a donné deux grains toutes les deux heures aux enfans, depuis un an jusqu'à trois; à ceux qui avoient passé ce terme et qui n'avoient pas encore six ans, il en a administré trois grains; enfin, il a porté la dose jusqu'à quatre grains, pour ceux qui avoient entre six à dix ans. Lorsqu'il y avoit complication avec des vers, il y a ajouté le mercure. Ces fleurs ont encore été d'un grand secours dans le période de la suppuration; il les a réunies alors au quinquina.

Mais dans la situation plus dangereuse des malades, lorsqu'ils étoient couverts de

pustules confluentes, affaissées, vides, noires; que le visage étoit tombé; que les extrémités n'enfloient pas; que les boutons sans suppuration précédente séchoient ou devenoient blancs comme de la craie; qu'au lieu de cuisson, il y avoit de l'insensibilité; que la respiration étoit difficile, la voix rauque, les membres tremblans et sans force, les selles abondantes, colliquatives, fétides, les angoisses excessives; que les meilleurs antiseptiques et les analeptiques les plus efficaces, que les vomitifs mêmes étoient sans succès, l'opium a eu les plus heureux effets. Peu d'heures après en avoir administré, le pouls a commencé à s'élever, les malades sont devenus un peu plus inquiets; le visage et les mains, de pâles qu'ils étoient, sont devenus plus colorés, et ont commencé à s'enfler. Ensuite le calme se rétablissoit chez les malades, et pendant qu'ils étoient ensevelis dans un sommeil tranquille, la nature opéroit les changemens les plus salutaires. Chez la plupart, les pustules s'élevoient à vue d'œil, perdoient leurs enfoncemens noirs, se remplissoient d'un pus jaune louable. L'auteur a vu qu'après avoir donné de l'opium, des pustules sèches, verruqueuses, gangréneuses, se sont élevées et détachées; ensorte qu'on a pu emporter des masques entiers, qu'une bonne suppuration établie à leur bases avoit séparés de la peau. En même temps que ces mouvemens critiques s'opéroient, il perçoit des sueurs fétides plus ou moins abondantes, le râlement, la raucité, les spasmes, la toux, la dysphagie et le dévoiement cessoient; quel-

quefois même la salivation survenoit; enfin, le pouls, bien qu'il conservât toujours un caractère d'irritation, se développoit davantage, et prenoit de la régularité. Il étoit rarement nécessaire de continuer l'opium au-delà de trois jours. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que de très-petites doses de ce soporifique suffisoient pour opérer ces changemens; car aux enfans depuis un an jusqu'à cinq, l'auteur n'a jamais donné au delà d'une goutte de laudanum liquide, incorporée avec deux grains de fleurs de zinc et de sucre; aux sujets plus âgés, il en a fait prendre deux gouttes. Ces doses ont été répétées toutes les deux heures, en les associant aux autres remèdes que les circonstances exigeoient. L'expérience ayant fait connoître à l'auteur l'efficacité singulière du suc de pavot administré dans des momens très-fâcheux, il a essayé de le donner aussitôt après les évacuations préliminaires des premières voies, toutes les fois que les pustules affaissées et décolorées ont annoncé le danger qu'il pourroit y avoir à craindre (a). Il a ensuite soigneusement ouvert les pustules, et a répété cette opération à mesure qu'elles se

---

(a) M. *Grossin du Haume*, dans son opuscule sur la petite vérole, a conseillé l'usage de la teinture de safran, dans les cas d'affaissement des forces de la nature. Ce remède beaucoup plus agréable à prendre que l'opium, nous paroît mériter d'être plus accrédité qu'il n'est. Il seroit peut-être possible, en général, de tirer du safran un très-grand parti en médecine et en chirurgie, si l'on s'appliquoit à reconnoître ses propriétés.

sont remplies (*a*). Cette pratique a paru infiniment favorable aux malades.

Nous avons déja dit que M. *Hufeland* a obtenu des avantages décidés du mercure comme curatif, dans cette maladie. Il l'a encore trouvé efficace dans la fièvre de suppuration. Il l'a donné à cinq enfans, dont les glandes du mésentère étoient obstruées, qui étoient couverts d'une variole maligne, et chez lesquels l'opium même n'avoit pas réussi à établir une bonne suppuration. Il leur a fait frotter l'intérieur des cuisses et le dessous des aisselles, avec gros comme un pois d'onguent mercuriel ordinaire; et dès le lendemain, il a trouvé un commencement de bonne suppuration, et un amendement manifeste.

Cette notice peut suffire pour faire juger combien cet ouvrage est instructif, et digne de l'attention des médecins.

Observations sur l'efficacité du mélange d'éther sulfurique et d'huile volatile de térébenthine, dans les coliques hépatiques, produites par des pierres biliaires; par M. Durande, médecin des Etats de Bourgogne et de la ville de Dijon,

(*a*) Il auroit été peut-être moins embarrassant et plus utile de bassiner les pustules ouvertes, d'après le conseil de feu M. *Maret*, que de répéter si souvent cette manœuvre.

ancien professeur de chimie et de botanique, associé régnicole de la Société royale de médecine, agrégé honoraire au collége royal des médecins de Nanci, des Académies de Dijon, de Montpellier, de Clermont. A Strasbourg, à la librairie académique, 1788; *in*-8°. *de* 166 *pag.*

8. Cet ouvrage est dédié à M. *Le Monier*, premier médecin du roi. Dans le discours préliminaire, M. *Durande* parle des remèdes nouveaux: celui qu'il a découvert a déja fourni des preuves de son efficacité dans les coliques hépatiques, produites par des pierres biliaires; c'est un mélange d'éther vitriolique et d'huile volatile de térébenthine. Malgré les effets constans et admirables de ce medicament, M. *Durande* a voulu s'assurer de ses vertus, non-seulement par l'usage, mais encore par des expériences multipliées.

Voici une de ces expériences : il a suspendu une concrétion biliaire dans un flacon qui n'étoit rempli qu'à moitié de mélange éthéré; au bout de quelques jours, sans avoir touché la liqueur, cette concrétion a été en partie fondue, et le reste s'est écrasé sous les doigts dès qu'on a voulu le toucher. Cet effet dissolvant a été opéré par les vapeurs et les émanations de ce médicament.

On lit ensuite un Mémoire sur les pierres biliaires, et sur l'efficacité du mélange éthéré. M. *Durande* y décrit les symptômes qui annoncent la présence de ces concrétions, et les accidens qu'elles occasionnent; il raporte ensuite ce que les meilleurs médecins en ont dit. Ce Mémoire est terminé par vingt observations, qui présentent des guérisons opérées par le mélange d'éther vitriolique et l'huile de térébenthine: nous allons rappeler les suivantes.

« 1°. Le sieur *Bonin*, fondeur, aujourd'hui machiniste de l'Académie, souffroit depuis dix mois de coliques hépatiques, qui survenoient presque toujours deux heures après dîné; elles étoient précédées d'environ une demi-heure, par des angoisses inexprimables, auxquelles succédoit un accès de huit à neuf heures. Ce malade dépérissoit beaucoup; il conservoit constamment de la douleur à l'hypocondre droit; il étoit jaune et fort constipé: on me consulta, dit l'observateur, sur cette maladie, et j'indiquai les précautions que l'on devoit observer avant et pendant l'usage du dissolvant de la pierre biliaire. La violence des douleurs, le dépérissement du malade, engagèrent à accélérer le temps de donner ce remède, dont le malade n'usa que pendant six semaines. Cet artiste eut après ce temps une fièvre bilieuse, pour laquelle je le vis. Il se rétablit très-bien; il a joui pendant dix-huit mois d'une très-bonne santé; mais il y a environ deux mois, que deux ressentimens de colique l'ont fait souvenir qu'il n'avoit pas pris une dose suffisante du dissolvant

des pierres biliaires; il a recommencé l'usage de ce remède; et depuis ce temps, il se porte très-bien. »

2°. « M*** d'une constitution très-délicate, souffroit de coliques hépatiques depuis environ dix-huit mois : plusieurs fois, aprés les douleurs, il étoit devenu jaune, et il conservoit toujours un peu de cette couleur dans les yeux. Il se plaignoit d'une douleur constante à l'hypocondre droit, où j'ai reconnu dans l'accès le gonflement de la vésicule. Il commença par prendre l'extrait de saponaire, les bains et le petit lait; il fut saigné; ces remèdes reculèrent un peu les accès. Ensuite, comme ce malade étoit très-délicat, et que les calculs devoient être récens, je prescrivis le mélange d'éther avec le jaune d'œuf, que je pensois devoir suffire à sa guérison; il prit ce remède avec les bains, mais il ne put le continuer plus de dix jours. Il le reprit quelque temps aprés, et l'a continué avec de très-longs intervalles; cependant les coliques ont diminué par degré. Le malade a encore ressenti de loin en loin de légéres douleurs à l'hypocondre droit; il a même eu quelque accès de colique, mais la continuité du remède a enfin dissipé ces accidens, et depuis plusieurs années, il jouit d'une santé passable, et sans aucun retour de colique. »

3°. M. *Coillot*, médecin à Montboson en Franche-Comté, m'écrivit, il y a plusieurs années, que madame son épouse étoit horriblement tourmentée par des coliques hépatiques, pour lesquelles il avoit employé

inutilement les bains, les savons, les purgatifs doux, et ce qu'une pratique éclairée avoit pu lui suggérer. Je lui indiquai les précautions qu'il devoit observer dans l'usage du dissolvant des pierres biliaires. Madame *Coillot*, au moyen de ce remède, s'est parfaitement rétablie. »

Suivent d'autres observations sur le même sujet, par MM. *Maret*, *Lavort* et *Hoin*.

M. *Durande* a souvent mis en usage avec succès, la tisane faite avec la racine de mollène lychnite; (*verbascum lychnitis*) contre la jaunisse et les affections provenant du foie, et des calculs biliaires.

En terminant ce Mémoire, M. *Durande* s'exprime ainsi :

« Quelques médecins, d'un mérite reconnu, ont bien voulu m'écrire qu'ils avoient fait un usage avantageux du mélange d'éther sulfurique et d'huile volatile de térébenthine; le témoignage de plusieurs autres non-moins distingués par leurs talens, m'est parvenu par la voie des malades auxquels ils l'avoient conseillé, après des succès antérieurs; je n'ai pas cru devoir leur demander la permission de les nommer. Je n'eus jamais l'intention de capter les suffrages par les autorités; au contraire, si ce dissolvant ne devoit point (ce qui me paroît peu vraisemblable), procurer aux malades le soulagement que, d'après une expérience soutenue, je crois devoir en espérer, dès lors, je désirerois qu'il fût promptement oublié. »

Nous avons nous-même employé avec succès le remède de M. *Durande*, contre les coliques hépatiques. . . . . . .

Dissertatio medica de rheumatismo regulari et larvato. *Par M. Charles-George Sager, de Stralsund en Poméranie, docteur en médecine et chirurgie. A Gottingue, chez* Dieterich, 1789; *in*-4°. *de* 90 *pag.*

9. Cette dissertation est divisée en deux sections, et en quatre-vingt-cinq paragraphes.

La première section traite du rhumatisme régulier, M. *Sager* considère d'abord cette maladie en général; il rapporte ce que les plus habiles médecins, tant anciens que modernes, en ont dit; il en explique les différentes causes et les complications, et indique les médicamens internes et externes. Après ces généralités, il parle ensuite de chaque espèce de rhumatisme, il est universel, partiel, fixe, vague, aigu ou chronique.

Voici une observation qui est de l'auteur:

Une femme, dit-il, âgée d'environ trente-quatre ans, ayant été exposée aux injures du temps, essuya une pluie fort abondante sur tout le corps. Quelques jours après, elle ressentit des douleurs rhumatismales au bras gauche, accompagnées d'une fièvre bilieuse, avec dégoût, bouche amère, langue sale, mal de tête, defaillance, et le pouls petit. Je lui prescrivis une potion composée de deux gros de sel ammoniac et d'un

grain d'émétique, dissous dans quatre onces d'eau de fontaine chaude; elle en prit une grande cuillerée toutes les deux heures, et dans les intervalles, une ample boisson mucilagineuse. Trois jours après l'usage de ce médicament, la malade évacua et sua prodigieusement pendant la nuit, ce qui dissipa la fièvre, et fit cesser les douleurs.

La seconde section a pour objet les rhumatismes masqués.

Dissertatio medica de lactis metastasi causa febris puerperarum nuperrime rursus defensa. *Par M.* JEAN-LUDOLPHE RATZKY, *de Dantzich, docteur en médecine. A Iena, chez* Goepferdt, 1789; *in*-4°. *de* 20 *pag.*

10. M. *Ratzky*, après avoir rapporté l'opinion de plusieurs auteurs distingués sur la métastase du lait, termine sa dissertation par cette observation : Une femme âgée de trente ans, d'une excellente constitution, fut un jour entier dans les maux d'enfantement; elle en fut très-fatiguée; les parties naturelles s'enflammèrent considérablement; la fièvre puerpérale survint avec violence. M. *Ratzky* prescrivit une poudre apéritive, dont voici la formule :

Prenez de la *crême de tartre*, et de la *magnésie blanche*, de chacune 2 gros.
De la *racine d'ipécacuanha*, cinq grains.

Mêlez. La dose étoit de demi-gros de deux heures en deux heures.

Il fit appliquer sur les parties malades, du cérat de saturne, mêlé avec un peu d'huile de jusquiame. Il ordonna le petit-lait pour boisson ordinaire, et pour obtenir des selles faciles, la poudre purgative suivante, également à la dose de demi-gros toutes les deux heures.

Prenez de la *crême de tartre*, deux gros.
Du *sel de Glaubert*, . . demi-once.
Des *feuilles de séné*, . . . un gros.
De la semence de *fenouil*, deux scrupules.

Mêlez.

Comme vers le sixième jour la langue étoit jaune et chargée, qu'elle annonçoit de la saburre, M. *Ratzky* fit prendre du tartre stibié, dans une ample boisson, ce qui procura des évacuations abondantes, qui ramenèrent le calme, et guérirent cette malade.

Uber den westindischen ursprung der Lustseuche, &c. *Sur l'origine dans les Indes occidentales de la maladie vénérienne ; par le docteur* PHILIPPE-GABRIEL HENSLER, *archiatre de Sa Majesté Danoise, et physicien de la ville d'Altona. in-8°. A Hambourg, chez* Herold, 1789.

II. M. *Girtanner*, dans son traité sur la

maladie vénérienne, déclare décidément que le mal vénérien a été apporté de l'Amérique; il fixe même le jour et l'année de son apparition. « Le 4 mars 1493, dit-il, fut ce jour si mémorable dans l'histoire de l'humanité, où fut apportée en Europe du Nouveau-Monde la maladie vénérienne; elle fut introduite à-la-fois en quatre endroits, dans les différens ports où entrèrent les vaisseaux de Colomb; savoir, à Lisbonne, à Séville, à Barcelone et en Gallicie. » Cette assertion si positive a fait interrompre à M. *Hensler* le travail qu'il avoit entrepris, sur la lépre de l'occident, pour s'attacher à la réfuter. M. *Girtanner* n'a produit aucun témoignage historique en faveur de son opinion; mais M. *Hensler* prouve dans son exposé chronologique, que cette maladie existoit long-temps en Europe avant le 4 mars 1493. Voici un passage d'un ouvrage intitulé, PLATINÆ (*a*) *Dialogus contrà amores ad* LUDOVICUM STELLAM, *Mantuanum. Parisiis, impressum impensis honesti viri,* FRANCISCI REGNAULT, anno millesimo quingentesimo quinto, viij idus octobris, *in*-8°. *Ad hæc animi vitia quàm incompositi sint corporis, quàm putridi, quàm fœdi, quàm cadaverosi, attende.*

(*a*) Pour sentir combien ce passage est pressant, il faut savoir que *Platina*, né en 1421, est mort âgé de soixante ans, en 1481.

Quand il n'auroit composé ce dialogue qu'en 1478, on voit qu'il a tracé le tableau du mal vénérien, quinze ans avant la date qu'on assigne à son apparition (1493). *Note de M.* GOULIN.

Etsi enim natura sint earum (feminarum) *corpora nostris corruptioni magis subjecta; tamen adeo libidinose et intemperanter vivunt ut cadavere sint fœtidiores: cùm et dentes nimio faciei medicamine marcidos habeant; lippientes oculos, fracescentem cutem: stillantem sanie nasum; pendulas et libidinosas aures, defluentes capillos; limosa labra, venenosas gengivas, linguam fellatricem, irrumatum guttur, anhelitum odore corrupti in ovo pulli tetriorem; vulvam omni sentinâ, omni latrinâ, omni denique cloacâ putridiorem; barathrum dices apertum et Averni claustra relaxata: mephitim illam perniciosam et pestilentem exhalat. Hanc cum rabie mixtam extinguat, immo ut aliqua ex parte leniat, nullam catastam, nullum prostibulum, nullum lupanar relinquunt intactum.*

Neues archiv der pracktischen arzneykunst für aerzte, &c. *Nouvelles archives de médecine pratique pour les médecins, les chirurgiens et les apothicaires, par divers auteurs; publiées par le docteur et professeur* MECKEL: première partie; *grand in-8° de 258 pages. A Leipsick, dans la librairie de* Weygand, 1789.

12. Il existoit déja des archives de mé-

decine, dont on a publié trois volumes (*a*); et qui avoient reçu un accueil très-favorable du public. Celles que nous annonçons ne sont qu'une continuation des premières; mais comme M. *Meckel* s'est chargé de leur rédaction, il a jugé à propos de lui donner le titre de nouvelles archives. Nous allons donner l'énumération des articles contenus dans ce premier volume. Il sont de deux sortes : les premiers consistent en observations cliniques, quelquefois accompagnées de l'exposé des connoissances acquises par l'ouverture des cadavres. Un seul article compose la deuxième section consacrée à la topographie médicale; il est de M. *Charlemagne Blom*, et contient des observations sur les saisons et les maladies épidémiques de la Dalécarlie, pendant les années 1772 et 1773.

Revenons à la première section :

I. On y trouve plusieurs observations intéressantes, et des ouvertures de cadavres par *Philippe-Friederic Meckel*; 1°. histoire d'un enfant mort à la suite d'une descente du fondement, étranglée, avec la section du cadavre; 2°. histoire d'un garçon de seize ans qui, en tombant, s'est enfoncé un piquet de parc dans le fondement; 3°. observation sur une constipation de dix jours, laquelle a enlevé une fille de soixante ans, avec les détails de l'ouverture du cadavre. On a trouvé quinze pouces de la partie transverse

---

(*a*) Le premier volume a été annoncé dans ce Journal, *tom.* lxix, *pag.* 316.

Le second, *tom.* lxx, *pag.* 347.

transverse du colon renversée, et invaginée dans la partie descendante, et l'on croit que ce vice devoit dater depuis plus d'un an. L'auteur a rencontré une portion gangrénée de deux pieds et demi au moins de l'intestin ileum, qui étoit renversée et invaginée dans le cœcum et le colon, étranglée par la capsule de Bauhin; 4°. description d'un abcés à l'extérieur de la poitrine, provenant d'une ossification du foie; 5°. observation sur un abcès au foie, qui ne s'étoit manifesté par aucun signe durant la vie du malade; 6°. histoire d'un délabrement singulier et considérable des poumons, et du rein gauche, occasionné par une chute de cheval, et devenu mortel au bout de douze ans, avec les détails de l'ouverture du cadavre.

II. Observations médicinales, et détails des ouvertures des cadavres; par M. *Weiz*. 1°. Infanticide présumé; 2°. ouverture juridique du cadavre d'un soldat mort à la suite d'une blessure à la tête.

III. Observations mélangées, et recherches de médécine pratique; par M. le docteur *Meyer Abrahamsons*, et M. le docteur *Rosegarten*. Les objets que contient cette section sont, 1°. l'utilité des diurétiques dans les éruptions cutanées des enfans; 2°. vomissement qui a duré plus d'un an, et qui devoit son origine à une tumeur endurcie au pylore; 3°. vomissemens des femmes enceintes; 4°. battement de cœur chronique, produit par une cause, dont le siège étoit dans le bas-ventre; 5°. pierres pulmonaires rendues; 6°. la démence des

femmes en couche; 7°. usage de la gomme d'Oliban dans les gonorrhées chroniques; 8°. usage du même remède, par le docteur *Rosegarten*; 9°. usage de ce remède dans un écoulement muqueux de l'urètre; 10°. enfant qui, après avoir été travaillé de convulsions, a perdu la vue par des cataractes sur les yeux; 11°. usage de l'*assa fœtida* dans les fièvres putrides et bilieuses; 12°. usage des remèdes externes dans les hernies; 13°. dissertation pratique sur le tremblement; 14°, mal de tête opiniâtre, guéri par la sortie d'un noyau de cerises par le nez; 15° quelques maladies de la langue, et de leur traitement; 16°. flueurs blanches, et utilité des vomitifs dans cette maladie; 17°. observation sur un homme de soixante ans, attaqué de violentes palpitations du cœur et des artères; 18°. ossification particulière d'une partie de l'œsophage; 19°. ulcère dans l'estomac, par le docteur *Rosegarten*; 20°. épilepsie nocturne, par le même; 21°. hernie étranglée, rentrée à la suite d'un vomitif; 22°. usage de la graine de cévadille dans les maladies vermineuses; 23°. usage de la colophone ou de la résine commune, dans les différentes tumeurs des articulations; 24°. usage de l'huile de rue dans les convulsions des enfans; 25°. ophthalmies chroniques, et goutte séreine; 26°. origine et guérison de la goutte séreine; 27°. usage de la garance dans l'arthritis; 28°. des pressentimens, par le docteur *Rosegarten*; 29°. torticolis arthritique; 30°. des hernies; 31°. extraction du crystallin; 32°. utilité des lotions, composées avec le camphre,

dans les fièvres putrides; 33°. quelques observations sur les ulcères mortels, placés sur le psoas; 34°. expériences faites avec quelques remèdes injectés dans les vaisseaux absorbans d'un chien; 35°. usage de l'huile animale de Dippel, dans les douleurs de dents; 36°. examen de la méthode de M. *Casaamata* d'extraire le crystallin; 37°. usage du vin du Rhin, et de l'esprit du sel ammoniac dans les paralysies; 38°. usage de l'*oleum martis* dans les hémorragies utérines; 39°. endurcissement de toutes les glandes du cou, à la suite de l'abus de l'eau-de-vie; 40°. vertige chronique dissipé par un écoulement purulent, qui s'est fait par les oreilles; 41°. usage externe de l'huile de Cajeput contre les nodosités arthritiques; 42°. observation sur un diabètes guéri par l'usage interne de la *tinctura gummi kino*; 43°. tremblement des mains et des pieds, causé par une pléthore spermatique; 44°. respiration anhéleuse des enfans; 45°. quelques opérations heureuses de cataracte.

IV Lettre de M. le docteur et professeur *Wall*, à M le docteur *Badeley*, sur l'usage de l'opium dans les fièvres nerveuses lentes, avec quelques observations. Nous donnerons une notice de cette production, d'après une édition faites séparément, et traduite en allemand.

CH. FR. LUDWIGII, profess. Lips. Icones cavitatum thoracis et abdominis à tergo apertarum. *In-fol. de*

20 pages, avec deux planches en taille-douce. A Leipsick, 1789.

13. A la suite de quelques considérations très-intéressantes sur les préparations, dessins et gravures anatomiques, l'auteur donne un catalogue chronologique des représentations des viscères de la poitrine, et du bas-ventre ouvert, soit par devant, soit par derrière, soit enfin au côté. Quant aux gravures qui accompagnent cette production, elles ont été faites d'après nature, sur un sujet très-jeune. Nous laissons aux anatomistes, à même de les vérifier sur des cadavres, le soin d'apprécier le mérite de ces gravures et de leur explication.

Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu; auctore ANTONIO SCARPA. *In-fol. de* 101 *pages, avec huit planches. A Pavie*, 1789.

14. Cette brillante et curieuse production fait un honneur infini à M. *Scarpa.* On y lit dans la première section, le résultat de ses recherches sur les organes de l'ouie, dans les insectes, reptiles, poissons, amphibies et oiseaux. Il paroît que cet organe est dans sa plus grande simplicité dans l'écrevisse.

La seconde section est consacrée à l'odorat, qui est très-obtus dans les poules et les moineaux, bien que les mâles paroissent l'avoir plus fin que les femelles : les piverts jouissent de ce sens à un degré éminent;

cependant il est encore plus délicat dans lès milans et dans les oies; enfin, c'est dans les individus du genre des *gralli*, qu'il est le plus parfait.

Cet ouvrage fournit une nouvelle preuve de l'extrême utilité de l'anatomie comparée, et de la réalité des conjectures de feu M. *Camper*, que l'on peut découvrir avec beaucoup de facilité, dans le cerveau et dans les nerfs des animaux, bien des choses qu'il est très-difficile de distinguer et de développer dans le corps humain. Nous sommes persuadés que l'histoire naturelle a fait une excellente acquisition dans cet ouvrage, et que les naturalistes s'empresseront d'accueillir les nouvelles découvertes que M. *Scarpa* y a consignées.

Die physiologie in aphorismen, &c. *La physiologie en aphorismes, pour servir aux cours académiques; par* JEAN-DAN. METZGER, *médecin du Roi, et professeur de médecine; in-8°. de 258 pages. A Konigsberg et Leipsick, chez* Hartung, 1789.

15. Il y a déja quelques années que M. *Metzger* publia des élémens de physiologie; une nouvelle édition de cet ouvrage étant devenue nécessaire, l'auteur a entrepris de le revoir, et de le faire paroître sous ce nouveau titre. Il est tout à fait inutile d'insister

sur le plan et les sujets d'un pareil livre; tout le monde sait ce que c'est qu'une physiologie, et quelles sont les matières qui y entrent. Nous ne nous arrêterons donc qu'à quelques objets qui pourront donner une idée de la manière de voir de M. *Metzger*. Il admet deux variétés dans l'espèce humaine; 1°. *l'homme blanc*, qui est le véritable original de la belle conformation; il est svelte, avec un visage ovale, le front et l'occiput ceintrés. Son domicile naturel est, l'Europe, l'Amérique septentrionale, l'Afrique septentrionale, et l'Asie septentrionale. La Grèce sur-tout est le berceau de la plus belle forme humaine; 2°. le *nègre*. Il se distingue de l'homme blanc par la couleur noire de la peau, par son corps en comparaison moins bien pris dans ses proportions que le blanc, par son front applati, son nez épaté, ses mâchoires saillantes, son occiput plat, ses cheveux laineux et crépus, l'odeur vireuse de sa transpiration. Il est originaire de l'Afrique, principalement du Sénégal: entre les deux, se trouve par gradation de l'un à l'autre, l'Asiatique olivâtre, l'Américain méridional cuivreux, l'habitant brun des terres australes.

L'auteur pense qu'une preuve de l'existence d'un troisième principe dans l'homme, qui constitue le milieu entre l'ame et le corps, sous la dénomination d'esprit, se tire de ce que la vie peut durer, quoique l'ame n'exerce pas ses fonctions; mais si l'on suppose qu'outre l'exercice des facultés intellectuelles de la volonté l'ame est encore chargée de celui des fonctions vitales;

qu'elle agit sans que l'homme dont elle fait partie en ait la conscience, on ne pourra plus dire qu'elle est un instant durant la vie de l'homme sans exercer quelqu'une de ses fonctions. Et quelles preuves a-t-on que cette supposition soit erronée? Nous n'entrerons pas dans les discussions psychologiques relatives à ce sujet; nous remarquerons seulement qu'il est bien hardi de vouloir déterminer et limiter les propriétés d'un être qu'on ne connoît pas.

M. *Metzger* admet trois espèces de sympathie; 1°. la sympathie physique entre des parties voisines, liées par le tissu cellulaire, dans lesquelles on observe une analogie de structure et de fonctions; 2°. la sympathie vitale, fondée sur la force vitale; 3°. la sympathie nerveuse, qui dérive de la distribution des nerfs, provenant du même tronc.

Il est partisan de l'opinion, que le sang possède un certain degré d'irritabilité, et il place cette propriété dans la lymphe coagulable (*a*).

Selon M. *Metzger*, il faut avoir recours à la force vitale, pour expliquer les propriétés particulières de la bile, dont ajoute-t-il, il est plus aisé de dire ce qu'elle n'est pas, que d'indiquer ce qu'elle est.

La supériorité de l'odorat du nègre sur celui du blanc, dépend de la conformation

---

(*a*) Il y a plusieurs années que feu M. *de Bordeu* a dit qu'on pouvoit regarder le sang comme une chair fondue; d'où il s'ensuit qu'on ne peut pas regarder MM. *Hunter* et *Blumenbach*, comme les premiers qui aient avancé que ce liquide est une substance animée.

des narines, et de la cavité de l'os maxillaire supérieur, qui sont plus vastes chez le premier, que chez le dernier.

HOFFMAN, Uber die nothwendinkeit einem iedem kranken, &c. *Sur la nécessité de donner dans les hôpitaux, une chambre séparée à chaque malade; par M.* HOFFMANN, *conseiller intime, et médecin ordinaire de l'électeur de Mayence. A Strasbourg, chez* Am. Kœnig, *libraire*, 1789; *in*-8°. *de* 204 *pag.*

16. Dans cet ouvrage polémique que les médecins de l'électorat de Bavière estiment être de peu de valeur, M. *Hoffmann* soutient avec une extrême opiniâtreté, qu'il est nécessaire de donner une chambre distincte et séparée à chaque malade, dans les hôpitaux; ce ne peut être que pour contredire le plan sage de M. *Strack.* Laissons contreverser M. *Hoffmann*, qui demande l'impossible, et contentons-nous d'obtenir que chaque malade soit couché seul dans un lit; mais bientôt, au moins en France, l'humanité ne réclamera plus en vain ses droits les plus sacrés. On se rappelle avec attendrissement le rapport des commissaires de l'Académie des sciences où M. *Bailly* fait un tableau si vrai et si touchant des dangers et

des angoisses qu'éprouvent les malades couchés à plusieurs dans le même lit. La nature indique aux animaux l'attitude qui leur est la plus favorable pour diminuer leurs douleurs, et des hommes qui souffrent sont privés de ce soulagement, qui influe infiniment plus au rétablissement de la santé qu'on ne le pense généralement.

An account of the nature and medicinal virtues of the principal mineral waters of Great Britain and Ireland, &c. *Exposé de la nature et des vertus médicinales des principales eaux minérales de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ; comme aussi de celles qui jouissent de la plus grande réputation sur le continent, précédé d'une instruction sur la manière d'imprégner l'eau d'air fixe, afin de lui communiquer les vertus particulières des eaux de Pyrmont, et des autres eaux minérales de nature analogue, extraite des Expériences du docteur* PRIESTLEY, *sur l'air ; avec un appendice contenant une description de l'appa-*

reil du docteur NOOTH, *perfectionné par d'autres, et une méthode d'imprégner l'eau d'air hépatique, de manière à imiter les eaux d'Aix-la-Chapelle, et autres eaux sulfureuses. Par J.* ELLIOT, *docteur en médecine;* 2e édition, *corrigée et augmentée. in-12. de 296 pages, avec une planche en taille-douce. A Londres, chez* Johnson, 1789.

17. L'auteur avoit omis dans la première édition de son ouvrage, les proportions dans les ingrédiens qui composent les eaux médicinales, dont il donnoit l'analyse d'après les meilleurs auteurs. Dans celle-ci il les indique, et cette addition, jointe à l'augmentation du nombre des sources médicinales dont il est question dans cet ouvrage, rend sans doute la nouvelle édtion fort supérieure à la précédente.

Della radice di Calaguala, &c. *Mémoire sur la racine de Calaguala, par* DOMIN. LOUIS GELMETTI, *docteur en médecine. In-8°. d'une feuille et demie. A Mantoue, chez* Braglia, 1789.

18. Voici encore un végétal exotique (du

Pérou ;) mais si le quinquina et quelques autres productions des pays lointains peuvent soutenir la préférence sur les indigènes, s'ensuit-il de-là qu'il faille charger la matière médicale, et les boutiques des apothicaires de tout le fatras des remèdes familiers, employés par tous les histrions du Nouveau-Monde ? Le Calaguala est une espèce de fougère qui croît au Pérou, dont les feuilles ressemblent à celle de l'*asplenium scolopendrium*, excepté qu'elles sont plus courtes, plus étroites et plus pointues ; elles sont d'ailleurs plus fortes et plus succulentes, elles ont sur le dos deux rangées de taches lenticulaires, qui, formant les organes de la fructification, rapprochent cette plante des polypodes ; sa racine a une grande conformité avec celle de l'*osmunda regalis ;* elle a peu de saveur, et on lui attribue des vertus apéritives, dissolvantes et résolutives. On l'administre, en Amérique, en décoction dans les inflammations de poitrine, les contusions et les ulcères internes, où elle pourra bien remplacer avantageusement l'eau d'orge, l'eau pannée, ou la tisanne de chiendent.

M. *Gelmetti* avertit qu'il ne faut pas confondre avec ce simple le Calaguala *femina*, ni le Calaguala *falsa*. Il assure qu'il l'a donné avec succès dans la phthisie pulmonaire, dans une inflammation de poitrine, et dans une colique bilieuse : selon lui, la décoction de cette racine fait suer (toutes les boissons prises chaudes dans le lit en font autant) et uriner, (ne faut pour cela que boire de l'eau froide.)

Encyclopédie méthodique, chimie, pharmacie et métallurgie ; la chimie, par M. DE MORVEAU*; la pharmacie, par* M. CHAUSSIER; *la métallurgie, par* M. DUHAMEL. Tome premier, seconde partie. *A Paris, chez* Panckoucke ; *à Liége, chez* Plomteux, *et à Nanci, chez* Matthieu, 1789, *in*-4°.

19. Nous avons fait mention de la première partie de ce volume dans le *Journal de médecine*, *tom.* lxxvij, *pag.* 316.

Cette seconde partie renferme les lettrines ACI jusqu'à AIR. Nous devons toujours à M. *de Morveau* les articles de chimie; M. *Chaussier* a remplacé, pour la matière médicale M. *Maret.*

Les articles renfermés dans ce volume, rédigés par des hommes instruits, communiqueront les connoissances nouvelles de la chimie, de la pharmacie et de la métallurgie, à ceux qui ont intérêt ou envie de les posséder.

Historia præcipuorum experimentorum circa analysin chemicam aëris atmosphærici usumque principiorum ejus in componendis diversis

naturæ corporibus: portio prior. *Par M. Fréd. Louis Schurer, de Strasbourg, docteur en médecine. A Strasbourg, chez* Heitz, 1789; *in-4°. de* 66 *pages.*

20. Le physicien considère l'air comme un corps fluide, léger, invisible, transparent, capable de compression et de dilatation. C'est sur cet élément que M. *Schurter* vient de s'exercer, et de donner les prémices de ses connoissances dans la physique et dans la chimie. Il s'est servi pour ses nombreuses expériences, non-seulement des instrumens ordinaires que la chimie et la physique nous offrent, mais il a voulu encore observer les effets de l'air atmosphérique dans l'arsenal et la fonderie des canons de la ville de Strasbourg; c'est là qu'il a vu de près de violentes explosions, et autres propriétés de l'air.

M. *Schurer* cite les principaux auteurs aërologiques modernes, qu'il fait monter à vingt; il se sert des termes de la nouvelle nomenclature chimique: son analyse de l'air paroît être exacte, et faite avec tout le soin imaginable. Il explique toujours, d'après ses propres expériences, l'action de l'air sur la respiration, sur l'incandescence des métaux, leur calcination et leur réduction sur l'eau, &c. Cette première partie offre les meilleurs principes de physique, qui conduisent à nous faire connoître plus particulièrement plusieurs phénomènes, provenant de nos fonctions et de nos organes.

Observations sur la minéralogie et l'histoire chimique des fossiles de la province de Cornouailles ; par MARTIN-HENRI KLAPROTH, *assesseur du collége de médecine de Berlin, traduit de l'allemand ; par* JEAN-GOTTL. GROSCHKE, *docteur en médecine. A Londres, chez* Cadell, 1789; *in*-8°.

21. On croyoit n'avoir rien à desirer sur l'histoire naturelle des fossiles et des minéraux de la province de Cornouailles, après les savans ouvrages de *Borlase* et de *Pryce;* mais les allemands ont fait une étude profonde et particulière de la minéralogie, et, à en juger par cet essai, ils possèdent une plus parfaite connoissance des mines d'Angleterre, que les nationaux. M. *Klaproth* borne ses descriptions aux minéraux dont il a su se procurer des échantillons. Il donne une esquisse de leur histoire naturelle, et une analyse de plusieurs portions de fer-blanc, cuivre et cobalt, comme aussi de tungsten, wolfram, &c.

Beobachtungen über das Harzgebur-ge, &c. *Observations sur les montagnes du Harz, avec une carte pétrographique, et un dessin en*

profil, servant d'addition à la physique minéralogique; par G. S. O. Lasius, &c. Première partie; *in-8°. de 295 pag. A Hannovre, chez* Helwing, *libraire,* 1789, *de la cour.*

22. Cette première partie contient six sections, dans lesquelles l'auteur décrit une partie des substances minérales que renferme cette chaîne de montagnes. C'est par ses propres observations qu'il s'est mis en état de décrire les différens corps qui la composent, de présenter des conjectures plausibles sur leur formation, d'indiquer les élévations des différentes parties et des pics, de déterminer leur climat, &c. Cette production est une excellente addition aux ouvrages de ce genre.

Encyclopédie méthodique - botanique, par M. le chevalier DE LAMARCK, *ancien officier au régiment de Beaujolois, de l'Académie royale des sciences;* Tome IIIe. part. j. *A Paris, chez* Panckoucke, *libraire; à Liége, chez* Plomteux; *et à Nanci, chez* Matthieu, 1789; *in-4°. de 360 pag.*

23. Cette première partie du tome troi-

sième, renferme les lettrines G O R jusqu'à K E T.

Dans un avis qui précède l'ouvrage, M. *de La Marck* fait voir le travail qu'il s'est imposé, les peines qu'il a prises pour l'amener à sa perfection ; il n'a oublié ni le rapprochement des genres, ni la concordance de la synonymie, afin d'éviter les méprises. Nous regardons cet ouvrage lexique comme essentiel, et très-nécessaire aux botanistes.

Parmi les bons articles de cette Encyclopédie botanique, en voici un qui étant critique, nous a paru digne de trouver place dans ce journal. HYSOPE, HYSSOPUS OFFICINALIS. « Dans le *dictionnaire d'agriculture* de M. l'abbé *Rosier*, à la fin de l'article *hysope*, l'on jette des doutes sur les propriétés de cette plante, d'après ce qu'en a dit M. *Vitet*, dans sa *pharmacopée de Lyon*, et l'on répand une espèce de blâme sur la majeure partie des auteurs qui ont fait l'éloge de cette plante. » Voici ce que nous pensons à cet égard :

« Nous trouvons très-à-propos de douter des vertus, souvent très-admirables, que l'on a attribuées à quantité de plantes, ou parties de plantes inodores et presque sans saveur; comme au plantain, aux fleurs de la bourrache, du bleuet, &c. Mais nous pensons différemment à l'égard des plantes qui ont des principes actifs bien marqués, comme les plantes âcres, les plantes aromatiques, les plantes amères, les plantes acides, &c. Or, quelles que soient les propriétés de ces plantes, il n'est nullement douteux qu'elles

n'en aient de bien réelles. Il n'est donc plus question maintenant que de connoître qu'elles peuvent être les affections de nos organes ou de nos viscères, qu'une plante un peu âcre et bien décidément aromatique peut soulager. Dans ce cas, nous disons que quand on n'auroit jamais essayé l'usage de l'*hysope*, la seule considération de son odeur et de sa saveur, pourroit indiquer par les connoissances qu'on a des plantes qui ont des qualités analogues aux siennes, ce qu'on est très-fondé d'en attendre; or, sur ce principe, les propriétés de l'*hysope* indiquées ici, d'après les auteurs qui en ont traité, n'offrent rien de contraire aux connoissances acquises en ce genre, et qui doive exciter des doutes raisonnables. »

« On met en question si notre *hysope* est le même que celui des anciens, et sur-tout si c'est le même que celui qui est mentionné dans un passage de *Josephe*, où il est dit, d'après l'ancien Testament, que *Salomon* avoit décrit chaque espèce d'arbre, depuis le *cédre* jusqu'à l'*hysope*. »

L'*hysope de Salomon*, suivant plusieurs savans botanistes, est la plus petite de toutes les plantes, c'est le *bryum trunculatum* de *Linné*.

« JUJUBIER des litophages, *ziziphus lotus*. M. *Desfontaines*, dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie, a donné une description détaillée de cet arbrisseau, et il a prouvé que c'étoit le vrai *lotus* des anciens. Le docteur *Shaw* l'avoit dit auparavant, mais sans en donner aucune preuve; à la vérité *Clusius*

et *Jean Bauhin* avoient déja pensé que le *lotus* des anciens étoit un jujubier; mais M. *Desfontaines* l'a non-seulement prouvé, il a encore fait plus en démontrant que c'étoit le *Rhamnus lotus* de *Linné*. »

Les habitans des îles, près de Tunis, étoient nommés anciennement *lotophages*, parce qu'ils se nourrissoient avec les fruits du *lotus* ou *jujubier*, dont il vient d'être question.

« *Polybe*, dit M. *de la Marck*, nous apprend la manière dont on préparoit anciennement le fruit du *lotus*; lorsqu'ils est mûr, les lotophages le recueillent, le broient, et le renferment dans des vases. Ils ne font aucun choix des fruits qu'ils destinent à la nourriture des esclaves, mais ils choisissent ceux qui sont de meilleure qualité pour les hommes libres; ils les mangent préparés de cette manière. Leur saveur approche de celle des figues ou des dattes : on en fait aussi du vin en les écrasant, ou en les mêlant avec de l'eau; cette liqueur est très-bonne à boire, mais elle ne se conserve pas au-delà de dix jours. »

« Aujourd'hui, dit M. *Desfontaines*, les habitans des bords de la Syrte et du voisinage du desert, recueillent encore des fruits du *jujubier*, que je prends pour le *lotus*; ils les vendent dans tous les marchés publics, les mangent comme autrefois, et en nourrissent même leurs bestiaux; ils en font aussi de la liqueur en les triturant avec de l'eau. Il y a plus, c'est que la tradition que ces fruits servoient anciennement de nourriture aux hommes, s'est même conservée parmi eux. »

Nous rapporterons encore quelques articles curieux : JASIONE MONTANA. M. *de la Marck* dit que cette plante croît dans les provinces méridionales de la France ; nous l'avons rencontrée dans nos herborisations, aux environs de Nancy.

GRAINIER. « Nous donnons ce nom à la collection de fruits que doit former un botaniste pour son instruction ; et, sous ce point de vue, nous osons dire qu'un *grainier* bien déterminé, étiqueté avec beaucoup de soin, et disposé dans un ordre convenable, n'est presque pas moins nécessaire qu'un grand herbier au botaniste, sur-tout à celui qui se propose de contribuer par ses propres observations, aux vrais progrès de la science qu'il cultive. »

« Nous distinguons le *grainier* de l'herbier, parce que le volume des fruits d'un grand nombre de plantes, fruits que l'on ne doit point chercher à mutiler par la compression, ne permet pas de les conserver dans des papiers avec les plantes séches qui s'y rapportent, mais force de les tenir séparément, et par conséquent d'en former une collection particulière. »

« C'est cette collection instructive que nous nommons *grainier*, et qui différe, comme on le voit, du magasin de graine, que forme le jardinier ou le cultivateur, en ce que dans le *grainier* du botaniste, quelques fruits complets (les graines et leur péricarpe, lorsqu'elles en ont) de chaque espèce, suffisent et doivent rester dans la collection ; tandis que, dans le magasin ou la provision de graines de jardinier, plus il s'en trouve de chaque

espèce, plus ce magasin est riche ou bien fourni; d'ailleurs, dans le magasin en question, il est nécessaire que les fruits soient encore assez nouveaux pour avoir leur faculté végétative, au lieu que dans le *grainier* du botaniste, l'ancienneté des fruits importe fort peu, pourvu qu'ils soient assez conservés, pour présenter les caractères de leur forme et de leur structure ».

« Les fruits qui composent la collection dont nous traitons, doivent être bien desséchés, et gardés dans un lieu sec, à l'abri des insectes et de la dévastation qu'y peuvent faire les rats et les souris; on peut les tenir enveloppés séparément dans des sacs de papier étiquetés à l'extérieur, et rangés dans des boîtes, ayant soin de les disposer par ordre de classe, de famille, et de genre, &c. afin de pouvoir les retrouver facilement, quand on a besoin de les examiner; mais lorsque les commodités, et sur-tout le local le permettent, on jouit avec plus d'agrément d'un *grainier*, lorsque chaque sorte de fruit, qui le compose, se trouve enfermé dans un bocal de verre convenable, et que les bocaux sont tous étiquetés, et rangés comme nous venons de le dire. Les fruits à péricarpe charnu et trop pulpeux, peuvent être conservés dans des bocaux remplis d'esprit de vin, ou de quelqu'autre liqueur appropriée à cet objet ».

« Quant aux fruits que l'on possède, et qui ont leur péricarpe fermé, il faut en ouvrir au moins un, le couper, le fendre, ou le scier en deux parties, afin d'en connoître l'intérieur, et d'en pouvoir examiner la struc-

ture et la position du placenta, la situation des cloisons, s'il s'en trouve, le lieu de l'attache des graines, et le caractère même de ces graines, contenues dans les péricarpes dont il s'agit ».

Helenium autumnale.

« Cette plante croît naturellement dans l'Amérique septentrionale, aux lieux humides et dans les bois : on la cultive au Jardin du roi, où elle fleurit en août et septembre; elle est propre à faire ornement dans les grands parterres, à cause de la beauté de ses fleurs ».

Nous avons naturalisé cette plante dans le Jardin royal des plantes de Nancy, où elle fleurit tous les ans en septembre et octobre.

Cette partie du troisième volume, qui fait l'objet de cet article, offre plusieurs genres nouveaux. M. *Jacquin* en a dédié un à M. *Gouan*, botaniste françois, très-distingué par ses connoissances, et par plusieurs ouvrages connus et estimés.

Commerson ayant observé dans les forêts de l'île de Bourbon, l'*arbre de buis*, il en a créé le genre *grangeria*, en l'honneur de feu M. *Granger*, botaniste françois, qui voulant contribuer aux progrés de la science qu'il cultivoit, voyagea dans l'Arabie et l'Egypte, pour faire des recherches sur les plantes de ces contrées, et y périt; il doit être mis au nombre des martyrs de la botanique.

L'hydrocotyle solandra.

Linné, qui regardoit cette plante comme constituant un genre distinct, en avoit fait hommage à feu M. *Solander*, très-savant naturaliste anglois, et l'avoit nommée *solandra*; par la suite *Linné fils*, ayant reconnu que cette plante étoit très-voisine des *hydrocotyles* par sa fructification, l'a en effet rangée dans ce genre, comme le chevalier *de la Marck* le fait dans ce dictionnaire, et le genre *solandra* fut en conséquence supprimé; alors M. *Murray*, ancien ami de M. *Solander*, lui dédia une plante de la famille des malvacées (*solandra lobata* Murr. *syst. veg.* 623), qu'il regarda comme un nouveau genre; voila donc le genre de *solandra* rétabli.

C'est ainsi que M. le chevalier *de la Marck* réunit l'historique aux descriptions, et aux détails utiles des plantes. La manière de former un herbier, et d'herboriser avec fruit, offre des articles infiniment intéressans, ainsi que celui intitulé, *Jardin botanique*

MM. *Sonnerat*, *Jacquin*, *Aublet*, *Commerson*, *Smeathman*, *Hedwig*, *Jussieu*, *Forster*, *Touin*, *Létang*, *Le Monier*, *Bergius*, *Stoupy*, *Dombey*, *l'abbé Pourret*, *Desfontaines*, *Buch'oz*, *&c.* ont contribué à enrichir l'ouvrage de M. *de la Marck*, qui mérite de plus en plus l'accueil favorable des amateurs de la science.

Flore des environs de Paris, ou distribution méthodique des plantes qui y croissent naturelle-

ment, exécutée d'après le système de LINNÆUS, *avec l'indication du temps de la floraison de chaque plante, de la couleur de ses fleurs, et des lieux où l'on trouve les espèces qui sont moins communes; par M.* THUILLIER, *botaniste. A Paris, chez la veuve* Desaint, *libraire, rue du Foin Saint-Jacques*, n°. 16, 1790; *in-*12 *de* 359 *pages, outre l'avertissement qui est de* viij.

24. Cette Flore qui va devenir un livre classique pour ceux qui veulent connoître les plantes des environs de Paris, et qui suivent les herborisations annuelles, sous les professeurs de botanique, n'est pas susceptible d'analyse. Il suffit qu'on soit instruit du plan sur lequel elle a été faite. L'auteur l'a indiqué dans son avertissement, que nous allons insérer ici.

« Depuis que le systême de *Linnæus* est généralement adopté, le *botanicon parisiense* dans lequel *Vaillant* a donné le catalogue des plantes qui croissent sans culture dans les environs de Paris, conformément à la nomenclature de *Tournefort*, a beaucoup perdu de son prix.

« Si l'on excepte quelques descriptions en françois que l'auteur a jointes à sa nomen-

clature, et qui ne se trouvent que dans la grande édition de son ouvrage, tout se réduit à des phrases latines, d'autant moins propres à guider les botanistes dans leurs recherches, qu'aux indications vagues et peu expressives qu'elles présentent, relativement au caractère des plantes, se joint l'incohérence qui résulte nécessairement de l'ordre alphabétique. D'ailleurs, il manque dans cet ouvrage un certain nombre d'espèces, ou qui ont échappé à l'œil de *Vaillant*, ou qui se sont naturalisées plus récemment dans les lieux qu'il a parcourus.

« Le *botanicon*, publié depuis par *Dalibard*, a été exécuté, à la vérité, sur le plan de *Linnæus*; mais outre l'inconvénient qu'à cet ouvrage d'être écrit aussi en latin, il se ressent de l'imperfection où se trouvoit le système du célèbre botaniste suédois, à l'époque où a paru le travail de *Dalibard*.

J'avois souvent entendu les botanistes demander un nouvel ouvrage du même genre; mais exact, complet, et portatif. La plupart desiroient qu'il fût composé en françois, pour être plus à la portée des commençans.

« Je sentois l'utilité, ou plutôt la nécessité d'un pareil ouvrage; je formai il y a plusieurs années, le projet de l'entreprendre; je ne me dissimulai point les difficultés; mais j'espérai que les botanistes s'intéresseroient à mon travail; j'ai eu la satisfaction de voir que je ne m'étois point trompé.

« Je crus devoir commencer par rassembler toutes les plantes dont je me proposois de donner la description. Il n'y a pas un seul endroit, jusqu'à plus de quinze lieues à

la,

la ronde de Paris, que je n'aie soigneusement visité dans de fréquentes herborisations. Ce ne fut qu'après avoir mis en ordre toutes les plantes que j'avois recueillies, que je commençai l'ouvrage que je donne aujourd'hui au public.

« Je ne pouvois suivre un meilleur guide que *Linnæus*, lui-même. Ce grand homme exprime toujours de la manière la plus exacte et la plus précise, tout ce qui peut caractériser les plantes. Son *systema vegetabilium* est un chef-d'œuvre en ce genre. J'ai puisé dans la dernière édition de cet ouvrage, publiée par *Murray*, la plupart des descriptions que l'on trouvera dans celui-ci; mais je ne me suis point borné à donner dans ces descriptions, une traduction exacte de *Linnæus*; j'y ai ajouté divers développemens, et sur-tout les caractères qui m'ont paru propres, par leurs contrastes, à faire ressortir les espèces auxquelles ils appartiennent.

« J'ai pensé que l'on seroit aussi bien aise de connoître les noms françois sous lesquels on désigne le plus ordinairement les plantes, et sur-tout celles dont la médecine fait usage.

« On trouvera de plus l'indication du temps de la floraison des plantes, celle de la couleur des fleurs, et celle de lieux où croissent les plantes les moins communes. Je n'ai consulté que la nature pour donner ces indications, qui ont paru aux botanistes, de la plus grande importance; et j'ose me flatter, que l'on peut compter sur son exactitude.

«Je n'ai point donné la description des cham-

pignons. Cette famille de plantes pourroit seule former un ouvrage; je me propose de la traiter avec l'étendue convenable dans un volume semblable à celui-ci, où je reprendrai toute la cryptogamie. On sait combien cette partie de la botanique s'est enrichie par les découvertes modernes.

« Les botanistes et les amateurs qui ont des herbiers pourront vérifier, dans cette *Flore des environs de Paris*, les espèces qui leur manquent, et me les demander. Je possède toutes celles dont je donne la description, à l'exception d'environ une douzaine, que je n'ai point encore trouvées dans mes herborisations, comme j'ai eu soin d'en prévenir dans le corps de l'ouvrage.

« Je fournis des herbiers complets, préparés avec soin, ou seulement les espèces dont on peut avoir besoin. Je nomme aussi, et je classe toutes les plantes, tant exotiques qu'indigènes.

« Les personnes qui désirent faire des herborisations en pleine campagne, ou apprendre les élémens de la botanique, pourront également s'adresser à moi. Je m'empresserai toujours de leur faciliter l'étude d'une science que je chéris, et à laquelle je me suis voué. Heureux si par mes observations et mes travaux, je puis contribuer en quelque chose à ses progrès.

M. *Thuillier*, botaniste, demeure rue de Bièvre, près de la rue Saint-Victor.

Flora Silesiaca renovata, emendata, continens plantas indigenas Silesiæ de novo descriptas : *La Flore de Silésie, renouvelée, corrigée, contenant les plantes indigènes de la Silésie, avec de nouvelles descriptions. A Breslau ; et se trouve à Strasbourg, chez* Am. Kœnig, 1787, *avec des figures enluminées ; in-8°. de 639 pages. Prix 26 livres ; les mêmes en noir, 16 liv.*

25. M. *Krocker*, assesseur, décrit dans cette Flore, suivant la méthode du chevalier de *Linné*, les neuf premières classes seulement, formant six cent dix-neuf espèces indigènes, dont cinquante-trois sont gravées ; leur description est accompagnée des noms allemands, avec leurs synonymes. On y joint leurs bonnes ou mauvaises qualités.

An history of fungusses growing about Halifax, &c. *Histoire des champignons qui croissent dans les environs de Halifax ; par* JACQUES BOLTON, Vol. II; *in-4°. A Londres, chez* White, *et fils*, 1788.

26. Ce deuxième volume complète l'ouvrage de M. *Bolton*. On y trouve beaucoup d'ordre. Les espèces qu'il a établies sont bien déterminées.

PRIX

Distribués et proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 31 *août* 1790.

PRIX DISTRIBUÉS.

I. *Maladies héréditaires.*

La Société royale de médecine avoit proposé, dans ses séances publiques du 27 février 1787, et du 26 août 1788, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer 1°. *s'il existe des maladies vraiment héréditaires, et quelles elles sont.* 2°. *S'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées ?*

Ce prix a été décerné à M. *Joseph-Claude Rougemont*, docteur en médecine, professeur d'anatomie et de chirurgie en l'université de Bonn sur le Rhin, auteur d'un Mémoire écrit en françois, et qui a été envoyé avec cette épigraphe : *Maxima ortûs nostri vis, nec parùm felices benè nati.* FERNEL, tom. j, pag. 204.

La question est traitée sous tous ses rapports dans ce Mémoire, qui contient une exacte et sévère analyse de tous les écrits, et de tous les faits qui ont quelque relation

avec le problême proposé. Les maladies héréditaires y sont bien distinguées de celles que l'enfant peut contracter, soit dans le sein de la mère, soit au moment de l'accouchement. On auroit pu désirer plus de méthode dans quelques parties de cet ouvrage; mais si l'auteur mérite ce reproche, il y supplée par de la clarté.

L'*Accessit* a été accordé à M. *Amoreux*, docteur en médecine, et associé régnicole de la Société à Montpellier, auteur d'un Mémoire ayant cette épigraphe : *Cumque aliàs hæreditatem nemo adeat, nisi post mortem testatoris, nil obstat viventibus adhuc majoribus transire malum aliquod in posteros, &c.* RIVIN. diss. de hæred. morb.

L'auteur de ce Mémoire a développé une érudition très étendue. La Société auroit désiré de trouver plus de détails dans les traitemens prophylactique et curatif.

La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable de deux Mémoires, dont l'un envoyé avec cette épigraphe : *Cumque animal ex parentibus procreatum sit tot humoris tum sani tum morbosi idæas in se continet, &c.* HIP. *de morbis.* est de M. *Jean-François Pagès*, docteur en médecine à Alais en Languedoc; et l'autre portant cette épigraphe : *Semen ab omnibus partibus corporis*, &c. HIP. *de aere, locis et aquis*, est de M. *Pujol*, docteur en médecine, et correspondant à Castres. La doctrine des maladies données (*morbi congeniti*) est bien établie dans l'un et dans l'autre.

Quoique la Société ait cru devoir distribuer ce prix qui avoit déja été remis, elle

est bien éloignée de croire que la question soit épuisée ; elle la regarde au contraire comme ayant besoin encore de nouveaux éclaircissemens, qu'elle attend du zèle de ses coopérateurs. Dans ce genre, les observations isolées considérées séparément, ne peuvent avoir qu'un degré d'utilité très-borné. Ce ne sera qu'en les réunissant et en les comparant, qu'on pourra leur donner de la valeur. La Société publiera les noms de ceux qui lui auront communiqué de nouveaux faits, et elle décernera des prix à ceux qui lui auront remis les observations les plus importantes.

II. *Vaisseaux lymphatiques.*

La Société avoit proposé dans ses Séances publiques du 7 mars 1786, et du 3 mars 1789, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer quelles sont les maladies dont le systême des vaisseaux lymphatiques est le siége, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques, et le fluide qu'ils contiennent sont essentiellement affectés ; quels sont les symptômes qui les caractérisent, et les indications qu'elles offrent à remplir ?

Ce prix a été adjugé à M. *Pujol*, docteur en médecine à Castres, auteur d'un Mémoire remis avec cette épigraphe : *Multum egerunt qui antè nos fuerunt, sed non peregerunt.* SENECA. Epist.

Cette dissertation contient une histoire

physiologique et pathologique des vaisseaux lymphatiques, aussi bien faite que l'état actuel des connoissances le permet.

La Société a cru devoir faire une mention honorable d'un Mémoire envoyé sur cette question, par M. *Richard Delavergne* le jeune, docteur en médecine à Montaigu en bas Poitou, avec cette épigraphe aussi tirée de Séneque : *Multum adhuc restat operis.*

III. *Contagion.*

La Société avoit proposé pour sujet d'un prix d'une valeur indéterminée, un programme sur la nature et le siége de la contagion. Elle n'a point été satisfaite des Mémoires qui lui ont été remis pour concourir à ce prix.

Les deux Mémoires envoyés pour répondre à cette question, dans les années 1785 et 1787, et que la Société a cités avec éloges, avoient été adressés par M. *Bret*, correspondant à Arles. C'est ce médecin qui s'est approché le plus près du but.

PRIX REMIS.

Endurcissement du tissu cellulaire.

Parmi les Mémoires envoyés pour concourir au prix proposé sur les causes et le traitement de l'endurcissement du tissu cellulaire des enfans nouveau-nés, aucun n'a paru digne d'être couronné. La Société qui a distribué en 1787 un prix à l'auteur qui avoit le mieux traité cette question, la propose de nouveau. Ce prix est de la valeur de 600 livres. Les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1791.

X iv

PRIX PROPOSÉS.

La Société a exposé dans son programme du 23 février 1790 la suite de ses travaux, sur celles des parties de l'art de guérir qui ont fait le moins de progrès. Elle a résolu de suivre ses recherches déja commencées sur l'analyse et l'altération des substances animales, sur les affections dans lesquelles le sang perd sa consistance, et sur les maladies des enfans-nouveau-nés; car elle s'est déja occupée très en détail de celles qui attaquent les enfans dans un âge plus avancé; c'est ainsi qu'en parcourant successivement, et dans un ordre déterminé, les questions les plus importantes et les plus difficiles de notre art, la médecine entière sera devenue le sujet des travaux combinés de tous les médecins, soit nationaux, soit étrangers. Nous nous adressons à eux avec confiance, lorsque nous avons des éclaircissemens à leur demander, comme nous leur communiquons avec empressement les avis salutaires que nous pouvons recueillir.

Dans ce dernier sémestre, la Société de médecine-pratique, établie à Barcelone, a repris ses Séances avec une nouvelle activité, et nous avons contracté avec elle une association, dont nous espérons retirer des avantages.

Les médecins et les chirurgiens de la Suisse se sont aussi réunis pour former une association et une correspondance, dont le chef-lieu doit être dans la capitale du canton de Zurich.

MM. les médecins de la ville d'Aix se sont

également réunis pour former une Société, dont les vues sont les mêmes que celles de notre institution. En mettant de l'intelligence et de l'accord dans ces travaux, l'art de guérir continuera nécessairement de faire de grands progrès.

Déja notre correspondance est distribuée en départemens, districts et cantons, division par laquelle nos travaux deviennent plus profitables. Nos liaisons soit avec les médecins des hôpitaux, soit avec les gens de l'art, qui sont chargés de secourir le peuple des campagnes, nous font appercevoir que, sous cette nouvelle forme d'administration, le bien sera plus facile à faire. Cet ordre, tracé pour toute la France, sera suivi jusques dans nos volumes, qui sont destinés à conserver l'histoire des maladies populaires; ainsi tout portera l'empreinte du grand bienfait que la Nation a reçu.

I. *Altération du sang.*

La Société considérant l'influence des découvertes chimiques modernes, sur l'analyse des substances animales, et conséquemment sur la physique, et sur la médecine de l'homme et des animaux, propose pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. la question suivante :

Déterminer, d'après les découvertes chimiques modernes et par des expériences exactes, qu'elle est la nature des altérations que le sang éprouve dans les maladies inflammatoires, dans les maladies fébriles putrides, et dans le scorbut.

X v

Les auteurs diront en quoi le sang ainsi altéré diffère de celui qui, dans l'état naturel, remplit les artères et les veines. C'est pour qu'on apporte plus de précision dans ces recherches, que la Compagnie a désigné, d'une manière spéciale, les maladies dont elle désire qu'on fasse connoître l'action sur le sang. Ce qu'on dit chaque jour à ce sujet, même près du lit des malades, est si vague et si indéterminé, qu'on ne sauroit trop se presser de travailler à la solution de cet important problême.

Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1792. Ce Prix sera distribué dans la Séance de la fête de S. Louis de la même année.

II. *Scorbut.*

La Société de médecine avoit annoncé, dans sa séance publique du 26 août 1783, qu'elle décerneroit des prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui auroient été envoyés sur cette question: *Existe-t-il un scorbut aigu?*

Les différens Mémoires qu'elle a reçus, et dont un seul a été cité avec éloge dans la Séance publique du 15 février 1785, n'ont point rempli ses vues. L'étendue de la question pouvant avoir empêché les auteurs de s'en occuper de nouveau, la Société croit devoir la proposer d'une manière plus précise. L'altération des humeurs qui accompagne le scorbut, est susceptible de se compliquer avec les fièvres inflammatoires, catarrhales, bilieuses putrides, et malignes, ou de prendre dans sa marche un caractère plus

ou moins analogue à celui de ces différentes fièvres. C'est à cette dernière espèce de complication, que la Société croit devoir borner sa demande. Elle propose donc la question suivante :

Y a-t-il quelque analogie entre le scorbut et les fièvres de prison de Pringle, *les lentes nerveuses d'*Huxham, *ou celles des vaisseaux décrites par d'autres auteurs, et de quelle utilité cette recherche peut-elle être pour le traitement de ces différentes espèces de maladies ?*

La valeur de ce prix sera de 400 liv. pour l'auteur du meilleur Mémoire, et de 150 liv. pour celui qui remportera l'*Accessit*. Ces sommes nous ont été adressées par M. *Salva*, l'un des secrétaires de la Société de médecine-pratique de Barcelone, qui, après avoir remporté plusieurs de nos prix, nous en a remis la valeur, qu'il destine à servir de nouvel encouragement pour des travaux utiles.

Les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1791 ; ce prix devant être distribué dans la Séance publique du Carême de la même année.

III. *Maladie vénérienne des nouveau-nés.*

La Société propose, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, dont 480 liv. sont fournies par l'intérêt annuel d'une somme de 12000 liv. que le trésorier de la Société a reçue en 1887, d'un citoyen qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante :

Déterminer s'il y a des signes certains

par lesquels on puisse reconnoître que les enfans naissent infectés de la maladie vénérienne; dans quelles circonstances elle se communique des mères infectées aux enfans, de ceux-ci aux nourrices, et réciproquement: quelle est la marche de cette maladie comparée avec celle dont les adultes sont atteints, et quel doit en être le traitement?

La Société desire que les concurrens appuient leur doctrine sur des faits nouveaux, bien observés et scrupuleusement recueillis. On recherchera d'abord si tout enfant qui naît d'une mère infectée, est par cela même atteint de la contagion, ou si, comme de très-habiles observateurs l'ont avancé, ce ne sont pas des causes accidentelles qui la lui font seulement contracter au passage. Des médecins très-instruits ont cru appercevoir que les symptômes qu'on avoit regardés comme indiquant la présence du virus vénérien dans les nouveau-nés, ont entièrement disparu, sans qu'on ait employé ni pour l'enfant, ni pour la nourrice, aucun des remèdes qui conviennent au traitement de cette maladie.

La question qu'on agite, est de la plus grande importance pour l'administration qui marche ici entre deux écueils; car s'il y a de grands inconvéniens à donner un enfant suspect à une nourrice, à laquelle il peut communiquer la contagion dont il est atteint, il n'y en a pas moins à faire subir à un enfant qui n'est que soupçonné d'avoir la maladie vénérienne, mais qui est peut-être sain, le traitement adopté dans nos hospices; puisqu'en le faisant allaiter alors par

une femme infectée à laquelle on fait prendre du mercure, on court les risques de lui donner un mal qu'il n'a pas.

C'est donc le diagnostic qui présente ici de grandes difficultés, et dont il faut surtout qu'on s'occupe. C'est dans les premières semaines qu'on doit faire cet examen. En suivant, soit dans un hôpital, soit dans une maison particulière, ce qui pourroit se faire à peu de frais, des enfans nouveau-nés sur lesquels on aura reconnu les symptômes, qu'on a coutume d'attribuer à la maladie vénérienne, en les mettant dans les circonstances, et en les soumettant à des méthodes différentes, on répondra, d'une manière satisfaisante, au programme que nous proposons aujourd'hui.

Ce prix sera décerné dans la séance publique de la fête de Saint Louis 1791. Les Mémoires seront remis avant le premier mai de la même année.

Les Mémoires, qui concourront à ces prix, seront adressés, *francs de port*, à M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, rue de Tournon, N° 13, avec un billet cacheté contenant le nom de l'auteur, et la même épigraphe que le Mémoire.

IV. *Topographie médicale.*

La Société invite ses correspondans et tous les gens de l'art, en général, à jeter les yeux sur le tableau de la partie de sa correspondance, qui concerne la topographie médicale du royaume. Ce tableau, publié en 1789, offre un état exact des tra-

vaux immenses que la Société a recueillis sur ce sujet. Le fameux traité d'Hippocrate, *de Aere, aquis et locis*, doit toujours être présent à ceux qui se livrent à ces recherches, pour leur servir de modèle.

Les provinces situées à l'est du royaume, ont été généralement examinées dans un plus grand nombre de points, que celles qui sont situées à l'ouest et dans le centre; celles-ci sont dans le cas de mériter l'attention des observateurs, et offrent un vaste champ à leurs recherches. En joignant aux diverses observations faites sur les Vosges, celles de la Franche-Comté, de la Suisse, du haut Dauphiné, du Limousin, de la haute Auvergne, on est plus avancé dans la connoissance des pays montagneux. Les bords de la Méditerranée ont été observés de distance en distance, depuis la Provence jusqu'en Roussillon; nous manquons d'observations faites dans les points intermédiaires. Nous souhaiterions obtenir les mêmes communications de ceux de nos correspondans, qui résident près des bords de l'Océan et de la Manche; de ceux qui ont leur habitation fixée au milieu des plaines étendues; de ceux qui sont à portée d'observer l'influence des étangs, des grandes rivières et des grandes forêts, sur la constitution des habitans. Nous les engageons à donner à leur rédaction une étendue convenable au sujet qu'ils traiteront.

V. CORRESPONDANCE.

Le traitement & la description des maladies épidémiques, l'histoire de la constitution mé-

dicale de chaque année, étant le but principal de notre inſtitution, & l'objet dont nous nous ſommes le plus conſtamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des obſervations ſur la conſtitution médicale des ſaiſons. La Société répondra, avec la plus grande exactitude, aux queſtions et demandes qui lui feront faites par les Directoires des Départemens & des Diſtricts, & par les Municipalités.

La Société royale invite les médecins à examiner avec attention l'état des perſonnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les ſuivre au-delà de la ceſſation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs obſervations un complément néceſſaire, & qui eſt négligé par le plus grand nombre.

La Compagnie croit devoir rappeler ici la ſuite des recherches qu'elle a commencées, 1°. ſur la météorologie; 2°. ſur les eaux minérales & médicinales; 3°. ſur les maladies des artiſans. Elle eſpère que les médecins & phyſiciens nationaux & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui ſeront continués pendant un nombre d'années ſuffiſant pour leur exécution. La Compagnie fera, dans ſes ſéances publiques prochaines, une mention honorable des obſervations qui lui auront été envoyées, & elle diſtribuera des médailles de différente valeur, aux auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus ſur ces matières.

Ordre des lectures qui ont été faites dans la Séance publique de la Société royale de médecine, du 31 août 1790.

Après la lecture de la distribution et de l'annonce des prix, qui a été faite par le Secrétaire perpétuel, M. *Dufau*, médecin de Mont de Marsan, et député à l'Assemblée nationale, a lu un Mémoire sur la topographie du département des Landes.

M. *Mallet*, associé régnicole de la Société, a lu un Mémoire sur la fièvre miliaire de Savigny en Normandie.

M. *Vicq-d'Azyr* a lu l'éloge de Messieurs *Cusson*, *Vande-Wimpersse*, *Vandenbosch* et *Franzius*, correspondans de la Société.

M. *Gallot*, médecin de Saint-Maurice-le-Girard, et député à l'Assemblée Nationale, a lu un Mémoire sur les réformes à faire dans l'enseignement de la médecine.

M. *Cornette* a lu un Mémoire sur la propriété fébrifuge de l'écorce de chêne.

M. *Vicq-d'Azyr* a terminé la Séance par la lecture de l'éloge de M. *Colombier*, associé ordinaire de la Société.

TABLEAU contenant la suite de tous les Programmes ou sujets des Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les épo-

ques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 livres, fondé par un citoyen qui ne s'est pas fait connoître, proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, et différé dans celle du 3 mars 1789, et du 31 août 1790. *Rechercher quelles sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire, auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets, et quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif?* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier décembre 1791. Ce terme est de rigueur.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 400 livres, proposé dans la Séance du 7 mars 1786, et dont la distribution a été différée dans celles des 28 août 1787, et 3 mars 1789. *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison et à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver, et dans les premiers mois de la campagne; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, et quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies?* L'époque de la remise des Mémoires est indéterminée.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 livres, proposé dans la Séance publique du 1er décembre

1789. *Existe-t-il des inflammations lentes ou chroniques*, dans le sens où elles sont admises par *Stoll* ou par quelques modernes ? *Si elles existent, quels en sont les symptômes, et quel doit en être le traitement ?* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier décembre 1790. Ce terme est de rigueur.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, et différé dans celle du premier septembre 1789. *Déterminer la nature du pus, et indiquer à quels signes on peut le reconnoître dans les différentes maladies, sur-tout dans celles de la poitrine.* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier décembre 1790. Ce terme est de rigueur.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 1400 livres, proposé dans la Séance publique du 3 mars 1789, et différé dans celle du 23 février 1790. *Déterminer par des observations et par des expériences, quelle est la nature du vice qui attaque et ramollit les os dans le rachitis, ou la noueure, et rechercher d'après cette connoissance acquise, si le traitement de cette maladie ne pourroit pas être perfectionné ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1791. Ce terme est de rigueur.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance

publique du 12 février 1788, et différé dans celle du 23 février 1790. *Déterminer, dans le traitement des maladies pour lesquelles les différens exutoires sont indiqués; 1°. quels sont les cas où l'on doit donner la préférence à l'un d'eux sur les autres; 2°. dans quels cas on doit les appliquer, soit à la plus grande distance du siège de la maladie, soit sur les parties les plus voisines, soit sur le lieu même de la douleur.* Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1791. Ce terme est de rigueur.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 300 livres, dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, proposé dans la Séance du 26 août 1788, et différé dans celle du 23 février 1790. *Déterminer par une suite d'observations, quels sont les bons et mauvais effets qui résultent de l'usage des différentes espèces de son, considéré comme aliment ou comme médicament, dans la médecine des animaux?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1791. Ce terme est de rigueur.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, proposé dans la Séance publique du 23 fevrier 1790. *Déterminer, d'après la nature mieux reconnue des laits de femme, de vache, d'ânesse, de chèvre, de brebis et de jument, et d'après l'observation, quelles sont les propriétés médicinales de ces différentes espèces de laits, et*

d'après quels principes on doit en régler l'usage dans le traitement des différentes maladies. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1792. Ce terme est de rigueur.

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, proposé dans la Séance publique du 23 février 1790. *Déterminer par des expériences exctes, quelles sont, la nature et les différences du suc gastrique dans les diverses classes d'animaux; quel est son usage dans la digestion; quelles sont les principales altérations dont il est susceptible; quelle est son influence dans les productions des maladies; de quelle manière il modifie l'action des remèdes, et dans quels cas il peut être employé lui-même comme médicament.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1791. Ce terme est de rigueur.

DIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, proposé dans la Séance du 31 août 1790. *Déterminer d'après les découvertes chimiques modernes, et par des expériences exactes, quelle est la nature des altérations que le sang éprouve dans les maladies inflammatoires, dans les maladies fébriles putrides, et dans le scorbut.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1792. Ce terme est de rigueur.

ONZIEME PROGRAMME.

Prix de 550 livres, proposé dans la Séance

du 31 août 1790. *Y a-t-il quelque analogie entre le scorbut et les fièvres de prison, de* Pringle; *les lentes nerveuses d'*Huxham, *ou celles des vaisseaux, décrites par d'autres auteurs; et de quelle utilité ces recherches peuvent-elles être pour le traitement de ces différentes espèces de maladies.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1791. Ce terme est de rigueur.

DOUZIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance publique du 31 août 1790. *Déterminer s'il y a des signes certains par lesquels on puisse reconnoître que les enfans naissent infectés de la maladie vénérienne; dans quelles circonstances elle se communique des mères infectées aux enfans; de ceux-ci aux nourrices, et réciproquement; quelle est la marche de cette maladie comparée avec celle dont les adultes sont atteints, et quel doit en être le traitement.* Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1792. Ce terme est de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces prix, seront adressés, francs de port, à M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, rue de Tournon, n°. 18, *avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, et la même épigraphe que le Mémoire.*

Ceux qui enverront des Mémoires ou Obſervations pour concourir aux prix d'émulation, relativement à la conſtitution médicale des ſai-

sons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie, c'est-à-dire, avec une double enveloppe; la première à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr*, rue de Tournon, n°. 13; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de *M. le Directeur-Général des Finances à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

AVIS.

Correction du gorgeret d'Awkins.

En 1785, M. *Valentin* avoit déja rendu tranchant, dans l'étendue de quatre lignes, le côté gauche du gorgeret d'*Awkins*, corrigé par MM. *Louis* et *Desault*, et il a démontré cette année (1790) aux élèves de l'école de chirurgie, établie au régiment du Roi, infanterie, les avantages de cette légère correction. Le même instrument lui paroît être un des plus convenables pour la cystotomie chez les femmes, ainsi que M. *Saucerotte*, avec lequel il s'applaudit d'être en conformité d'opinion, en est convenu, lorsqu'il lui a montré son gorgeret à Nanci, il y a deux mois.

N°s. 1, 2, 5, 6, 8, 9, 10, 16, 19, 20, 21, 23, 23, M. WILLEMET.
3, 4, 7, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 22, 26, M. GRUNWALD.
24, J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de mai 1790.

Page 177, ligne 27, *en* doit être effacé, et porté à la ligne suivanet.
Page 190, lignes 24, 26 & 27, Bander, *lisez* Bender.
Page 215, ligne 26, ils, *lisez* il.
Page 237, ligne 12, graine, *lisez* gaine.
Page 284, ligne 5, depuis, *lisez* de plus.
Page 302, ligne 6, près, *lisez* prix.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1790.